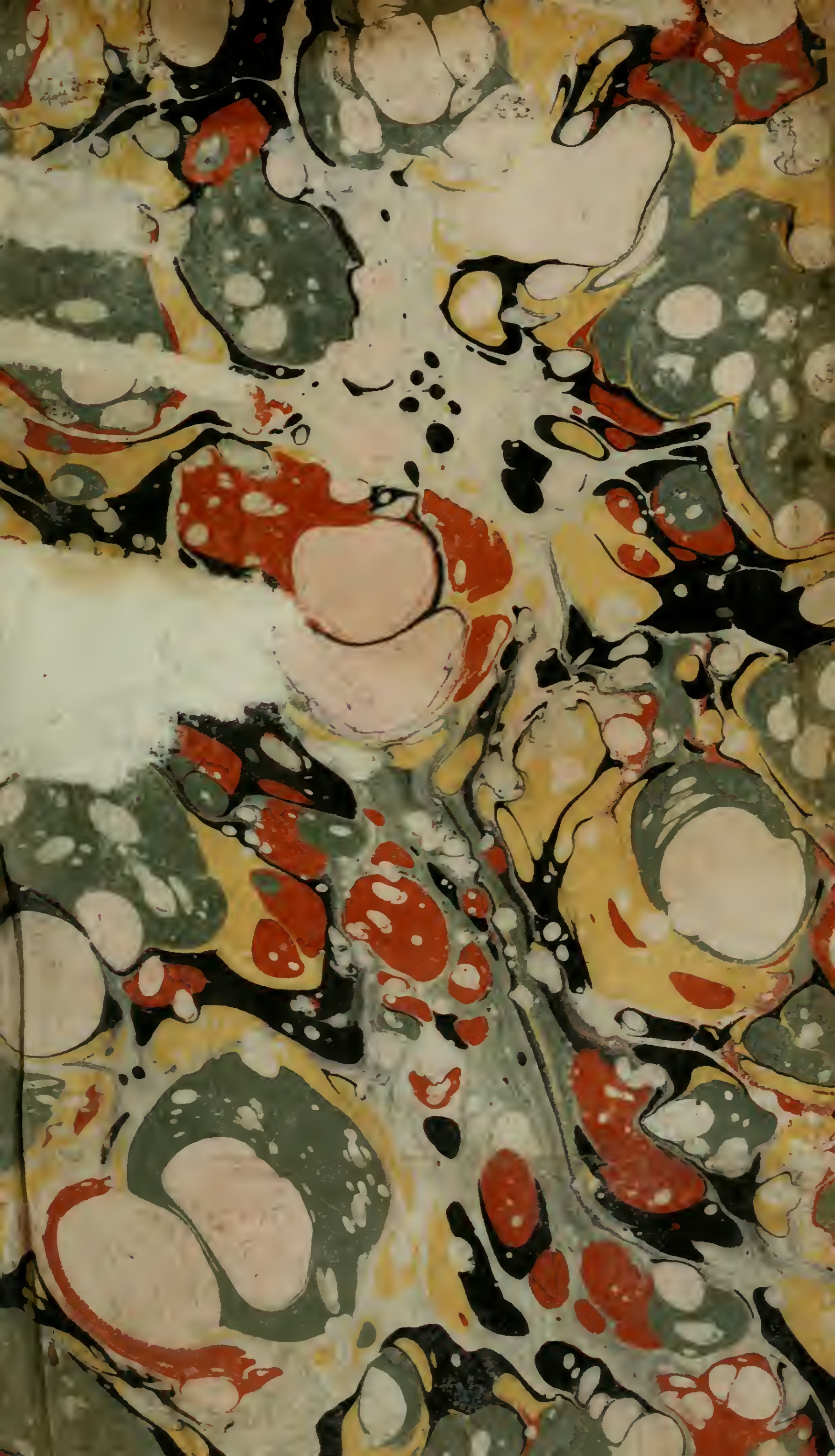



SOYEZ FIDELE





LE
CABINET
DES FÉES.

TOME DIX-HUITIEME.

CE VOLUME CONTIENT

La suite des CONTES ET FABLES INDIENNES DE BIDPAÏ ET DE LOKMAN,

---

FABLES ET CONTES composés pour l'éducation de feu monseigneur le duc de Bourgogne, par feu messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE-FÉNÉLON,

---

BOCA, ou la vertu récompensée, par madame LE MARCHAND.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

TOME DIX-HUITIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

CONTES
ET
FABLES INDIENNES,
DE BIDPAI ET DE LOKMAN,
Traduites d'Ali Tchelebi-ben-Saleh,
Auteur Turc.

CHAPITRE V.

L'on perd ſouvent par ſa faute, un bien que l'on n'a acquis qu'après bien des peines.

DABCHELIM adreſſant la parole au brachmane, lui dit : L'hiſtoire que vous venez de raconter nous enſeigne quelle conduite nous devons tenir avec nos ennemis ; elle nous apprend que la prudence peut nous garantir des pièges qu'ils nous tendent ;

tracez-nous maintenant le tableau des malheurs de l'homme, qui, par son imprudence, perd un bien dont l'acquisition lui a coûté des travaux infinis. S'il est difficile, répondit le brachmane, d'obtenir ce qui fait l'objet de nos désirs, il l'est encore plus de le conserver. Quelquefois le hasard nous procure un bien qui n'est le fruit ni de nos peines, ni de notre mérite, mais si nous nous endormons dans le sein du bonheur, bientôt ce bonheur nous échappe : alors les regrets, les soupirs, les larmes, loin d'adoucir nos maux, ne font que les augmenter. L'histoire d'une tortue que je vais raconter à votre majesté, vous retracera cette vérité beaucoup mieux que des préceptes.

LE SINGE ET LA TORTUE,

FABLE.

DEs singes habitoient une des isles de la mer verte : Kardan, c'est ainsi que s'appeloit leur roi, étoit depuis long-temps sur le trône, sans que rien eût altéré son bon-

heur ; mais, comme dit le proverbe arabe, quel eſt le bien ſur la terre que le temps ne détruiſe ? Ce ſinge vieillit, ſes membres s'affoiblirent, ſon corps ſe courba, l'aimable joie fut bannie de ſon cœur ; il reſſentit enfin toutes les incommodités de la décrépitude.

Le roi des ſinges ne tarda pas à en faire la triſte expérience ; ſes ſujets, qu'il avoit rendus heureux, oublièrent ſes bienfaits : ils ne voulurent plus obéir à un vieillard ; ſon eſprit, diſoient-ils, ſe reſſentoit des infirmités de ſon âge. Ils jetèrent les yeux ſur un jeune prince de ſes parens. Kardan, dans un inſtant, ſe vit abandonné de ceux mêmes qu'il avoit cru les plus fidèles. Il céda, malgré lui, une couronne qu'il ne pouvoit plus diſputer. Honteux de reparoître comme particulier dans un pays où il avoit donné des loix, il s'exila volontairement ; &, retiré dans une iſle voiſine qui étoit déſerte, il faiſoit de ſérieuſes réflexions ſur le peu de ſolidité des grandeurs : content de quelques fruits que produiſoient les arbres dont l'iſle étoit couverte, il tâchoit d'oublier ſa gloire paſſée, & ne ſongeoit qu'à éclairer ſon eſprit des lumières de la plus pure ſageſſe.

Un jour qu'il étoit monté ſur un figuier planté ſur le rivage, quelques fruits de cet arbre tombèrent dans la mer ; le bruit cauſé par leur chûte, & l'eau qu'ils firent rejaillir, l'amusèrent : les moindres choſes occupent celui qui eſt condamné à vivre dans la ſolitude. Il ſe fit un plaiſir innocent de ce jeu; il jeta lui-même pluſieurs figues dans la mer. Une tortue qui étoit aux environs en profitoit, & les mangeoit ; elle prit pour un acte de bienfaiſance de la part du ſinge, ce qui n'étoit qu'un amuſement : elle lève la tête hors de l'eau, & le remercie. Kardan, enchanté d'avoir trouvé un compagnon dans ce lieu déſert, l'aſſura qu'il ſeroit charmé de ſe lier avec elle. Je ne déſire pas avec moins d'empreſſement votre amitié, lui dit la tortue : heureuſe ſi vous m'en croyez digne.

Les ſages, reprit Kardan, ont établi des règles ſur l'amitié; il nous ont appris à diſtinguer les perſonnes avec leſquelles on doit ſe lier, & celles qu'il faut éviter. Trois eſpèces d'amis ont droit à notre confiance : le ſavant, non pas celui qui, par la corruption de ſes mœurs, & par un orgueil déplacé, profane un ſi beau nom; mais le ſavant modeſte & vertueux : l'homme ſincère, qui a

le courage de nous avertir de nos défauts, & de nous exciter à la vertu; enfin, l'homme désintéressé, qui, tout occupé de celui qu'il aime, s'oublie lui-même, & ne fait pas de l'amitié un honteux commerce.

Mais si l'on peut se livrer à ces trois espèces d'amis, l'on doit fuir ces trois autres : celui qui, lâchant la bride à ses passions, nous séduiroit par ses discours empoisonnés, & nous entraîneroit dans le crime par son dangereux exemple : le médisant, le calomniateur, forment la seconde espèce : la troisième espèce renferme celui qui manque de jugement : un ennemi prudent est préférable à un ami imprudent. L'histoire d'un roi de Kachemire & de son singe est une preuve convainçante de cette vérité :



LE ROI DE KACHEMIRE ET SON SINGE,

CONTE.

UN roi de Kachemire s'étoit épris pour un ſinge de l'amitié la plus forte ; il le préféroit à ſes ſerviteurs les plus fidèles, & lui avoit confié la garde de ſa perſonne durant la nuit : le ſinge, un poignard à la main, veilloit au chevet du lit du monarque, tandis que celui-ci s'abandonnoit au ſommeil.

Un filou, dans l'eſpérance de faire quelque bon coup, s'étoit rendu à Kachemire ; en traverſant la ville, il rencontra un de ſes camarades : tous deux tinrent conſeil, pour ſavoir de quel côté ils dirigeroient leurs pas. J'ai apperçu, dit le ſecond filou à ſon camarade, un âne à quelques pas d'ici, nous profiterons des ténèbres de la nuit pour l'enlever : tout proche eſt la boutique d'un fayancier, nous nous y introduirons, & nous chargerons notre âne des marchan-

diſes qu'elle renferme. Ils parloient encore lorſque la patrouille paſſa : le premier voleur, plus alerte que ſon camarade, ſe gliſſa derrière un mur, l'autre fut pris comme un oiſeau au filet ; ſa mauvaiſe mine & ſon air embarraſſé le trahirent : il avoua au chef de la garde le motif qui l'avoit conduit à Kachemire. L'officier, en le faiſant conduire en priſon, ne put s'empêcher de rire de la ſimplicité du filou : Un âne, lui dit-il, eſt un animal bien rare, & quelques bouteilles de verre ſont des effets aſſez précieux pour riſquer ſa vie.

Le premier filou n'étoit pas ſi éloigné qu'il n'entendît ces paroles : Mon camarade, dit-il en lui-même, étoit un imprudent ; faute de jugement, il alloit pour rien me précipiter dans un danger évident. Le chef de la garde eſt mon ennemi, mais un ennemi éclairé ; profitons du conſeil qu'il me donne ſans le ſavoir ; &, s'il faut riſquer la vie, que ce ſoit du moins par quelque fait éclatant. Il dit, & il ſe gliſſa dans le palais du roi. Le haſard fit qu'il perça le mur de la chambre même où dormoit ce prince. Le filou entre ſans faire de bruit : il apperçoit à la lueur de pluſieurs flambeaux de camphre, le monarque étendu dans ſon lit, & plongé

dans le plus profond ſommeil ; un ſinge armé d'un poignard s'offre enſuite à ſa vue. Tandis qu'il conſidéroit avec étonnement toutes ces choſes, il voit un grand nombre de fourmis, qui, tombées du plancher, couroient ſur le viſage & la poitrine du prince. Le ſinge, qui les avoit auſſi apperçues, en gardien vigilant, ſe met auſſitôt à les écarter : impatienté de les voir toujours revenir, à meſure qu'il les chaſſoit, il ſe met en colère ; il veut les percer avec le poignard dont il eſt armé, & il alloit en frapper le roi, lorſque le voleur jeta un grand cri, & s'élançant avec rapidité ſur le ſinge, lui retint le bras qu'il avoit déjà levé.

Le ſultan, au cri du voleur, ſe réveilla ; étonné de voir un inconnu dans ſon appartement, il lui demanda qui il étoit : Je ſuis, répondit le filou, votre ennemi, mais un ennemi prudent ; l'eſpoir du butin m'a fait pénétrer juſqu'ici, heureux d'y être venu à temps pour vous ſauver la vie, que le ſinge votre ami, mais un ami ſans jugement, alloit vous arracher.

Le monarque, après s'être fait raconter tout au long ce qui s'étoit paſſé, frémit du danger qu'il venoit de courir, & rendit grâce au ciel, qui l'en avoit délivré : il

combla de biens le filou; le singe fut renvoyé dans une écurie, séjour plus digne de lui que le palais des rois.

Bagha, c'étoit le nom de la tortue, témoigna à Kardan le plaisir qu'il avoit eu à l'entendre : il le pria de lui faire connoître les différentes espèces d'amis. Il y en a de trois sortes, lui dit Kardan : les premiers ressemblent à la nourriture; ils sont aussi nécessaires à l'ame, que les alimens le sont au corps : les seconds, sont comme les remèdes auxquels l'on a quelquefois recours, mais dont l'usage continuel est pernicieux. On peut comparer les troisièmes, qui sont les hypocrites en amitié, à du poison : malheur à celui qui s'attache à de pareils amis, il devient bientôt la triste victime de leur trahison & de son imprudence : le sage fuit celui qui, couvert du masque de l'amitié, porte au-dedans de lui un cœur insensible & frivole.

A quels traits, reprit Bagha, peut-on reconnoître la véritable amitié? L'ami véritable, dit Kardan, cache avec soin les défauts de celui qu'il chérit, & les couvre du voile de l'indulgence : il exalte au contraire ses moindres vertus : le plus petit talent de son ami devient à ses yeux une

perfection : sa mémoire, fidelle à lui retracer les bienfaits qu'il a reçus, ne conserve aucun souvenir de ceux qu'il a rendus lui-même; enfin, si son ami a le malheur de l'offenser, il lui pardonne aisément : la plus légère excuse l'appaise & le désarme.

Si l'amour-propre ne m'aveugle pas, dit Bagha, je crois me reconnoître au portrait que vous venez de tracer; je sens au-dedans de moi toutes les vertus qu'exige la plus pure amitié : daignez en faire l'épreuve, vous me trouverez toujours fidelle & constant : la mort seule pourra briser les liens qui m'uniront à vous.

Le singe, enchanté de ces protestations, descendit de l'arbre sur lequel il étoit monté; la tortue aborda sur le rivage : ces deux nouveaux amis, en s'embrassant, se jurèrent une constance à toute épreuve. Kardan se félicitoit d'avoir trouvé quelqu'un qui pût lui adoucir les amertumes de son exil, & dans le sein duquel il verseroit ses chagrins. Bagha, de son côté, admiroit la haute sagesse & le profond savoir de ce solitaire : le singe oublia ses malheurs, & Bagha ne songea plus à sa femme & à ses enfans, qu'il avoit abandonnés depuis plusieurs mois.

Tandis qu'il goûtoit tranquillement les

douceurs de l'amitié, ſon épouſe étoit en proie à tout ce que l'inquiétude a de plus accablant : tantôt elle craignoit que ſon mari n'eût été englouti par les flots; tantôt elle s'imaginoit qu'il l'avoit quittée pour une autre ; la nuit même, lorſqu'elle ſe livroit au ſommeil, elle étoit agitée par des ſonges affreux, qui lui repréſentoient ſon époux mort & étendu ſur le rivage. La tortue en s'éveillant s'attriſtoit de ſes ſonges affreux : Quoi donc ? diſoit-elle, mon cher époux, je ne vous reverrai jamais ? jamais je n'embraſſerai celui qui m'aimoit tant, & pour lequel je reſſentois une égale ardeur ? non, je ne peux plus reſter dans cette cruelle incertitude, je veux en ſortir à quelque prix que ce ſoit. Un moment après, elle craignoit d'éclaircir ſon ſort, & de devenir encore plus malheureuſe. Elle ſe détermina enfin à confier ſes peines à une de ſes amies. Celle-ci tâcha de la conſoler : elle lui dit qu'on lui avoit appris que ſon mari étoit en vie, & le lieu où il étoit; elle exigea de celle qui la conſultoit une ſoumiſſion aveugle. Comptez ſur ma docilité à ſuivre vos conſeils, dit l'épouſe de Bagha; la prudence vous les inſpire, & l'amitié vous les dicte. Apprenez, lui dit alors celle-ci, que votre époux n'a pas été la proie

des flots, comme vous vous l'imaginez; il eſt dans une île déſerte, peu éloignée de celle que nous habitons. C'eſt dans cette île qu'il a fait connoiſſance avec un ſinge: l'amitié qui les unit eſt ſi forte, qu'il a oublié ſa patrie, ſes proches, vous-même enfin, & ſes enfans.

Cette nouvelle affligea ſenſiblement la tortue; elle accuſa ſon mari d'ingratitude & le ciel d'injuſtice; enfin elle donna les marques du plus violent déſeſpoir. Il faut montrer plus de courage, lui dit ſa confidente, & chercher un remède à vos maux, au lieu de les aigrir. Il eſt un moyen sûr de faire revenir celui dont vous pleurez l'abſence: nous allons lui envoyer quelqu'un pour lui apprendre que vous êtes dangereuſement malade; il le croira, il reviendra auprès de vous; lorſqu'il y ſera, nous ferons nos efforts pour le retenir.

La tortue conſentit à la propoſition; l'envoyé partit, & aborda en peu de temps à l'île où étoit Kardan & Bagha: il trouve celui-ci, & lui annonce que ſon épouſe touchoit à ſon dernier moment.

Bagha, bien affligé, fait part de cette triſte nouvelle à Kardan, & lui demande la permiſſion de le quitter pour quelque temps;

Je partage votre juſte douleur, lui dit Kardan : partez, un devoir trop ſacré vous appelle, pour que je m'oppoſe à votre voyage; mais faites ceſſer, par un prompt retour, la peine que va me cauſer notre ſéparation.

Bagha, les larmes aux yeux, s'élance dans la mer, & aborde en peu de temps à ſon île. Ses amis & ſes proches, prévenus de ſon arrivée, l'attendoient ſur le rivage : ils le conduiſent chez ſon épouſe, qui, pour mieux jouer ſon rôle, étoit étendue par terre, & paroiſſoit accablée du mal le plus violent. Son mari, en la voyant, lui dit les choſes les plus touchantes, ſans qu'elle lui répondît un ſeul mot.

Bagha déſeſpéré d'un ſilence ſi opiniâtre, en demanda la raiſon à l'amie de ſa femme. Dans l'état où eſt réduite votre épouſe, lui dit celle-ci, ſans aucun eſpoir de guériſon, & n'enviſageant qu'une mort prochaine, eſt-il étonnant qu'elle ait perdu la parole? N'eſt-il donc pas de remède à ſes maux? s'écria Bagha avec douleur : hélas! ſi j'étois aſſez heureux pour l'eſpérer, je ne plaindrois ni mes peines, ni mes pas, duſſé-je parcourir toutes les mers.

La maladie dont eſt attaquée votre épouſe,

répondit ſon amie, n'eſt pas abſolument ſans remède ; mais il eſt ſi rare & ſi difficile de le trouver, qu'il n'y faut pas ſonger. Ce diſcours ranima les eſpérances de Bagha : il conjura l'amie de ſa femme de lui apprendre le nom de ce remède précieux. A quoi pourra vous ſervir d'en ſavoir le nom, lui répondit celle-ci, puiſqu'il vous ſera difficile de le trouver ? C'eſt pour recevoir les derniers embraſſemens de votre épouſe expirante, & non pas pour tenter une choſe preſqu'impoſſible, que nous vous avons fait venir ; mais enfin, il faut contenter votre curioſité : le cœur d'un ſinge eſt le ſeul remède qui puiſſe rappeler à la vie celle que vous pleurez.

Ces paroles affligèrent Bagha ; un foible rayon d'eſpérance avoit lui à ſes yeux pendant quelques inſtans ; ce qu'il venoit d'entendre le faiſoit diſparoître. Le ſinge qu'il a laiſſé dans l'île déſerte s'offre à ſa penſée : il conſidère que le ſeul moyen de conſerver ſon épouſe eſt de faire périr ſon ami : il ſe repréſente un inſtant après la noire trahiſon dont il va ſe rendre coupable, les droits ſacrés de l'amitié violés, ſa mémoire devenue en horreur à tous les animaux : mille paſſions différentes l'agitent & le tour-

mentent : l'amour, enfin, l'emporte ſur l'amitié, & la mort de Kardan eſt réſolue, puiſqu'elle doit conſerver la vie de ſon épouſe.

Bagha, après avoir conçu ce noir projet, ſentit la difficulté de l'exécution : il vit bien que tout ſeul, il étoit trop foible contre le ſinge, & que l'unique moyen de réuſſir, étoit de l'attirer dans l'île des tortues. Il ſe met à la nage, & rejoint Kardan, qui fut tranſporté de joie à ſa vue ; il l'accable de careſſes, & lui demande avec empreſſement des nouvelles de ſa femme & de ſes enfans. Le plaiſir que j'ai eu de revoir des objets ſi chers, lui dit Bagha, a été empoiſonné par le chagrin que me cauſoit votre abſence : jour & nuit vous étiez préſent à ma penſée, & j'ai éprouvé que, ſans vous, je me flattois en vain d'être heureux ; mais ſi vous le voulez, vous pouvez me rendre heureux par l'amour & par l'amitié. Renoncez à votre île déſerte pour habiter celle des tortues ; elle produit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie : mes concitoyens, témoins de mon bonheur, l'envieront, ou plutôt s'empreſſeront de le partager : de mon côté, je n'oublierai rien pour vous rendre votre nouveau ſéjour agréable, & pour vous engager à vous

y fixer. Si vous vous rendez à mes désirs, rien désormais ne nous séparera l'un de l'autre, & la distance des lieux ne sera plus un obstacle à ma félicité. Ami, reprit Kardan, qui n'osoit pas encore trop se fier à Bagha, dans le pays de l'amitié l'on ne connoît pas la distance d'un lieu à un autre; rien n'est près, ni rien n'est loin: l'ami, quoiqu'absent, est toujours présent à l'ami par l'imagination: si l'éloignement sépare leur corps, la pensée réunit leurs ames.

Bagha comprit que le singe, par ce discours adroit, cherchoit à éluder sa demande; il fit de nouvelles instances, & le conjura en des termes si touchans, que celui-ci se laissa vaincre. Une seule chose m'arrête, lui dit Kardan; vous savez que mes pareils craignent l'eau & qu'ils ignorent l'art de nager: comment pourrois-je traverser la mer pour me rendre à votre île? Rien n'est impossible à l'amitié, lui répondit Bagha: mon dos sera l'office d'un navire plus sûr pour vous, que ne seroit ceux que construisent les enfans des hommes. Kardan voyant tous les obstacles levés, descend sur le rivage: l'officieux Bagha le reçoit sur son dos. Il avoit déjà fait la moitié du trajet, lorsqu'il s'arrêta soudain; la trahi-

ſon qu'il va commettre s'offre à ſon eſprit avec tout ce qu'elle a d'odieux ; il ſe reproche de tromper le plus fidèle & le plus vertueux des amis, pour une épouſe qui, peut-être, ne méritoit pas un pareil ſacrifice.

Kardan étonné de voir Bagha immobile au milieu des eaux, voulut en ſavoir la raiſon : celui-ci étoit bien éloigné de lui découvrir les penſées qui l'agitoient : Je ſuis occupé, lui dit-il, de la réception que je dois vous faire ; je crains qu'elle ne ſoit pas digne d'un hôte auſſi illuſtre ; le triſte état où ſe trouve ma femme l'aura miſe dans l'impuiſſance de faire les préparatifs convenables. Ami, reprit Kardan, abandonnons les vaines cérémonies à ceux qui en ſont jaloux : elles ne ſont pas faites pour l'amitié, & n'en ſont pas toujours l'expreſſion fidèle.

Bagha enchanté de ce que ſon ame n'étoit pas connue, continua ſa route ; mais à peine ſe fut-il remis à nager, que les mêmes penſées l'agitent malgré lui, & ſuſpendent ſa marche une ſeconde fois. Kardan commence à le ſoupçonner : il craint que ſon ami ne médite quelque trahiſon dont il ſoit l'objet ; il lui fait de nouvelles queſtions. Mes alarmes, lui répondit Bagha,

augmentent à mesure que j'approche de mon île ; je tremble de ne plus voir la plus tendre des épouses, & d'apprendre qu'elle a enfin succombé aux maux qui l'accabloient. Pourquoi vous affliger d'avance ? dit Kardan : chaque maladie a son remède ; celle de votre épouse seroit-elle exceptée ? apprenez-moi le nom du remède qui doit la guérir : mes peines, mes soins pourront peut-être le lui procurer. A quoi vous serviroit de vous le nommer, reprit Bagha, puisqu'il est presqu'impossible de le trouver ? Kardan fit de nouvelles instances, & pressa tant son ami, qu'à la fin son secret lui échappa, & qu'il lui avoua que ce remède étoit le cœur d'un singe.

La situation d'un voyageur aux pieds duquel vient de tomber la foudre, n'est pas comparable à celle de Kardan ; il frémit du danger dans lequel sa trop grande crédulité l'avoit précipité. Cependant, il ne se troubla point, & résolut de tromper à son tour celui qui avoit abusé si cruellement de sa confiance : Consolez-vous, lui dit-il, le mal de votre épouse n'est pas incurable, les nôtres sont souvent attaquées de la même maladie, & nous les guérissons aisément. L'espèce des singes n'est pas con-

formée comme le reſte des animaux : nous pouvons vivre ſans notre cœur, & nous avons le ſingulier privilège de le tirer de notre corps, & de l'y remettre ſans aucun danger pour nous. Si vous m'aviez appris avant votre départ ce qui cauſe votre peine, j'aurois apporté mon cœur avec moi, & je l'aurois préſenté moi-même à votre épouſe : hélas ! je ſuis ſi las de mon cœur, & il me cauſe tant de peines, que ma plus grande ſatisfaction eſt d'en être ſéparé : peut-être en y renonçant pour toujours, perdrai-je le ſouvenir de mes malheurs.

Bagha ajouta foi aux paroles de Kardan, parce que l'on croit aiſément ce que l'on déſire ; il lui demanda avec empreſſement ce qu'il avoit fait de ſon cœur. Je l'ai laiſſé en partant au pied d'un arbre, lui dit le ſinge : il eſt un uſage ancien & ſacré parmi nous, lorſque nous voulons paſſer agréablement un jour & nous livrer à la joie, nous quittons notre cœur, qui y feroit un obſtacle : le cœur eſt la ſource empoiſonnée d'où découlent tous nos maux ; le chagrin le flétrit, l'amour l'embraſe, la haine & la vengeance l'aigriſſent, l'envie le deſsèche, l'ambition le conſume, & le

déſeſpoir le déchire; mille paſſions différentes l'agitent & le tourmentent tour-à-tour, il flotte continuellement entre la crainte & l'eſpérance. Par ce que vous venez d'entendre, jugez ſi je puis vous refuſer une choſe auſſi intéreſſante pour vous, & qui l'eſt ſi peu pour moi. Ramenez-moi dans mon île, j'y prendrai mon cœur que j'y ai laiſſé, & je l'offrirai moi-même à votre épouſe.

Le trop crédule Bagha, enchanté de conſerver les jours de ſa compagne, ſans être forcé d'attenter à ceux de ſon ami, ſe mit à nager avec rapidité vers l'île déſerte : il y aborda en peu de temps. Kardan eut à peine touché le rivage; qu'il ſe lança à terre, & montant ſur un arbre, il rendit grâce au ciel d'avoir échappé ſi heureuſement au plus grand des dangers. Bagha, inquiet de ce qu'il ne deſcendoit point de l'arbre ſur lequel il étoit, le fit reſſouvenir des promeſſes flatteuſes qu'il lui avoit faites un moment auparavant. Inſenſé que tu es, lui dit le ſinge, j'ai paſſé une partie de ma vie ſur le trône; j'ai éprouvé la bonne & la mauvaiſe fortune; elle m'a comblé pendant quelque-temps de ſes faveurs les plus précieuſes; puis elle m'a tourmenté, & elle

a fait de moi un exemple éclatant de ſon inconſtance : je dois du moins à mes malheurs d'avoir acquis quelqu'expérience ; ils m'ont appris à diſtinguer un ami fidèle d'un traître. Renonce à ma pourſuite : elle ſeroit inutile ; éloigne-toi pour toujours de ma préſence ; je ne reverrai jamais un perfide qui a couvert ſa trahiſon du voile de l'amitié.

Bagha voulut ſe juſtifier, & engager le ſinge à le ſuivre. Tu me crois apparemment auſſi crédule, lui dit Kardan, qu'un certain lion, à qui un renard fit accroire qu'un âne n'avoit point de cervelle. Bagha pria le ſinge de lui raconter cette hiſtoire ; & celui-ci, pour l'inſtruire, voulut bien lui donner cette dernière preuve de ſa complaiſance.



LE LION, LE RENARD ET L'ANE

FABLE.

UN lion, dit Kardan, étoit attaqué depuis longtemps d'une maladie dangereuſe : ſes forces étoient tellement épuiſées, qu'il pouvoit à peine ſe traîner hors de ſa tanière : il ne faiſoit plus retentir les forêts de ſes rugiſſemens, & les animaux s'y promenoient en ſûreté. Parmi ſes courtiſans étoit un renard qu'il aimoit plus que les autres, & auquel il faiſoit part de ſa chaſſe; mais, depuis que le lion ne ſortoit plus, le pauvre renard périſſoit de misère. Il aborde un jour le lion, & lui dit : Pourquoi vous obſtiner, ſeigneur, à aigrir un mal qui vous accable ? Tu te trompes, lui répondit le lion, ſi tu crois que je ne ſonge pas à ma guériſon : j'ai conſulté un fameux médecin; il m'a aſſuré que la cervelle d'un âne me rendroit ma première vigueur; mais foible & languiſſant comme je ſuis, comment

puis-je me procurer ce remède précieux?

Seigneur, reprit le renard, il y a aux environs d'ici une fontaine à laquelle un âne vient quelquefois se désaltérer : je tâcherai de vous l'amener.

Le lion se livra volontiers à cette espérance; le renard partit sur le champ. Du plus loin qu'il apperçut l'âne, il le salua; entrant ensuite en conversation : Pourquoi te vois-je, lui dit-il, toujours dans la peine? Un maître cruel, répondit l'âne, exige de moi des services au-dessus de mes forces; & quand je succombe sous le fardeau dont il m'accable, il m'assomme de coups : du moins si la nourriture qu'il me donne réparoit mes forces; mais je travaille beaucoup & je mange peu. Que n'abandonnes-tu celui qui te traite si mal, lui dit le renard? Je ne ferois que changer d'esclavage, repartit le pauvre baudet; c'est le sort de mes pareils; ils ne sont pas plus heureux que moi. La terre est vaste, ajouta le renard, & quand on est malheureux dans un lieu, l'on passe dans un autre. Peut-on éviter sa destinée, répondit l'âne, & ne nous suit-elle pas par-tout? Je conviens avec toi de la fatalité du destin, reprit le renard; mais comme nous ne sommes

jamais instruits de celui qui nous est réservé, pourquoi celui qui est malheureux ne tenteroit-il pas d'adoucir la rigueur de son sort ? Tu peux changer le tien, si tu veux suivre mes conseils. Près d'ici est une prairie immense toujours verte, & émaillée de mille fleurs ; un ruisseau d'une eau pure coule à travers, & invite à se désaltérer ; cette prairie est entourée de bois, qui, par leur ombrage, la défendent de la chaleur du jour ; un printemps perpétuel règne dans ce lieu délicieux : tu y converseras avec un de tes pareils que j'y ai conduit il y a quelque temps ; aucune peine n'altère son bonheur, & il s'applaudit de s'être abandonné à mes conseils.

L'âne simple & crédule consentit à suivre le renard, qui le conduisit droit à la tanière du lion. Celui-ci, du plus loin qu'il l'apperçut, s'élança sur sa proie ; mais il étoit si foible, qu'il ne put l'atteindre ; l'âne fut assez heureux pour prendre la fuite.

Le renard, fâché de voir le fruit de ses fourberies perdu, par la trop grande précipitation du lion, lui en fit des reproches. Ignores-tu, lui dit le lion, que de vils sujets ne doivent pas examiner les actions de leur souverain, & encore moins les blâ-

mer : je veux bien te pardonner, mais c'eſt à condition que tu me ramèneras celui qui vient d'échapper à mes griffes.

Le renard obéït, & retourna à la fontaine : il y trouva l'âne encore tout tremblant, qui lui reprocha ſa trahiſon : Ami, répondit le fourbe, quelle eſt ton erreur ? Tu as pris pour un être animé, ce qui n'eſt qu'une vaine repréſentation : ce lion furieux que tu as apperçu, & qui t'a fait tant de peur, eſt un taliſman ; un fameux philoſophe l'a placé dans ce lieu pour intimider les animaux, & les empêcher d'approcher : j'avois oublié de t'en prévenir.

L'âne, malgré l'épreuve qu'il avoit faite de la mauvaiſe foi du renard, s'y fia de nouveau & le ſuivit : à meſure qu'ils approchoient, le renard prit les devants, pour prévenir le lion de ſa nouvelle ruſe, & pour le prier de reſter immobile quand ſa proie approcheroit.

Tandis qu'ils trâmoient la perte du pauvre âne, celui-ci, comme s'il eût ſoupçonné le ſort qu'on lui préparoit, avançoit lentement ; le renard qui vit ſa défiance, le preſſa d'approcher ſans aucune crainte, & de reconnoître ſon erreur par lui-même : l'âne s'enhardit peu-à-peu, & voyant le

tion immobile, il crut véritablement que c'étoit un talisman. Bientôt il se rassura tout-à-fait, & se mit à brouter hardiment; il se coucha ensuite sur l'herbe, & s'endormit sans aucune défiance. Le lion, qui attendoit ce moment, s'élança sur sa proie & l'étrangla : il dit ensuite au renard, qu'il alloit à la fontaine voisine prendre les ablutions prescrites par la loi, & lui recommanda de veiller sur le cadavre.

Le renard, dès qu'il le vit éloigné, mangea la cervelle de l'âne. Le lion de retour fut bien étonné de ne la plus trouver: Seigneur, lui dit le renard, la cervelle est le siège de la conception & du jugement; si cet âne avoit eu une cervelle, il auroit reconnu mes fourberies.

Je t'ai raconté cette histoire, dit Kardan à Bagha, afin que si tu crois être aussi fourbe que le renard, tu ne t'imagines pas que je sois aussi simple que le lion. Retourne dans ton île; la présence d'un traître tel que toi souilleroit celle que j'habite.

Bagha voulut faire de nouvelles instances; mais vainement : il se vit forcé de s'en retourner dans son île; où il pleura longtemps la perte qu'il avoit faite d'un ami aussi accompli.

CHAPITRE VI.

Sur les malheurs que la précipitation entraîne après elle.

VOUS venez de nous apprendre, dit le roi Dabchelim au brachmane, qu'il eſt plus difficile de conſerver un bien que de l'acquérir. Montrez-nous à préſent les inconvéniens de la trop grande vivacité.

Prince, répondit le brachmane, de toutes les qualités dont le tout-puiſſant a doué l'homme, la première, & celle qui l'élève le plus au-deſſus des autres animaux, eſt la prudence. Celui qui, dans les différens événemens de la vie, ſe livre avec impétuoſité à ſon premier mouvement, ou qui agit avant de réfléchir, commet ſouvent des fautes, & s'expoſe à beaucoup de malheurs. Le ſang froid, la tranquillité d'ame font le vrai ſage, pluſieurs hiſtoires prouvent la vérité de cette maxime; mais la plus extraordinaire eſt celle d'un derviche, que je vais raconter à votre majeſté :

LE DERVICHE ET SA FEMME,

FABLE.

UN derviche, ennuyé du célibat, prit la résolution de se marier; il consulta un kalender de ses amis, qui approuva son dessein; mais en même-temps celui-ci lui conseilla de faire un choix qui pût le rendre heureux. Quelles sont les qualités dans une femme, demanda le derviche, qui peuvent faire le bonheur d'un mari? Il faut, répondit le santon, qu'elle soit fidèle, tendre & féconde; une pareille femme est l'ornement de sa maison, la félicité de son sexe. Le derviche voulut savoir celles qu'il devoit exclure de son choix : Ne vous alliez jamais à une veuve, lui répondit le kalender; elle fait l'éloge du défunt aux dépens du vivant, & regrette dans ce premier mille belles qualités, qu'elle ne veut jamais trouver dans le successeur : ajoutez à cet inconvénient, celui de sacrifier le bien

de ſon nouveau mari, pour enrichir les enfans qu'elle a eus du premier. On ne doit pas rechercher une femme plus riche, ou d'une naiſſance plus relevée que la ſienne; elle mépriſe ſon mari, qui perd l'empire & la liberté; elle lui fait ſentir ſans ceſſe la diſtance qui les ſéparoit. Croyez-moi, le bonheur eſt dans l'égalité des conditions : je ne vous parle point de la femme ſans mœurs & ſans principes; il n'y a que les ames lâches qui oſent ſe déshonorer publiquement.

Le derviche, qui, dans une affaire auſſi intéreſſante pour lui, vouloit prendre toutes ſes précautions, demanda au kalender l'âge que devoit avoir une fille que l'on deſtinoit au mariage? Comme le printemps, lui répondit celui-ci, eſt la ſaiſon la plus agréable, de même la jeuneſſe eſt de tous les âges le plus flatteur. Quelques philoſophes ont partagé en différentes époques la vie de la femme. Depuis l'âge de quinze ans juſqu'à celui de vingt-cinq, ils la comparent à un parterre émaillé des fleurs les plus brillantes; leur éclat, leur beauté raviſſent tous les ſens à la fois, & font éprouver mille ſenſations délicieuſes : depuis vingt-cinq juſqu'à quarante ans, c'eſt

un jardin rempli des fruits les plus agréables; ces fruits sont le plus bel ornement de l'arbre qui les a portés, & font le bonheur de celui qui les a cultivés; mais ces heureux momens s'écoulent bientôt. Le temps, plus rapide qu'un fleuve qui roule avec précipitation ses flots écumeux, entraîne avec lui les jeux, les ris & les plaisirs; l'amour s'envole pour faire place à l'ennui & à la tristesse : semblables à une rose qui, le matin, étale les plus vives couleurs, & qui, le soir, flétrie & languissante, a perdu tout son éclat; nos beaux jours disparoissent pour ne plus revenir.

Que pensez-vous de la beauté, demanda encore le derviche? & à quel point influe-t-elle sur la félicité d'un mari? La douceur, la modestie, la fidélité, répondit le kalender, sont le principal dans une femme; la beauté n'est que l'accessoire : heureux, cependant, celui qui peut réunir toutes ces qualités dans la même personne! La laideur, avec un bon caractère, est préférable à la beauté accompagnée d'un mauvais naturel.

Le derviche, éclairé par les lumières de son ami, prit une femme qui réunissoit la vertu à la beauté. Il aimoit tendrement son épouse, & il en étoit tendrement aimé. Il

ne manquoit à ſon bonheur que de devenir père ; mais depuis pluſieurs années qu'il étoit marié, ſon épouſe n'avoit encore donné aucun ſigne de fécondité. Le derviche fatiguoit en vain le ciel de ſes prières ; il ne ſe laſſa point de faire des vœux, & il vit enfin combler ſes eſpérances les plus douces.

Cet heureux événement le tranſporta de joie ; il en étoit occupé jour & nuit, il ne s'entretenoit d'autres choſes avec ſa femme. Bientôt, lui dit-il un jour, tu mettras au monde un enfant plus beau que la pleine lune ; la vivacité de ſon eſprit répondra ſans doute aux grâces de ſa figure. Je cultiverai les heureux talens qu'il aura apportés en naiſſant, & je lui apprendrai toutes les ſciences divines & humaines : ſes vaſtes connoiſſances le feront regarder comme le prodige de ſon ſiècle ; ſes déciſions feront des oracles. Dès qu'il ſera en âge d'être marié, je lui choiſirai une femme vertueuſe & belle comme toi ; il en aura des enfans qui deviendront auſſi célèbres que lui. C'eſt ainſi que je me verrai revivre dans une poſtérité nombreuſe, & mon nom ne ſera jamais effacé de la mémoire des hommes.

La femme du derviche, qui ſe moquoit

de ces chimères, lui répondit : Les diſcours que vous tenez conviennent-ils à un religieux, dont l'humilité doit faire l'apanage? Vous parlez avec certitude de la choſe la plus incertaine; ne puis-je pas mettre au monde une fille auſſi-bien qu'un garçon? Suppoſons que je devienne mère d'un fils : une mort prématurée peut détruire vos eſpérances; quand il vivroit, qui vous a aſſuré qu'il naîtra avec les heureuſes diſpoſitions que vous lui ſuppoſez? L'imagination eſt un vaſte pays; celui qui le parcourt s'égare aiſément, ſi la raiſon ne lui ſert de guide; c'eſt ce qui arriva à un ſanton, dont je vais vous raconter l'hiſtoire :

LE SANTON

QUI A CASSÉ SA CRUCHE,

FABLE.

UN négociant riche & charitable combloit de bienfaits un pauvre ſanton ſon voiſin. Chaque jour il lui envoyoit une certaine quantité de miel & d'huile. Le miel ſer-

voit à la nourriture du ſanton, & il mettoit à part l'huile dans une grande & large cruche. Quand elle fut pleine, il ſongea à l'emploi qu'il en pourroit faire. Cette cruche, dit-il en lui-même, contient plus de dix meſures d'huile, & en la vendant, je puis acheter dix brebis : chaque brebis me donnera, dans le cours d'une année, deux agneaux; ainſi, en moins de dix années de temps, je me verrai poſſeſſeur d'un nombreux troupeau. Devenu riche, je ferai bâtir un ſuperbe palais; une compagne aimable, que je choiſirai, en fera le principal ornement. Au bout de neuf mois, elle comblera mes vœux, en mettant au monde un enfant. L'éducation de mon fils ſera mon ouvrage; je lui apprendrai les ſciences; il répondra à mes ſoins paternels. Si cependant, emporté par la fougue de l'âge & des paſſions, il s'écartoit du chemin que je lui tracerai; s'il oſoit me déſobéïr, je lui ferois ſentir mon courroux. Il dit, & en même-temps s'imaginant corriger ce fils rébelle, il déchargea un grand coup d'un bâton qu'il tenoit à la main, ſur la cruche placée au-deſſus de ſa tête : la cruche vole en éclats : l'huile coule ſur la barbe & ſur les cheveux du ſanton, qui, revenu à lui-

même, voit avec douleur ses moutons, son palais, & toutes ses richesses disparoître.

L'application de cette histoire étoit sensible, & le derviche se la fit à lui-même ; il cessa de former des projets, ou du moins il n'en fit plus la confidence à son épouse. Le moment tant désiré arriva, sa femme accoucha d'un fils ; le soin qu'il en prit égala la joie que lui causa cet heureux événement : jour & nuit il étoit auprès du nouveau né, & ne le quittoit pas un instant. Sa femme étant allée un jour au bain, le pria de veiller sur son fils : elle étoit à peine sortie, que le sultan envoya chercher le derviche : celui-ci, partagé entre la crainte d'encourir la colère du prince, & la douleur de laisser son enfant seul, prit enfin, malgré lui, ce dernier parti.

Sa femme avoit élevé une belette, qu'elle aimoit beaucoup. Ce petit animal faisoit tout son amusement, & lui étoit cher, parce qu'il éloignoit de la maison les reptiles nuisibles.

Pendant l'absence du derviche, un serpent, sorti d'un trou de la muraille, s'élança sur le berceau de l'enfant ; la belette, qui étoit tout auprès, se jeta sur le serpent, &, après un long combat dont elle sortit



Est-ce là, la récompence que tu réservois à ce pauvre Animal, pour avoir sauvé la vie à ton fils?

C. P. Marillier direx. 178 . R. Delvaux fecit.

victorieuse, l'étrangla. Le derviche, qui avoit abrégé autant qu'il avoit pu son entretien avec le prince, revint chez lui avec le plus grand empressement. Il voit, à la porte de sa maison, la belette toute couverte de sang : il ne doute point que ce ne soit celui de son fils ; la colère, le désespoir le transportent, il frappe du bâton qu'il tenoit à la main la belette, qu'il étend morte à ses pieds. Rentré chez lui, il voit d'un côté un serpent tout sanglant qui palpitoit encore ; de l'autre, son fils qui dormoit tranquillement dans son berceau : il reconnoît trop tard son erreur, & en est vivement affligé.

Tandis qu'il regrettoit sa belette, son épouse arrive du bain ; elle crie, elle s'emporte en apprenant le malheur arrivé à sa chère belette. Est-ce là, dit-elle, la récompense que tu réservois à ce pauvre animal, pour avoir sauvé la vie à ton fils ? Ne vois-tu pas qu'elle seule a tué ce serpent prêt à le dévorer ?

Ne m'accablez point de vos trop justes reproches, lui répondit le derviche, ceux que je me fais à moi-même sont assez vifs ; mais le mal est fait & un repentir tardif ne peut ni le réparer, ni même l'adoucir. Vous

avez raiſon, reprit la femme du derviche; il faut prévoir les maux avant qu'ils arrivent : vous voyez par le malheur qui vous eſt ſi ſenſible, ceux que la précipitation & l'impatience entraînent après elles : conſolez-vous néanmoins; vous n'êtes pas le premier qui ſe ſoit abandonné à cette paſſion, & vous ne ſerez pas le dernier. Les hommes ſe corrigent rarement par les fautes des autres hommes; ils perdent auſſi le ſeul fruit qu'ils pourroient en retirer. Ignorez-vous l'hiſtoire d'un ſultan & de ſon faucon? Le derviche pria ſa femme de la lui raconter, & elle y conſentit :

LE SULTAN ET SON FAUCON,

FABLE.

UN ſultan, dit la femme du derviche, aimoit paſſionnément la chaſſe au vol. Parmi ſes faucons, il en eſtimoit un plus que tous les autres, à cauſe de ſes rares qualités. La vue de cet oiſeau étoit auſſi perçante que

celle d'un linx, & ſon vol auſſi rapide que l'éclair. Le ſultan prenoit ſoin lui-même de cette bête courageuſe & intelligente; il la tenoit ſouvent ſur ſon poing. Un jour qu'il chaſſoit, il lança le faucon ſur une gazelle; l'oiſeau fend les airs d'un vol rapide : la gazelle, qui voit ſon ennemi au-deſſus de ſa tête, précipite ſa courſe, & ſemble à peine toucher la terre de ſon pied léger; le ſultan preſſe les flancs de ſon cheval, & eſt ſéparé dans un inſtant de ceux qui l'environnent : cependant, la gazelle, malgré les efforts du faucon, eut le bonheur d'échapper à ſa pourſuite.

La chaleur étoit extrême : le ſultan altéré cherchoit un ruiſſeau pour ſoulager la ſoif qui le tourmentoit. Il en découvrit un, & détacha la taſſe d'or pendue à l'arçon de ſa ſelle. Comme l'eau ne venoit que goutte à goutte, il fut très-long-temps à la remplir : il la portoit à ſa bouche, lorſque le faucon, perché ſur ſon poing, renverſe d'un coup d'aîle la taſſe & l'eau; le ſultan, après des peines infinies, la remplit de nouveau; mais le faucon, d'un ſecond coup d'aîle, le prive encore de ſon eſpoir : la patience échappe au monarque; dans la fureur dont il eſt tranſporté, il jette le faucon par terre avec

tant de force, qu'il l'étend mort à ses pieds.

Dans le même instant, arrive un écuyer du prince; il voit la tasse renversée, & le faucon sans vie : le sultan lui apprend le crime de l'oiseau, & la vengeance qu'il en a tirée; il lui ordonne ensuite de chercher la source de ce ruisseau, afin de puiser de l'eau avec plus de facilité. L'écuyer fait quelques pas, & découvre une fontaine au milieu de laquelle il voit étendu un énorme serpent; il revient tout effrayé, & raconte au sultan ce qu'il a vu. J'ai privé de la vie celui qui venoit de me la conserver, dit le prince en poussant un profond soupir; l'eau que mon faucon m'a empêché de boire couloit de cette source empoisonnée.



CHAPITRE VII.

Il eſt permis de diſſimuler avec ſes ennemis, & même de leur témoigner des ſentimens d'amitié, pour ſe délivrer d'un danger, & nous ſouſtraire aux maux dont ils veulent nous accabler.

VOus venez de nous tracer, dit le roi Dabchelim, les malheurs inſéparables de la trop grande vivacité : expliquez-nous maintenant la ſeptième maxime, & racontez-nous quelqu'hiſtoire qui en indique la vérité. Cette maxime porte qu'il y a des occaſions dans la vie où l'on eſt forcé, non-ſeulement de diſſimuler avec ſes ennemis, mais même de ſe lier avec eux.

Prince, répondit Bidpaï, tout, dans cet univers, eſt ſujet à des viciſſitudes ; l'amitié a ſes inconſtances, ainſi que l'amour ; & la haine, qui eſt le contraire de ces deux ſentimens, leur reſſemble cependant par ſes

variations. On peut comparer l'amitié & l'inimitié des enfans d'Adam, à une nuée de printemps qui paroît & disparoît presqu'aussitôt : souvent il n'y a qu'un pas de l'amitié à la haine, ou de la haine à l'amitié, & l'on franchit ce pas pour les causes les plus légères. Le sage use de ménagement avec son ennemi, dans l'espérance que celui-ci pourra cesser de l'être ; & il ne se livre pas entièrement à son ami, dans la crainte que, devenu inconstant, cet ami n'abuse un jour de sa confiance. Vivre avec nos amis, comme s'ils devoient être un jour nos ennemis, & vivre avec nos ennemis, comme s'ils devoient être un jour nos amis, est une maxime que nous dicte la politique.

La prudence doit guider notre marche avec les uns & avec les autres : il y a des circonstances dans la vie où l'on est forcé, non-seulement de dissimuler avec son plus mortel ennemi, mais même de se lier avec lui. L'histoire du rat & du chat indiquera cette vérité à votre majesté :



LE

LE RAT ET LE CHAT,

FABLE.

TROIS animaux, ennemis l'un de l'autre; un chat, une belette & un rat, avoient établi leur demeure dans le tronc d'un vieux chêne. Le chat, de grand matin, ſortit pour aller chercher ſa proie; les derniers traits de l'ombre empêchèrent qu'il ne vît un filet qu'un chaſſeur avoit tendu au pied de l'arbre; il fut pris malgré ſa fineſſe. Pendant qu'il ſe débattoit, le rat ſortit de ſon trou; mais plus prudent que ſon ennemi, il évita le fatal lacet. Sa joie fut extrême en appercevant le chat priſonnier; il remercioit de bon cœur celui qui l'avoit délivré des pièges de ce traître.

Tandis qu'il inſultoit à ſon malheur, la belette qui étoit en embuſcade, parut tout-à-coup prête à attaquer le pauvre rat. Dans le même inſtant, un faucon qui plânoit dans les airs, l'apperçut auſſi, & méditoit d'en faire ſa proie. Rongemaille, menacé à la fois par trois ennemis redoutables, ne ſavoit

quel parti prendre : Si j'avance, dit-il en lui-même, je tombe ſous la griffe du chat ; ſi je retourne en arrière, la belette me dévorera ; & en reſtant immobile, comment éviter les ſerres du faucon.

L'échanſon de la deſtinée préſente aux mortels une coupe remplie tantôt d'une liqueur délicieuſe, tantôt d'une liqueur plus amère que le fiel ; le ſage la vide avec confiance : auſſi impénétrable aux rigueurs de la fortune, qu'en garde contre ſes faveurs, il reſſemble à un rocher contre lequel les flots irrités vont ſe briſer. Je dois être auſſi ferme que lui. Il n'eſt qu'un moyen d'échapper au danger qui me menace : c'eſt d'engager le chat à oublier nos anciennes querelles & à me prendre ſous ſa protection : il eſt malheureux comme moi ; l'adverſité aura peut-être adouci la férocité de ſon caractère ; les infortunés deviennent ſenſibles, & plaignent leurs ſemblables : je vais lui offrir de briſer les chaînes qui le lient, & ainſi, devenus néceſſaires l'un à l'autre, notre union ſera notre ſalut.

Le rat, après avoir ainſi raiſonné, s'approcha du chat d'un air patelin : le malheureux chat lui demanda s'il venoit inſulter à ſon malheur. A dieu ne plaiſe, répondit le

rat, je ne ſuis ni un méchant, ni un lâche. Je viens, au contraire, vous offrir mon ſecours, & briſer vos liens, ſi vous y conſentez.

Juſqu'à préſent, continua-t-il, la diſcorde a règné entre nous; vos chagrins faiſoient ma joie; & mes vœux les plus doux étoient de vous voir accablé de maux. Mais l'adverſité a changé les diſpoſitions de mon cœur, & m'a forcé à rechercher votre amitié. Croyez-moi, ou plutôt croyez en deux témoins fidèles, l'un eſt la belette, qui eſt derrière moi, prête à me dévorer; & l'autre le faucon, qui, du haut des airs, médite ma ruine. Votre ſeule préſence le retient: jurez de ne point me faire de mal, & de me défendre contr'eux, & je vous délivre ſur l'heure.

Quoique le temps fût précieux, le chat demeuroit en ſuſpens. O chat! ſuis mes conſeils; ils feront, lui dit encore le malheureux rat, ton ſalut & le mien; mais nous périſſons, ſi tu perds, à délibérer, le temps qu'il faudroit employer à agir.

Le chat ébranlé répondit: Hé bien donc, que faut-il faire? Je m'abandonne à ta foi: diſpoſe de ma griffe. Quand j'approcherai de toi, lui répondit le rat, tu m'accueilleras

avec bonté; mes ennemis le verront, & se retireront bien vîte: n'ayant plus rien à redouter de leur part, je travaillerai alors à ta délivrance: tu connois mes dents; rien ne leur résiste.

Le chat suivit de point en point ce que lui avoit prescrit son nouvel allié. La belette & le faucon, témoins de leur intelligence, se retirèrent confus & désespérés d'avoir manqué leur proie. Aussitôt le rat se mit à ronger les mailles du filet; mais bientôt sa première ardeur se rallentit; il se mit à réfléchir comment il pourroit lui-même échapper au chat, dont il redoutoit toujours la griffe, malgré la foi des traités.

Est-ce ainsi, perfide, s'écria le chat, voyant son incertitude, & craignant d'en devenir la victime, que tu violes les sermens que tu viens de faire? As-tu oublié que tu me dois la vie? Devois-je me fier à tes paroles trompeuses? Hélas! l'arbre de la reconnoissance ne porte plus de fruit.

A dieu ne plaise, répliqua le rat, que je me rende coupable de la plus noire ingratitude, & du plus affreux parjure! Je connois mes sermens, & à quoi ils m'engagent. Puisque tu les connois, repartit le chat, songe donc à les observer avec fidélité, ou

bien

bien redoute le malheur qui arriva à une villageoiſe, pour avoir violé les ſiens : cette hiſtoire t'apprendra le ſort réſervé aux perfides :

LA VILLAGEOISE INFIDÈLE,

CONTE.

UN payſan, déjà avancé en âge, avoit épouſé une femme qui réuniſſoit aux agrémens de l'aimable jeuneſſe tous les charmes de la beauté : pluſieurs diſgraces qu'il eſſuya dérangèrent ſa fortune, & le forcèrent de vendre un petit héritage qu'il cultivoit de ſes propres mains. Privé de cette unique reſſource, il éprouva bientôt tout ce que la misère a de plus affreux.

Le malheur qui l'accabloit lui auroit été moins inſupportable, s'il ne l'avoit point partagé avec une épouſe chérie.

Un jour qu'ils faiſoient de triſtes réflexions ſur leur état, ſa femme le conjura, les larmes aux yeux, de ſe mettre à travailler pour les autres, afin de diminuer, par ſon ſalaire, la misère dans laquelle ils étoient. Vous ſavez, lui répondit ſon mari, que je

poſſédois un champ dont la culture ſuffiſoit à notre ſubſiſtance ; la fortune cruelle, ou plutôt l'injuſtice des hommes, m'en a dépouillé. Comme je n'ignore aucun des travaux de la campagne, je trouverois aiſément à m'employer, ſi je ne rougiſſois d'être eſclave dans un pays où je me ſuis toujours vu libre : je n'aurois pas la même honte dans une contrée où je ſerois inconnu : je reſſentirois moins mon aviliſſement ; ainſi voyez ſi vous avez le courage de vous expatrier, & de me ſuivre.

L'extrême misère à laquelle étoit réduite l'épouſe du vieillard, & l'eſpoir d'un ſort plus heureux la déterminèrent : ils quittent leur pays, & prennent la route de Bagdad.

Un jour accablés de fatigue, ils étoient aſſis au pied d'un arbre, le payſan dit à ſon épouſe : Mes alarmes augmentent à meſure que nous approchons du terme de notre voyage ; nous allons nous trouver dans un pays nouveau pour nous : les mœurs de ſes habitans, leur caractère me ſont abſolument inconnus. Bientôt votre rare beauté vous attirera une foule d'amans. Jeune, ſans expérience, comme vous êtes, que n'ai-je pas à craindre de leurs empreſſemens & de leurs diſcours flateurs ? Dois-je eſpérer que vous

leur préférerez un vieillard malheureux, qui n'a pour lui que ſon amour, & qu'une infidélité de votre part précipiteroit dans la nuit du tombeau ?

Pourquoi vous tourmenter, lui répondit ſa femme, par d'indignes ſoupçons ? La mort ſeule briſera les liens qui nous uniſſent. Si j'avois voulu profiter de ces foibles appas que vous vantez ſi fort, je n'avois pas beſoin d'abandonner mon pays ; j'ai tout quitté pour vous ſuivre. Non, jamais rien ne me fera violer le ſerment que je fis le jour que je vous choiſis pour mon époux : je le renouvelle à cet inſtant ; je prens à témoin de mes promeſſes ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes : vous ſeul poſſédez mon cœur, & jamais il ne brûlera d'autres feux. Ces aſſurances calmèrent un peu le vieillard, & il ſe laiſſa aller à un doux ſommeil ſur les genoux de ſa femme.

Il s'étoit à peine endormi qu'elle apperçut un cavalier monté ſur un cheval ſuperbe qui venoit droit à elle : il étoit habillé magnifiquement, & tenoit un faucon ſur ſon poing. Sa jeuneſſe, ſon air noble, toutes les grâces qui brilloient ſur ſa perſonne, firent la plus vive impreſſion ſur le cœur de la belle villageoiſe. Le jeune homme, qui l'avoit ap-

perçue, fut étonné de trouver au milieu d'un désert une beauté si accomplie. Il s'arrêta pour lui demander qui elle étoit. L'accablement où je suis, lui répondit-elle, mes vêtemens, tout vous annonce le triste état où la fortune m'a réduite : ce vieillard que vous voyez est mon époux, & le compagnon de mes malheurs; l'espoir d'un sort plus heureux dans une terre étrangère nous a fait quitter notre patrie.

Ces paroles, les larmes qu'elle répandoit en les proférant, un son de voix enchanteur, l'empreinte de la douleur, qui étoit répandue sur toute sa personne, sembloient lui prêter de nouveaux charmes. Le jeune cavalier, qui étoit le fils du sultan de Bagdad, se sentit ému & attendri tout-à-la-fois. O vous, qui que vous soyez, lui dit-il, vous n'êtes pas faite pour éprouver un sort aussi cruel; je veux en réparer l'injustice. Suivez-moi : abandonnez ce vieillard infortuné; vous avez partagé trop long-temps sa misère : venez partager avec l'amant le plus tendre & le plus fidèle, le trône qu'il vous destine.

Ces promesses flateuses, & plus encore celui qui les faisoit, triomphèrent de la résistance de la villageoise. Elle pose doucement

à terre la tête de ſon mari, qui étoit ſur ſes genoux, & ſaute ſur la croupe du cheval. Le vieillard, malgré les précautions qu'elle avoit priſes, ſe réveilla ; il vit le raviſſeur & ſon épouſe qui fuyoient : Perfide, s'écria-t-il, où ſont les ſermens que ta bouche infidèle proféroit il n'y a qu'un inſtant ? Où eſt la foi que tu m'as jurée en préſence du ciel ? Crains que ce même ciel, que tu as pris à témoin de tes promeſſes, ne te puniſſe de les avoir violées, & qu'il ne faſſe de toi un exemple éclatant de ſes vengeances. Son épouſe, ſans daigner lui répondre, pria le jeune prince de s'éloigner : ils diſparurent bientôt l'un & l'autre aux yeux du vieillard éperdu.

Il ne déſeſpéra cependant pas de les atteindre ; & l'amour, ou plutôt la colère, lui prêtant de nouvelles forces, il ſuivit la route qu'il leur avoit vu prendre. Femmes, femmes, diſoit-il en lui-même, chers & funeſtes objets que la nature orna pour notre ſupplice, comment, avec un viſage qui reſpire tant de douceur, portez-vous un cœur ſi barbare ? Malheureux qui ſe repoſe ſur vos ſermens, & qui compte ſur votre reconnoiſſance ! Que n'ai-je point fait pour l'infidèle qui m'abandonne avec tant de cruauté ?

J'aurois donné ma vie pour ſauver la ſienne, & elle me ſacrifie pour ſe livrer à un amour criminel. Seul, errant dans cette vaſte ſolitude, que vais-je devenir? Je n'ai ni la force de la ſuivre, ni celle de retourner dans mon pays.

Cependant, le prince & ſa nouvelle amante s'éloignoient : ils arrivèrent enfin à une fontaine, autour de laquelle pluſieurs grands arbres formoient un ombrage délicieux. La fraîcheur du lieu, la fatigue qu'ils avoient éprouvée, l'exceſſive chaleur du jour qu'il faiſoit, le ſoleil étant alors au plus haut des cieux, les déterminèrent à y prendre quelque repos. Le jeune prince peignoit la violence de ſa paſſion à ſa maîtreſſe : il la preſſoit de lui en accorder le prix, lorſque celle-ci, pour éluder ſes ſollicitations, lui demanda la permiſſion de faire les ablutions. Elle s'écarta; & s'étant arrêtée ſur le bord d'un ruiſſeau qui n'étoit pas éloigné, un lion furieux ſe jeta ſur elle & la mit en pièces. Le jeune prince, qu'elle appelle en vain, eſt ſourd à la voix de l'amour pour n'écouter que celle de la crainte. Il s'élance ſur ſon cheval, dont il preſſe les flancs, & croit ne pas quitter aſſez-tôt un lieu ſi redoutable.

Le vieillard arrive quelque temps après à

cette fontaine, dans l'eſpérance d'y rejoindre ſon infidèle : il regarde de tous côtés, & apperçoit dans le ſable la trace des pieds d'une femme : il ſuit cette route frayée, & arrive juſqu'aux bords du ruiſſeau. Il voit les membres ſanglans & déchirés de ſa malheureuſe épouſe ; ſon voile & ſes habits ne lui apprennent que trop ſa triſte fin : il en gémit, & ne peut s'empêcher de s'attendrir ſur ſon malheureux ſort, toute coupable qu'elle eſt.

Ecartez, dit le rat à ſon allié, les injuſtes ſoupçons que vous avez conçus de ma fidélité. Je n'ai pas oublié que je vous dois la vie ; je ſacrifierai la mienne, s'il le faut, pour ſauver la vôtre. Si ma première ardeur s'eſt rallentie, ſi j'ai ceſſé de travailler à votre délivrance, ce n'eſt point l'effet d'une trahiſon de ma part, mais d'une réflexion que j'ai faite, malgré moi.

J'apperçois, dit le chat, votre injuſte défiance ; mes promeſſes, mes ſermens, rien ne peut vous raſſurer ; & vous cherchez un prétexte pour éluder le traité qui nous lie. Le ſervice que je vous ai rendu auroit dû vous prouver la ſincérité de ma réconciliation, & avoir effacé juſqu'à la moindre trace de notre ancienne inimitié. Barbare ! mon

trifte fort n'a rien qui vous touche, & vous verrez périr d'un œil indifférent celui qui fauva vos jours! Y a-t-il rien au monde de plus affreux que l'ingratitude? & ne doit-on pas tout rifquer plutôt que de s'en rendre coupable? Où font les dangers que vous avez à courir, ou plutôt quels font ceux que votre imagination vous préfente? Faites-m'en part, & apprenez-moi ce qui vous trouble & vous agite fi fort? Je jugerai fi vos alarmes ont quelque fondement, & je tâcherai de les calmer.

Les fages, répondit le rat, ont diftingué deux efpèces d'amitié. La première, née d'un heureux rapport de l'humeur, des goûts & des efprits, unit deux amis par le fentiment; leurs joies, leurs peines, leurs penfées, tout eft commun entr'eux, & ils ne cherchent dans l'amitié que le plaifir d'aimer & d'être aimés. La feconde, fille de l'intérêt, a les fentimens auffi vils & auffi méprifables que celui dont elle tire fon origine: l'efpoir de quelque bien, ou la crainte de quelque mal, font les feuls liens qu'elle connoiffe; dès qu'ils font brifés, elle ne fubfifte plus. Si l'on peut fe livrer aveuglément aux amis de la première efpèce, l'on doit être fur fes gardes avec ceux de la fe-

conde. J'ai promis de rompre vos chaînes ; je ne révoque point la parole que je vous ai donnée ; mais la prudence guidera mes démarches : en travaillant à vous ſauver, je ſongerai à ne pas périr moi-même. Vous êtes un ennemi plus redoutable pour moi que ceux dont vous m'avez délivré : pour me dérober à leur pourſuite, j'ai lié amitié avec vous ; la néceſſité ſeule a ſuſpendu la haine que vous me portez.

J'admire votre prudence, dit le chat, & les ſages précautions que vous voulez prendre, par la crainte de quelqu'infidélité de ma part. Une ſeule difficulté m'arrête : comment allier ma délivrance avec votre ſûreté ? & par quel moyen vous mettrez-vous à l'abri de ma pourſuite, quand j'aurai recouvré ma liberté ? Il y a remède à tout, répondit le rat ; je rongerai toutes les mailles du filet, excepté celle qui eſt comme la clef de toutes les autres ; je la réſerverai pour l'inſtant où vous-même, menacé d'une mort prochaine, vous ſongerez uniquement à l'éviter : je couperai alors ce nœud fatal ; de cette manière j'aurai rempli mes engagemens, & vous recouvrerez votre liberté, ſans pouvoir attenter à la mienne.

Le chat voyant ſon allié inébranlable dans

la réſolution qu'il avoit priſe, & qu'il tenteroit en vain de l'en faire changer, conſentit à ce qu'il vouloit. Le rat coupa les chaînons du filet, excepté celui qui, par ſa ſtructure, lioit tous les autres. Il avoit à peine fini, que le chaſſeur parut : le rat alors briſe le dernier chaînon ; le chat effrayé grimpe ſur un arbre, ſans ſonger à ſon libérateur, qui fuit dans ſon trou : le chaſſeur approche, & voit, avec autant de ſurpriſe que de douleur, ſon filet rompu & ſes eſpérances trompées.

A quelque temps de-là, le chat vit de loin le rat qui ſe tenoit alerte & ſur ſes gardes. Pourquoi m'éviter, lui dit le premier, & témoigner une défiance qui m'eſt injurieuſe ? Celui qui vous doit la vie ſeroit-il aſſez lâche pour attenter à la vôtre ? Approchez ſans crainte de votre ami le plus tendre & le plus fidèle. Le rat, ſans trop ſe fier aux proteſtations du chat, lui répondit ; qu'il avoit réſolu d'abandonner le monde, & de paſſer ſes jours dans la retraite. Eſt-ce vivre, lui dit le chat, que d'être ſeul, & de n'avoir pas à ſe repoſer dans le ſein d'un ami ? Pourquoi renoncer aux droits que vous vous êtes acquis ſur ma reconnoiſſance ? Celui qui, par ſa faute,

perd un ami, ignore le prix de l'amitié, & se prive de la plus douce consolation de la vie. Un ami est une chose précieuse: il cherche nos besoins au fond de notre cœur; il nous épargne la honte de les découvrir nous-mêmes.

Quand l'inimitié, reprit le rat, est accidentelle, elle peut cesser, & même être suivie d'une parfaite réconciliation; mais quand l'inimitié est naturelle entre deux espèces de gens, si quelque raison de crainte ou d'intérêt la suspend pour un moment, elle reprend bientôt toute sa force; semblable à un feu mal éteint, qui renaît de ses cendres & porte par-tout le ravage & l'incendie. Puisque nos deux espèces sont, par leur nature, ennemies l'une de l'autre, il faut absolument nous séparer. Quiconque se lie avec celui qui n'est pas de son espèce, aura le même sort qu'une grenouille, dont vous allez entendre l'histoire:



LE RAT ET LA GRENOUILLE,

FABLE.

UN rat habitoit les bords d'un marais. Une grenouille, citoyenne du même lieu, sortoit quelquefois du fond des eaux pour venir respirer le frais. Elle se mit un jour à croasser : aveuglée par l'amour-propre, elle s'imaginoit charmer les oiseaux d'alentour, qu'elle affligoit par ses croassemens. Le rat, dans ce moment, étoit hors de son trou : les accens de la grenouille, tout désagréables qu'ils étoient, le charmèrent, & il témoignoit par ses gestes & par les mouvemens de sa tête & de sa queue, tout le plaisir qu'il ressentoit. Ses applaudissemens flattèrent la grenouille, & elle eut bientôt lié connoissance avec celui qui l'avoit si bien louée.

Chère amie, lui dit un jour le rat, il y a des momens où j'ai mille choses à vous dire, sans que je le puisse ; vous êtes alors endormie au fond des eaux ; en vain je

vous appelle, ma voix ne peut pénétrer jusqu'à vous; comme je ne sais pas nager, il m'est impossible de vous aller trouver. Si vous y consentez, j'emploierai le moyen que m'a suggéré l'amitié, pour obvier à cet inconvénient : je me munirai d'un long fil, dont un des bouts sera lié à une de vos pattes, & l'autre bout à une des miennes : ainsi nous nous avertirons mutuellement, & rien ne retardera nos rendez-vous.

La grenouille y consentit : nos deux amis avec le secours du fil, se rendoient de fréquentes visites. Par malheur pour eux, le rat fut apperçu un jour par un faucon qui plânoit dans les airs; il fond dessus, l'enlève, & par le même moyen, la grenouille & le fil. Ainsi périt cette malheureuse imprudente, pour avoir fait connoissance avec quelqu'un qui n'étoit pas de son espèce.

J'ai résolu, pour ne pas éprouver le même sort, de m'éloigner, non-seulement des étrangers, mais même de mes pareils. Puisque tu étois dans le dessein de ne point te lier avec moi, lui dit le chat, pourquoi séduire mon cœur par tes feintes caresses?

Un intérêt réciproque, lui répondit le rat, avoit formé la liaison qui étoit entre

nous; vous ſeul pouviez me délivrer des ennemis qui avoient juré ma perte; &, ſans moi, vous deveniez la proie du chaſſeur avide, qui avoit tendu ſon filet. Forcé par la néceſſité, l'on peut prendre le maſque de l'amitié vis-à-vis d'un ennemi, pour ſe ſouſtraire à un danger évident; mais le péril paſſé, on le dépoſe. Ce n'eſt pas un ſentiment de haine ou d'orgueil qui m'oblige à vous fuir; j'y ſuis forcé par l'intérêt de ma conſervation: l'eau & le feu ne ſont pas plus ennemis l'un de l'autre que les chats le ſont des rats. Tous les vœux que vous & vos pareils ont formés, ſont de pouvoir nous croquer: notre chair eſt pour vous autres le mets le plus délicat, & notre ſang, la boiſſon la plus délicieuſe. Croyez-moi, renoncez à ma pourſuite; vos promeſſes, vos ſermens ne peuvent me raſſurer; la force & l'artifice ſont votre partage, la foibleſſe eſt le mien: la prudence peut ſeule me mettre à l'abri des embûches que vous me dreſſez. Le chat ſe retira tout confus de voir ſes eſpérances fruſtrées.



CHAPITRE VIII.

Sur la conduite que l'on doit tenir envers un ami que l'on a offenſé, & ſur le danger que l'on court d'ajouter foi à ſes paroles flatteuſes.

L'HISTOIRE du chat & du rat, dit le ſultan au brachmane, m'a appris qu'il eſt quelquefois indiſpenſable de s'allier avec un ennemi, pour l'oppoſer à d'autres ennemis plus redoutables. Elle preſcrit les précautions que l'on doit prendre, en contractant une alliance ſi dangereuſe. Tracez-moi maintenant la conduite qu'il faut tenir avec un ami que l'on a offenſé. Eſt-on en ſûreté en continuant de vivre avec lui dans la même intimité? ou bien une fuite précipitée, qui nous mette à l'abri de ſon reſſentiment, n'eſt-elle pas le parti le plus prudent.

Prince, répondit Bidpaï, l'amitié outragée pardonne rarement; ſi quelquefois, dans l'impuiſſance de venger ſon injure, elle paroît l'oublier, c'eſt un calme trompeur qui préſage la tempête : plus le feu de la

colère eſt demeuré couvert, plus il eſt terrible quand il vient à éclater. L'hiſtoire d'un roi de l'Yémen & de ſon perroquet apprendra à votre majeſté, de quelle manière il faut agir avec ſon ami, quand, par malheur, on l'a outragé :

LE ROY DE L'YÉMEN ET SON PERROQUET,

CONTE.

IBNMÉDIN, roi de l'Yémen, avoit un perroquet qu'il aimoit à l'excès. Sa beauté, la douceur de ſon langage, ſes reparties toujours faites à propos, ſembloient juſtifier le goût du prince, qui préféroit ſouvent la compagnie de ſon perroquet à celle de ſes courtiſans. Le haſard voulut qu'Ibnmédin & Koubré (c'étoit le nom de cet oiſeau chéri) devinſſent pères le même jour. Le ſultan en fut enchanté ; le fils de ſon oiſeau favori fut élevé dans le ſerrail avec celui du roi.

Koubré, tous les matins, quittoit le palais, & prenoit ſon vol vers une forêt où

jamais mortel n'avoit pénétré : là, il trouvoit des arbres qui portoient un fruit dont lui ſeul connoiſſoit les vertus admirables : il en cueilloit deux ; l'un étoit deſtiné au fils de ſon maître, & l'autre à ſon fils.

Pluſieurs années s'écoulèrent ſans que rien altérât la bonne intelligence qui régnoit entre le fils du ſultan & ſon perroquet. Ce dernier amuſoit le prince par ſes gentilleſſes : ils étoient inſéparables. Mais une bagatelle troubla la paix : le jeune perroquet s'imaginant que l'enfance égale toutes les conditions, oublia qu'il n'étoit que le complaiſant de ſon jeune maître ; il le mordit : le fils du ſultan irrité, ſaiſit le coupable, le jette à terre avec violence, & l'étend mort à ſes pieds.

Koubré, ne ſoupçonnant rien, revenoit joyeux de la forêt, & il portoit au jeune prince & à ſon fils les fruits merveilleux que lui ſeul pouvoit leur donner. Quel fut ſon déſeſpoir, quand il vit ſon fils baigné dans ſon ſang ! peu s'en fallut qu'il n'expirât de douleur. Je ne dois accuſer perſonne de mon malheur, dit-il en lui-même ; mon ambition l'a cauſé : devois-je confier à d'autres ce que j'avois de plus cher au monde, & préférer le palais redoutable des ſultans

au séjour paisible des forêts ? Et toi, prince cruel & ingrat, une légère offense t'a fait oublier tous mes soins, les assiduités & les complaisances de mon fils ; ma vengeance apprendra aux grands que l'on n'outrage pas toujours impunément les petits.

Ce malheureux père dissimula quelque temps. Ayant enfin trouvé le fils du sultan tout seul, il s'élance sur lui, lui crève les yeux, prend ensuite son vol & va se percher sur l'arbre le plus élevé. Le sultan, transporté de fureur, y court, & voit avec dépit le coupable à l'abri de ses coups. La ruse est le seul moyen qui lui reste : il l'emploie, & tâche d'attirer par de belles paroles celui dont il a juré la perte. Ami, lui dit-il, descends ; oublions le passé : le destin avoit gravé sur la table d'airain notre commun malheur. Ne suis-je pas assez infortuné d'avoir à pleurer un fils aveugle ? Ton absence doit-elle me coûter de nouvelles larmes ?

Prince, répondit Koubré, vos bontés m'avoient fixé à votre cour ; je comptois y passer des jours tranquilles, consacrés à votre amusement ; depuis que j'ai vu couler le sang de mon fils, ce séjour, autrefois si délicieux, m'est devenu en horreur :

il me retrace l'offenſe que je vous ai faite, & la mort qu'elle mérite. La crainte, la perplexité n'abandonnent jamais un coupable : ſouvent même, malgré ſa défiance, il finit par ſubir le châtiment qu'il a mérité, comme il arriva aux voleurs qui avoient fait périr un ſanton.

LE DERVICHE ET LES VOLEURS,

FABLE.

IL y avoit à Edeſſe un derviche fort connu par l'auſtérité de ſa vie. Sa pieté, ſa douceur lui avoient gagné le cœur de tous les habitans. Il eut envie de faire le pélerinage de la Mecque, & ſe mit en chemin tout ſeul. Quelques jours après ſon départ, il fut attaqué par des voleurs. Il leur offrit le peu d'argent qu'il avoit, il les conjura de ne point lui ôter une vie qu'il regretteroit moins, leur diſoit-il, s'il avoit vu le temple ſacré de la Mecque.

Ses prières, ſes larmes ne purent fléchir les brigands; ils firent briller leurs cimetères

à ſes yeux. Danadil voyant ſa mort certaine, cherchoit d'un œil inquiet quelqu'un qui pût le ſecourir, ou du moins, dépoſer un jour contre ſes aſſaſſins; mais perſonne ne s'offroit à ſa vue dans ces déſerts immenſes. Se voyant abandonné des hommes, il adreſſa la parole à des gruës qui voloient alors au-deſſus de ſa tête. Oiſeaux, leur dit-il, ſoyez les témoins de cet aſſaſſinat: je vous remets le ſoin de ma vengeance. L'apoſtrophe fit rire les voleurs: elle ne les empêcha pas de maſſacrer le derviche. Danadil ne revenant point, on ſoupçonna ſa mort dans la ville d'Edeſſe. Les habitans le regrettèrent; ils cherchèrent en vain à deviner les auteurs de ce crime. Pluſieurs années s'étoient écoulées, lorſque la ſolemnité d'une fête attira dans cette ville les habitans des environs. Le peuple étoit aſſemblé dans le parvis de la principale moſquée, lorſqu'une troupe de gruës paſſa au-deſſus de cette même moſquée. Le haſard, ou plutôt le ciel vengeur de l'innocence outragée, avoit conduit dans le même endroit les aſſaſſins de Danadil. L'apparition de ces oiſeaux, leurs cris aigus & perçans, rappelèrent dans l'eſprit de l'un d'eux le meurtre qu'ils avoient commis. Voici,

dit-il en riant à un de ſes camarades, les témoins de Danadil. Ces paroles, quoique prononcées à voix baſſe; furent entendues par quelqu'un, qui dénonça les coupables : ils furent arrêtés ſur le champ; interdits, déconcertés, ils firent l'aveu de leur crime, qu'ils expièrent dans les tourmens.

Koubré, dit le ſultan, quelle application pouvez-vous faire de cette hiſtoire à votre ſituation actuelle? Mon fils méritoit peut-être la mort, pour l'avoir donnée injuſtement au vôtre; vous vous êtes contenté de le priver de la vue, je dois vous ſavoir quelque gré de votre modération: me croyez-vous moins généreux que vous? La vengeance eſt indigne des rois; images du tout-puiſſant ſur la terre, ils doivent, comme lui, ſavoir pardonner.

Seigneur, reprit le perroquet, cette belle maxime, ſortie de la bouche de votre majeſté, eſt ſans doute dans ſon cœur; mais, ne point ſe fier aux careſſes feintes ou véritables d'un ami offenſé, eſt une autre maxime, dont l'oubli pourroit me coûter la vie; permettez que je m'éloigne à jamais de votre préſence.

Ingrat, dit le prince, vous ſavez combien je vous aime, & vous voulez m'abandon-

ner ! Que vais-je devenir ſans vous ? moi, qui préférois votre compagnie à celle de mon ſerrail, de mes courtiſans. La tendreſſe que j'ai pour vous égale celle que je porte à mon propre fils. Eſt-il poſſible que je conſerve du reſſentiment contre celui qui m'eſt ſi cher ?

Sire, répondit Koubré, inutilement vous voulez me perſuader que je vous ſuis auſſi cher que votre propre fils. Un fils a les premiers droits ſur notre cœur ; un ami n'obtient que les ſeconds. On vante beaucoup la force de l'amitié ; mais, miſe à l'épreuve, on reconnoît ſa foibleſſe. L'on a vu des amis prêts à ſe ſacrifier pour ſauver leurs amis ; mais la vue d'un danger inévitable a fait diſparoître ce prétendu héroïſme : ſouvent même, ils ſe ſont ſervis de cet ami pour lequel ils vouloient ſe dévouer à la mort, comme d'un bouclier qui pût les mettre eux-mêmes à l'abri de ſes coups. L'hiſtoire d'une payſane & de ſa fille ne prouve que trop cette triſte vérité :



LA

LA PAYSANE ET SA FILLE,

FABLE.

UNE payſane, déjà avancée en âge, avoit une fille unique qu'elle aimoit à l'excès : cette fille chérie tomba dangereuſement malade. La mère déſolée fatiguoit le ciel par ſes vœux : Grand dieu ! s'écrioit-elle jour & nuit, frappez-moi, & épargnez ma fille : je fais volontiers le ſacrifice de ma vie ; ajoutez à ſes jours ceux que vous retrancherez des miens. Un ſoir, que le mal de la fille étoit plus violent, & que la mère redoubloit ſes prières, elle entend un bruit effrayant dans ſa cour : bientôt elle voit entrer, à la lueur de la lampe ſourde qui éclairoit ſa cabane, un ſpectre noir. Tremblante, interdite, elle s'imagine que ſes vœux téméraires ont été enfin exaucés, & que ce ſpectre eſt l'ange de la mort qui vient ſéparer de ſon corps ſon ame. O Azraël, s'écrie-t-elle, prenez garde de

vous tromper; ce n'eſt pas moi qui ſuis malade, c'eſt ma fille.

Si, à la honte de l'humanité, l'amour paternel, mis à une trop forte épreuve, ſe dément quelquefois, doit-on ſe flatter que l'amitié ſaura mieux réſiſter? Prince, vous vous faites illuſion, ſi vous croyez que les liens qui nous uniſſoient ne ſont pas tout-à-fait rompus. J'ai cauſé le malheur de votre fils, & ce même fils eſt le meurtrier du mien. Trop de ſujets de haine nous ſéparent l'un de l'autre, pour pouvoir jamais nous rapprocher. Je mettrai la vaſte étendue des mers entre vous & moi, & je fuirai à l'orient quand vous ſerez à l'occident. Peut-être même me retirerai-je dans une région tout-à-fait inconnue. La familiarité, dont votre majeſté m'a honoré, m'apprendra du moins à ne point courir les dangers d'une nouvelle liaiſon.

Si vous étiez coupable, vous auriez raiſon, lui dit le roi, de vous mettre à l'abri de ma vengeance; mais mon fils s'eſt attiré le malheur qui lui eſt arrivé. Avant ſa naiſſance vous faiſiez mes délices: j'ai partagé, depuis, mon cœur entre vous & lui; ſon infortune n'a rien diminué de ma tendreſſe pour lui; mais dans le triſte état

où il eſt, ſa préſence m'afflige. Pour vous, Koubré, vous avez encore les mêmes charmes; vous poſſédez les mêmes talens qui captivèrent ma bienveillance; votre ſituation & la mienne reſſemblent aſſez à celle d'un certain ſultan & de ſon muſicien :

LE SULTAN ET LE MUSICIEN,

FABLE.

UN ſultan avoit attiré à ſa cour le plus célèbre muſicien de l'Aſie. Ce prince, qui le combloit de bienfaits, voulut qu'il formât, dans cet art agréable, un jeune eſclave. Celui-ci, né avec les diſpoſitions les plus heureuſes, ne tarda pas à ſurpaſſer ſon maître : bientôt, la réputation qu'il s'étoit faite franchit les murs du ſerrail où il étoit enfermé, & paſſa en Perſe & aux Indes. Les ſons touchans qu'il tiroit de divers inſtrumens, & qu'il uniſſoit avec ceux de la plus belle voix du monde, plûrent ſi fort au ſultan qu'il en fit ſon favori.

Le muſicien, déjà fâché d'être éclipſé par

ſon élève, vit avec un extrême dépit qu'il alloit encore lui enlever les bonnes grâces du prince. La plus noire jalouſie s'empare de ſon ame; il ſe livre à la fureur qu'elle lui inſpire ; il en immole l'objet. Le ſultan indigné fit venir le muſicien. Tu connoiſſois, lui dit-il, ma paſſion pour la muſique, & tu ſavois que je partageois mes jours entre toi & mon eſclave ; il m'enchantoit par les doux ſons de ſa voix dans l'intérieur de mon ſerrail, où tu ne pouvois pas pénétrer. Je retrouvois les mêmes charmes auprès de toi dans les appartemens extérieurs ; tu as coupé par le milieu la trame de ces jours agréables conſacrés en entier à l'harmonie : tu mérites doublement la mort, pour avoir fait périr un innocent, & pour avoir privé ton roi du plaiſir le plus vif qu'il pût avoir. Seigneur, répondit le muſicien, je reconnois ma faute & la juſtice de l'arrêt que vous venez de prononcer ; mais ſongez qu'en me faiſant mourir, vous perdrez en entier ce plaiſir ſi attrayant pour vous, dont vous pouvez, en me pardonnant, conſerver du moins une partie. Cette réflexion qui avoit échappé au roi le frappa, & ſauva la vie au muſicien.

En m'abandonnant, Koubré, mon ſort

ſera auſſi triſte que l'auroit été celui du ſultan, s'il eût écouté ſa colère : au chagrin que me cauſe l'infortune de mon fils, ſe joindra celui de ton abſence.

Prince, répondit le perroquet, la douce perſuaſion découle de vos lèvres ; mais le poiſon amer de la vengeance eſt caché dans le fond de votre cœur. Je connois l'étendue de votre puiſſance & celle de ma foibleſſe ; une prompte fuite peut ſeule me mettre à l'abri de vos coups. Je dois imiter le cerf timide, qui fuit devant le tigre altéré de ſon ſang. C'eſt une témérité au foible d'oſer ſe meſurer avec le fort ; comme l'hiſtoire d'un roi & de ſon viſir le prouvera à votre majeſté.

LE ROI ET SON VISIR,

FABLE.

UN ſultan du Turkiſtan faiſoit le bonheur de ſes peuples par ſa juſtice & par ſa douceur. Un de ſes viſirs ſe révolta contre lui, & ſe mit à la tête d'une troupe de brigands. Le prince, avant de le châtier, lui écrivit pour l'exhorter à rentrer dans ſon

devoir. Le rebelle, au lieu de reconnoître ſa faute, prit pour un excès de foibleſſe de la part du prince, ce qui n'étoit qu'un excès de bonté. Il n'en devint que plus fier. Le ſultan ſe mettant à la tête de ſes troupes, lui écrivit ces paroles : « Tu reſſembles à une bouteille de verre, & moi » à une pierre ». Soit que la bouteille frappe la pierre, ou que la pierre frappe la bouteille, la fragilité de cette dernière la fera toujours briſer, ſans que la pierre ſouffre la moindre altération.

Seigneur, continua Koubré, je ſuis le verre fragile, & vous êtes la pierre : j'ai porté à votre cœur le coup le plus terrible qu'il pût reſſentir, l'offenſe eſt trop grande pour pouvoir compter ſur le pardon que vous feignez de m'offrir. Il eſt des injures que l'on ne pardonne jamais. La clémence, de même que les autres vertus, a des bornes qu'il eſt impoſſible de franchir.

Perfide, dit le prince, tu veux abattre dans un inſtant le temple ſacré de l'amitié, qui m'avoit coûté tant de peines & tant de ſoins à édifier !

Sultan, répondit le perroquet, les colonnes qui portoient ce temple ont été renverſées par les ſecouſſes les plus violentes,

& ont entraîné l'édifice dans leur chûte.

Koubré, dit Ibnmédin, je vois avec colère que vous résiſtez à tous les efforts que je fais pour diſſiper vos injuſtes ſoupçons : c'eſt trop méconnoître mes bontés.

Je lis dans le fond de votre cœur, repartit le perroquet, malgré le voile épais de la diſſimulation dont vous tâchez de le couvrir : mon ſang ſeroit un baume ſalutaire qui guériroit la profonde bleſſure que je vous ai faite. Je juge de vos ſentimens par les miens; croyez que ſi la force eût ſecondé ma fureur, j'aurois fait périr votre fils pour venger le mien. Puis-je douter, après ce témoignage intérieur, que vous me traiteriez plus favorablement ſi j'étois en votre pouvoir ?

Celui, dit le ſultan, qui ne ſait pas couvrir du manteau de l'indulgence les fautes de ſes amis, & qui laiſſe ternir le miroir de ſon ame par le ſouffle empoiſonné de la haine, eſt indigne de porter le nom d'homme. La clémence eſt la première vertu d'un prince; plus l'offenſe eſt grande, plus il y a de gloire à pardonner.

Seigneur, répondit Koubré, ſi l'hiſtoire a conſacré la mémoire de quelques princes qui ont regardé la vengeance comme indi-

gne de la majeſté royale ; de ſi beaux exemples ont eu peu d'imitateurs, & ne ſont pas faits pour raſſurer un coupable. Les ſages diſent que deux ſortes de gens manquent de jugement & de prudence. Les premiers, ſont ceux qui préſument trop de leurs forces ; la mort eſt le fruit qu'ils recueillent tôt ou tard de leur témérité. Les ſeconds ; ſont ceux qui, après avoir offenſé cruellement, ſe repoſent ſur la foi d'une réconciliation ſimulée, & ſe livrent, ainſi déſarmés, à la vengeance qu'ils ont ſuſcitée.

Koubré, repartit le ſultan, vous rejetez avec opiniâtreté tous les conſeils que je vous donne ; que me ſert d'arracher le bandeau qui dérobe la vérité à vos yeux, ſi vous ne voulez pas les ouvrir ? Vous êtes auſſi indocile à ma voix, que le fut un loup à celle d'un derviche. Puiſſe cette hiſtoire faire quelqu'impreſſion ſur votre eſprit !

LE DERVICHE ET LE LOUP,

FABLE.

UN derviche, en ſe promenant, rencontra un loup. L'anachorète rempli de zèle ſe mit à le prêcher ; il lui repréſenta avec

force les malheurs que l'injuſtice & la cruauté entraînent après elles, & lui fit un pompeux éloge de la modération. Monſieur le prédicateur, lui dit le loup, abrégez votre ſermon; j'apperçois un troupeau de moutons qui défile dans le vallon prochain: vous me feriez manquer un des plus beaux coups de ma vie.

Sire, répondit Koubré, votre majeſté peut ſe diſpenſer déſormais de me donner des conſeils; je ne les ſuivrai pas, pour abandonner ceux que me dicte la prudence: elle m'ordonne de fuir votre cour. Ceſſons un combat qui ne dure que depuis trop longtemps, & duquel vous vous flattez en vain de ſortir victorieux. Ecoutez une hiſtoire, qui nous peut convenir à l'un & à l'autre.

L'ARABE ET LE BOULANGER,

FABLE.

UN arabe du déſert, arrivé à Bagdad après un long & pénible voyage, entra dans la boutique d'un boulanger. Le mo-

ment étoit favorable; on tiroit le pain du four. Sa bonne odeur, sa couleur, tout flattoit l'appétit de l'arabe, qui jeûnoit depuis longtemps. Frère, dit-il au boulanger, promettez-moi de me fournir du pain autant que j'en pourrai manger, & fixez la somme que vous jugerez convenable. Quatre ou cinq pains, dit en lui-même le boulanger, rassasieront cet affamé : en lui demandant deux dinars, qui est le prix de vingt pains, je ferai un gain honnête.

Le prix convenu & payé, l'arabe s'assied sur les bords du Tygre. Le boulanger, fidèle à sa parole, s'empresse d'apporter du pain, & l'arabe de le manger. Il en avoit déjà expédié plus de trente, lorsque s'appercevant qu'il n'en avoit plus devant lui, il fit ressouvenir le boulanger de sa promesse. Celui-ci, encore plus étonné du rude appétit de son hôte, que fâché du mauvais marché qu'il venoit de conclure, lui en témoigna sa surprise. Ne vous impatientez pas, lui répondit l'arabe; car je vous assure que tant que l'eau de ce fleuve coulera, je ne cesserai de manger.

Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, poursuivit le perroquet, tant qu'un souffle de vie animera mon foible

corps, je ne cesserai de fuir votre colère. Prince, le cruel destin a étendu entre vous & moi le sombre voile de la séparation : aucune force humaine n'est capable de le lever.

Koubré, après ces dernières paroles, s'élança dans les airs d'un vol rapide, & disparut bientôt aux yeux du sultan, qui s'en retourna dans son palais, confus & désespéré d'avoir manqué sa vengeance.

CHAPITRE IX.

Que la clémence est une des plus grandes vertus des Princes.

JE viens de voir, dit Dabchelim au brachmane, qu'il ne faut point se fier aux feintes caresses d'un ami offensé. Apprenez-moi maintenant ce que c'est que la clémence, & dans quelles occasions les princes doivent exercer cette vertu, le plus bel apanage de la royauté.

Prince, répondit le brachmane, l'homme par lui-même est si fragile, si sujet à l'erreur, qu'à chaque instant il a besoin d'in-

dulgence. Si les rois oublient cette vérité, ſi la douceur & la clémence n'environnent pas leurs trônes, ils écartent les ſerviteurs fidèles; ils aliènent tous les cœurs; les miniſtres intimidés n'oſent terminer aucune affaire; un découragement univerſel s'empare de tous les eſprits; le trouble & la confuſion ſont le fruit d'une ſévérité outrée. Les princes ſe privent encore du plus pur, peut-être de l'unique plaiſir qu'ils puiſſent goûter ſur le trône, du plaiſir de faire des heureux.

Je ne ſuis jamais ſi heureux que quand je pardonne, diſoit un roi des Indes.

La clémence eſt ſans doute la ſeconde vertu des rois, mais elle a des bornes : il ſeroit dangereux de les franchir. Jamais elle ne doit dégénérer en foibleſſe; il faut qu'elle ſoit toujours tempérée par la juſtice. Un prince doit ſavoir pardonner & punir à propos; mais il faut que, même en puniſſant, il paroiſſe le faire à regret. La crainte & l'eſpérance ſont les deux reſſorts les plus puiſſans du gouvernement.

Un prince éclairé étudie le caractère de ceux qu'il deſtine à le ſoulager dans les fonctions pénibles du gouvernement; il ſait que du choix qu'il fera, dépendent ſa gloire,

ſa tranquillité & le bonheur de ſes ſujets. Des lumières, du déſintéreſſement, de la probité, ſont les qualités qui le décident. Il ne ſe repoſe pas ſi entiérement des affaires ſur ſes miniſtres, qu'il n'examine par lui-même leur conduite. Ceux qui ſavent que le prince a l'œil ouvert ſur eux, n'oſent abuſer du pouvoir : la juſtice, la modération, dirigent leurs pas. Les peuples heureux béniſſent le prince. L'hiſtoire d'un lion & d'un renard va vous préſenter ce tableau.

LE LION ET LE RENARD,

FABLE.

UN renard nommé Feriſé, menoit une vie auſtère & contemplative; il paſſoit le jour & une grande partie de la nuit à prier & à méditer; il n'accordoit au ſommeil que le temps néceſſaire pour réparer ſes forces. Loin de faire la guerre aux animaux, il ſe contentoit, pour toute nourriture, de l'herbe ou de quelques fruits ſauvages. Feriſé, malgré la vie auſtère qu'il menoit, n'avoit pas renoncé entièrement à la ſociété de ſes

ſemblables; il tâchoit de les exciter à la vertu autant par ſes diſcours que par ſon exemple.

Un jour qu'il s'entretenoit avec eux, ils blâmoient ſon genre de vie. Vous êtes dans l'erreur, lui diſoient-ils, & vous avez tort de fuir les plaiſirs que préſente ce monde. Puiſque le paſſé n'eſt plus & que l'avenir nous eſt caché, pourquoi ne pas jouïr du préſent, qui ſeul eſt en notre pouvoir ?

Si le paſſé, comme vous en convenez, leur répondit Fériſé, ne peut plus revenir, & ſi l'avenir eſt incertain, nous devons donc conſacrer le préſent à nous préparer au long voyage, qui ſeul eſt certain. Ce monde n'eſt qu'une terre ingrate : il a, cependant, l'avantage d'être pour nous le champ dans lequel nous ſemons pour l'autre vie; nous y recueillerons les fruits que nous aurons ſemés dans celle-ci. Les plaiſirs, les honneurs, les richeſſes, tout nous abandonne au dernier moment. La vertu ſeule nous ſuit : elle eſt encore pour nous, lors même que nous ne ſommes plus.

Le tout-puiſſant, repartirent les amis de Fériſé, n'a créé ce monde, & les biens qu'il renferme, que pour l'uſage de ſes créatures. Y renoncer, comme vous le préten-

dez, n'eſt-ce pas anéantir autant qu'il eſt en vous les bienfaits de l'être ſuprême? Il y a des plaiſirs légitimes, dit Fériſé, & il y en a de criminels. Il n'eſt jamais permis de ſe livrer aux derniers. Jouiſſons modérément : ſurtout ne faiſons pas ſervir au crime ce que le ſouverain être nous a donné pour notre bonheur. N'eſt-ce pas un crime, par exemple, que d'attaquer des animaux qui ne vous ont fait aucun mal, & de vous baigner dans leur ſang? La nature, cette mère ſi féconde, ne vous offre-t-elle pas aſſez d'autres productions propres à flatter votre goût & à réparer vos forces? N'exigez rien de moi qui ſoit contraire à la vertu; vous parler n'eſt pas un crime, mais vous imiter en ſeroit un. Si mon trop de ſincérité vous déplaît, ſi l'auſtérité de ma morale vous effraie, la terre eſt vaſte, & je vous délivrerai d'un cenſeur importun.

La vertu ſe fait reſpecter de ceux même qui ne la pratiquent pas. Les amis de Fériſé ne purent s'empêcher d'admirer la ſienne : ils craignirent de le perdre, & le conjurèrent de ne pas les quitter. Bientôt la réputation de ſa ſageſſe ſe répandit de toutes parts; l'on venoit en foule pour le conſulter & s'éclairer.

Auprès de l'endroit où s'étoit retiré Férifé, étoit une forêt immenfe. Elle étoit habitée par un grand nombre d'animaux de différentes efpèces. Ils avoient pour roi un lion nommé Kandjouï. Un jour qu'il s'entretenoit avec fes courtifans, la converfation tomba fur Férifé ; les éloges qu'ils en firent au lion lui firent naître le défir de le connoître. Férifé parut devant le prince, qui le reçut avec bonté & lui fit plufieurs queftions. Ses réponfes, loin d'affoiblir dans l'efprit du lion l'idée avantageufe qu'il en avoit conçue, ne firent que l'augmenter : il réfolut de fe l'attacher. Mon royaume eft vafte, lui dit-il un jour, je ne puis pas tout voir par moi-même ; j'ai befoin d'un miniftre qui puiffe me feconder ; puis-je en choifir un plus éclairé, plus vertueux, enfin plus digne de ma confiance que vous ?

Seigneur, répondit Férifé, un prince équitable ne force pas fon fujet d'accepter une dignité pour laquelle il fe fent de l'éloignement. L'on réuffit rarement dans les chofes que l'on entreprend contre fon gré. Les fautes des miniftres retombent fur le prince, & les peuples, peut-être injuftement, le rendent refponfable du choix qu'il a fait. Vous avez à votre cour nombre de

ſujets qui, pleins du déſir de remplir cette place, réuniſſent dans un degré plus éminent que moi les lumières & les talens qu'elle exige.

De gré ou de force, reprit le lion, il faut que vous obéiſſiez. Deux ſortes de perſonnes, répliqua Feriſé, déſirent avec ardeur cette dignité que vous m'offrez. Celles qui, dévorées d'ambition, & ſe ſentant des talens pour réuſſir avec les hommes, cherchent à dominer & à s'élever au-deſſus d'eux; ou celles qui n'ayant par elles-mêmes aucune eſpèce de mérite, croient éblouïr le public par l'éclat de leur place, & faire oublier leur baſſeſſe. Pour moi, peu touché des richeſſes ou des grandeurs, je n'aſpire qu'à une heureuſe médiocrité: j'oſe ſupplier votre majeſté de ne me point impoſer un fardeau trop peſant pour mes foibles épaules. Si je ne ſuis occupé que de ce monde & des affaires qu'il entraîne après lui, je ſerai expoſé au même malheur que des mouches dont je vais vous raconter l'hiſtoire.



LE DERVICHE ET LES MOUCHES,

FABLE.

UN derviche, renommé par la ſainteté de ſa vie, entra chez un confiſeur. Le maître de la boutique s'empreſſa de régaler le ſaint homme & lui préſenta un vaſe plein de miel. A peine l'eut-il découvert, qu'une légion de mouches fondit deſſus. Le confiſeur prit un éventail pour les en chaſſer; les mouches qui ſe trouvèrent ſur le bord du vaſe, ſe ſauvèrent aiſément; celles qui, plus avides, s'étoient jetées dans le milieu, retenues par le miel, ne purent s'envoler.

Le derviche, plongé dans une profonde rêverie, examinoit ce ſpectacle d'un œil avide; il laiſſa échapper un ſoupir. Le confiſeur étonné lui en demanda le ſujet.

Ce vaſe, dit le derviche, eſt le monde, & les mouches en ſont les habitans. Celles qui ſe ſont arrêtées ſur le bord du vaſe, reſſemblent aux ſages qui, maîtres d'eux-

mêmes, ne courent pas comme des insensés après les plaisirs & se contentent de les effleurer. Les mouches qui se sont précipitées au milieu du vase, représentent ceux qui, lâchant la bride à leurs passions, se livrent sans aucune retenue à toutes sortes de voluptés.

Lorsque l'ange de la mort, parcourant d'un vol rapide la surface de la terre, agitera ses aîles, les hommes qui ne se seront arrêtés que sur les bords du vase, prendront librement leur essor vers la partie céleste ; mais les esclaves de leurs passions, qui seront plongés dans le vase des plaisirs, s'y enfonceront de plus en plus, & seront précipités dans les abymes.

Le ministre, dit le lion, qui n'abuse point de son autorité pour fouler les peuples, qui protège le foible opprimé, qui est humain, laborieux & surtout équitable, n'a rien à redouter, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Je conviens avec votre majesté, répondit Férisé, que le ministre qui se conduit ainsi, est sûr de son bonheur dans l'autre vie ; mais il n'en est pas de même dans celle-ci. L'élévation d'un nouveau ministre lui suscite autant d'ennemis secrets qu'il avoit de rivaux ; ils se réunissent tous

contre lui & aiguisent les traits de la plus noire jalousie. Ils donnent une interprétation maligne à ses discours : ses actions, même les plus louables, sont présentées sous l'apparence du mal. Les princes, trop malheureux pour que la vérité pénètre jusqu'à eux, finissent par ajouter foi à ce qu'ils entendent de tant de bouches, & disgracient le ministre, victime innocente de la haine & de la calomnie.

Vous n'avez pas à redouter un pareil sort, dit le lion au renard : vos vertus me sont connues; je vous donne toute ma confiance; l'envie fera d'impuissans efforts contre vous; je parerai les coups qu'elle voudra vous porter : les nouveaux honneurs que j'accumulerai sur votre tête la réduiront au silence.

Seigneur, reprit Férisé, je suis pénétré des faveurs de votre majesté; mais oserai-je en solliciter une, plus chère à mon cœur que tous les honneurs auxquels vous daignez m'élever? c'est la permission de retourner dans ma solitude. Une grande partie de ma vie s'est déjà écoulée; je veux en consacrer le reste, d'abord à faire des vœux pour la durée d'un règne qui fait le bonheur de la terre, ensuite à tâcher de devenir meilleur.

Ne vous laiſſez pas abattre par la crainte, lui dit Kandjouï ; la parole que je vous ai donnée doit diſſiper vos ſoupçons. Prenez en main le gouvernement de mes états ; que votre élévation faſſe trembler les méchans & raſſure les gens vertueux. Prince, répondit Fériſé, une plus longue réſiſtance deviendroit un crime. J'accepte les pénibles fonctions que vous voulez me confier, mais c'eſt à une condition. Mille ennemis jaloux de ma nouvelle dignité vont s'élever contre moi, & ils tâcheront de me perdre. J'oſe exiger de votre majeſté de ne point me condamner, ſans avoir approfondi auparavant les accuſations qu'ils formeront contre moi.

Le lion, après avoir donné au renard toutes les aſſurances qu'il avoit demandées, l'établit ſon premier viſir. Bientôt le monarque & le nouveau favori devinrent inſéparables, & il paroiſſoit plutôt le collègue que le miniſtre de ſon maître.

Mais ce que Fériſé avoit prévu arriva. Les autres viſirs & les courtiſans, jaloux de ſon crédit & déſeſpérés de la chûte du leur, ſe liguèrent tous contre lui, & cherchèrent les moyens de le perdre. La choſe n'étoit pas facile ; ſa conduite étoit irrépro-

chable, & il possédoit toute la confiance du lion; mais que ne peuvent la haine & l'envie! Un des conjurés, de concert avec les autres, prit les viandes préparées pour le lion & les cacha dans l'antre de Férisé.

L'heure du repas venue, tous les grands se rendent auprès du sultan. Le renard, retenu par une affaire pressée, ne put pas s'y trouver. Kandjouï, en attendant que l'on servît, faisoit l'éloge de son nouveau ministre, & redoubloit, sans le savoir, la haine que l'on avoit déjà contre ce favori.

Cependant, les officiers cherchent de tous côtés ce qui avoit été préparé pour le dîner du roi: leurs soins sont inutiles. Le lion frémissoit de colère. Je serois coupable, dit l'un des conjurés, de garder un plus long silence: on m'a assuré que Férisé avoit eu la témérité d'enlever pour lui le dîner de votre majesté. Une imputation aussi grave, reprit un autre, mérite d'être approfondie; les personnes en place sont toujours exposées à la calomnie. Cela est vrai, dit un troisième; mais, si le dîner du roi se trouve chez l'accusé, la preuve sera complette.

Kandjouï, qui écoutoit avec impatience ces discours, demanda que l'on produisît des témoins. Prince, dit un des courtisans, la

probité de Férisé m'a toujours été suspecte. Je le regarde comme un fourbe habile, qui cache sous le masque de la pieté un cœur pervers. Il ne tient qu'à votre majesté d'éclaircir la vérité du crime qu'on lui impute : ordonnez que l'on visite sa demeure. Il n'y a pas de temps à perdre, ajouta un autre ; Férisé a des espions partout, même à la cour, qui l'instruisent de tout ce qui s'y passe. Démarche inutile, dit un visir plus hardi que les autres, le coupable connoît l'empire qu'il a sur l'esprit du roi ; il se disculpera, & peut-être nous fera passer pour des calomniateurs.

Ce dernier trait piqua le lion : il fit appeler Férisé, qui ignoroit ce qui se trâmoit contre lui. Il parut avec cette noble hardiesse que donne l'innocence, & que le crime veut en vain imiter. Le lion lui demanda d'un ton courroucé, ce qu'étoient devenues les viandes que l'on devoit lui servir ? Le renard assura qu'il les avoit remises à l'officier de sa bouche. Celui-ci, gagné, nia de les avoir reçues. Le lion ordonna de visiter la demeure de Férisé ; les gardes y trouvèrent aisément les viandes que les conjurés y avoient cachées. Férisé, indigné de la méchanceté de ses ennemis, & de la foiblesse du

roi, ſe retira ſans daigner ouvrir la bouche.

Ses ennemis profitèrent de ſa retraite pour achever de le perdre. Le loup, qui, juſqu'alors, avoit paru être de ſes amis, le croyant diſgracié, dit au lion que le bien du royaume exigeoit un ſacrifice; que ſi une faute auſſi grave reſtoit ſans châtiment, tous les coupables ſe flatteroient de l'impunité, & delà que de déſordres!

Je ſuis étonné, dit l'once (1), l'un des plus acharnés contre le renard, que votre majeſté paroiſſe encore douter du crime de Feriſé : la preuve en eſt complète, & vos ſujets attendent que vous vengiez la vertu que ce fourbe a profanée, en la faiſant ſervir de voile à ſes crimes. La ſûreté publique, j'oſe même dire la vôtre propre, y eſt intéreſſée. A quels excès ne ſe porteront point les méchans, ſi le glaive de la juſtice

(*) L'once eſt un animal qui eſt dans le genre de la panthère ou du léopard. La différence conſiſte en ce qu'il eſt beaucoup plus petit, n'ayant le corps que d'environ trois piés & demi de longueur : il a le poil plus grand que la panthère; la queue de trois piés de longueur, & quelquefois davantage. Le fond du poil de l'once eſt d'un gris blanchâtre ſur le dos & ſur les côtés du corps, & d'un gris encore plus blanc ſous le ventre. Les tâches ſont à-peu-près de la même grandeur que celles de la panthère.

reſte toujours dans le fourreau ? Il faut l'en tirer, & en frapper le coupable, tel cher qu'il puiſſe être à votre cœur. Votre majeſté doit ſuivre l'exemple d'un ſultan de Bagdad dont je vais lui raconter l'hiſtoire.

LE SULTAN DE BAGDAD ET LA BELLE ESCLAVE ;

CONTE.

UN ſultan d'Iconium avoit un fils dont les qualités aimables faiſoient les délices de ſon père & l'eſpoir des peuples. Le jeune prince eut envie de faire le pélerinage de la Mecque. Il s'embarque après en avoir obtenu la permiſſion, & arrive heureuſement. Les dévotions preſcrites par la loi accomplies, il prend la réſolution de retourner par terre dans ſes états, & ſe joint à une caravane du Khoraſſan qui alloit à Bagdad. L'accueil qu'on lui fit dans cette ville fut digne de ſon rang & de ſa naiſſance : tout fut mis en œuvre par le ſultan de Bagdad, pour amuſer un hôte auſſi illuſtre. Le jeune prince,

après un séjour assez long, prit congé du sultan. Il voulut, avant de partir, lui témoigner sa reconnoissance, & lui fit présent d'une jeune esclave qu'il avoit amenée avec lui.

Le prince s'étoit à peine mis en route, que le sultan, empressé de voir sa nouvelle conquête, vole à son serrail. Quoiqu'il se piquât d'avoir rassemblé dans ce lieu de délices les plus rares beautés de l'Asie, il fut forcé d'avouer que Gulroué (c'étoit le nom de sa nouvelle esclave) l'emportoit sur toutes ses rivales. Leurs charmes, loin d'effacer l'éclat des siens, sembloient y ajouter & embellir son triomphe. Elles craignirent que cette nouvelle venue ne leur enlevât le cœur du sultan. Leur crainte n'étoit que trop bien fondée. Gulroué, qui avoit encore plus d'esprit que de beauté, subjugua ce prince, qui conçut pour elle la passion la plus violente. Il oublia bientôt, dans les bras de cette belle, les devoirs qu'impose la royauté, consacrant à l'amour des momens qu'il devoit au gouvernement de ses états & au bonheur de ses peuples.

Tandis que le prince oublioit ses devoirs, les troubles naquirent & la division désola ses états. Ses visirs tentèrent en vain de lui faire des représentations ; il ne sortoit plus de

de ſon ſerrail & ne les admettoit jamais en ſa préſence. Ces miniſtres zèlés, voyant que ſa guériſon ne dépendoit plus des ſecours humains, s'adreſsèrent au ciel. Ils diſtribuèrent des aumônes aux pauvres & aux derviches, pour les engager à prier pour le ſultan. Leurs vœux furent exaucés.

Une nuit que ce prince étoit plongé dans le plus profond ſommeil, il vit en ſonge un vieillard vénérable, qui lui cria d'une voix forte : Prince mou & indolent, tu languis dans une honteuſe volupté ; le ſceptre va échapper de tes foibles mains, pour paſſer dans des mains plus dignes de le porter.

Le ſultan, à ces mots, ſe réveilla rempli de frayeur, & fit vœu de briſer ſes chaînes. Gulroué eut ordre de ſe retirer & de ne jamais paroître devant lui. Cet arrêt fut un coup de foudre pour la jeune eſclave, qui aimoit le prince avec autant d'ardeur qu'elle en étoit aimée. Elle s'abandonna à la plus vive douleur. Celle du ſultan ne lui cédoit en rien ; il vouloit à chaque inſtant révoquer l'ordre fatal. Une nuit, enfin, Gulroué ne peut plus réſiſter à ſon amour ; elle compte pour rien de mourir, pourvu qu'elle revoye ſon amant. Elle ſe préſente devant lui, & tombe à ſes genoux. Son air triſte & abattu, ſes beaux

yeux à demi éteints & baignés de larmes; un air de langueur & de triſteſſe répandu ſur toute ſa perſonne, firent l'impreſſion la plus vive ſur le ſultan; ſa première flamme mal éteinte ſe rallume avec plus de violence. Le vieillard qu'il avoit déjà vu en ſonge, lui apparoît un ſeconde fois & renouvelle ſes menaces.

Le ſultan vit bien qu'il ne pourroit jamais briſer ſes chaînes, tant que celle qui les lui faiſoit porter exiſteroit. Il balança long-temps entre la belle eſclave & ſa couronne; mais enfin l'ambition l'emporta ſur l'amour. Il ordonne au capitaine de ſes gardes de la faire périr. La beauté de Gulroué, ſon innocence, ſes malheurs touchèrent le cœur de cet officier. La violente paſſion du prince ne lui étoit pas inconnue; il craignit que le ſultan ne ſe repentît un jour de l'ordre cruel qu'il lui avoit donné & ne le fît périr lui-même pour l'avoir exécuté. Il fit cacher Gulroué dans l'endroit le plus retiré de ſon ſerrail: il ſe préſenta enſuite devant le monarque, en l'aſſurant qu'il étoit obéi.

Ce que le capitaine avoit prévu arriva. Le ſultan, plus amoureux que jamais, l'envoya chercher quelques jours après, & lui demanda ce qu'il avoit fait de Gulroué. Trem-

ble pour toi-même, lui dit le ſultan furieux, ſi tu l'as faite périr : ta mort vengera la ſienne. L'officier intimidé lui avoua la vérité.

Le prince ſe livra de nouveau à toutes les douceurs de l'amour, & négligea plus que jamais les affaires de ſon royaume. Les troubles augmentèrent : il étoit ſur le point de perdre ſa couronne, ſans que rien pût le tirer de ſon ivreſſe profonde. Un nouveau ſonge vint le troubler au milieu de ſes plaiſirs.

L'épreuve qu'il avoit faite du capitaine de ſes gardes lui avoit appris que perſonne n'oſeroit faire périr Gulroué ; & que lui ſeul pourroit immoler cette victime. Il s'y réſolut après bien des combats. Un jour qu'il ſe promenoit avec ſon amante, ſur une terraſſe élevée dont le Tygre baignoit les murs, il la pouſſa avec violence. Gulroué, précipitée dans le fleuve, y termina ſa vie & ſes malheurs.

Si ce ſultan, pour conſerver ſa couronne, ſe détermina à faire périr ſon amante, qui n'avoit commis d'autre crime que celui de l'avoir trop aimé, devez-vous épargner un traître qui a oſé ſe porter à de pareils excès ?

Le diſcours de l'once & l'hiſtoire qu'il venoit de raconter, firent impreſſion ſur l'eſprit du lion. Il envoya un de ſes officiers

au renard, & lui ordonna de venir ſe juſtifier. Féríſé, perſuadé que les excuſes ſont faites pour le crime, & non pas pour l'innocence, renvoya l'officier avec hauteur. Celui-ci, ennemi du miniſtre, envenima ſa réponſe. Le lion, furieux, oublia le ſerment qu'il avoit fait au renard & le condamna à la mort.

La mère du lion, qui eſtimoit Féríſé à cauſe de ſa probité, ayant appris l'ordre qu'avoit donné le ſultan, en fit ſuſpendre l'exécution. Elle ſe rendit enſuite chez ſon fils, qui l'inſtruiſit du crime de Féríſé, & de l'arrêt qu'il avoit rendu contre le coupable.

Mon fils, lui dit la lionne, craignez de vous préparer un long & inutile repentir. Les cours ſont le ſéjour de l'envie : plus les miniſtres ont de mérite, plus ils ſont expoſés à ſes traits. Malheur aux rois trop crédules, qui prêtent l'oreille aux diſcours forgés par la haine ; ils éloignent les miniſtres vertueux, & ne ſont plus environnés que de lâches flatteurs. Ceux-ci ſacrifient toujours la gloire du prince & le bonheur des peuples à leur baſſe jalouſie.

Ce n'eſt pas ſur de ſimples rapports, répondit le lion à ſa mère, que j'ai condamné Féríſé ; c'eſt après m'être convaincu par moi-même de la vérité de ſon crime.

Le crime de Férifé, repartit la lionne, n'eft pas fi avéré que vous vous l'imaginez. Lorfque le nuage dont la calomnie a enveloppé fa vertu fera diffipé, vous ferez au défefpoir d'avoir facrifié un innocent. Quelle apparence! qu'il ait commis la faute qu'on lui impute? Tout le monde fait qu'il s'eft fait une loi de ne point fe nourrir de la chair des animaux. Ses lâches ennemis, dans l'impuiffance de lui trouver un crime véritable, feront eux-mêmes les auteurs de celui dont ils ofent l'accufer. A quelles extrêmités ne fe porte pas l'envie? Elle va jufqu'au mépris de la vie. L'on a vu des envieux fe donner eux-mêmes la mort, pour la procurer à celui dont ils vouloient fe venger. L'hiftoire d'un derviche & d'un négociant ne prouve que trop l'empire qu'a fur nous cette affreufe paffion.



LE DERVICHE ET LE NÉGOCIANT, *CONTE.*

UN négociant de Bagdad avoit pour voisin un derviche qui se faisoit aimer de tout le monde par ses bonnes qualités. Le négociant, animé contre ce religieux de la plus basse jalousie, lui portoit une haine mortelle ; il avoit tenté tous les moyens de le perdre. La vertu du derviche, l'innocence de ses mœurs, paroient les coups que lui portoit cet envieux. Celui-ci, désespéré de l'impuissance de sa haine & du triomphe de son ennemi, résolut de faire un dernier effort pour satisfaire sa vengeance.

Il achète un esclave qu'il traite avec la plus grande humanité. Je suis comblé de vos bienfaits, lui dit un jour l'esclave reconnoissant, je ne regrète point ma liberté : ses douceurs ne valent pas les chaînes que je porte : disposez d'un esclave fidèle, qui entreprendra les choses les plus difficiles pour vous témoigner sa reconnoissance.

Le négociant crut l'inſtant favorable pour s'ouvrir à lui du deſſein qu'il avoit formé. Apprends, lui dit-il en pouſſant un profond ſoupir, que la jalouſie que j'ai conçue contre le derviche mon voiſin me conſume; cette noire paſſion m'agite ſi cruellement, que je n'ai de repos ni le jour ni la nuit, & que la vie m'eſt odieuſe. C'eſt pour en terminer le cours & celui de tous mes maux, que je t'ai acheté & que je t'ai comblé de mes bienfaits; mais en périſſant, je veux me venger & entraîner dans ma chûte l'ennemi que j'abhorre. Ecoute le plan que j'ai tracé : nous monterons tous les deux cette nuit ſur la terraſſe du derviche, qui eſt contigüe à la mienne; là, tu m'égorgeras & tu me laiſſeras baigné dans mon ſang : perſonne ne doutera qu'il ne ſoit l'auteur de ma mort; il ſuccombera, & ſubira la peine portée contre les meurtriers.

A ces mots, l'eſclave frémit d'horreur. Il ſe jette aux genoux de ſon maître : il l'aſſure qu'il aime mieux périr lui-même, que de tremper les mains dans le ſang de ſon bienfaiteur; il le conjure, les larmes aux yeux, de renoncer au funeſte projet que la haine lui inſpire.

Je veux être vengé, lui dit le négociant; & je veux l'être sur le champ. Obéis sans différer, si tu veux me prouver ton zèle: prends cette bourse; elle renferme le contrat de ta liberté & une somme considérable en or. Mes ordres une fois exécutés, tu pourvoiras à ta sûreté par une prompte fuite.

O mon maître, repartit l'esclave, la fureur vous aveugle! Si la vengeance a des douceurs, c'est lorsque l'on peut en jouïr soi-même, & être témoin des maux dont on accable son ennemi; mais, après votre mort, quelle satisfaction pourrez-vous goûter de celle de votre rival? L'esclave n'oublia rien pour détourner son maître du funeste projet qu'il avoit formé; mais le voyant inébranlable, il consentit enfin à ce qu'il exigeoit de lui.

Ils montent tous les deux sur la terrasse du derviche. L'esclave enfonce son poignard dans le sein du negociant, & profite des ténébres de la nuit pour fuir & pour prendre la route d'Ispaham.

Le corps du négociant fut trouvé le lendemain matin sur la terrasse du derviche. On saisit celui-ci, & on le conduit devant le cadi. La bonne réputation dont jouissoit

le ſanton lui ſauva la vie. Le juge, qui vit toute la ville s'intéreſſer en faveur de l'accuſé, n'oſa le condamner à la mort. Il ſe contenta de l'envoyer en priſon, dans l'eſpérance qu'avec le temps, l'on pourroit découvrir le véritable auteur de ce meurtre.

Quelques années après, un habitant de Bagdad fut obligé d'aller à Iſpaham. L'eſclave du négociant le reconnut; il lui demanda en l'abordant des nouvelles du derviche. Le citoyen de Bagdad lui apprit tout ce qui s'étoit paſſé, & lui dit que le derviche, ſoupçonné d'être le meurtrier du négociant, languiſſoit dans les fers. Il eſt innocent de ſa mort, répondit l'eſclave: c'eſt moi qui en ſuis l'auteur. Il lui raconta alors tout ce qui étoit arrivé entre ſon maître & lui, & de quelle manière il avoit été forcé de le tuer. L'habitant de Bagdad, de retour dans ſa patrie, alla chez le cadi faire ſa dépoſition. Le négociant perdit non-ſeulement le fruit qu'il s'étoit propoſé de ſa vengeance, mais ſa mémoire, depuis ce moment-là, fut en exécration à toute la ville.

Vous voyez, mon fils, par cette hiſtoire, à quel excès eſt capable de ſe porter celui qui eſt tourmenté par cette funeſte paſſion.

L'élévation de Férifé a allumé dans le cœur des courtifans la jaloufie la plus violente ; ils ont enfin réuffi à vous le rendre fufpect : peu s'en eft fallu qu'il ne foit devenu la victime de leurs complots. Peut-on prendre trop de précautions quand il s'agit de décider de la vie ou de la mort de quelqu'un ? Vous ne rifquez rien en différant le jugement de votre miniftre. S'il n'eft pas coupable, vous vous épargnez les regrets, d'avoir trempé vos mains dans le fang innocent. S'il a réellement commis le crime dont on l'accufe, fon châtiment, pour être différé, n'en fera pas moins fûr.

Le lion fuivit les confeils de fa mère : il fit venir le renard, lui remit de nouveau le gouvernement de fes états. Seigneur, dit Férifé, je ferois indigne de la confiance dont vous m'honorez, fi je gardois un coupable filence ; il faut que je me juftifie, non-feulement à vos yeux, mais à ceux de tout l'univers. Le miniftre d'un prince ne doit pas être même foupçonné : fi l'on doute de fa vertu, il perd la confiance publique. Diffiper les ombres épaiffes dont mes ennemis ont enveloppé la vérité, & faire éclater mon innocence, n'eft pas une entreprife facile. Je me flatte,

cependant, d'y parvenir, si votre majesté daigne m'appuyer de son autorité. Faites appeler les lâches délateurs qui m'ont accusé d'avoir détourné les viandes destinées pour votre table, moi, qui toute ma vie me suis interdit une pareille nourriture; menacez-les de votre indignation s'ils ne déclarent pas la vérité; assurez-les au contraire de leur pardon, promettez-leur même des récompenses, s'ils dévoilent à vos yeux le noir complot qu'ils ont formé pour me perdre.

Vos calomniateurs, dit le lion, sont indignes de ma clémence: ils sont mes ennemis & ceux de l'état. La clémence, répondit Férisé, est la vertu qui doit être la plus chère aux rois. Il est beau de pardonner quand on a le pouvoir de se venger.

La générosité de Férisé, qui sollicitoit la grâce de ceux qui avoient voulu le perdre, étonna Kamdjouï. Il ne put s'empêcher d'admirer sa grandeur d'ame: il fit venir ses accusateurs; il les menaça de sa colère, s'ils persistoient à nier la vérité, & leur promit le pardon s'ils la confessoient. Ceux-ci firent l'aveu de leur crime: la vertu de Férisé dégagée des nuages qui la couvroient, parut dans tout son éclat.

Vous ſentez, mon fils, dit la lionne au ſultan, combien il eſt dangereux aux princes de prêter une oreille favorable aux diſcours envenimés des envieux. Les faux rapports, qui, dans leur principe, paroiſſent peu de choſe, occaſionnent ſouvent les plus grands maux. Semblables à un fleuve qui, étroit dans ſa ſource, devient immenſe dans ſon cours par les eaux qui ſe précipitent dans ſon ſein, & finit par ſubmerger les campagnes.

Le lion remercia ſa mère de lui avoir épargné les regrets de faire périr un innocent, & d'avoir ſauvé les jours d'un miniſtre utile à l'état. Il l'aſſura qu'il ſeroit déſormais en garde contre les flatteurs. S'adreſſant enſuite à Ferisé : En vain la calomnie, lui dit-il, a voulu vous noircir à mes yeux ; elle n'a ſervi qu'à relever l'éclat de vos vertus : vous m'êtes plus cher que jamais, & je ne mets plus de bornes à ma confiance. Je me flatte que vous oublierez l'erreur d'un moment, & que vous plaindrez le ſort des rois, dont le trône eſt inacceſſible à la vérité.

Seigneur, répondit Ferisé, oſerois-je vous repréſenter que vous avez manqué à la parole que vous me donnâtes en me con-

fiant le gouvernement de vos états. Vous me promîtes alors de faire taire l'envie, & de fermer l'oreille aux calomnies qu'elle forgeroit. Vos ennemis, reprit le lion, vous ont servi en voulant vous nuire; ils ont relevé l'éclat de votre vertu loin de l'obscurcir : ma confiance en vous a pris de nouvelles forces.

Prince, dit Férifé, j'ai eu le bonheur d'échapper cette fois-ci aux pièges qu'on m'avoit tendus; mais puis-je espérer d'être toujours aussi heureux? L'impuissance de leur haine jusqu'à ce jour, le désir de se venger, les nouveaux honneurs même que vous accumulez sur ma tête, tout va redoubler leur fureur. Ils ont connu le foible de votre majesté; c'est par cet endroit qu'ils l'attaqueront. Servir un prince qui écoute les flateurs, c'est s'exposer à une mort certaine. J'aurois été moi-même un exemple de cette vérité, si votre mère n'eût détourné le coup : depuis cet instant fatal, je serai toujours dans la crainte. Vos nouvelles bontés, loin de me rassurer, me font trembler : elles vont servir d'aliment à l'envie acharnée contre moi. L'idée affligeante d'avoir été condamné pour une faute, qui, même quand je l'aurois commise, ne

méritoit pas la mort, se présente sans cesse à mon imagination : je crois voir le glaive levé sur moi. La clémence est une des premières vertus des princes. S'ils ne savent pas pardonner, qu'ils l'apprennent d'un roi de l'Yémen, qui fit grâce à un de ses courtisans qui l'avoit offensé grièvement :

LE ROI DE L'YÉMEN ET UN DE SES OFFICIERS,

CONTE.

NOUCHIREVAN (1) irrité contre un de ses officiers, l'avoit chassé de sa présence. La misère la plus affreuse suivit bientôt sa disgrace. Celui-ci au désespoir résolut de tout tenter pour terminer ses malheurs. Un jour que le prince avoit admis à sa table les grands de son royaume, l'officier se présenta à la porte du palais. Les portiers, en le voyant, crurent qu'il étoit rentré en

(1) Voyez la note, ainsi que les suivantes indiquées par des chiffres, à la suite de ces contes.

grâce, & ne s'opposèrent pas à son passage. Il entre dans la salle du festin, & remplit avec empressement les fonctions de son ancienne charge. Nouchirevan indigné de son audace, vouloit d'abord le faire périr; mais il craignit de troubler la joie d'un si beau jour.

L'officier encouragé par le silence du roi, saisit un instant favorable, & vole un plat d'or. Il croyoit avoir eu le bonheur de tromper les regards de tout le monde; mais, malgré toute sa subtilité, il n'avoit pu échapper à ceux du roi lui-même.

Le repas terminé, ceux qui étoient chargés de la vaisselle, ne trouvant point le plat d'or, veulent fouiller tous les convives. N'inquiétez personne, leur dit Nouchirevan; celui qui a dérobé le plat n'a pas envie de le rendre, & celui qui l'a vu prendre, n'a pas le dessein de décéler le coupable.

L'année suivante, à pareil jour, Nouchirevan admit encore à sa table tous les seigneurs de sa cour. L'officier, qui avoit dépensé tout ce qu'il avoit retiré de la valeur du plat, résolut de tenter une seconde fois la fortune. Il se présenta à la salle du festin, & y entra sans obstacle. Je me doute,

lui dit le prince en le voyant, que ta bourſe eſt vide; tu viens la remplir aux dépens de ma vaiſſelle. Seigneur, dit l'officier, en ſe jetant à ſes genoux, j'avoue mon crime: je mérite la mort; mais ayez pitié d'un malheureux qui ne s'eſt porté à un ſi coupable excès que par l'affreuſe misère où il étoit réduit. La vie m'étoit odieuſe; je cherchois à en terminer le cours, ce qui ſeroit arrivé ſans la clémence de votre majeſté. Nouchirevan, touché de ſa ſincérité, lui pardonna ſa faute, & lui rendit l'emploi dont il l'avoit dépouillé.

Cette hiſtoire nous apprend que le cœur des rois doit être comme l'océan, dont on ignore l'immenſité; il doit encore être auſſi ferme qu'une montagne, & n'être jamais ébranlé par les ſecouſſes violentes de la colère.

Vos conſeils, dit le lion, peuvent renfermer quelque vérité utile, mais ils ſont durs & auſtères; vous pourriez les adoucir. Un médecin prudent frotte de miel les bords du vaſe qui contient le breuvage amer qu'il préſente à ſon malade: il l'engage par cet innocent artifice à le boire, & lui ſauve la vie.

Prince, répondit Férisé, mon auſtérité

vaut mieux que la flatterie pernicieuse de vos courtisans. Ils ont pensé vous précipiter dans un crime & vous faire répandre le sang innocent. C'est ainsi que les princes, corrompus par la flatterie, trouvent sec & austère tout ce qui est libre & ingénu. La vérité les blesse, les irrite, parce qu'elle les contredit & souvent les condamne. Ce n'est pas un esprit chagrin & superbe qui me met ces paroles à la bouche : c'est l'amour de la vérité. Un sujet fidèle doit toujours dire la vérité à son roi, quand même il seroit assuré qu'elle lui déplairoit. La disgrace, l'exil, la mort même ne doivent pas tenir sa langue captive. Les rois sont les juges & les pères de leurs peuples. Ils doivent laisser pénétrer jusqu'au pied de leur trône les plaintes & les gémissemens des malheureux ; c'est l'unique moyen de prévenir les injustices, & d'empêcher les grands d'opprimer les petits.

J'ai tâché autant qu'il a dépendu de moi, dit Kamdjouï, de réparer l'injustice que j'avois commise à votre égard : les faveurs dont je vous ai comblé doivent vous l'avoir fait oublier. Je sens, répondit le renard, le prix de vos bienfaits : ma mémoire fidèle les retracera sans cesse à mon cœur recon-

noiſſant; mais rien, ſeigneur, ne peut me raſſurer contre les envieux.

Les gens vertueux, reprit le lion, n'ont rien à redouter des méchans : tôt ou tard la vérité ſe découvre, la vertu triomphe, & le crime eſt dans l'opprobre. Vous n'avez déſormais rien à appréhender de la malice de vos ennemis; leurs diſcours trompeurs ne feront aucune impreſſion ſur mon eſprit.

Je veux bien le croire, ſeigneur, dit le renard; mais qui m'aſſurera que vous démêlerez tous les artifices qu'ils employeront pour vous tromper? L'envie prend toutes ſortes de formes pour parvenir à ſes fins. Ce ſera ſous la forme du zèle le plus pur qu'elle ſe préſentera à vos yeux : Férifé, vous diront mes ennemis, a l'eſprit ulcéré contre vous : il ne peut oublier l'injure qu'il a reçue, & il cherche l'occaſion d'en tirer une vengeance éclatante. Vos faveurs, loin d'adoucir ſon cœur farouche & ſuperbe, l'aigriſſent. Votre majeſté court le plus grand danger de ſe fier à celui qu'elle a offenſé ſi cruellement. C'eſt ainſi qu'ils parviendront à me rendre ſuſpect, & à me faire perdre votre confiance : c'eſt pour prévenir ce malheur, que j'oſe vous demander ma retraite.

Le lion fit de nouveaux ſermens au renard & lui donna toutes les aſſurances qui pouvoient calmer ſes alarmes. Fériſé vaincu, conſentit enfin à ne pas abandonner la cour. Sa faveur augmenta de jour en jour, & il gouverna juſqu'à ſa mort avec une ſageſſe & une modération qui réduiſirent l'envie au ſilence.

CHAPITRE X.

Sur la tyrannie & l'injuſtice. Que celui qui fait le mal reçoit ordinairement un plus grand mal.

L'HISTOIRE du lion & du renard, dit Dabchelim à Bidpaï, renferme d'utiles leçons pour les rois. Elle leur apprend que le mérite & la vertu ont toujours excité la haine & la jalouſie des méchans. Elle fait voir en même-temps le danger qu'ils courent, en prêtant une oreille favorable aux diſcours empoiſonnés des flatteurs. Elle leur propoſe l'exemple rare d'un prince qui a le courage d'avouer qu'il s'eſt trompé,

& qui reconnoît la vérité dès qu'elle brille à ſes yeux. La clémence du lion, envers les lâches accuſateurs de Feriſé, apprend auſſi qu'un ſouverain ne peut trop chérir cette vertu, qui eſt le plus bel apanage de la royauté.

Tracez-moi maintenant l'hiſtoire d'un tyran qui ſe plaît à entendre les gémiſſemens, & à voir couler les larmes de ceux qu'il opprime, & qui devient enfin lui-même victime de ſes cruautés.

Prince, dit Bidpaï, le tyran reſſemble à un homme privé de la vue. Il ne peut diſtinguer la lumière de la vérité des ténèbres de l'erreur. Tout l'agite; le tourmente; il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de ceux qu'il craint. Inſenſé! qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il ſe confie le fera périr, & qu'il recevra enfin la juſte punition que méritent ſes injuſtices.

Le crime & la vertu ne ſont pas des noms imaginaires, inventés pour en impoſer au foible vulgaire, comme les impies voudroient le perſuader. Sans la vertu, l'homme ne peut goûter cette douce paix d'où découle le véritable bonheur; elle a encore l'avantage d'être récompenſée, même

dans ce monde. Le crime au contraire tourmente, agite, & rend malheureux celui qui s'y abandonne, & il reçoit quelquefois, dès cette vie, la juste punition qu'il mérite.

Si le tout-puissant, par des raisons qu'il dérobe à la connoissance des foibles mortels, diffère quelquefois à faire justice, sa vengeance, quoique lente, n'en est pas moins assurée. Ce monde ressemble à un champ: on n'y recueille que ce que l'on y a semé; l'on se flatteroit envain de trouver le fruit du bonheur sur l'arbre de l'injustice. Celui qui est intimément persuadé que toutes nos actions, soit bonnes ou mauvaises, reçoivent, même dès ce monde, le prix qui leur est dû, quitte les routes obliques du crime, s'il y est engagé, & continue de parcourir rapidement celles de la vertu, s'il y est entré dès son enfance. Votre majesté verra cette vérité développée dans l'histoire d'un lion:



LE

LE LION,

L'ONCE ET LE RENARD,

FABLE.

UN lion cruel régnoit dans une forêt proche d'Alep. Il ne se plaisoit que dans le meurtre & le carnage des animaux, dont il étoit la terreur. Il avoit pour ministre un once (*). Celui-ci touché des malheurs de ses pareils, & se ressouvenant du proverbe qui dit : Que celui qui sert un tyran est l'ennemi de dieu, prit la résolution de quitter la cour du lion.

Plein de cette pensée, il prit le chemin de la plaine. Il avoit à peine fait quelques pas, qu'il apperçoit un rat qui rongeoit la racine d'un arbre. L'arbre sembloit lui dire : Cruel ! quel mal t'ai-je fait, pour me faire dessécher ? Pourquoi empêcher les voyageurs de se reposer à mon ombre épaisse

---

(*) Voyez ci-devant, page 94, à la note.

& de goûter du fruit délicieux que je porte ? Le rat paroiſſoit inſenſible aux gémiſſemens de l'arbre, & continuoit avec ſes dents aigües à le percer. Dans le même inſtant un ſerpent s'élance ſur lui & le dévore. L'once, témoin de cet événement, vit par ſes yeux que le mal eſt toujours ſuivi du mal.

Cependant le ſerpent, après avoir dévoré le rat, s'étendit au pied de l'arbre & ſe livra au ſommeil. Un porc-épic voyant le ſerpent endormi, s'avança vers lui & ſe mit à le piquer. Le ſerpent réveillé par la douleur veut ſe venger; mais les dards aigus dont eſt armé ſon ennemi lui font mille bleſſures, & il perd la vie avec ſon ſang. Un renard affamé, qui traverſoit la plaine, apperçoit le porc-épic : il le guette, le ſaiſit par la tête & le mange. Lui-même eſt attaqué, peu de temps après, par un dogue : il ſe livre un combat cruel; le chien victorieux terraſſe ſon ennemi, & venge par ſa mort celle du porc-épic.

L'once, témoin de ces merveilles, douta moins que jamais que celui qui fait le mal ne tarde pas à en recevoir la punition.

Le chien, fier de ſon triomphe, s'en alloit tout joyeux, lorſqu'il ſe vit attaqué par un ennemi plus redoutable; c'étoit un

tigre, qui devint le vengeur du renard. Le meurtre que venoit de commettre le tigre ne resta pas long-temps impuni, un chasseur, qui le poursuivoit depuis long-temps, lui lança un trait avec tant d'adresse, qu'il le perça d'outre en outre. Le tigre expiré, le chasseur se disposoit à s'emparer de sa peau, lorsqu'il survint un cavalier qui la voulut enlever de force. La querelle des deux prétendans se termina par un combat furieux, dans lequel le chasseur perdit la vie. Le cavalier se saisit de la peau du tigre & s'éloigne à toute bride. Il avoit à peine fait quelques pas, que son cheval s'abattit & le renversa avec tant de violence qu'il périt sur le champ. L'once, après tant d'exemples, se convainquit de plus en plus que le mal ne reste jamais impuni.

Cependant le lion, étonné de ne plus voir l'once, le fit chercher. Comme il n'étoit pas fort éloigné, on le trouva aisément. Il fut conduit devant le lion, qui lui fit des reproches sur sa fuite, & voulut en savoir le motif. Seigneur, répondit l'once, ce n'est pas sans courir les plus grands dangers que l'on ose dire la vérité aux rois : la mort est souvent le fruit d'un aveu trop sincère.

Si

Si vous voulez être obéi, promettez-moi que la hardiesse de mes représentations ne m'exposera point à votre colère.

Le lion impatient lui donna les assurances qu'il demandoit. Puissant roi des animaux, dit alors l'once, vous ne vous plaisez que dans le meurtre & le carnage; vous vous faites un jeu barbare de verser le sang de vos sujets. Tant d'injustice me font appréhender pour vous le courroux céleste.

A ce discours hardi, le lion indigné frémit de colère; mais se ressouvenant de la parole qu'il avoit donnée, il se fit violence, & lui dit : Les reproches que tu me fais peuvent être véritables par rapport aux autres animaux; mais pour toi, tu n'as jamais éprouvé les effets de cette cruauté que tu blâmes si fort. Je serois un ingrat, répondit l'once, si je niois vos bienfaits; mais puis-je voir d'un œil indifférent la manière barbare avec laquelle vous traitez mes pareils ? Leur gémissemens pénètrent mon ame de la plus vive douleur. Je crains que la vengeance céleste n'éclate enfin sur votre tête, & n'enveloppe en même-temps ceux qui vous approchent. Un feu violent consume également le bois verd & le bois sec.

Le lion lui demanda ce que c'étoit que l'injuſte, & en quoi conſiſtoit la juſtice. Prince, répondit l'once, l'injuſtice eſt la violation des droits d'autrui. Celui qui commet une injuſtice, ne tarde pas à en recevoir la punition. La juſtice conſiſte à traiter les autres comme l'on voudroit l'être ſoi-même. Celui qui eſt juſte, en eſt toujours récompenſé. Les ſages ont comparé ce monde à une montagne, le long de laquelle ſe trouve un écho qui répète toutes les paroles que l'on profère, ſoit bonnes, ſoit mauvaiſes; c'eſt-à-dire, que celui qui, dans ce monde, fait le bien, trouve le bien, & celui qui commet le mal, trouve le mal. J'ai vu, ſeigneur, de mes propres yeux, pluſieurs exemples frappans de cette vérité. L'once alors raconta au lion l'hiſtoire du rat, du ſerpent, du porc-épic, du renard, du chien, du tigre, du chaſſeur & du cavalier.

Le lion étoit trop fier pour profiter des ſages avis de l'once, & trop cruel pour ceſſer de répandre le ſang de ſes ſujets. Celui-ci voyant l'inutilité de ſes repréſentations, ſe retira de la cour, pour n'être point témoin des cruautés de ce tyran.

Sa retraite offenſa le lion; il la prit pour

un reproche tacite de ſa conduite : il réſolut de l'en punir. Tandis qu'il le pourſuivoit, deux faons qui bondiſſoient dans la plaine ſe préſentèrent à ſa vue. Il oublia, en les voyant, l'once & l'injure qu'il en avoit reçue. Il s'élance ſur les faons. Leur mère, qui voit le danger dont ils ſont menacés, accourt toute tremblante : Puiſſant roi des animaux, lui dit-elle, ayez pitié d'une mère déſolée, & ne la condamnez pas à des pleurs éternels ; ne déchirez pas mon cœur, en le ſéparant de ce qu'il a de plus cher au monde. Vous avez des enfans; & vous connoiſſez la force de l'amour paternel : puiſſe le ciel, en récompenſe de votre générosité, préſerver de tout malheur vos lionceaux ! Le lion, loin d'être ſenſible aux prières de la biche, déchira en ſa préſence même ſes deux faons.

La biche déſolée s'éloigna de ces lieux funeſtes. Elle fit la rencontre de l'once, qui, la voyant accablée de douleur, lui en demanda le ſujet. Elle lui apprit ſon malheur & la cruauté du lion. L'once n'oublia rien pour la conſoler, & l'aſſura que le ciel ne tarderoit pas à la venger de ce barbare.

La prédiction de l'once ne tarda pas à

s'accomplir. Le lion, de retour dans ſon antre, trouva à l'entrée ſes deux lionceaux qu'un chaſſeur avoit maſſacrés, & qu'il avoit dépouillés de leurs peaux. A ce ſpectacle, il ſe mit à faire des rugiſſemens horribles, qui faiſoient retentir toute la forêt, & qui empêchoient les animaux de prendre aucun repos.

Il y avoit dans cette forêt un renard philoſophe. Il ne ſortoit de ſa retraite que pour être utile aux créatures vivantes. Les rugiſſemens du lion pénétrèrent jusqu'à lui; il l'alla trouver : le lion lui apprit ſon malheur.

Seigneur, lui dit le renard, armez-vous de courage; c'eſt l'unique remède aux maux dont vous êtes accablé : reſſemblez au diamant, ſur lequel l'eau & le feu ne peuvent faire aucune impreſſion. L'échanſon de la deſtinée ne préſente-t-il pas également aux grands & aux petits la coupe amère du malheur? Tout zenith a ſon nadir, & tout commencement a ſa fin; le malheur ſuccède toujours au bonheur, & la triſteſſe à la joie. Souvent l'on a vu le flambeau nuptial ſe changer en torche funèbre. J'ai parcouru le jardin du monde : j'ai cherché en vain une roſe, qui fût ſans épines. Mais

de tous les maux qui nous accablent, la mort eſt ſans doute le plus terrible, parce qu'il eſt le ſeul auquel il n'y ait point de remède. Lorſque le moment fatal eſt arrivé, l'ange cruel de la mort n'a pitié de perſonne; il frappe également les jeunes & les vieux, les riches & les pauvres. Les armées nombreuſes, la foule des courtiſans, toute la pompe & la majeſté qui environnent le trône, ne mettent pas à l'abri des traits redoutables de la mort le monarque qui y eſt aſſis. Cette triſte vérité vous apprend que vos pleurs & vos gémiſſemens ſont inutiles. Le ſeul remède à vos maux eſt la patience & la réſignation à l'arrêt de la deſtinée.

Je conviens que mon malheur eſt irréparable, dit le lion; mais par où me le ſuis-je attiré? & pourquoi mes lionceaux ont-ils péri d'une manière ſi funeſte? C'eſt la juſte punition, lui répondit le renard, de toutes les injuſtices que vous avez commiſes envers les autres animaux. Tu ſeras jugé, dit le proverbe, comme tu as jugé toi-même les autres. Vous reſſemblez à cet homme qui demandoit pourquoi le feu avoit conſumé ſes chantiers. Le lion pria le renard de lui raconter cette hiſtoire.

L'HOMME INJUSTE ET LE DERVICHE,

FABLE.

Un homme puiſſant, dit le renard, abuſoit de l'autorité dont il étoit revêtu pour fouler le peuple. Il profitoit pendant l'été de la miſère des pauvres; & l'hiver, pour acheter leur bois la moitié de ſa valeur, il forçoit les riches à le payer le double. Cette vexation odieuſe le rendoit également inſupportable aux uns & aux autres. Un jour qu'il concluoit un pareil marché avec un pauvre, un derviche voulut lui reprocher ſa dureté : il le menaça même de la colère céleſte; l'homme puiſſant, loin de l'écouter, le chaſſa avec mépris.

Le feu prit cette nuit-là même aux chantiers de ce tyran, & conſuma non-ſeulement le bois qu'ils renfermoient, mais la flamme s'étendant avec rapidité, brûla ſon palais & toutes ſes richeſſes. Le même derviche vint de grand matin pour être témoin d'un événement qu'il avoit prédit. Il vit le

maître du palais étendu par terre, & accablé de la plus vive douleur. Le derviche entendit qu'il demandoit à quelqu'un par quel accident le feu avoit pris à ses chantiers. C'est la vapeur des soupirs qu'ont poussé les pauvres, lui répondit le santon: cette vapeur est montée jusqu'au ciel, & est retombée en flammes sur votre palais.

Cette histoire, poursuivit le renard, vous apprend que le malheur arrivé à vos enfans, est la punition des maux que vous avez causés à ceux des autres animaux. Ils ont supporté avec plus de courage que vous n'en montrez, une infortune qu'ils n'avoient point méritée comme vous. Suivez leur exemple, & imitez leur constance.

J'écoute vos conseils avec plaisir, dit le lion: daignez me les continuer; ils suspendent mes chagrins. Oserai-je vous demander votre âge? dit le renard. Quarante ans. De quelle nature ont été pendant ce temps-là vos alimens? Je me suis nourri de la chair des animaux, & leur sang a été ma boisson favorite. Les animaux que vous avez dévorés, reprit le renard, n'avoient-ils ni pères ni mères? ou bien, croyez-vous qu'ils ont eu le cœur assez dur pour être insensibles à la perte de leurs petits? Si depuis votre naiss-

ſance vous vous fuſſiez abſtenu d'une pareille nourriture, vous n'auriez pas aujourd'hui vos lionceaux à pleurer. Prince, tremblez pour l'avenir : les maux que vous avez éprouvés ne ſont qu'une ombre légère de ceux dont vous êtes menacé. Soyez perſuadé qu'un tyran eſt en horreur à toute la terre. Le jardin de la tyrannie ne produit que des plantes empoiſonnées.

Ce diſcours véhément du renard fit la plus vive impreſſion ſur le lion. Il reconnut, enfin, qu'un édifice dont la baſe étoit poſée ſur la cruauté s'écrouloit, & écraſoit celui qui l'habitoit. Inſenſé ! dit-il en lui-même ; qu'ai-je fait, & que vais-je devenir ? La jeuneſſe, qui eſt le printemps de la vie, s'eſt écoulée depuis long-temps. Je ſuis dans mon automne : la vieilleſſe languiſſante viendra bientôt courber mon corps & affoiblir mes membres. Il faut du moins que dans ce dernier période je répare le paſſé par des mœurs pures & par l'amour de la juſtice. Je renonce déſormais à la pourſuite des animaux.

Le lion en effet ceſſa depuis ce moment d'être la terreur des forêts. Quelques fruits ſauvages étoient les ſeuls alimens qu'il ſe permît, & lui ſuffiſoient pour appaiſer ſa faim.

Le renard voyant que le lion ne ſe nour-

riſſoit plus que de fruits, ſe repentit de l'avoir ſu trop bien perſuader. Ce roi des animaux conſommoit en fruits dans une journée ce qui auroit ſuffi à d'autres pour pluſieurs mois. Le renard craignit de ſe voir bientôt lui-même expoſé à mourir de faim. Il ſe préſente devant le lion, qui lui dit d'un air ſatisfait: Tu vois, cher ami, le fruit de tes conſeils & ma docilité à les ſuivre. Grâces à tes leçons, je mène une vie plus tranquille & plus innocente: je commence même à ſentir le prix de la vertu; ma préſence n'effraye plus comme autrefois les animaux: de ſimples fruits produits par la nature font toute ma nourriture.

Vous vous imaginez, lui répondit le renard, de n'avoir rien à vous reprocher: vous êtes dans l'erreur. Les habitans de cette forêt ſont vivement alarmés de la réſolution que vous avez priſe; peut-être même leur eſt-elle plus funeſte que la cruauté avec laquelle vous les traitiez auparavant.

Quels nouveaux crimes ai-je donc commis depuis notre entrevue, lui demanda le lion? Je puis vous aſſurer que j'ai été rigide obſervateur de ma parole, & que je ne me ſuis ſouillé du ſang d'aucun animal. Cela eſt vrai, répondit le renard; mais n'eſt-ce

donc rien à vos yeux que de vous emparer de la ſeule nourriture que la providence a départie aux hôtes de cette forêt ? Ignorez-vous qu'ils ne ſoutiennent leur vie que par les fruits qui s'y trouvent, & que vous conſommez dans un ſeul jour ce qui pourroit les faire ſubſiſter pendant pluſieurs mois ? Que leur importe, après tout, d'être mis en pièces par vos dents meurtrières, ou de périr par la famine ? Craignez le ſort d'un ſanglier dont je vais vous raconter l'hiſtoire :

LE SINGE ET LE SANGLIER,

FABLE.

UN ſinge s'étoit retiré dans une forêt : il y vivoit des fruits de quelques figuiers qui s'y trouvoient. A l'exemple de la fourmi, il conſervoit pour l'hiver une partie des fruits qu'il avoit la précaution de faire ſécher. Il couloit ainſi des jours tranquilles dans ſa retraite, lorſqu'il les vit troubler par un ſanglier.

Cet animal, pourſuivi par des chaſſeurs, s'étoit retiré dans cette même forêt : preſſé

par la faim, il cherchoit de quoi l'appaiser. Il vit avec douleur tous les arbres dépouillés de leurs fruits. Il arriva, enfin, au pied de celui sur lequel le singe étoit monté. Celui-ci, en l'appercevant, prévit tout ce qu'alloit lui coûter un hôte si dangereux. Il dissimula son chagrin & lui offrit ses services. Le plus important que tu puisses me rendre, lui dit le sanglier, est de me donner à manger. Peu délicat sur le choix des mets, je me contenterai des plus simples : la promptitude est la seule grâce que j'exige de toi.

Le singe aussitôt secoua l'arbre sur lequel il étoit. Le sanglier mangeoit les fruits à mesure qu'ils tomboient ; l'arbre en fut dépouillé en un instant. Le sanglier pria son hôte de monter sur un autre. Les fruits du second arbre furent dévorés avec la même avidité que ceux du premier, sans que l'appétit du sanglier se rallentît, & il fit signe au singe de monter sur un troisième arbre.

Je me suis acquitté envers vous, lui dit le singe, des loix qu'impose l'hospitalité ; mais il me paroît que vous n'êtes guères instruit de celles de la modération. Les fruits que vous venez de manger en un instant auroient suffi à ma nourriture pendant plusieurs mois : si je vous obéissois, je me ver-

rois réduit à mourir de faim cet hiver.

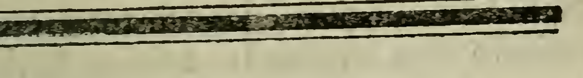
Téméraire, reprit le sanglier, il t'appartien bien de me faire des reproches : je t'ordonne d'abandonner désormais le séjour de cette forêt, ou tu ressentiras les effets de mon courroux. C'est une injustice, lui répondit le singe, de s'emparer du bien d'autrui. Je sais que vous avez la force en partage ; mais vous ne devez pas en abuser pour opprimer les foibles : tôt ou tard l'injustice reçoit la punition qui lui est due.

A ces mots, le sanglier, transporté de colère, veut monter sur l'arbre pour se venger; mais il eut à peine atteint les premières branches, qu'elles rompirent sous le poids énorme dont elles étoient accablées, & entraînèrent dans leur chûte le sanglier. Sa mort délivra le singe de l'appréhension où il étoit.

Cet exemple, dit le renard au lion, doit vous faire trembler. Si vous continuez de consommer les fruits qui sont la seule nourriture des habitans de cette forêt, ils ne tarderont pas à périr : leur sort ne sera pas moins triste que lorsque vous les dévoriez. Le seul moyen qui vous reste à prendre pour éviter ces deux extrémités fâcheuses, est de vous contenter, pour toute nourriture, de

l'herbe & des plantes que ce lieu produit en abondance. Le lion intimidé ſuivit le conſeil que lui donna le renard.

Telle eſt l'hiſtoire de ce tyran qui ſe jouoit de la vie de ſes ſemblables. Il ne connut les malheurs qu'entraîne après elle l'injuſtice, que quand lui même en devint la victime.



CHAPITRE XI.

Que l'on doit être content de l'état dans lequel la providence nous a placé, & ne pas le quitter pour en embraſſer un autre.

LA onzième maxime, dit Bidpaï au roi Dabchelim, renferme une leçon utile pour tous les hommes. Elle apprend que le bonheur conſiſte à être content de ſon état, & que le quitter pour en embraſſer un autre auquel la providence ne nous a point deſtiné, eſt la ſource de bien des chagrins.

Le tout-puiſſant, en plaçant les hommes ſur la terre, a voulu qu'ils dépendiſſent les uns des autres, & qu'ils ſe ſecouruſſent mu-

tuellement. C'eſt par cette raiſon qu'il a départi à chacun d'eux un talent différent. L'homme doit connoître le talent qu'il a reçu en partage, & faire ſes efforts pour le perfectionner. Celui qui le néglige pour en cultiver un autre qui lui a été refuſé, renverſe les loix de la providence & ſe rend malheureux. Votre majeſté conviendra de cette vérité, quand je lui aurai raconté l'hiſtoire d'un anachorète hébreu & de ſon hôte :

LE DERVICHE ET SON HÔTE,

CONTE.

UN derviche s'étoit retiré dans un hermitage aux environs de la ville de Konadjé. Son deſſein étoit d'y vivre inconnu, pour ſe livrer tout entier à la prière & à la méditation. Ses vertus, malgré le voile de la modeſtie dont il s'efforçoit de les couvrir, lui attirèrent une foule de perſonnes qui venoient le conſulter & s'éclairer.

Un étranger se présenta un jour chez lui. Le derviche le reçut avec bonté, & lui demanda de quel pays il étoit, quel étoit le but de son voyage. L'étranger lui dit qu'il avoit éprouvé des malheurs dont il n'osoit l'entretenir, de peur de l'ennuyer. Sur l'assurance que lui donna le derviche qu'il en entendroit le récit avec plaisir, l'étranger commença ainsi son histoire :

Je suis né en Europe : je passois pour le plus habile boulanger de la ville que j'habitois ; malgré la réputation dont je jouissois, j'avois de la peine à subsister. Un laboureur, qui me fournissoit du bled, m'invita un jour chez lui. La conversation tomba sur les différens états qui composent la société : celui de boulanger ne fut pas oublié ; mon ami voulut savoir s'il étoit aussi avantageux qu'il se l'étoit imaginé : il fut surpris d'apprendre que je vivois avec peine. Ma profession, me dit-il, est plus avantageuse ; un grain de bled que je sême m'en produit plus de cent, & quelquefois même plus de deux cent. Je lui fis part, à mon tour, de mon étonnement, & je lui fis sentir que je le soupçonnois d'exagérér. L'alchymie si vantée, reprit-il, n'est autre chose que la culture des terres portée à sa dernière perfection.

Un poëte perſan a dit : Le grand œuvre eſt une chimère. Philoſophe inſenſé ! déchire le ſein de la terre avec le ſoc de la charrue ; tu y trouveras ce que tu cherches en vain dans tes creuſets.

Ce diſcours du laboureur fit ſur mon eſprit la plus vive impreſſion. Mon état n'ayant plus d'attraits pour moi, je réſolus de le quitter pour en embraſſer un autre dans lequel j'eſpérois faire une fortune brillante. Un derviche, mon voiſin, apprit mon deſſein ; il m'en fit des reproches, & n'oublia rien pour m'en détourner. L'homme avide, me dit-il, eſt ſouvent fruſtré dans ſes eſpérances ; celui qui ſait ſe contenter de l'état dans lequel la providence l'a placé, eſt heureux, ou du moins n'eſt pas tourmenté.

Derviche, lui répondis-je, la profeſſion que j'exerce ne me procure que des fatigues & des peines ſans aucun profit : j'y renonce pour embraſſer celle de laboureur, beaucoup moins pénible & bien plus avantageuſe. Je ſuis las de mener une vie miſérable ; mon parti eſt pris : adreſſez vos prières au ciel, pour qu'il favoriſe mes démarches. Juſqu'à préſent, reprit le derviche, votre état vous a fait vivre avec peu d'aiſance, j'en conviens ; mais il ſuffiſoit du moins à votre

ſubſiſtance & à celle de votre famille. Le labourage demande des connoiſſances qui vous manquent, & ſans leſquelles vous ne pouvez pas réuſſir. Le ſuccès ne répond pas toujours à notre attente, & les eſpérances trop brillantes ſont ſouvent trompées. Croyez-moi, ne changez point votre four contre une charrue. Celui qui abandonne ſon métier pour en exercer un autre auquel il n'eſt pas propre, s'expoſe aux mêmes malheurs qu'une grue dont je vais vous raconter l'hiſtoire :

LA GRUE ET LE BERGER,

FABLE.

UNE grue, citoyenne des bords d'un lac, y vivoit des différens inſectes qu'elle y trouvoit en abondance. Un jour elle apperçut un épervier, qui, après avoir donné la chaſſe à une perdrix, l'avoit priſe & la dévoroit. Cet épervier, dit en elle-même la grue, fait ſa nourriture des oiſeaux les plus délicats; & moi, qui l'emportes ſur lui par la force & par la grandeur, je me contente

de vils infectes. Je veux fuivre fon exemple. La grue, après ce beau monologue, apperçoit une perdrix, qui, d'un vol léger, rafoit la furface de l'eau : elle veut fondre fur cette proie ; mais la pefanteur de fon corps l'entraîne ; elle tombe fur les bords du lac qui étoient très-fangeux ; fes pattes s'enfoncent dans le limon ; elle fait de vains efforts pour s'en tirer. Un berger, qui étoit aux environs, prend l'oifeau, l'encage & le porte à fes enfans.

Vous voyez, par cette fable, me dit le derviche, quel danger l'on court en quittant fon état pour un autre, auquel l'on n'eft pas propre.

Les fages confeils du derviche ne me firent aucune impreffion : je fus fourd à fa voix. J'abandonnai mon four, & j'enfemençai un champ que j'avois loué. Me voilà donc devenu cultivateur. Les inftrumens néceffaires au labourage avoient abforbé le peu que je poffédois : il me falloit attendre près d'une année avant de pouvoir rien retirer de mes terres. Ma famille fe trouva réduite à la dernière misère. Je me repentis alors de n'avoir pas fuivi les fages confeils du derviche ; je crus réparer ma faute en reprenant mon four. Un de mes amis me

prêta de l'argent, & je fus tout-à-la-fois boulanger & laboureur. Je courois de la ville aux champs, & des champs à la ville. Le garçon auquel j'avois confié mon four me vola & prit la fuite; des orages qui se succédèrent les uns aux autres, ravagèrent les campagnes. J'allai conter mes malheurs au derviche mon voisin. Je vous l'avois prédit, me dit-il: vous ressemblez à cet homme entre deux âges avec ses deux femmes:

L'HOMME
ET SES DEUX FEMMES,
FABLE.

UN homme de moyen âge dont la barbe commençoit à grisonner, avoit deux femmes, l'une encore verte, & l'autre déjà un peu mûre. Pour éviter tout sujet de discorde, il avoit des attentions égales pour elles, & consacroit un jour à la jeune & l'autre à sa compagne. Cet homme étoit accoutumé, quelque temps après s'être levé, de se rendormir sur les genoux de la femme avec

laquelle il ſe trouvoit. Un matin, qu'il étoit dans cette attitude avec la femme de moyen âge, elle apperçut dans la barbe de ſon mari des poils noirs mêlés avec les blancs. Ces poils noirs, dit-elle en elle-même, font croire à ma rivale que ſon mari eſt encore jeune, il faut que je les coupe : elle ceſſera de l'aimer en lui voyant la barbe toute blanche.

Le lendemain ce fut le tour de la jeune : elle ſe mit à ſaccager les poils blancs. Toutes deux à l'envi firent tant, que notre barbe griſe demeura ſans poils. Il en eſt de même de vous, me dit le derviche : vous n'avez plus les moyens de continuer votre premier métier, & la misère où vous êtes vous force d'abandonner le nouveau que vous avez embraſſé.

J'écoutai cette fois avec plus de docilité les conſeils du derviche. Accablé de dettes comme je l'étois, la fuite étoit le ſeul parti qui me reſtoit à prendre; je m'y déterminai & je me mis à voyager. Tels ſont les malheurs qui ont empoiſonné mes jours : je les reſſens d'autant plus vivement, que mon ambition ſeule les a cauſés.

Conſolez-vous, lui dit l'anachorète, l'école de l'adverſité eſt néceſſaire à l'homme ;

elle lui donne du courage & des lumières qu'il n'auroit point puisés à celle du bonheur. Vos malheurs vous ont procuré un autre avantage : ils vous ont forcé de parcourir le monde. Les voyages, semblables au creuset qui sert à purifier l'or, forment & instruisent l'homme.

L'étranger, enchanté de l'esprit de son hôte, oublia ses malheurs. L'anachorète étoit de la race des israëlites; il étoit versé dans toutes les sciences & savoit plusieurs langues, en particulier celle de ses pères. L'étranger, par une suite de son inconstance & de la bizarrerie de son esprit, voulut apprendre l'hébreu, & conjura son hôte d'avoir pour lui la complaisance de le lui enseigner.

J'y consens, lui répondit le derviche : les savans doivent se faire un plaisir d'éclairer les autres hommes; mais je crains que les difficultés ne vous rebutent. La langue que vous avez dessein d'apprendre en est remplie. Je sais, répondit l'étranger, qu'il est difficile d'apprendre une langue; mais quels obstacles ne surmonte pas un travail assidu & constant? Celui qui se livre à l'étude des sciences ressemble à un homme qui a entrepris un long & pénible voyage : il

ne peut arriver au terme qu'après des fatigues infinies. Je me flatte que les épines que je trouverai ſur ma route ſe changeront un jour en roſes. Je reſſemblerai à ce pêcheur qui dut ſon bonheur à l'envie qu'il eut de s'inſtruire. Je veux vous raconter cette hiſtoire.

LE PÊCHEUR ET LES SAVANS,

FABLE.

UN payſan ne vivoit, lui & ſa famille, que de ce qu'il prenoit à la chaſſe ou à la pêche. Un jour qu'il avoit tendu ſes lacets, trois oiſeaux s'y prirent & d'autres alloient s'y prendre, lorſque le bruit de deux hommes qui ſembloient ſe quereller les écarta. C'étoi deux ſavans qui ſe diſputoient.

Le payſan s'approche d'eux, les conjur de ſuſpendre leur diſpute, de peur que l bruit qu'ils font n'effarouche les oiſeaux, & que ſes peines ne deviennent inutiles.

Pour prix de leur ſilence, les ſavans veu

lent que le bon-homme leur donne à chacun un des oiſeaux déjà pris. Il ne m'en reſtera qu'un, leur dit-il; je ſuis pauvre; ma famille eſt nombreuſe; la ſcience doit rendre les hommes juſtes. Quel droit avez-vous ſur ma chaſſe pour en prétendre les deux tiers? C'eſt violer toutes les loix de la juſtice & de l'équité.

Pour toute réponſe, les ſavans dirent qu'ils alloient continuer leur diſpute avec plus de chaleur. Le pauvre homme, pour ſe délivrer de ces importuns, conſentit à ce qu'ils voulurent. Mais, dit-il, ſi vous voulez partager avec moi, je dois partager avec vous; & ſi je vous donne de mes oiſeaux, vous devez me donner de votre ſcience: de quoi diſputiez-vous? Nous diſputions, lui dirent-ils, ſur les hermaphrodites. Le payſan n'en fut pas plus ſavant. Hermaphrodite, lui dirent-ils, ſignifie ce qui eſt mâle & femelle tout à la fois. Le payſan retint le mot d'hermaphrodite, & les ſavans emportèrent les deux oiſeaux.

Le lendemain avant le jour, le payſan étoit ſur le bord de la mer: il avoit déjà jeté ſes filets; un énorme poiſſon s'y prit. Notre pêcheur plein de joie court au palais, préſente ſa pêche au ſultan. Ce prince avoit

fait creuſer un ſuperbe vivier, où il faiſoit raſſembler les poiſſons les plus rares : c'étoit ſa paſſion. Il prend le poiſſon, & veut que l'on donne mille pièces d'or au pêcheur qui l'avoit apporté.

Le viſir étonné de cette prodigalité, s'approchant du ſultan, lui dit : Si pour pareille bagatelle vous donnez des ſommes ſi conſidérables, on vous apportera tous les poiſſons de l'Océan, & vous ne ſerez pas en état de les payer. J'ai promis mille pièces d'or pour ce poiſſon, reprit le ſultan ; les rois plus que les autres hommes doivent être eſclaves de leur parole. Comment me tirer de-là ?

Demandez au pêcheur, répondit le viſir, ſi ſon poiſſon eſt mâle ou femelle ; s'il vous répond : il eſt mâle ; vous lui direz : les mille pièces d'or ſeront à toi quand tu m'apporteras la femelle ; s'il vous dit : c'eſt une femelle ; vous lui direz : apporte-moi le mâle, & tu auras les mille pièces. Il ſera dans l'impoſſibilité de vous ſatisfaire, & alors vous lui ferez donner une légère récompenſe.

Le ſultan approuvant l'expédient, fit approcher le pêcheur. Ton poiſſon, lui dit-

il,

il, eſt-il mâle ou femelle? Sire, répondit le pêcheur, il eſt hermaphrodite.

Le viſir préſent fut bien étonné. Le ſultan ordonna qu'aux mille pièces d'or qu'il avoit promiſes on en ajoutât mille autres. La ſcience eſt toujours utile : on ne perd pas le temps qu'on emploie à l'acquérir.

Le derviche, vaincu par l'obſtination de l'étranger, conſentit enfin à ce qu'il déſiroit. Le peu de progrès du diſciple, malgré les efforts redoublés du maître, ne vérifia que trop la prédiction de ce dernier. La nature, marâtre envers cet étranger, lui avoit refuſé ce génie intelligent qui conçoit & ſaiſit, ſi néceſſaire à quiconque ſe livre à l'étude des ſciences. C'étoit une terre aride qui, malgré toute la culture qu'elle recevoit, ne produiſoit aucun fruit.

Vous avez entrepris une choſe au-deſſus de vos forces, lui dit un jour le derviche; croyez-moi, renoncez-y : vous n'arriverez jamais au terme de la carrière que vous voulez parcourir, & nous perdons l'un & l'autre un temps précieux que nous pourrions conſacrer plus utilement. L'on ne doit pas ſortir de la route que nous ont tracée nos pères, & s'obſtiner à apprendre une langue différente de la leur.

Vos reproches ſeroient juſtes, repartit l'étranger, ſi je quittois la route de mes pères pour m'égarer; mais doivent-ils rougir en me voyant faire des efforts pour acquérir de la ſcience ?

Je remplis les devoirs ſacrés de l'hoſpitalité, lui dit le derviche, en vous donnant un avis ſalutaire ; vous vous repentirez un jour de ne l'avoir pas ſuivi: non-ſeulement vous ne parviendrez jamais à apprendre l'hébreu, mais vous oublierez votre propre langue. Vous reſſemblerez à certain corbeau, qui, à force de vouloir imiter la démarche de la perdrix, oublia enfin la ſienne propre :

LE CORBEAU ET LA PERDRIX,

FABLE.

UN corbeau admiroit la démarche d'une perdrix; il étoit enchanté des grâces, de la légèreté de ſes mouvemens; il voulut l'imiter, & ſe mit à ſuivre par-tout ſon

modèle. La perdrix s'en apperçut. Oiseau lourd & pesant, lui dit-elle, tu veux en vain m'imiter : la nature m'a favorisée de ces grâces que tu admires dans ma démarche ; elle ne t'a pas fait le même don : inutilement tu veux la forcer ; l'art ne donne point ce que la nature a refusé.

Le corbeau, obstiné, ne voulut pas renoncer à sa folle entreprise : il ne put jamais parvenir à imiter la démarche de la perdrix, il finit par oublier la sienne.

Faites-vous à vous-même l'application de cette fable. Entreprendre une chose au-dessus de vos forces, & vouloir apprendre une langue pour laquelle vous n'avez aucune disposition, est une folie impardonnable. Votre entêtement ne m'étonne point ; il vous a précipité dans les malheurs que vous avez éprouvés, & vous a obligé de vous expatrier.

L'étranger, incapable de suivre un bon conseil, s'obstina, & continua en vain l'étude, dans laquelle il ne fit aucun progrès. Il ne tarda pas à vérifier la prédiction de son maître ; il ne put jamais apprendre la langue hébraïque, & parvint enfin à oublier la sienne.

CHAPITRE XI.

Que la douceur & la modération sont les qualités les plus à désirer dans un Monarque.

UN prince, pour être parfait, dit Dabchelim à Bidpaï, doit sans doute réunir dans sa personne toutes les vertus. Mais quelle est celle qui lui est la plus nécessaire, & qui contribue plus sûrement à son bonheur & à celui de ses sujets ? Trois vertus semblent l'emporter sur les autres : le courage, la libéralité, la modération. A laquelle des trois faut-il donner la préférence ?

Seigneur, répondit le brachmane, un prince qui sait toujours se commander à lui-même, est sans contredit le prince le plus accompli de la terre. La valeur est à désirer dans un monarque ; mais elle a ses dangers : il est à craindre que l'amour de la gloire & l'envie de faire des conquêtes ne l'entraînent trop loin, qu'il ne rende

ſes peuples malheureux par des guerres continuelles. La libéralité a des bornes qu'il ſeroit dangereux de franchir ; elle ne ſe fait guère reſſentir qu'à ceux qui approchent le plus près du trône, & toujours aux dépens de ceux qui en ſont le plus loin. La modération au contraire n'a aucun de ces inconvéniens ; elle s'étend ſur tous les ſujets qui composent l'empire : tous en reſſentent également la bénigne influence.

Les rois, qui ſont les (*) maîtres de la vie & des biens de leurs ſujets, ont beſoin de modération plus que les autres. La colère, la paſſion, le caprice, ne doivent avoir aucun empire ſur eux ; l'équité ſeule doit dicter les ordres qu'ils donnent.

Un poëte perſan a dit : Dieux de la terre ! que le premier uſage de votre pouvoir ſoit l'empire ſur vous-même. Que votre ame, toujours calme & ſereine, ne ſoit jamais agitée par les vents impétueux des paſſions : elles exciteroient des tempêtes qui ébranleroient votre trône & le renverſeroient à la fin.

(*) Cette maxime n'eſt que trop ſuivie par malheur dans les gouvernemens deſpotiques, & leur eſt propre.

Un roi a beau être fameux par ses hauts faits d'armes, ou par sa générosité ; ces qualités ne font pas le bonheur des peuples, & ne peuvent remplacer la modération ; cette vertu au contraire tient lieu de toutes les autres. Un monarque toujours maître de lui-même est adoré de ses sujets ; ils lui pardonnent aisément de n'être ni guerrier, ni libéral. Si les hommes se donnoient des maîtres, ce ne seroient ni les plus vaillans, ni les plus généreux qu'ils choisiroient ; ce seroient les plus modérés, les plus humains, des maîtres qui fussent en même-temps leurs pères.

Un prince doit toujours être le même, soit qu'il punisse ou qu'il récompense. L'on demandoit à un philosophe une seule maxime qui renfermât toute la morale. La vertu la plus parfaite, dit-il, est de savoir réprimer sa colère ; & le vice le plus grand est de s'y abandonner.

Cette raison doit engager les monarques à faire choix d'un ministre prudent, & surtout qui ait assez de courage pour oser leur faire des représentations & même leur résister, quand, transportés par la colère, ils veulent commettre une injustice. Quelquefois même un pareil ministre suspend l'exé-

cution d'un ordre dicté par la passion. Il attend le moment où le prince revenu à lui-même, peut écouter la voix de l'équité. Il parvient enfin à faire révoquer l'ordre injuste qui auroit fait périr un innocent, comme il arriva à un visir d'un roi des Indes, dont je vais raconter l'histoire à votre majesté :

LE ROI DES INDES,

SON VISIR ET LES BRAMINS,

CONTE.

UN prince nommé Salar règnoit dans les Indes. L'étendue de ses états, la sagesse de son gouvernement, la valeur & le nombre de ses troupes, le rendoient le monarque le plus puissant de l'Orient. Il avoit deux fils, qui, par mille belles qualités, méritoient sa tendresse. Ces jeunes princes faisoient l'espoir le plus doux des peuples.

La sultane favorite leur mère, réunissoit à une beauté rare, l'esprit, les grâces & les talens. Le sultan l'aimoit à l'excès.

Tout contribuoit au bonheur de ce prince. Son grand-visir avoit autant de probité que de lumières. Uniquement occupé de la gloire du sultan & du bonheur des peuples, il n'étoit ni avide, ni ambitieux. Le chancelier de l'empire, par ses vastes connoissances, étoit l'oracle de son siècle, soit dans ses discours, soit dans ses écrits.

Ce sultan avoit un élephant blanc, le seul qui fut dans les Indes : il le montoit les jours de combat. Cet animal furieux renversoit avec sa trompe des bataillons ennemis, & les fouloit aux pieds. Ce prince avoit aussi deux éléphans noirs, qui ne le cédoient au blanc que par la rareté & l'éclat de sa couleur. Deux dromadaires, si légers à la course, qu'ils sembloient à peine toucher la terre avec leurs pieds, portoient avec une rapidité incroyable les ordres du sultan d'une extrêmité du royaume à l'autre. On admiroit encore parmi les raretés qu'avoit ce prince, un cheval le plus beau de l'univers, & un sabre d'un acier si fin, que rien ne résistoit à ses coups.

Il y avoit eu autrefois dans les états du sultan une tribu de bramins, qui, livrés à l'erreur & à la superstition, professoient un culte impie. Ce prince n'ayant pu diffi-

per leurs ténèbres, irrité de leur résistance, avoit fait périr le plus grand nombre, & réduit à l'esclavage leurs femmes & leurs enfans. Quatre cent d'entr'eux étoient échappés à cette proscription : c'étoient des espèces de mages, instruits des mistères de la nature & versés dans toutes sortes de sciences. Le sultan les avoit reçus dans son palais & les consultoit quelquefois. Ces bramins, dévoués en apparence aux volontés du prince, lui portoient dans le fond du cœur une haine mortelle, & attendoient avec impatience l'occasion de la faire éclater. Elle ne tarda pas à se présenter.

Le sultan goûtoit une nuit les douceurs du sommeil, lorsqu'il fut troublé par un songe. Il entendit une voix éclatante, & vit deux poissons blancs qui se tenoient tout droits devant lui. Le bruit de la voix l'éveilla ; mais ses yeux appesantis se refermèrent bientôt. A peine étoit-il rendormi, qu'il apperçut dans un nouveau songe deux canards & une oie qui plânoient dans le plus haut des airs. L'oie quitta les canards, & se présenta devant le prince, en marchant sur la terre & dans la posture d'un suppliant. Ce prince, réveillé une troisième fois, se rendormit encore, & il vit un dra-

gon monſtrueux dont le corps étoit tacheté de verd & de jaune, qui s'élança ſur lui, & avec les replis de ſa queue s'entortilla autour de ſa jambe : la crainte lui fit jeter un cri. Il ſe rendormit & eut un quatrième ſonge. Son viſage & ſon corps étoient couverts de ſang, & il ſortoit avec abondance de ſa bouche. Ce ſonge l'effraya plus que les autres. Il ne tarda pas à en avoir un cinquième. Il étoit monté ſur un cheval blanc, qui l'emportoit malgré lui. Le ſultan effrayé faiſoit d'inutiles efforts pour l'arrêter. Il regardoit de tous côtés, & voyoit avec douleur que perſonne de ſa ſuite ne venoit à ſon ſecours; les efforts qu'il avoit faits diſſipèrent ſon ſommeil ; mais il s'y livra de nouveau, & eut un ſixième ſonge. Il crut voir ſa tête embraſée : le feu ſe communiquoit & cauſoit une incendie. Le ſeptième & dernier ſonge fut le plus effrayant. C'étoit un aigle d'une grandeur énorme, qui fondoit ſur lui & lui déchiroit le corps avec ſes ſerres meurtrières. Le ſultan jeta un cri ſi fort que ſes pages accoururent.

Il étoit trop agité pour goûter de nouveau les douceurs du ſommeil. Ces ſonges ſi extraordinaires, dit-il en lui-même, m'annoncent les plus grands malheurs. Qui

ſera aſſez habile pour m'en donner l'interprétation ; ou plutôt, qui aura le pouvoir de détourner de deſſus ma tête les maux dont elle eſt menacée ? Plein de ces triſtes réflexions, il attendit le jour avec impatience. Dès l'aurore, il fit appeler les bramins qui étoient dans ſon palais, & leur raconta le ſujet de ſa peine. L'effroi étoit peint ſur le viſage du prince. Les bramins, qui s'en apperçurent, firent leur poſſible pour l'augmenter. Seigneur, lui dirent-ils, jamais ſonges plus extraordinaires, & en même-temps plus ſiniſtres n'ont effrayé aucun mortel. Permettez-nous de conſulter nos livres ſacrés : peut-être y trouverons-nous le véritable ſens des préſages effrayans que le ciel vous envoie. Peut-être nous indiqueront-ils le remède aux maux dont vous êtes menacé.

Le prince y conſentit. Ce tyran, (dirent-ils entr'eux, dès qu'ils furent hors de ſa préſence) a proſcrit injuſtement notre nation : quelques-uns des nôtres ont expiré dans des tourmens affreux ; les autres ont été forcés de quitter leur patrie pour échapper à ſes fureurs. Vengeons leur injure & la nôtre, puiſqu'il s'offre de lui-même à nos coups. La frayeur dont il eſt ſaiſi, l'eſpoir d'éviter

par la puiſſance de nos ſecrets magiques les maux dont il s'imagine être menacé, le rendront docile à nos voix. Un homme timide eſt toujours crédule. Perſuadons-lui que ces ſonges annoncent la perte de ſa couronne & celle de ſa vie; qu'il ne peut échapper à ces malheurs qu'en ſe baignant dans le ſang de ſes enfans, de ſes femmes, de ſes miniſtres: il nous ſera facile alors de nous défaire de ce monſtre reſté ſeul, ſans appui, ſans conſeil, & devenu en horreur à ſes ſujets par ce trait de cruauté.

Les bramins, après avoir formé ce noir complot, ſe préſentent devant le ſultan, la douleur & la conſternation peintes ſur le viſage. Pourquoi faut-il, ſeigneur, lui dirent-ils que vous employiez notre miniſtère, pour vous annoncer les événemens les plus ſiniſtres? Les ſonges funeſtes qui ont troublé votre repos déſignent la chûte de votre empire & la perte de votre vie. En voici la fidèle interprétation.

Les deux poiſſons qui ſe ſont tenus droits devant vous, repréſentent vos deux fils. Les deux canards & l'oie déſignent vos deux élephans noirs & l'éléphant blanc. Ce ſerpent tacheté de verd & de jaune eſt l'em-

blême de la ſultane favorite ; & le cheval fougueux, qui vous emportoit, eſt celui de votre majeſté. Le feu ardent, qui vous entouroit, repréſente votre grand-viſir ; & l'aigle repréſente votre chancelier. Le ſang qui ſortoit à gros bouillons de votre corps, déſigne votre ſabre, que des traîtres doivent teindre du ſang de votre majeſté.

Après vous avoir annoncé tous les malheurs dont vous êtes menacé, nous devons vous inſtruire des moyens que notre ſcience dans l'art de la divination nous a fait découvrir pour les éviter. Ils ſont terribles, & ils vous feront frémir ; mais il faut ou les employer, ou vous décider à périr vous-même. Le ciel, pour être appaiſé, demande le ſang de vos deux fils, celui de la ſultane favorite, & celui de votre viſir & de votre chancelier. Vous ferez égorger en même-temps vos deux éléphans noirs, l'éléphant blanc, vos deux dromadaires & votre cheval, & l'on en fera un bain dans lequel vous vous plongerez. Nous ferons, tandis que vous y ferez, des conjurations, nous réciterons certaines prières myſtérieuſes capables d'appaiſer le courroux du ciel.

Ce diſcours remplit de terreur & d'indignation le ſultan. Barbares ! leur dit-il,

qu'ofez-vous me propofer? La mort n'eft-elle pas mille fois préférable à l'affreux moyen que vous me préfentez pour l'éviter? Comment puis-je me réfoudre à facrifier des perfonnes qui me font plus chères que ma propre exiftence? Quelles douceurs aura pour moi la vie, quand je ferai privé de ce qui m'y retient? Vous ignorez fans doute l'hiftoire du grand Salomon (2) & de Boutimar.

Un ange apparut au prophête Salomon, & lui préfenta de la part de l'éternel un vafe rempli d'une eau merveilleufe qui avoit la vertu de rendre immortel. En buvant de cette eau, lui dit le meffager célefte, vous jouïrez de l'immortalité, & en n'en buvant point, vous fubirez la loi commune au refte des hommes. Le tout-puiffant vous laiffe le maître de choifir.

Salomon, incertain, affembla fon confeil; tous ceux qui le compofoient furent d'avis qu'il préférât l'immortalité. Le prophête s'étant apperçu que Boutimar, un de fes vifirs des plus éclairés, étoit abfent, l'envoya chercher, & lui propofa la queftion. Grand roi, lui dit Boutimar, cette eau divine eft-elle réfervée à vous feul, ou d'autres que vous ont-ils la liberté d'en faire

uſage ? Salomon lui répondit que cette faveur n'avoit été accordée qu'à lui. Si cela eſt ainſi, reprit le viſir, vos épouſes les plus chéries, vos enfans, ces doux objets de votre tendreſſe, vos miniſtres, vos amis, tout ce qui vous entoure paiera à la nature le tribut commun : vous leur ſurvivrez ; chaque année, que dis-je, chaque inſtant vous enlèvera quelqu'un qui ſera cher à votre cœur ; vous en gémirez. Quels charmes aura pour vous une vie qui ſera conſacrée à la douleur & à des regrets éternels ? Vous ne vivrez toujours que pour ſouffrir toujours.

Le prophête préféra l'avis de Boutimar à celui de ſes conſeillers, renonçant de bon cœur à une immortalité qui auroit été pour lui mille fois plus affligeante que la mort. Je ſuivrai l'exemple de Salomon. Quelles douceurs trouverois-je à prolonger des jours qu'il faudroit paſſer à pleurer ceux que j'aime plus que moi-même ? Au reſte, tout dans cet univers a un terme fixé pour ſa durée. Les empires les mieux établis, après être parvenus au plus haut point de leur grandeur, tombent en décadence, & finiſſent par être renverſés. Les villes les plus ſuperbes ſont changées en ſolitudes. Quelle folie

de verſer le ſang de tant de perſonnes ſi chères, pour prolonger pendant quelques inſtans de plus, des jours qui doivent bientôt finir! cherchez un autre moyen de détourner les malheurs dont je ſuis menacé. Jamais je ne mettrai en uſage celui que vous me propoſez; il eſt trop cruel & trop barbare.

Les bramins inſiſtèrent : Seigneur, lui dirent-ils, la perte de la ſultane favorite, celle de vos enfans, de vos viſirs, n'eſt pas irréparable. En conſentant à vivre, il vous ſera aiſé de former de nouveaux liens, qui vous feront retrouver toute la douceur que vous goûtiez dans les premiers; mais en vous déterminant à mourir, tout eſt perdu pour vous ſans reſſource.

Ces inſtances augmentèrent l'incertitude & la douleur du ſultan. Il chaſſa les bramins de ſa préſence, & ſe retira dans l'appartement le plus ſecret de ſon palais. Un torrent de larmes s'échappa, malgré lui, de ſes yeux. Malheureux que je ſuis! s'écria-t-il, la foudre gronde ſur ma tête, elle eſt prête à éclater. Quelle main aſſez puiſſante pourra la détourner? Mais périſſons plutôt que d'employer l'affreux moyen que m'ont propoſé les bramins. Qui pourroit avoir le cœur aſſez barbare pour immoler lui-même

ce qu'il a de plus cher, & prolonger, par un crime atroce, des jours qui doivent bientôt finir. Le sultan se représentant ensuite l'amour qu'il avoit pour ses fils, leur âge tendre, leur innocence, la vertu, la beauté de la sultane favorite, la sagesse de son grand-visir, le mérite & le zèle de son chancelier : A dieu ne plaise, dit-il, que je souille mes mains d'un sang si précieux : qu'ils vivent, & que le malheureux Salar épuise sur lui seul tout le courroux céleste.

La douleur du sultan, dont on ignoroit la cause, alarma ses sujets. Ils craignirent de perdre le meilleur des rois. Bélar, c'étoit le nom du grand-visir, étoit incertain du parti qu'il devoit prendre : il n'osoit presser le prince de lui révéler un secret dont il s'obstinoit à lui dérober la connoissance. D'un autre côté, il craignoit que le mal, s'il restoit plus longtemps ignoré, ne devînt sans remède.

Dans cette incertitude, il alla trouver la sultane favorite. Princesse, lui dit-il, depuis que le sultan a remis entre mes foibles mains le gouvernement de ses états, il a toujours daigné m'écouter, même sur les moindres choses. Sa conduite à mon égard est bien changée. Il a eu depuis quelques

jours plusieurs entretiens secrets avec les bramins ; j'ai cherché inutilement à pénétrer quel en étoit l'objet. Depuis cet instant fatal, il ne sort plus de son palais : inaccessible à tous ses serviteurs, il s'obstine à garder le silence, il refuse de prendre aucune nourriture, & paroît dévoré des plus noirs chagrins. Ses sujets, qui l'adorent, sont très-alarmés ; ils vous conjurent de faire vos efforts pour découvrir la cause de ses peines : ils craignent que les bramins, ce reste impur d'une nation proscrite, ne portent le sultan à quelque démarche fâcheuse. Il ne seroit plus temps de s'opposer à leurs desseins, quand ils auroient réussi : un tardif repentir ne répareroit pas le mal qu'ils auroient fait.

Visir, répondit la sultane, je me suis apperçue de la douleur du roi : elle ne m'inquiète pas moins vivement que vous ; mais depuis quelques jours il m'évite : je n'ose troubler sa solitude, ni chercher à pénétrer un secret qu'il ne veut pas confier ; je crains de m'exposer à son courroux.

Madame, repartit Bélar, dans une occasion où il s'agit du salut du prince & de celui de tout l'empire, il faut montrer plus de courage. Qui osera paroître devant le

ıltan, ſi vous ne le tentez? Qui a mieux u que vous trouver le chemin de ſon œur? Employez les prières, les lârmes s'il e faut. Peignez-lui votre déſeſpoir ; il n'y ourra point réſiſter. Ami, m'a dit ſouvent ce bon prince, la ſultane eſt pour moi une divinité bienfaiſante, ſa préſence ſeule fait naître la joie dans mon cœur.

La favorite, encouragée par le diſcours du viſir, alla trouver le ſultan. Quel ſombre nuage, lui dit-elle, a obſcurci tout-à-coup la lumière qui brilloit ſur votre viſage? Quelle triſteſſe a chaſſé la joie de votre cœur? Pourquoi ces yeux, dont un ſeul regard fait mon bonheur, n'oſent-ils ſe lever ſur moi? Que veut dire ce ſilence, cet air morne & abattu? Si les bramins vous ont annoncé des choſes fâcheuſes, confiez-les à vos plus fidèles ſerviteurs, peut-être y apporteront-ils quelque remède. Lumière de mes yeux, lui répondit le ſultan, en pouſſant un profond ſoupir, pourquoi me faire une queſtion qui m'afflige, & dont la réponſe, ſi j'oſois vous la faire, vous affligeroit encore plus.

Seigneur, repartit la ſultane, ſi les malheurs dont les bramins vous ont menacé ne regardent que ceux qui entourent votre

trône, ce ne ſont plus des malheurs; que mille vies comme la mienne vous ſoient ſacrifiées ſi elles peuvent conſerver la vôtre; mais ſi ces maux vous ſont perſonnels, il ne faut point vous laiſſer abattre. La crainte obſcurcit l'eſprit en abattant l'ame; elle empêche dans les dangers de voir les reſſources: elle décourage nos amis & enhardit nos ennemis.

Si la montagne du Caucaſe, dit le ſultan à Irandoht (c'étoit le nom de la ſultane), avoit entendu une partie des choſes que m'ont dit les bramins, elle auroit été ébranlée juſques dans ſes fondemens, comme le fut le mont Sinaï, quand le tout-puiſſant parla à Moïſe au milieu de la foudre & des éclairs. Si le ſoleil voyoit l'affreux ſacrifice que l'on m'ordonne, il reculeroit, ſaiſi d'horreur. Ne me faites point de nouvelles queſtions, je n'ai pas la force d'y répondre, vous n'aurez pas celle de m'entendre.

Irandoht preſſa de nouveau le ſultan. Vous le voulez, madame, je vais porter à votre cœur un coup mortel; mais n'en accuſez que vous-même. Des ſonges effrayans ont troublé mon repos il a y quelques jours. J'en ai demandé l'interprétation aux bra-

nins; ils m'ont aſſuré que ces ſonges déſignoient les plus grands malheurs; & que le ſeul moyens de les éviter étoit d'immoler mes enfans, mon grand-viſir, mon chancelier & vous-même.

Ces paroles furent un coup de foudre pour la favorite. Revenue à elle-même: Je fais volontiers, dit-elle au prince, le ſacrifice de ma vie: elle ne peut être mieux employée que pour ſauver la vôtre. Mais, ſeigneur, cet oracle eſt-il bien ſûr? Ceux qui l'ont prononcé ſont les reſtes mépriſables de cette nation que vous avez proſcrite. Ils peuvent avoir de la ſcience; mais ils ſont ſans principes & ſans religion; rien de pur ne découle d'une ſource empoiſonnée. Qui ſait ſi le conſeil qu'ils vous ont donné n'eſt pas dicté par un eſprit de vengeance. Ils n'ont pas oublié que vous avez fait périr leurs frères; ils vous ordonnent d'immoler vos deux fils, afin que votre majeſté n'ait point de ſucceſſeur intéreſſé à les punir. La prudence de votre grand-viſir, les lumières de votre chancelier leur font ombrage; ils veulent vous priver de l'appui de ces deux miniſtres, afin que perſonne ne puiſſe détourner le coup qu'ils méditent de vous porter. Quant à moi,

quoique d'un ſexe plus foible, ils me redoutent ; ils connoiſſent mon amour pour votre perſonne ; ils ſavent que les yeux d'une amante ſont clairvoyans, & qu'elle tremble toujours pour l'objet qu'elle adore. Ils appréhendent que je n'éclaire leurs démarches, & que je ne découvre leur noir complot. Ces perfides, dans l'impuiſſance où ils ont été juſqu'à préſent de ſe venger, ont caché ſous le dehors du zèle, la haine implacable qu'ils vous ont vouée : le moment eſt venu de la faire éclater, ils l'ont ſaiſi avec ardeur. Prince, ſi vous ſuivez leur conſeil, les peuples ſe révolteront ; tout ſera dans le trouble ; les ennemis en profiteront pour s'emparer de votre royaume.

Les rois, plus que les autres, doivent ſe défier de leurs ennemis, même de ceux qui paroiſſent dans l'impuiſſance de ſe venger. Comme ils ne peuvent attaquer à force ouverte, ils dreſſent des embûches, & l'on devient tôt ou tard la victime d'une aveugle ſécurité. Je ne m'oppoſe point à l'exécution de l'arrêt cruel qu'ont prononcé les bramins ; mais avant que d'en venir à cette extrêmité, il faut bien s'aſſurer de la vérité. Je ſais un moyen sûr de la découvrir, ſi votre majeſté conſent à en faire l'épreuve.

Sur une montagne peu éloignée de cette ville, vit un pieux ſolitaire ; il paſſe la nuit en prières, & le jour en méditations : le paſſé & l'avenir ſont préſens à ſes yeux. Le tout-puiſſant, pour récompenſer ſes vertus, l'a favoriſé du don de prophétie : lui ſeul, ſeigneur, peut vous donner l'interprétation fidelle des ſonges que vous avez eus. Si elle ſe trouve conforme à celle des bramins, il n'y a plus à balancer, il faut exécuter ce qu'ils vous ont preſcrit ; mais ſi elle eſt différente, votre majeſté diſtinguera aiſément la lumière des ténèbres, & la vérité du menſonge.

Le ſultan conſentit à la propoſition d'Irandoht. Il monte à cheval, & va trouver le pieux anachorète. Celui-ci vient au-devant du ſultan. Seigneur, lui dit-il, je ſuis fâché que vous ayez daigné venir ici vous-même ; ſi j'avois pu prévoir le deſſein de votre majeſté, j'aurois été me proſterner aux pieds de votre trône, & recevoir vos ordres ; mais j'apperçois ſur votre viſage les traces d'une douleur profonde, oſerai-je vous en demander le ſujet ?

Le ſultan raconta alors au derviche les ſonges extraordinaires, qui l'avoient ſi fort troublé, l'interprétation que les bramins en

avoient donnée, les malheurs dont ils l'avoient menacé, & les moyens qu'ils avoient prescrits pour les éviter.

Karidoun (c'étoit le nom du pieux solitaire) resta quelque temps plongé dans une profonde rêverie. Adressant ensuite la parole au roi : Oserai-je vous représenter, lui dit-il, que vous ne deviez pas consulter les bramins ; ce sont des fourbes habiles, qui en imposent aux yeux du vulgaire par les apparences d'une science qu'ils n'ont pas en partage ; ils sont de plus les ennemis de votre majesté, & cherchent depuis longtemps l'occasion de vous faire périr. Les sept songes qui vous ont si fort troublé, loin de vous ménacer de quelque malheur, désignent l'époque la plus glorieuse de votre règne. Sept ambassadeurs des plus grands princes de l'orient se rendront à votre cour chargés de riches présens.

Les deux poissons blancs, qui tenoient se tout droits devant vous, représentent deux ambassadeurs du roi de Sérendib ; ils doivent offrir à votre majesté, de la part de leur maître, une garniture complette des plus beaux rubis.

Les deux canards & l'oie, désignent deux chevaux blancs, & un dromadaire de la plus

plus grande beauté, que le ſultan de Déli vous envoie.

Un ſabre de la trempe la plus fine, & enrichi de diamans, eſt annoncé par ce dragon qui vous a tant effrayé; c'eſt un préſent du roi de Syrie.

Le ſang qui découloit de votre corps, eſt l'emblême d'une robe écarlate, brodée en perles & en pierres précieuſes, que le prince de Gazna deſtine pour la plus belle de vos eſclaves.

Ce feu qui entouroit votre tête, eſt une couronne de diamans; c'eſt un hommage que vous fait le roi de Ceylan.

Ce cheval indomptable ſur lequel vous étiez monté, repréſente un éléphant blanc, que l'ambaſſadeur d'Egypte doit amener à votre majeſté.

L'aigle qui vous déchiroit les entrailles, préſage des choſes moins flatteuſes. Une perſonne qui vous eſt chère encourra votre indignation: elle ſera éloignée pendant quelque temps de votre préſence; vous vous laiſſerez toucher en ſa faveur, elle rentrera en grâce, & votre amour, loin d'être affoibli par cet évènement, n'en ſera que plus vif.

Telle eſt, prince, la véritable interprétation des ſonges qui vous ont tant effrayé.

Elle ne reſſemble pas aux fauſſetés que vous ont débitées les bramins ; j'oſe repréſenter à votre majeſté, qu'elle ne doit honorer perſonne de ſa confiance, avant de l'avoir bien éprouvé.

Le diſcours de Karidoun combla de joie le ſultan ; il la fit éclater, de même que ſa reconnoiſſance. Quelles actions de grâces ne dois-je pas à l'immortel, dit-il à l'anachorète, pour avoir guidé mes pas vers un homme comme vous, rempli de ſa ſageſſe ! vous avez diſſipé les ténèbres qui m'environnoient, & vous avez fait briller à mes yeux la pure lumière de la vérité.

Le ſultan, après avoir remercié le derviche, monta à cheval, & ſe rendit à ſon palais. A peu de jours de-là, les ſept ambaſſadeurs annoncés par Karidoun arrivèrent ; les préſens qu'ils firent vérifièrent dans ſon entier la prédiction de l'anachorète.

Salar, pour remercier le ciel de l'avoir préſervé d'une manière ſi extraordinaire des embûches que lui avoient tendues les bramins, fit diſtribuer aux derviches & aux pauvres de ſon empire des ſommes conſidérables : il voulut en même-temps récompenſer la ſultane & le viſir du zèle qu'ils avoient témoigné dans cette occaſion inté-

reſſante. Les diſtinctions, l'eſpoir des récompenſes, dit le viſir au prince, ne ſont pas les motifs des actions d'un bon miniſtre ; l'amour de ſes devoirs, la gloire du prince, le bonheur des peuples, doivent ſeuls l'animer. Pour la ſultane, j'avoue qu'elle mérite les grâces que vous voulez lui faire, par le ſervice ſignalé qu'elle vous a rendu.

Irandoht avoit été longtemps ſans rivale ; le ſultan voyoit avec indifférence les diverſes beautés que renfermoit ſon ſerrail. Une circaſſienne ſut enfin toucher ſon cœur : Bezmefrouz (c'étoit le nom de cette eſclave) étoit faite pour plaire : elle avoit de la jeuneſſe, de la vivacité, des grâces, une taille légère & élégante ; deux beaux yeux noirs pleins de feu relevoient la blancheur éclatante de ſon teint : elle tiroit les ſons les plus agréables de divers inſtrumens, & les uniſſoit avec ſa voix, qui alloit juſqu'à l'ame ; ſa danſe étoit légère, pleine de grâces & d'expreſſion. Cette nouvelle paſſion du ſultan n'éteignit point celle qu'il avoit pour Irandoht ; elles partageoient également ſon cœur. Il fit appeler Bezmefrouz, & voulut auſſi lui faire un préſent. Irandoht

eut la couronne de diamans, & ſa rivale la robe écarlate brodée en perles.

Le viſir prit congé du prince, qui reſta ſeul avec ſes deux favorites. Irandoht, après avoir orné ſa tête de la couronne de diamans, ſe mit aux genoux du roi, & lui préſenta un ſorbet dans un vaſe de criſtal de roche. Salar, moins occupé du ſorbet que de celle qui le ſervoit, la conſidéroit avec plaiſir dans cette attitude; quelques inſtans après Bezmefrouz, qui s'étoit revêtue de la robe écarlate, parut devant le ſultan, & lui préſenta des confitures ſur une ſoucoupe d'or. Ce prince, ébloui de ſa beauté, à laquelle cette robe prêtoit un nouvel éclat, détourna les yeux de deſſus Irandoht, & dit les choſes les plus flatteuſes à ſa rivale. Irandoht ne put ſe défendre d'un mouvement de jalouſie; la colère, le dépit, la tranſportent; le vaſe de criſtal de roche qu'elle tenoit lui échappe, & la liqueur ſe répand ſur les habits du ſultan.

Cet événement avoit été prédit par le pieux ſolitaire, qui lui avoit interprêté ſes ſonges; mais il n'y fit point d'attention: il n'écouta que ſa colère; perſuadé que la ſultane avoit voulu l'offenſer, il appela le viſir & lui ordonna de la faire périr.

Bélar, étonné emmena avec lui Irandoht qui le ſuivoit triſtement; chemin faiſant, il ſe propoſa de ne pas exécuter ſur-le-champ l'ordre de ſon maître. La beauté de la ſultane, l'amour du prince pour elle, le ſervice ſignalé qu'elle venoit de lui rendre, convainquirent Bélar que le prince ſe repentiroit un jour d'avoir condamné ſa favorite. S'il eſt touché de la mort de la ſultane, dit en lui-même le viſir, s'il paroît ſe repentir d'en être l'auteur, ce ſera le moment de lui annoncer que j'ai eu la prudence de lui déſobéir; ſi au contraire le temps n'appaiſe point ſa colère, j'obéirai ſans doute, quoiqu'avec bien de la peine: il eſt toujours trop-tôt pour faire un acte de cruauté.

Le viſir conduiſit Irandoht dans l'appartement le plus ſecret de ſon palais. Il ordonna aux femmes, qu'il lui donna pour la ſervir, de la traiter en reine. Il parut enſuite devant le ſultan, la douleur & la conſternation peintes ſur le viſage, & l'aſſura qu'il étoit obéi.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le prince. Les regrets les plus vifs avoient ſuccédé à ſa colère, comme l'avoit prévu le ſage viſir. Il s'en apperçut à la triſteſſe qui étoit peinte ſur le viſage du prince. Seigneur, lui dit Bélar, inutilement vous regrèteriez

la ſultane; l'on ne revient point du ſombre rivage des morts. Les pleurs, les gémiſſemens ne peuvent réparer le mal que nous faiſons en étouffant la voix de la raiſon pour n'écouter que celle de la paſſion. Je vais raconter à votre majeſté une hiſtoire qui lui apprendra les malheurs preſqu'inévitables que cauſe la colère, & les efforts que nous devons faire pour dompter cette paſſion :

LE ROI DE L'YÉMEN,

CONTE.

UN roi de l'Yémen, après avoir chaſſé toute la journée ſans avoir pu rien trouver, s'en retournoit triſtement à ſon palais. En paſſant par un bois, il entend du bruit, & & croit appercevoir un cerf; il bande ſon arc & décoche une flèche: le trait parti, il deſcend de cheval; mais quelle fut ſa douleur en voyant qu'il a percé un homme ! C'étoit un pauvre payſan qui ramaſſoit des branches d'arbres; & qui, pour ſon malheur, s'étoit fait un habit de la peau d'un

cerf. Le ſultan donna mille pièces d'or au malheureux qu'il avoit bleſſé, & ordonna à un de ſes officiers de prendre ſoin de lui.

Il avoit repris le chemin de la ville, lorſqu'il découvrit l'hermitage d'un derviche; il voulut lui rendre viſite, & entendre de ſa bouche quelque vérité utile. L'anachorète, à qui le ciel avoit révélé le malheur qui venoit d'arriver au roi, lui dit: Il faut, prince, modérer votre vivacité, & réprimer votre colère, ſi vous voulez être heureux dans ce monde-ci & dans l'autre.

Je connois, lui répondit le ſultan, tout le prix de la modération: mais quand une fois la colère m'emporte, ma raiſon eſt trop foible contr'elle. Seigneur, repartit le derviche, je vais remettre à votre majeſté trois petits rouleaux de papier, ſur leſquels je tracerai des caractères, qui auront pour vous la vertu d'un taliſman. Ordonnez à un de vos officiers, toutes les fois qu'il vous verra en colère, de vous préſenter un de ces rouleaux; ſi cette première épreuve ne ſuffit pas, il développera le ſecond, & ſucceſſivement le troiſième.

Le roi remercia le derviche, & retourna à ſon palais. Les rouleaux ne tardèrent pas à être déployés; & toutes les fois que le

prince les voyoit, ils avoient la force de réprimer ſa colère. Voici les trois maximes que le derviche avoit écrites ſur ces rouleaux.

I. Ne lâchez point la bride à votre colère, tandis qu'elle n'eſt pas encore à ſon plus haut point. Si vous ne la retenez, elle vous précipitera dans un abîme de malheurs, dont vous ne pourrez plus vous retirer.

II. Dans l'impétuoſité de votre colère, ayez quelque compaſſion de ceux qui en ſont l'objet ; votre bonté vous gagnera leurs cœurs, & ils ſacrifieront leur vie pour vous prouver leur reconnoiſſance.

III. L'équité, & non pas la paſſion, doit préſider à vos jugemens. Un arrêt dicté par la colère, eſt preſque toujours un arrêt injuſte.

Ce prince étoit épris des charmes d'une jeune circaſſienne, qui lui faiſoit négliger les autres beautés de ſon ſerrail. La ſultane favorite, au déſeſpoir de l'infidélité de ce prince & du triomphe de ſa rivale, forma le deſſein de ſacrifier l'amant & l'amante. Elle fit part de ſes chagrins à la coëffeuſe du ſerrail, & implora ſon ſecours. Je ſervirai votre vengeance, lui dit la coëffeuſe, mais il faut m'inſtruire d'une circonſtance dont dépend tout le ſuccès du moyen que je veux employer. Quand le ſultan ſe rend à l'appar-

tement de son amante, en l'abordant il lui donne sans doute un baiser? Quel est l'endroit de son visage qu'il baise le plus volontiers? La sultane lui répondit que c'étoit le menton, que cette esclave avoit effectivement fort joli. Si cela est ainsi, reprit la coëffeuse, donnez-moi du poison le plus subtil; ce soir, en coëffant votre rivale, je mêlerai ce poison avec de la couleur bleue, & je peindrai, avec ce mêlange, une mouche sur le menton de la circassienne: le roi y aura à peine porté ses lêvres qu'il expirera. La sultane remit elle-même le poison à la coëffeuse, qui l'employa de la manière qu'elle avoit promis. Par malheur pour elles, un jeune page, caché derrière une portière, avoit entendu tout le plan du noir complot qu'elles avoient formé: il courut pour en avertir le sultan: mais ce prince, qui étoit fort adonné au vin, & qui perdoit souvent la raison, se trouva dans ce moment incapable de rien entendre.

La nuit venue, le sultan se rendit à l'appartement de la belle circassienne; & comme il étoit encore étourdi par les fumées du vin, il s'endormit tout de suite; le page ne sachant plus quel moyen employer pour sauver la vie de son maître, se glissa tout doucement

proche du lit où reposoient le sultan & son amante, & effaça avec le bout de son doigt, qu'il avoit mouillé, la mouche empoisonnée, qui étoit peinte sur le menton de l'esclave.

Le sultan se réveilla dans ce moment-là même. Furieux de voir le page qui avoit osé pénétrer dans ce lieu, & porter une main téméraire sur sa favorite, il se leva, & voulut enfoncer son poignard dans le sein du page.

Celui-ci, effrayé, prit la fuite; le prince hors de lui-même le poursuivit. L'officier dépositaire des rouleaux du derviche, voulut arrêter le monarque en lui présentant le premier rouleau; mais ce prince étoit trop animé; le second n'eut pas plus de vertu : à la vue du troisième, sa colère se calma un peu; il ordonna au page d'approcher sans crainte. Qui t'a rendu si téméraire, lui dit-il, & comment as-tu osé porter une main sacrilège sur ma favorite? Le page raconta la chose comme elle s'étoit passée. L'on fit venir la sultane; elle traita le page d'imposteur. Je me suis apperçue depuis quelque temps, dit-elle au roi, de l'intelligence qui règne entre votre page & votre esclave; comme je connois l'excès de votre passion pour cette perfide, la

crainte de vous affliger m'a empêchée de vous en prévenir : le ciel a ſans doute ménagé ce moment pour couvrir de honte ces deux ingrats, & vous éclairer ſur leur déſordres.

Le ſultan ordonna au page de ſe juſtifier. Il ne me reſte qu'un ſeul moyen, dit-il, de faire éclater mon innocence ; le vaſe dans lequel la coëffeuſe a préparé le poiſon, eſt encore ſur la toilette de la circaſſienne ; que votre majeſté le faſſe apporter par quelqu'un de confiance. Le vaſe fut préſenté au ſultan, qui envoya chercher la coëffeuſe. Dès qu'elle parut, le roi prit lui-même de la liqueur qui étoit dans le vaſe, & en frotta la langue & les lèvres de la coëffeuſe, qui expira ſur le champ. Sa prompte mort juſtifia le page, qui fut récompenſé. La ſultane ſubit la peine que méritoit ſon crime.

Si ce prince, dit Bélar en adreſſant toujours la parole au roi Salar, n'eût pas réprimé ſa colère, il auroit fait périr un innocent, & n'auroit pas tardé lui-même à devenir la victime des embuches de la ſultane.

Cette hiſtoire prouve que les rois, plus que les autres, ſont obligés d'être en garde contre la colère, & qu'ils ne ſauroient trop

réfléchir avant de donner leurs ordres.

J'avoue, dit Salar, que je devois avoir plus de modération, & ne pas condamner Irandoht pour une faute ſi légère ; mais toi, Bélar, toi qui es ſi prudent, devois-tu exécuter un ordre dicté par la colère ? Pourquoi n'as-tu pas tenté de me le faire révoquer ? Comment as-tu pu te résoudre à faire périr une innocente ? Sa vertu, ſa beauté, n'ont pu toucher ton cœur !

Seigneur, répondit le viſir, les jardins de votre majeſté ſont ornés des plus belles fleurs ; faut-il vous affliger ſi fort pour la perte d'une roſe languiſſante & flétrie qui a perdu ſon éclat, tandis que mille autres étalent à vos yeux les plus vives couleurs ?

Tu cherches inutilement à me conſoler, repartit le ſultan ; cette belle roſe faiſoit mes délices ; les autres fleurs, qui ſont dans mes jardins, n'ont ni ſon éclat, ni ſa beauté ; leurs charmes ne font pas ſur moi la même impreſſion : je ne puis te cacher ma douleur ; elle durera autant que ma vie ; tâche de trouver un remède aux maux qui m'accablent.

Je n'en vois aucun, répondit le viſir ; celui qui ſe livre avec impétuoſité à ſon

premier mouvement, éprouve le même malheur qui arriva à une colombe.

LES DEUX COLOMBES,

FABLE.

DEUX colombes, l'une mâle, l'autre femelle, avoient fait leur nid dans l'embrasure d'un vieux mur abandonné. A l'exemple de la fourmi, elles avoient amassé pendant l'été du grain pour subsister durant l'hiver; les grandes chaleurs firent sécher le bled, de manière qu'il paroissoit réduit à la moitié. Le mâle, absent pendant tout cet été, fut étonné à son retour de trouver le grain diminué : il s'imagina que la femelle l'avoit mangé; transporté de colère, il s'élance sur elle & la tue à coups de bec.

L'hiver & ses frimats ne tardèrent pas à venir : l'humidité & les pluies pénétrèrent le grain, & lui rendirent son ancienne grosseur. La colombe reconnut, mais trop tard, son erreur, & versa des larmes inutiles sur la mort de sa compagne.

Bélar, dit le sultan, si ma langue a été

trop prompte à prononcer un arrêt injuste ; ton bras l'a été davantage à l'exécuter. Ta vivacité a causé tous mes malheurs ; je regretterai Irandoht toute ma vie ; elle avoit mille belles qualités que je ne trouverai jamais dans aucune femme. Sire, dit le visir, votre douleur n'égalera jamais ses vertus. Je voulois t'éprouver, lui dit le sultan, en t'ordonnant de faire périr Irandoht ; mais je devois mieux te connoître, & ne pas me reposer sur ta prudence. L'on ne peut bien connoître cinq personnes, reprit le visir, que dans les cinq occasions suivantes. L'homme de courage dans le combat ; les grands dans la colère ; le négociant quand il rend ses comptes ; l'ami dans l'adversité, & l'homme vertueux dans la misère.

Le roi s'entretint encore long-temps avec son ministre sur le même sujet. Le visir, par des réponses hardies & même piquantes, sembloit vouloir lasser la patience du prince, & l'irriter contre lui ; mais le sultan, loin d'être choqué de la hardiesse de Bélar, l'écoutoit avec bonté & lui répondoit avec douceur.

Le visir se prosternant ensuite aux genoux du sultan : J'ai osé, lui dit-il, éprou-

ver votre majeſté, j'ai pouſſé la témèrité juſqu'à vouloir connoître ſi vous étiez corrigé; j'eſpérois que le malheur que vous déplorez vous apprendroit combien la modération & la douceur ſont néceſſaires aux princes.

Bélar, répondit le ſultan, tu ſais que depuis que je ſuis ſur le trône, je m'étois fait une loi d'être toujours égal, modéré; enfin, de ne me laiſſer jamais dominer par l'humeur ou par le caprice. Hélas! qu'il en coûte cher à mon cœur, pour avoir violé une ſeule fois cette loi que je m'étois preſcrite! Comment as-tu pu t'imaginer que tes diſcours m'aient déplu? Je t'avoue que je ſuis ſeul coupable de la mort d'Irandoht; c'eſt l'ordre cruel que je t'ai donné, & non pas ton bras, qui a enfoncé le poignard dans ſon ſein.

Prince, dit le viſir, cet aveu généreux de votre part m'engage à en faire un autre à votre majeſté; je n'ai pas exécuté l'ordre que vous m'aviez donné: Irandoht eſt pleine de vie; vous ne m'accuſerez pas de vous avoir déſobéi.

Cette heureuſe nouvelle combla de joie le ſultan. Tes diſcours, dit-il à Bélar, m'avoient preſque perſuadé de la mort de la

fultane ; ta fageffe & ta prudence me laiffoient, cependant, un refte d'efpoir.

Seigneur, reprit le vifir, avant de vous apprendre ce que j'avois fait, j'ai voulu connoître vos difpofitions : fi elles avoient toujours été les mêmes pour Irandoht que quand vous la condamnâtes, ma main, quoiqu'à regret, auroit alors achevé le trifte facrifice que vous aviez commandé ; mais affuré par votre douleur de la fincérité de vos regrets, j'ai ofé vous avouer que je n'avois pas exécuté vos ordres.

Tu ne m'as jamais mieux fervi, reprit le roi, qu'en me défobéiffant ; cours annoncer à Irandoht que j'ai tout oublié, & engage-la à m'imiter.

Le vifir fe rendit auffi-tôt à fon palais ; après avoir inftruit la fultane des favorables difpofitions du roi à fon égard, il l'emmena avec lui pour la lui préfenter.

Irandoht, en paroiffant devant le fultan, fe jeta à fes genoux. Le fultan la relevant avec bonté : Oublierez-vous, madame, lui dit-il, une faute que j'ai payée bien cher par mes larmes : puiffe mon empreffement à vous plaire en effacer de votre efprit jufqu'à la moindre trace ! votre bonheur & le mien font l'ouvrage du fage Bélar : nous

devons tout à sa rare prudence. Le sultan adressant ensuite la parole au visir : Je ne mets plus de bornes à ma confiance en toi, lui dit-il ; je veux que ton autorité égale la mienne, & que tu paroisses plutôt le collègue que le ministre de ton maître.

Sire, répondit Bélar, vous ne m'avez rien laissé à désirer ; je suis comblé de vos bienfaits ; puissé-je par mon zèle vous en témoigner ma reconnoissance ! J'ose, cependant, demander une grâce à votre majesté ; je la conjure de ne jamais agir avec précipitation dans les affaires ; afin de s'épargner des chagrins.

Le roi le lui promit, & l'assura de ne rien décider sans l'avoir consulté. Il fit ensuite revêtir la sultane & le visir d'une robe de drap d'or. Le reste du jour fut consacré à célébrer cet heureux événement.

Le lendemain, le sultan convoqua son conseil. Les bramins, qui avoient interprêté les songes du prince, eurent ordre de comparoître. Le noir complot qu'ils avoient formé fut découvert ; ils subirent la peine que méritoit un crime aussi atroce.

Cette histoire nous prouve que la modération est la qualité la plus nécessaire à un prince ; elle nous apprend encore, com-

bien il eſt intéreſſant pour un ſouverain de faire le choix d'un bon miniſtre, & de ſe conduire par ſes conſeils.

CHAPITRE XIII.

Sur le danger que courent les princes en accordant leur confiance à ceux qui en ſont indignes.

QUELS hommes ſont dignes d'approcher les rois, demanda Dabchelim à Bidpaï? Hélas! lui répondit le brachmane, ils ne devroient ſe fier qu'à ceux qui ſemblent le moins empreſſés à leur plaire. Un prince établi pour gouverner les hommes doit connoître les hommes; le choix des ſujets eſt la première ſource du bonheur public, & pour les choiſir, il faut les connoître. Les monarques, par cette raiſon, ne ſauroient trop éprouver ceux qu'ils deſtinent à les ſoulager dans les importantes fonctions de la royauté. Comme la religion eſt le principe de toutes les vertus & en même-temps

la baſe de tout bon gouvernement, il faut qu'ils choiſiſſent des miniſtres qui la ſoutiennent encore plus par leurs exemples que par leur autorité. Un miniſtre qui craint dieu, & qui n'a point d'autre crainte, bannit l'injuſtice du royaume qui lui eſt confié. Les peuples heureux béniſſent le prince, premier auteur de leur félicité, par le bon choix qu'il a fait.

Un roi doit ſur-tout éloigner de ſa perſonne ceux qui flattent ſes paſſions, qui encenſent ſes caprices, & qui ſont prêts à tout ſacrifier pour obtenir ſa faveur. Un ſultan d'Alep eut lieu de ſe repentir d'avoir donné ſa confiance à un de ſes ſujets qui en étoit indigne.



LE

LE SULTAN D'ALEP ET LE JOUAILLER,

CONT E.

RUSTEM (c'étoit le nom du ſultan) plongé dans la molleſſe, abandonnoit à ſes viſirs les ſoins pénibles du gouvernement, dont il ſe ſentoit incapable. Les objets du luxe rempliſſoient ſon cœur; il aimoit mieux un jouailler, qui lui fourniſſoit des bijoux bien choiſis, qu'un général qui lui gagnoit des batailles. L'emploi le plus important de la cour étoit celui de jouailler.

Un fils étoit né de la ſultane favorite. Ruſtem, qui avoit confié à ſon jouailler le ſoin de ce qu'il avoit de plus cher, c'eſt-à-dire, ſes pierreries, crut ne pouvoir mieux faire que de lui confier auſſi l'héritier du trône.

Le nouveau gouverneur mit dans l'ame du jeune prince tous les vices qui étoient dans la ſienne, ou plutôt il cultiva les germes de ces vices que tous les hommes por-

ent avec eux, qu'une éducation ſage & de bonnes réflexions peuvent ſeules étouffer.

Le jeune Béhadirchah, à qui rien n'avoit jamais réſiſté, & dont les flatteurs avoient corrompu l'enfance, étoit impétueux, injuſte, avide, ne regardant les hommes qu'il devoit gouverner un jour, que comme un bien qui lui appartenoit, & dont il avoit droit de diſpoſer ſuivant ſon caprice.

Le métier que ſon gouverneur avoit fait avant d'arriver à la cour, lui avoit laiſſé un grand amour pour les pierreries, & cet amour étoit paſſé dans le cœur de l'élève, comme toutes ſes autres inclinations. Sadi (c'étoit le nom du gouverneur) apprit qu'un juif étoit arrivé à Alep avec une riche partie de pierreries; il voulut en faire acheter au jeune prince, & profiter pour lui-même de la circonſtance favorable.

Le juif, arrivé au ſerrail, vit qu'on s'emparoit de ſes pierreries, & que le prix qu'on lui en laiſſoit ne répondoit point à ſes eſpérances : il ſe plaignit de la violence, & réclama ſes diamans. Béhadirchah, peu fait aux contradictions, ordonna que le juif fût mis hors du ſerrail. Ce malheureux, pénétré de l'injuſtice, ſe plaignit amèrement & en termes trop peu meſurés. Le prince,

irrité par ſon barbare gouverneur, fit charger de coups le pauvre juif avec tant de cruauté, qu'il expira ſur la place.

Le bruit de cette action indiſpoſa Ruſtem contre ſon fils & contre ſon gouverneur. Le jeune prince fut relégué dans un château éloigné de la cour. Sadi, chaſſé du palais, voulut ſe préſenter devant ſon élève; mais il n'en reçut que des reproches, & un ordre de s'écarter pour jamais de ſa vue, de peur qu'il ne voulût lui perſuader de nouveaux crimes.

Le malheureux ſe retira tout confus. S'étant engagé la nuit dans une forêt épaiſſe, une de ſes foſſes, que l'on couvre d'une mouſſe légère pour ſervir de piège aux bêtes féroces, trop communes en orient, ſe rencontra ſous ſes pieds : il y tomba entre trois animaux qui augmentèrent ſon effroi, un lion, un ſinge & un ſerpent : notre homme en fut quitte pour la peur que ces horribles hôtes lui firent. L'animal le plus cruel devient doux lorſqu'il ſe ſent priſonnier. Le jour ſurprit Sadi au milieu des réflexions les plus triſtes : il s'attendoit à perdre par la faim la vie que ces animaux lui laiſſoient, lorſqu'il apperçut au haut du précipice un hommes qui lui pa-

roiſſoit touché de ſon ſort. Cette vue lui ayant rendu l'eſpérance, les cris du malheureux déterminèrent le voyageur à lui jeter une corde, au moyen de laquelle il pourroit ſe tirer hors de cet horrible ſéjour.

Le ſinge, plus adroit que l'homme, ſaiſit cet inſtrument favorable, & parut ſur le bord de la foſſe, au lieu de celui que le voyageur attendoit. Vous ne ſerez peut-être pas fâché un jour, lui dit le ſinge, de m'avoir conſervé la vie; les animaux ſavent reconnoître & chérir leur bienfaiteur. Vous voulez ſauver cet homme, qui partageoit ma diſgrace : faſſe le ciel que cet ingrat ne vous faſſe pas repentir de votre généroſité! Ma demeure eſt au pied de cette montagne que vous voyez d'ici: puiſſé-je vous y rencontrer & vous y être utile!

Le voyageur, qui comptoit médiocrement ſur les promeſſes du ſinge, acheva de le tirer par un mouvement de pitié, preſſé de rejeter la corde dans l'eſpérance où il étoit de délivrer ſon ſemblable. A cette ſeconde opération, comme il ſentoit un poids plus conſidérable, il ne douta point que ce ne fût l'homme qui avoit enfin ſaiſi la corde; mais la crinière monſtrueuſe, les dents & les griffes du roi des animaux l'effrayèrent

ſi fort, qu'il penſa laiſſer tomber ce terrible fardeau. Raſſure-toi, lui dit le lion d'une voix douce & fière : que ta frayeur ne nous ſoit pas funeſte à tous deux ; tu acquiers un défenſeur qui n'eſt pas à dédaigner : je puis te conſerver la vie que tu m'as rendue ; ton camarade, qui eſt dans le piège, ne te fera jamais autant de bien. Le voyageur, perſuadé par cette éloquente harangue, redoubla ſes efforts, & réuſſit enfin à tirer le lion hors de la foſſe. Ami, lui dit alors le lion avec un air de protection, ma tanière eſt dans cette forêt, voiſine de la capitale, j'eſpère que nous nous y verrons quelque jour.

Il reſtoit encore deux priſonniers à délivrer : la corde retombée au fond du puits fut entortillée par le ſerpent. Généreux libérateur, dit-il à celui de qui il tenoit la vie, je vais te donner un conſeil que tu ne ſuivras pas ; les ſerpens ont la prudence en partage, & les hommes en manquent quelquefois. J'ai laiſſé au fond de la foſſe le plus grand des ingrats ; je me connois en phyſionomie ; il faut que ce malheureux ait commis quelque crime dont la providence a voulu le punir : abandonne-le à ſa deſtinée, ſi tu ne veux pas te repentir de

de tes bienfaits. Tu m'as l'air d'être un peu facile ; je te promets, foi de ſerpent de te tirer du premier embarras où ta trop grande bonté t'aura fait tomber. Adieu, mon domicile eſt le long des murs de la ville : profite de mon avis, & compte ſur la reconnoiſſance d'un animal trop éclairé pour être ingrat.

Le voyageur étoit trop humain pour ſuivre un conſeil, peut-être utile : il jeta la corde pour la quatrième fois, & le malheureux Sadi l'ayant enfin ſaiſie, ſe vit ſauvé contre toute eſpérance. Il eſt inutile de peindre les tranſports de joie, l'effuſion de reconnoiſſance qu'il montra à ſon libérateur ; il promit beaucoup plus que n'avoient fait ceux qui avoient été délivrés avant lui. En embraſſant le voyageur avec des larmes de tendreſſe, il commença (pour prix d'un ſi important ſervice) par le tromper.

L'hiſtoire de Sadi étoit en effet trop humiliante pour qu'il ôsât la raconter dans l'exacte vérité : il ſe dit bien diſgracié de la cour & déchu du faite de la fortune ; mais il ſe garda bien d'en expliquer les motifs. Sadi ne parla que de l'ingratitude des grands, de l'injuſtice dont ils ſe ren-

dent ſans ceſſe coupables ; il répéta au voyageur qu'il étoit un de ces exemples faits pour apprendre aux hommes qu'il ne faut pas s'attacher aux princes, & il mit dans ſes diſcours un appareil de morale & de vertu, qui fit que le bon voyageur crut avoir ſauvé un ſage. Je demeure dans le fauxbourg de la ville, lui dit Sadi, je vous offre un aſyle dans ma pauvre retraite.

Le voyageur s'étoit propoſé un autre but : il alloit aux Indes pour y employer quelqu'argent à l'achat de pluſieurs marchandiſes ; il continua ſa route avec la ſatisfaction intérieure que cauſe toujours une bonne action. Arrivé aux Indes, tout lui fut favorable ; ſon argent bien employé tripla en peu de temps. Devenu riche plutôt qu'il ne l'avoit eſpéré, il eut envie de revoir ſa patrie, il reprend la même route, & traverſant la forêt dans laquelle il avoit ſauvé, peu d'années auparavant, ces malheureux pris dans le piège, il ſe rappela avec plaiſir les beaux diſcours du reconnoiſſant Sadi. Les trois animaux n'avoient fait que peu d'impreſſion ſur lui ; il leur ſavoit gré ſeulement de n'avoir pas dévoré le bienfaiteur auquel ils devoient la vie. Comme il étoit tout plein de ces ré-

flexions, d'autres animaux beaucoup plus féroces l'environnent : c'étoit des voleurs ; ils faififfent le malheureux négociant, le font defcendre de fon cheval, le dépouillent, & ils fe préparoient à lui ôter la vie, lorfque l'un d'eux repréfenta aux autres que ce crime étoit tout-à-fait inutile. On garotte au pied d'un arbre l'infortuné voyageur, qui demeure expofé aux injures de l'air. Les brigansd s'enfoncent dans la forêt, & ne lui laiffent d'autre reffource que la mort, qu'il ne voyoit pas affez prochaine.

Les cris plaintifs que la douleur lui arrachoit, frappèrent les oreilles du grand finge, qui vivoit à quelque diftance de ce lieu. L'animal accourt, & reconnoit fon libérateur dans un état auffi trifte que celui dont il l'avoit tiré autrefois. D'abord il déchire avec fes mains & fes dents les liens qui attachoient Ahmed (c'étoit le nom du voyageur) : il le réchauffe par fes embraffades, & ayant appris fon malheur, il le conduit dans une grotte, où quelques fruits fauvages appaisèrent la faim d'Ahmed, qui n'avoit pas mangé depuis long-temps. Le récit de fa trifte aventure attendrit le cœur de l'animal reconnoiffant. L'habitude qu'il avoit dans cette forêt lui avoit fait découvrir, plu-

ſieurs jours auparavant, le repaire de ces brigands, qui avoient dépouillé ſon ami : il vole vers eux avec l'adreſſe & la légèreté dont cet animal eſt capable ; il les ſurprend endormis, dans la ſécurité de coupables qui croient n'avoir point de châtiment à craindre.

Notre ſinge apperçoit des ſacs, & leur peſanteur lui apprend qu'ils ſont pleins d'or, il ſe charge avec plaiſir d'un fardeau que la reconnoiſſance lui rendoit léger : i traîne des habits qu'il crut être ceux de ſon hôte, & il arrive à la grotte avec la joie qu'inſpire une action généreuſe. Ahmed ayant recouvré ſa fortune, remercia le ſinge, & voulut continuer ſon chemin.

Il s'étonnoit en lui-même d'avoir trouvé un ſinge ſi bienfaiſant, & ſe reprochoit de très-bonne foi le peu de cas qu'il avoit toujours fait de cette eſpèce, lorſqu'un lion terrible parut à ſa vue ; il étoit déjà glacé de crainte : mais au lieu de rugiſſemens, il entendit ces douces paroles ſortir de la redoutable gueule du roi des animaux : Viens, mon ami, viens, mon libérateur : c'eſt toi qui m'as ſauvé la vie ; je veux toujours t'en marquer ma reconnoiſſance : allons dans mon antre, tu t'y repoſeras avec moi.

Les procèdés du ſinge avoient un peu raccommodé Ahmed avec les bêtes ; quelqu'effroi que pût lui cauſer la ſociété d'un lion, il eſpéra que le roi des animaux ne ſeroit pas moins généreux qu'un ſinge ; & , tant pour amuſer ſa majeſté, que pour lui fournir un bon exemple, il lui raconta naïvement la manière noble dont le ſinge en avoit agi avec lui. Le lion trouva l'action très-belle ; il réfléchit à part-lui, qu'il ne lui convenoit pas d'être moins généreux qu'un de ſes plus foibles ſujets ; & ayant fait donner parole à ſon hôte qu'il ne ſortiroit pas du lieu de ſa demeure avant ſon retour, il ſe mit en quête.

Le château dans lequel le roi d'Alep avoit relégué Béhadirchah ſon fils n'étoit pas éloigné de cette forêt. Ce prince infortuné, qui n'avoit qu'un fort petit nombre de domeſtiques, ſe promenoit ſouvent ſeul dans un parc environné de murs très-bas. Son goût pour les pierreries n'étoit pas diminué ; il portoit ſans ceſſe un turban orné d'aigrettes ; c'étoit la ſeule choſe qui lui reſtoit de ſon ancienne proſpérité. Le lion ayant apperçu cette magnificence, vit deux profits à faire en croquant le fils du potentat, un fort bon déjeûner pour lui, & un préſent conſi-

dérable pour l'hôte qu'il avoit laissé dans son antre. Le prince des animaux s'étant élancé sur le prince des hommes, la victoire ne fut pas long-temps douteuse. La providence, qui vengeoit la mort injuste du juif, par les griffes du lion, destinoit au pauvre voyageur la belle aigrette du fils du roi, que le lion apporta à son ami avec joie.

Ahmed, comblé des bienfaits de celui qui lui avoit fait tant de peur, dirige ses pas vers la ville, où il espéroit trouver son ami Sadi, dont il attendoit au moins de bons conseils; en effet, puisque les animaux payoient si magnifiquement les services, que devoient faire les hommes?

Il entre dans la ville vers la pointe du jour. La nouvelle de la mort du prince y étoit déjà parvenue. On avoit trouvé dans le parc du lieu de son exil, du sang, & les restes d'un corps humain déchiré. Le malheureux Béhadirchah avoit-il été la proie des bêtes féroces ou des brigands, qui auroient soustrait une partie de son corps pour déguiser leur crime? Voilà ce qui occupoit toute la ville, ce qui étoit le sujet de toutes les conversations, & sur quoi chacun prenoit parti, sans qu'on pût soupçonner le vrai, encore moins le connoître.

Auſſitôt qu'Ahmed fut arrivé dans le logis de ſon ami, après le témoignage de ſes premiers tranſports, le voyageur raconta ſes étonnantes aventures. Un ſinge lui a rendu ſes biens ravis par des brigands. Un lion, plus magnifique que tous les potentats, lui a donné une aigrette digne d'orner le turban du commandeur des vrais croyans. L'infortuné voyageur ne prévoyoit pas les maux que devoit lui cauſer cette fatale aigrette; il ignoroit qu'elle eût appartenu au fils du roi, & qu'elle avoit été la cauſe de la fin tragique de ce prince. Comme ce préſent ineſtimable étoit de difficile défaite, Ahmed conſulte ſon ami pour ſavoir ce qu'il fera de tant de richeſſes; il le conjure de lui faire trouver le prix de ſes pierreries, qu'il veût partager avec lui.

Sadi reconnut facilement les diamans que lui-même avoit montés. Voilà l'aigrette du prince dont on pleure la perte, dit-il en lui-même; quelle récompenſe à eſpérer pour le dénonciateur qui donnera des nouvelles au monarque, & qui ſervira ſa vengeance contre le meurtrier, ou tout au moins contre le complice du meurtre de ſon fils! Après avoir embraſſé tendrement ſon libérateur & avoir rempli à ſon égard les premiers devoirs

de l'hoſpitalité, comme le voyageur ſe livroit au ſommeil dans le ſein de la confiance, le perfide jouailler ſe prépare à exécuter l'affreux deſſein qu'il a conçu; il n'eſt pas effrayé de l'atrocité du crime dont il va ſe rendre coupable; il compte pour rien de ſacrifier celui qui l'a ſauvé, pourvu qu'il puiſſe recouvrer ſa première faveur. Il accourt au ſerrail du ſultan, pour lui annoncer qu'il croit tenir le meurtrier de ſon fils. Voilà, dit-il, la dépouille de celui que vous avez ſi rigoureuſement châtié & que vous pleurez maintenant. Cette aigrette appartenoit au prince; je la connois: c'eſt moi qui l'ai montée; celui qui me l'a confiée, & que je tiens en ma puiſſance, eſt ſans doute le meurtrier du prince, ou le complice de ceux qui l'ont aſſaſſiné.

Le ſultan ſe fit auſſi-tôt amener le prétendu coupable. L'infortuné voyageur, qui ignoroit le crime dont on l'accuſoit, parut devant le prince, le trouble & la confuſion peinte ſur le viſage: il apperçut ſon perfide ami; & ſoupçonnant qu'il étoit la cauſe de ſon malheur; reconnoiſſant alors, mais trop tard, la ſageſſe des conſeils du ſinge, du lion & du ſerpent: Je mérite, s'écria-t-il, le ſort qui m'eſt préparé.

Le ſultan, qui ignoroit le véritable ſens de ces paroles, les prit pour un aveu du coupable, à qui la vérité échappoit malgré lui : il le condamna à être promené ſur un âne par toute la ville, & à être renfermé enſuite dans une affreuſe priſon. Son exécution fut différée juſqu'à ce qu'on eut terminé les obſèques de Béhadirchah.

L'infortuné voyageur, après avoir été donné en ſpectacle à tout le peuple, fut jeté dans un noir cachot, où il eut tout le temps de réflêchir ſur ſon malheur & ſur ce qui l'avoit entraîné. Le ſerpent, qui avoit veillé attentivement ſur le ſort de ſon libérateur, qui avoit été témoin de ſon ignominie, qui connoiſſoit le traitre qui en étoit la cauſe, & qui avoit autant d'envie de le punir que de ſauver Ahmed, pénétra facilement dans ſa priſon. Ne t'avois-je pas prévenu, lui dit-il, que l'homme eſt le plus ingrat de tous les animaux, & qui rend le mal pour le bien ? Je m'étois bien douté que l'ingrat, que tu ſauvois malgré moi, ſeroit un jour la cauſe de ta perte, & j'avois prévu dès-lors une partie des maux auxquels tu es maintenant en proie, pour n'avoir pas écouté des conſeils dictés par la ſageſſe & par l'amitié.

Cruel ami, s'écria l'infortuné Ahmed, qui reconnut la voix du ſerpent, mon malheur n'eſt-il pas aſſez grand, ſans chercher encore à l'augmenter par tes reproches amers? ſonge plutôt à faire éclater mon innocence & à me tirer, s'il eſt poſſible, de l'état affreux où je ſuis.

Je t'ai promis, lui repartit le ſerpent, de réparer tes imprudences; je ſuis fidèle à mes engagemens: tu n'as pas voulu me croire; mais il eſt temps que tu me donnes toute ta confiance: je ſerai peut-être plus adroit que le ſcélérat qui a voulu te perdre. Prends cette herbe: elle ſeule a la vertu de guérir le poiſon que je viens d'inſinuer dans les veines de la ſultane favorite; le monarque eſt en proie à la plus vive douleur; toi ſeul peux maintenant l'appaiſer: on oubliera bientôt tes prétendus crimes. Chez vous autres hommes, celui qui ſait être utile eſt toujours innocent; vante-toi bien fort de tes talens; c'eſt le moyen de réuſſir; applique ton herbe, & tu verras bientôt des miracles.

Il étoit temps d'être docile, & Ahmed profita volontiers des conſeils & du remède. Auſſitôt qu'on eût appris à la cour qu'un priſonnier connoiſſoit des herbes efficaces con-

tre le venin des ferpens, ce prifonnier fut conduit dans l'appartement de la reine : le premier appareil appliqué fur la plaie la guérit prefqu'à l'inftant. Seigneur, dit alors Ahmed au fultan, la princeffe ne fe reffentira plus des maux qu'elle a foufferts, & fa vie eft déformais en fûreté ; mais je fuis à la veille de terminer la mienne dans des fupplices affreux que je n'ai point mérités; vous êtes trop équitable pour faire périr un innocent. Je ne fuis point le meurtrier de votre fils ; le monftre Sadi a empoifonné fon enfance ; c'eft lui qui a entraîné le jeune prince dans votre difgrace par les pernicieux confeils qu'il lui a donnés ; vous connoîtrez le cœur de ce fcélérat, lorfque je vous aurai prouvé qu'il eft le plus ingrat de tous les hommes. Alors il raconta au fultan l'aventure de la foffe, & tout ce qui avoit fuivi.

Le fultan, convaincu par le recit d'Ahmed de fon innocence & des crimes de Sadi, ordonna qu'on lui fît fouffrir le tourment que devoit fubir celui qui avoit été condamné fur la fauffe dépofition de cet infâme délateur. Le perfide, qui ignoroit ce qui fe paffoit au ferrail, attendoit avec impatience le fuccès de fa noire trahifon; il

ſe flattoit de rentrer dans la faveur du roi, & il formoit déjà de vaſtes projets d'ambition, lorſqu'au lieu des grandeurs chimériques dont il ſe repaiſſoit l'eſprit, il ſe vit conduire ſur l'échafaud, où il termina dans les tourmens ſa vie criminelle.

Cette hiſtoire, ſeigneur, pourſuivit le brachmane, en adreſſant la parole à Dabchelim, renferme une leçon importante pour les ſouverains; elle leur apprend combien il eſt dangereux pour eux d'accorder leur confiance à des hommes qui ont le cœur pervers & l'eſprit corrompu.



CHAPITRE XIV.

Sur la différence de la destinée des hommes.

POURQUOI le sage, dit Dabchelim à Bidpaï, gémit-il presque toujours dans l'affliction & dans la misère, tandis que le plus souvent, l'insensé vit environné de gloire, de plaisirs & d'abondance ? La sagesse, qui est le partage du premier, ne peut lui faire prévoir ni éviter les maux qui l'environnent : & le second, malgré son imprudence, jouït d'un bonheur constant. Sire, répondit le brachmane, dieu seul est le souverain dispensateur des biens & des maux ; les hommes doivent subir leur destinée, telle qu'elle est écrite avec la plume (3) divine sur la tablette (4) sacrée des décrets éternels ; rien ne peut déranger l'ordre des événemens tracés sur cette tablette merveilleuse, qui est suspendue au milieu du septième ciel.

L'histoire que je vais raconter à votre majesté servira de preuve à ce que j'avance.

ASFENDIAR, PRINCE GREC,

ET SES COMPAGNONS DE VOYAGE,

CONTE.

ASFENDIAR, fils puîné d'un roi de Grèce, montra dès ſa plus tendre jeuneſſe un caractère réfléchi & un eſprit méditatif, qui fit craindre à ſon père que ce prince, né à côté du trône, ne voulût s'y placer au préjudice de l'héritier préſomptif.

Ce roi n'étoit pas aſſez cruel pour faire mourir ſon fils, qui n'étoit coupable d'aucun crime; mais comme il ne ſe ſentoit aucune inclination pour lui, dans la crainte qu'Aſfendiar ne devînt un uſurpateur, il l'éloigna, non-ſeulement de ſon palais, mais même de ſes états; il pouſſa la dureté juſqu'à ne lui donner aucun ſecours pour ſa ſubſiſtance, l'abandonnant aux ſoins de la providence, qui veille ſur les malheureux.

Une diſgrace ſi peu méritée, loin d'abattre le jeune prince, ne l'étonna même pas: perſuadé, par l'étude profonde qu'il avoit

faite de la loi de Mahomet, de cette fatalité (5) à laquelle rien ne peut réſiſter, & qui entraîne les événemens ſans que la prudence humaine puiſſe en déranger le cours, il réſolut de s'y ſoumettre.

Il marchoit ſans deſſein, rêvant à ſon malheur, lorſqu'il rencontra un jeune homme d'une rare beauté, & dont la politeſſe égaloit la bonne mine. Cet inconnu, prévenu lui-même par l'extérieur du prince, lui demanda la permiſſion de voyager avec lui.

La néceſſité, l'occaſion, la conformité de fortune unirent tellement ces deux jeunes aventuriers, qu'en moins d'un jour ils prirent l'un pour l'autre une entière confiance. Un troiſième voyageur ſe joignit à eux le lendemain; c'étoit le fils d'un négociant, qui paroiſſoit bien inſtruit dans la profeſſion de ſon père. La converſation du nouveau venu plut à nos voyageurs, qui l'aſſocièrent volontiers à leur fortune.

Un homme de la campagne, fort & vigoureux, qu'ils rencontrèrent le troiſième jour, leur ayant dit qu'il alloit chercher du travail dans la ville de Laodicée, dont ils commençoient à s'approcher, les trois pélerins l'admirent dans leur ſociété, qui, juſqu'à ce moment, n'étoit pas bien pécunieuſe, le peu

d'argent que cette petite troupe avoit pu raſſembler, ayant été bientôt épuiſé par ſes beſoins.

Voici l'inſtant, dit le payſan à ſes compagnons, d'employer le talent que le ciel a départi à chacun de nous, ſi nous ne voulons pas devenir les triſtes victimes de la misère.

Mes amis, repartit Asfendiar, pourquoi nous inquiéter d'un avenir que nous ne pouvons ni prévoir, ni changer ? Notre ſort eſt tracé ſur la tablette divine qui eſt ſuſpendue au milieu du ſeptième ciel. Si la providence nous a deſtiné quelque bien, nous en deviendrons les tranquilles poſſeſſeurs ſans aucune peine, ni ſans aucun travail ; mais ſi elle a décidé que l'indigence ſeroit notre partage, tous nos efforts ſeront impuiſſans, & rien ne pourra lui faire révoquer ſes décrets.

Le jeune homme prenant la parole, combattit le ſentiment du prince, & ſoutint qu'une figure aimable étoit un des moyens le plus avantageux pour réuſſir dans le monde. Vous nous faites-là l'éloge d'un avantage bien fragile, repartit le négociant ; la beauté eſt un capital qui échappe promptement des mains de celui qui le poſsède, & dont le revenu eſt fort incertain ; mais le génie eſt

ſa véritable ſource des richeſſes. Celui-là ſeul peut fixer l'inconſtance de la fortune, qui réunit la prudence & l'activité avec une profonde connoiſſance des affaires.

Et moi, je prétends, dit l'homme de la campagne, que quiconque a des bras & veut en faire uſage, eſt sûr de ne point mourir de faim. Le travail eſt la reſſource la plus aſſurée contre l'indigence; toutes les autres ſont incertaines.

Asfendiar vit avec chagrin que ſes compagnons ſe repoſoient ſur leurs talens plutôt que ſur la providence: il n'oublia rien pour les faire revenir de cette erreur, & leur cita pluſieurs paſſages de l'alcoran. Le payſan entendoit peu des matières auſſi ſublimes; il avoit faim, & il ſavoit que celui qui parloit ſi bien n'avoit pas de quoi dîner.

Pendant le beau diſcours du fils du roi, notre ruſtre alla dans une forêt voiſine recueillir des bois morts qu'il voyoit en aſſez grande abondance; le vigoureux payſan ramaſſa de ſes mains & lia pluſieurs fagots, & les porta ſur ſon dos à la ville, dont il étoit fort près; il en fit quelqu'argent, avec lequel il acheta des vivres, qui réjouïrent fort la petite troupe philoſophique, & notre homme

eut l'avantage de nourrir ceux qui croyoient avoir bien plus d'eſprit que lui.

Le jeune homme, ſi bien fait, voulut à ſon tour être utile à ſes camarades; il alla à la ville, & comme il rêvoit aux moyens de mettre à profit ce qu'il pouvoit avoir de talens, une vieille l'appela & lui dit qu'une femme riche, qui l'avoit apperçu d'une jalouſie, déſiroit beaucoup de s'entretenir avec lui. Notre indigent n'étoit pas dans une poſition à ſe refuſer à une aventure; il ſe laiſſe conduire: il plaît, il enchante, &, comblé des bienfaits de ſon amante, il revole vers ſes compagnons avec des proviſions plus abondantes que celles fournies par le payſan.

Le fils du négociant, qui avoit entretenu la ſociété des grandes vues de commerce & des moyens les plus efficaces pour faire fortune, étoit honteux dans le fond de ſon cœur d'avoir été juſqu'alors ſi peu utile: réſolu de ſervir ſes camarades à ſa manière, il emprunte quelques pièces de monnoie du jeune homme.

Avec ce foible ſecours, notre négociant ſut s'en procurer de plus grands. Arrivé droit au port de Laodicée, il apperçoit un vaiſſeau qui venoit de jeter l'ancre; il s'étoit

informé quelles marchandiſes étoient devenues les plus rares : Il avoit appris que les oliviers étant preſque tous morts cette année, l'huile étoit prête à manquer ; ce vaiſſeau, heureuſement chargé de cette denrée, étoit attendu avec la plus grande impatience.

Notre jeune homme ſe preſſe de parler au patron. Il n'étoit pas connu ; mais ſon induſtrie ſuppléa au crédit. Je ſuis, lui dit-il, l'aſſocié d'Ibrahim, le plus fameux négociant de cette ville : il m'envoie vous dire qu'il faut que vous nous abandonniez toutes vos huiles pour faire un nouveau chargement. Il eſt juſte que vous profitiez de la rareté de cette denrée ; nous vous en donnerons par meſure deux drachmes d'or de plus que l'année paſſée ; voilà des arrhes, écrivez le nom d'Ibrahim & le mien.

Le marché conclu, l'aventurier courut chez Ibrahim. Seigneur, lui dit-il en l'abordant, un homme que vous ne connoiſſez pas vient vous offrir plus de bien que vos meilleurs amis n'ont jamais pu vous en faire. J'ai ſu que vous n'aviez plus d'huile dans vos magaſins, & j'ai cru vous ſervir en arrêtant à un prix modique, ſous votre nom, toutes celles qui viennent d'arriver. Ibrahim enchanté ratifie le marché conclu ; ils vont

ensemble au port, & montent sur le vaisseau qu'une foule de marchands entouroient, & qui virent avec douleur qu'on les avoit prévenus.

Ibrahim paya fidèlement le patron, & récompensa l'industrieux courtier, qui, bien content d'une telle aubaine, courut porter à ses camarades le fruit précieux de son industrie.

Amis, dit le fils du roi, vous avez été tous trois fort heureux, chacun dans son genre; mais vous vous trompez bien fort, si vous croyez avoir fait autre chose qu'exécuter les décrets de la providence, qui conduit tout ceci: nous sommes des instrumens aveugles; j'ai moins de talens que vous trois; mais qui sait ce que le grand ouvrier veut faire de moi? J'irai demain à la ville, résigné entièrement au sort qui m'y attend.

Dès le lendemain, après avoir fait une ardente prière à celui qui gouverne tout si sagement, le fils du monarque se met en marche sous la conduite de son étoile; il entre dans Laodicée, & le premier mot qu'il entend: Notre sultan vient de mourir, & nous n'avons aucun rejeton d'un si bon maître: qui nous gouvernera sagement comme lui? Le deuil paroissoit aussi sincère que

général ; chacun pleuroit, s'arrachoit les cheveux, déchiroit ſes vêtemens à la manière de l'orient.

Asfendiar écoutoit avec avidité ; & comme il n'étoit pas affligé, il ne ſe croyoit pas obligé de verſer des larmes. L'air froid & curieux de cet étranger déplut aux ſerviteurs du bon monarque, & rendit bientôt Asfendiar ſuſpect. La douleur eſt injuſte ; il fut pris pour un eſpion : on le chargea de fers, au moment où le corps du ſultan étoit porté vers ſa ſépulture. La providence, que l'étranger réclamoit toujours, le conduiſit vers le plus noir des cachots, où il fut oublié plus de deux jours ſans qu'on lui apportât de nourriture.

Le pauvre prince ſe diſoit en lui-même que dieu, qui emploie ſi utilement les inſtrumens qu'il veut choiſir, briſe ſouvent ceux qu'il juge inutiles. Il ſupportoit ſon malheur avec un reſte de courage philoſophique, que ſon eſtomac ſouffrant étoit prêt à démentir, lorſqu'il entendit marcher vers ſa priſon des hommes, qui lui ordonnèrent de paroître au divan.

Asfendiar ſuivoit ſes gardes, réſigné à la mort, qu'il avoit déjà vue de près. Les grands d'Antioche, aſſemblés dans la chambre du

trône, n'étoient pas d'accord ſur le choix de celui qui devoit le remplir. L'un d'eux, effrayé des ſuites d'une guerre civile, leur avoit repréſenté que l'ennemi entretenoit des eſpions dans la ville; qu'un de ces eſpions étoit dans les fers, que pluſieurs autres pouvoient être échappés à la vigilance des miniſtres, & que les nouvelles qu'ils feroient paſſer à leur maître, deviendroient ſans doute funeſtes à la patrie. Les grands, intimidés par ce recit, avoient voulu interroger l'eſpion arrêté, & voilà pourquoi Asfendiar étoit introduit dans l'aſſemblée.

Ce prince ne déguiſa ni ſon nom, ni ſa naiſſance, ni les raiſons qui l'avoient fait ſortir de ſa patrie, ni ſes aventures, ni les réflexions qui les avoient occaſionnées. Asfendiar s'énonçoit avec beaucoup de nobleſſe & d'éloquence. La naïveté de ſon récit, ſa conſtance, ſa confiance dans l'être ſuprême, la ſageſſe de ſes diſcours, la rigueur de ſon ſort, & la pureté de ſa conduite émurent les aſſiſtans. Pluſieurs reconnurent ſes traits, qu'ils avoient vus à la cour de ſon père. Dans l'embarras où tous étoient de choiſir un de leurs égaux pour leur maître, ils convinrent preſqu'unanimé-

ment d'élire Asfendiar. Le ciel, ſans doute, s'écrièrent-ils, nous a envoyé cet étranger pour terminer nos différens; celui-là ſeul eſt digne de régner ſur nous, qui, iſſu d'un ſang royal, a les vertus de ſes ancêtres à imiter & leurs traces à ſuivre. Les malheurs qu'a eſſuyés ce jeune prince, l'expérience qu'ils lui ont donnée, ſon air noble & majeſtueux, tout nous préſage qu'il ſera un grand roi, uniquement occupé du bonheur & de la gloire de ſes ſujets.

Toute l'aſſemblée, à ce diſcours, le reconnut pour ſouverain, & il paſſa, dans un inſtant, de la priſon ſur le trône. On prépara précipitamment le couronnement d'Asfendiar; on le revêtit d'une robe précieuſe; & l'ayant fait monter ſur un éléphant blanc, ſuivant l'uſage conſacré, on promena le nouveau monarque dans les principales rues de la ville, pour l'expoſer au reſpect, preſqu'à l'adoration de ſes nouveaux ſujets.

Trois jours s'étoient paſſés depuis qu'Asfendiar avoit quitté ſes compagnons d'infortune. Ceux-ci, qui aimoient le fils du monarque, & qui craignirent pour un étranger ſans reſſource, les traitemens que leur camarade avoit effectivement eſſuyés d'a-

bord, s'étoient tranſportés à la ville, pleins de la plus vive inquiétude.

Ils apprirent à leur arrivée qu'on avoit proclamé un nouveau ſultan. Ils eſpéroient qu'un jour de couronnement ſeroit un jour de grâce pour tous les malheureux. Comme Asfendiar parcouroit ſur l'éléphant blanc la principale rue d'Antioche, les trois étrangers oſèrent attacher ſur lui leurs regards.

Leur camarade, tout monarque qu'il étoit devenu, daigna les reconnoître; il les fit approcher avant qu'ils fuſſent revenus de leur extrême ſurpriſe. Voici, mes amis, leur dit-il au milieu de tout le peuple, un des plus grands effets de la providence; croyez-vous que ce ſoit moi qui me ſois fait ſultan de Laodicée? & quand je verſerai ſur vous les bienfaits que vous doit ma reconnoiſſance, croyez-vous tenir de moi ce que le tout-puiſſant vous a réſervé? Nous ſommes tous les eſclaves de l'être ſuprême; mais aucun de nous ne ſait le ſort qui lui eſt réſervé. En effet, ce prince laiſſa agir en lui la providence, qui avoit réſolu d'en faire un des meilleurs monarques du monde entier. Il combla de biens ſes compagnons de miſère, & il fit le bonheur de ſon

ſon peuple par un gouvernement ſage & éclairé.

Seigneur, pourſuivit Bidpaï, en adreſſant la parole à Dabchelim, cette hiſtoire doit diſſiper vos doutes, & vous convaincre que perſonne ne peut éviter ſa deſtinée.

Tel eſt, grand prince, le teſtament en forme d'inſtruction du roi Houſehenk. Les quatorze maximes qu'il renferme doivent ſervir de règle à tous les monarques, qui veulent rendre leurs ſujets heureux.

Que ne vous dois-je pas! dit le ſultan Dabchelim au brachmane Bidpaï. Vous m'avez révélé les miſtères de la plus profonde ſageſſe. Les ténèbres qui m'environnoient ſe ſont diſſipées, & vous avez fait luïre à mes yeux la pure lumière de la vérité: en peignant la vertu & le bonheur de ceux qui la cultivent, vous lui prêtez de nouveaux charmes & vous la faites aimer. Le crime quand vous en tracez les excès, & les malheurs qui en ſont la ſuite, devient en horreur. Les ſages inſtructions que vous m'avez données ne ſortiront jamais de ma mémoire; elles feront déſormais la règle de ma conduite pour le gouvernement de mon royaume.

Le ſultan Dabchelim, les larmes aux

yeux, prit congé de Bidpaï, qui n'étoit pas moins attendri. Ce prince, de retour dans ſes états, fut fidèle à la promeſſe qu'il avoit faite au brachmane; la juſtice & la douceur de ſon règne rendirent ſon nom célèbre dans tout l'orient.

Vous venez d'entendre, dit le grand-viſir Hodjeſté-Rai, (*) au ſultan Humaioun-fal, l'hiſtoire de Dabchelim & de Bidpaï, & les entretiens qu'eurent enſemble ces deux ſages.

Viſir, répondit le ſultan, je déſirois depuis long-temps d'apprendre l'hiſtoire que vous venez de me raconter, elle renferme les maximes de la plus haute ſageſſe, & les règles de la plus ſaine politique. Heureux le monarque fidèle, qui aime à ſe conduire par ces maximes! plus heureux les peuples qui obéiront à un pareil monarque!

Humaioun-fal, éclairé par les leçons de Bidpaï, gouverna ſes peuples avec une équité & une douceur qui lui gagnèrent tous les cœurs, & ſa mémoire ne devint pas moins célèbre en orient que celle de Rai-Dabchelim.

(*) *Voyez* Aventure d'Humaioun-fal, *Tome XVII*, *page* 1.

NOTES.

(1) *NOUCHIREVAN.* Benkobad, furnommé Kifra par les arabes, & Khofrou par les perfans. C'eft Khofroès, premier du nom, qui étoit fils de Cobadès fon prédéceffeur, roi de la quatrième dynaftie de Perfe, nommé des Saffanides ou des Khofroès.

Ce prince régnoit en Perfe, fous l'empire de Juftin premier, & prit fur lui les villes d'Edeffe en Méfopotamie, d'Antioche & d'Apamée en Syrie; & fous l'empire de Juftinien, celles de Raca & de Dara en Méfopotamie, avec celle d'Alep en Syrie. Il tranfporta les habitans de la ville d'Antioche en Babylone, & il leur bâtit une nouvelle ville, qu'il nomma Antioche, & qui porte aujourd'hui le nom Dalmahouzat. Il fit la paix avec Juftinien l'an vingt huit de l'empire de ce prince, felon les hiftoriens orientaux.

Les Haithelah, que nos anciens géographes appellent *Indofcythæ*, peuples qui habitent les provinces de Kandahar, de Thebet & de Barantolah, après avoir fecouru Cobad, père de Nouchirevan, & l'avoir rétabli dans fes états dont il avoit été dépouillé, voulurent fe maintenir par force dans les provinces de Perfe; mais Nouchirevan les en chaffa, & les contraignit de repaffer la montagne de Paropanifus, d'où ils étoient fortis.

Après cette expédition, Nouchirevan pouffa dans la douzième année de fon règne fes armes contre le khakan, ou empereur des turcs orientaux, qui régnoit dans les provinces Tranfoxanes, & l'obligea à

lui demander la paix, qu'il ne lui accorda qu'en prenant sa fille en mariage. Puis, retournant dans ses états, il appaisa les troubles du Tharbarestan, qui est l'Hircanie, où quelques princes de ses vassaux faisoient difficulté de lui payer le tribut.

Il joignit aussi à ses états les provinces du Cablestan & du Zablestan vers les Indes; de telle sorte que l'empire de ce grand monarque s'étendoit depuis la ville de Farganah, dans la Transoxane, jusqu'en Arabie & en Egypte, en tirant du septentrion au midi; & depuis le fleuve Indus jusqu'aux villes maritimes de la Syrie, de l'orient à l'occident. Après avoir terminé toutes ces grandes conquêtes, il vint se délasser de ses travaux en sa ville de Madain, où il reçut des ambassadeurs de la part des plus grands princes du monde.

Ces ambassadeurs lui firent, au nom de leurs maîtres, de très-riches présens, tant en armes, étoffes précieuses, pierreries & parfums, qu'en esclaves de l'un & de l'autre sexe, qui étoient tous d'une rare beauté. Le roi des Indes lui fit présent de dix quintaux d'aloës, qui se fondoit dans le feu comme de la cire, & qui exhaloit une odeur qui surpassoit en douceur tous les autres parfums; & parmi les esclaves qu'on lui envoya, il se trouva une fille haute de sept coudées, dont les bottines arrivoient jusqu'au menton d'une femme ordinaire. On admiroit aussi, parmi les étoffes précieuses, un tapis fait de la peau d'un seul serpent d'une grandeur extraordinaire, plus fin & plus doux que s'il eut été de soie.

Ce fut aussi sous le règne de Nouchirevan, que le fameux livre, intitulé: *Humaiounnamé*, le livre auguste ou royal, (c'est celui dont nous donnons la traduction) fut apporté des indes en Perse. L'on dit que le jeu que les persans appellent *nerd*, espèce de jeu de

dames ou de trictrac, fut aussi introduit sous le règne de ce prince ; quoique plusieurs veuillent qu'Ardeschir ou Artaxerxès, autre roi de Perse plus ancien, en ait été l'inventeur, & que c'est pour cette raison que l'on appelle encore aujourd'hui ce jeu Nedschir, en abrégeant le nom de Nerdardeschir.

Mirkoud & Khoudemir, qui ont écrit fort au long l'histoire du règne de Nouchirevan, disent que la femme de ce grand roi étoit chrétienne, & qu'il ne fut jamais au pouvoir de son mari de lui faire quitter sa religion, pour embrasser celle de Zoroastre qu'il professoit. Cette princesse accoucha d'un fils, qui fut nommé Nouschizad, lequel étant arrivé à l'âge de discrétion, fut instruit par sa mère dans le christianisme, & méprisa le magisme, qui étoit pour lors la religion générale des persans.

Nouchirevan, irrité du choix que son fils avoit fait, & ne pouvant le réduire en aucune manière au culte du feu & des astres, qui étoit la religion de ses ancêtres, le fit enfermer dans une étroite prison.

Dans le temps que Nouschizad étoit prisonnier, il courut un faux bruit que le roi son père, qui étoit occupé dans une guerre étrangère, & par conséquent fort éloigné de la ville de Madain, étoit grièvement malade. Le prince se servit de cette conjoncture pour se sauver de prison, & se mit aussitôt à la tête des chrétiens, dont le nombre étoit assez considérable en Perse : plusieurs mécontens, & même plusieurs d'entre les grands du royaume, se joignirent à lui, & fortifièrent tellement son parti, qu'il lui fut facile de se rendre maître de la ville de Madain, & de s'emparer des trésors du roi son père.

Nouschizad, se voyant de l'argent & des troupes, crut pouvoir faire ouvertement la guerre à son père. Il se mit pour cet effet en campagne, & fit tirer des

prisons tous ceux que son père tenoit enfermés en diverses provinces de ses états. Nouchirevan n'eut pas plutôt appris la révolte & la marche de son fils, qu'il commanda à Ramberzin, un de ses généraux, de lever des troupes en diligence, & d'aller au-devant de son fils.

Les ordres que Nouchirevan envoya à Ramberzin étoient conçus en ces termes : « Approchez-vous avec » le corps de troupes que vous commandez, au-de- » vant de mon fils, jusqu'à la vue & à la portée de » son armée ; si en vous voyant & en apprenant mes » ordres, il rentre dans son devoir, pour m'en don- » ner des marques, qu'il renvoie en prison ceux qu'il » a délivrés, & qu'il fasse passer par le tranchant de » l'épée tous les officiers qui ont manqué à la fidé- » lité qu'ils me devoient pour le suivre ; mais s'il » demeure opiniâtre dans sa rébellion, n'oubliez rien » de ce qu'il faut faire pour le réduire à l'obéissance » par la force des armes, quand bien même il de- » vroit périr dans le combat que vous lui livrerez : si » cependant vous le faites prisonnier, gardez-vous » bien de lui faire aucuns mauvais traitemens, ni de » lui reprocher sa désobéissance ».

Le prince ne voulant déférer en aucune manière aux ordres du roi son père, & la bataille s'étant donnée entre les deux armées, il fut blessé mortellement d'un coup de flèche, qui l'emporta peu de temps après en l'autre vie.

Ramberzin ayant appris la blessure du prince, courut le plutôt qu'il put vers lui ; mais il le trouva mort : & ayant interrogé celui qui étoit le plus proche de lui, quand il étoit expiré, pour savoir s'il n'avoit rien recommandé avant sa mort, il n'apprit autre chose, sinon, qu'il avoit proféré ces paroles en mourant : « Dites à la reine ma mère qu'elle fasse

» enterrer mon corps aux pieds des disciples du » messie ». Paroles qu'il avoit apparemment prononcées pour témoigner qu'il mouroit chrétien.

Nouchirevan, après la mort de son fils Nouschizad, fit encore la guerre en Arabie, d'où il chassa Masrouk, fils d'Abrahah, surnommé Alaschram, roi d'Ethiopie, qui avoit dépouillé Izen, roi des Hemiarites, dans l'Iémen ou Arabie heureuse; & il rétablit aussi dans l'Iraque arabique, Almonder, qui avoit été dépossédé par Hareth.

C'est sous le règne de Nouchirevan que Mahomet se vante lui-même d'être né. Quelques-uns disent que ce fut dans la quarante-deuxième année, l'an 888 des années d'Alexandre; & les autres citent une tradition de Mahomet même, qui porte, qu'il étoit né dans la vingtième année du règne de Melckeladel, c'est-à-dire, du roi juste; car c'est ce titre de juste que Nouchirevan a porté le premier avec beaucoup de raison.

Nouchirevan étant tombé, en la quarante-huitième année de son règne, dans une maladie dangereuse, qui l'obligea de penser à la mort, choisit entre tous ses enfans, sans avoir aucun égard à la prérogative de l'âge, celui qu'il croyoit être le plus capable de gouverner ses états; & pour cet effet, il préféra Hormus, à cause de ses belles dispositions & des rares qualités qu'il avoit découvertes en lui : il voulut lui-même prendre la peine de l'instruire de tous les devoirs d'un bon prince, & il fit coucher par écrit les bons avis qu'il lui donna. Ces avis de Nouchirevan à Hormus ont été couchés au long par Sadi, dans son Bostan, sous le titre de Conseils de Nouchirevan à Hormus. *D'Herb. Bibl. Orient.*

(2) *Soliman Bendaoud* : c'est le nom que les arabes donnent à Salomon, fils de David. Le Tarikh-Mon-

tekhel & la plupart des autres hiſtoriens orientaux écrivent que ce prince monta ſur le trône après la mort de ſon père, lorſqu'il n'avoit encore atteint que l'âge de douze ans, & que dieu ſoumit à ſon empire, non-ſeulement les hommes, mais encore les eſprits bons & mauvais, les oiſeaux & les vents, & qu'il employa ſept années entières à bâtir le temple de Jéruſalem. Le même auteur le fait contemporain de Caicaoces II, roi de Perſe, de la dynaſtie appelèe des Caïaniens.

Les mêmes hiſtoriens racontent mille choſes fabuleuſes de l'anneau de Salomon, par le moyen duquel ce prince commandoit à la nature. Un jour, prenant le bain, il lui fut dérobé par un génie qui le jeta dans la mer.

Salomon demeurant ainſi privé de cet anneau, s'abſtint, pendant quatorze jours, de monter ſur ſon trône, comme ſe trouvant dépourvu des lumières qui lui étoient néceſſaires pour bien gouverner; mais, enfin, il le recouvra par le moyen d'un poiſſon que l'on ſervit ſur ſa table.

Il ſeroit ennuyeux de rapporter tout ce que ces hiſtoriens diſent de la magnificence du trône de Salomon, ſur lequel les oiſeaux voltigeoient ſans ceſſe, pendant qu'il y étoit aſſis, pour lui procurer de l'ombre, & autour duquel il y avoit à la droite douze mille ſièges d'or pour les patriarches & les prophêtes, & à gauche, douze mille autres d'argent pour les ſages & les docteurs, qui aſſiſtoient à ſes jugemens.

Salomon paſſe chez tous les orientaux pour avoir été le monarque univerſel de toute la terre; de telle ſorte que ceux qui admettent différentes générations & révolutions de ſiècles, dans leſquels le monde a été peuplé & gouverné par d'autres créatures que les hommes, avant la création d'Adam, donnent le titre

& le nom de Soliman aux monarques, qui les ont commandés.

On donne à Salomon pour visir, Assaf, duquel il est parlé dans les livres saints, & auquel David a adressé plusieurs de ses pseaumes, comme il paroît dans leurs titres ; & Emadi, poëte persan, dit que son anneau tant vanté, par le moyen duquel il gouvernoit son empire, n'étoit autre chose que la sagesse que dieu lui avoit donnée, dont cet anneau étoit le symbole. Il y a, cependant, plusieurs rabbins qui soutiennent que Salomon, voyoit dans la pierre enchassée dans cette bague, toutes les choses qu'il désiroit savoir.

Tout ce que nous trouvons écrit dans les livres orientaux, touchant les actions merveilleuses de l'empire universel de Salomon sur les hommes & sur les esprits, a pour fondement ce que l'écriture dit de la sagesse admirable, du trône & des richesses de ce monarque.

Cette grande puissance & cette sagesse admirable de Salomon, ont fait donner son nom par les orientaux à tous les grands princes, qu'ils ont cru avoir possédé l'empire universel de toute la terre. L'on voit dans le Thamurathuame, que le div ou géant, nommé Argenk, se plaint du démon, qui lui avoit promis de le faire le soliman de son siècle, & qui, cependant, ne lui avoit pu procurer la victoire contre Thamurath. Et le même Argenk dit, entr'autres reproches qu'il lui fait, qu'il lui avoit manqué de parole, & qu'il ne lui avoit pas mis entre les mains l'anneau du patriarche Jared, fils de Mahalel, cinquième soliman, ou monarque universel de toute la terre depuis Adam.

Mais les rêveries des orientaux vont bien plus avant ; car leurs mythologues assurent qu'il y a eu quarante solimans ou monarques universels de la terre, qui ont,

régné successivement, pendant le cours d'un grand nombre de siècles avant la création d'Adam.

Tous ces monarques préadamites commandoient, chacun à des créatures de son espèce, qui étoient différentes de celles de la postérité d'Adam, quoiqu'elles fussent raisonnables comme les hommes, selon le rapport que Simorganka fit à Thamurath, & ce dive ajouta qu'il en devoit naître encore un autre de la lignée d'Adam, qui les surpasseroit tous en majesté & en puissance, après lequel il n'en paroîtroit plus aucun autre sur la terre. L'on peut entrevoir dans le fond de cette fable quelques rayons de la vérité des prophéties, qui ont marqué la venue du messie. *D'Herb. Bibl. Orient.*

(3) *La plume divine.* Voici la description que fait de cette plume Algazel, un des plus estimés commentateurs de l'alcoran, dans son exposition de foi des musulmans sonnites, c'est-à-dire, orthodoxes.

« C'est un article de foi de croire à la plume divine, créée par le doigt de dieu. La matière de cette » plume est de perles ; un cavalier, courant à toute » bride, parcourroit à peine sa longueur en cinq cens » ans. Cette plume a la vertu d'écrire d'elle-même, & » sans le secours d'une main étrangère, le passé, le » présent & l'avenir ; l'encre qui est dans cette plu» me est une lumière subtile ; l'ange Séraphaël est le » seul qui puisse lire les caractères tracés par cette plu» me merveilleuse : elle a quatre-vingt becs, qui ne » cesseront de marquer jusqu'au jour du jugement » tout ce qui doit arriver dans le monde ».

Le Chapitre LXVIII de l'alcoran a pour titre *la plume*, parce que Mahomet commence ce chapitre par ces paroles : *Je jure par la plume divine*, &c.

(4) *La tablette sacrée.* Les musulmans la nomment *ellouhel-mahfoud*, la planche bien gardée. Voici les

propres paroles de Gellaleddin, autre commentateur de l'alcoran, très-ſuivi.

« Cette tablette eſt ſuſpendue au milieu du ſeptiè» me ciel, & gardée ſoigneuſement par les anges, » de peur que les démons ne veuillent changer ce » qui eſt écrit deſſus. Sa longueur eſt égale à l'eſpace » qui eſt entre le ciel & la terre, & ſa largeur eſt » comme de l'orient à l'occident. Cette tablette, ou » plutôt planche merveilleuſe, eſt d'une ſeule perle » d'un blancheur éblouïſſante ».

(5) *Fatalité.* Les muſulmans croient que la deſtinée de tous les hommes eſt écrite ſur un livre en caractères inéffaçables, qu'ils nomment le *livre des deſtinées.* Pour accorder la doctrine du deſtin rigide avec le libre arbitre, Huſſim-Vaiz, un de leurs plus fameux docteurs, dit : Qu'après que nous avons mal uſé de notre liberté, nous n'avons plus le pouvoir de faire les bonnes œuvres que nous voudrions. Il compare notre liberté à la bride que le cavalier tient en main, par le moyen de laquelle il va à droite & à gauche, comme il lui plaît ; mais auſſitôt qu'elle lui eſt échappée, ſon cheval l'emporte & ſuit ſa fougue naturelle. Le proverbe arabe ſur le deſtin eſt, que quand Dieu veut exécuter ce qu'il a arrêté, la ſageſſe des plus grands hommes ſe perd juſqu'à ce que ſon décret ſoit rempli. Un poëte turc s'exprime ainſi à ce ſujet :

« Quand la toute-puiſſance de dieu a décoché la » flêche de ſon décret, il n'y a point de bouclier qui » la puiſſe parer, que la conformité à ſa volonté ». Hilali, poëte perſan, compare le monde & les évèneme‍ns qui s'y paſſent, à une boule de mail, & dit : « Que le décret divin eſt le mail qui pouſſe » cette boule, qui pareillement n'a aucun mouvement ; » ce mail eſt entre les mains de la providence, qui

» fait paſſer la boule par tel anneau qu'il lui plaît ».

Voici les propres paroles d'Algazel, que je viens de citer plus haut, dans ſon expoſition de la foi mahométane, en parlant de la volonté de dieu.

« Oui, le grand être veut ce qui exiſte; c'eſt lui-» même qui régit & diſpoſe les reſſorts ſecrets de ce » que nous voyons paroître de nouveau; tout dans » le ciel & ſur la terre eſt ſoumis à l'économie de » ſa providence. Ce qui eſt borné, étendu, petit, » grand, le bien, le mal, l'utile, le nuiſible, la foi, » l'incrédulité, le ſalut, la réprobation, l'augmenta-» tion, le manque de joies ſpirituelles, l'obéiſſance, » la rébellion, tout ſe meut par le reſſort de la cé-» leſte puiſſance, & ſe ſoutient par le ſecours de la » volonté divine : or, tout ce que veut l'être ſuprê-» me arrivera infailliblement, & jamais ce qu'il ne » veut pas n'aura d'effet; que dis-je ? il ne ſe fait pas » un coup d'œil contre ſa volonté, pas même un » mouvement de l'ame. Dieu eſt lui-même le prin-» cipe des êtres; il en eſt le créateur, & leur don-» nera un nouvel ordre après leur deſtruction : il fait » ce qu'il lui plaît; ſa ſentence eſt irrévocable, & ſes » décrets ſont immuables; davantage, l'homme eſt » néceſſairement rebelle, s'il n'a le concours immé-» diat de la grâce & de la miſéricorde divine. Hom-» me petit & vain, les forces te manquent pour » obéïr à l'être des êtres, ſi tu n'es l'objet de ſes » complaiſances, & ſi tu ne reçois, pour te déter-» miner, l'influence de la volonté ſuprême » !

Le treizième verſet du XVIIe. chapitre de l'alcoran établit le dogme de la fatalité d'une façon plus forte. Mahomet fait ainſi parler dieu : *Et nous avons ſuſpendu au col de chaque homme un oiſeau.* Les interprêtes les plus ſuivis de l'alcoran entendent par le nom d'oiſeau la deſtinée heureuſe ou malheureuſe; de mê-

me que les latins, par le mot de *bona, mala avis*, de bon ou de mauvais oiseau, entendoient le bon ou le mauvais augure.

Mogiahed, commentateur de l'alcoran, ajoute ces paroles au sujet du verset que je viens de citer : " Tous les hommes, en naissant, ont un papier sus-,, pendu à leur col, sur lequel est écrit leur salut ou ,, leur réprobation ,,.

LXIe. chapitre de l'alcoran renferme plusieurs passages qui établissent ce même dogme. Houd, qui est le prophête Heber, dit dans ce chapitre, en parlant au peuple vers lequel il avoit été envoyé : " J'ai mis ,, toute ma confiance en dieu qui est mon seigneur ,, & le vôtre : car il n'y a aucune créature sur la terre ,, qu'il ne tienne entre ses mains par la touffe des ,, cheveux de son front, pour les conduire par le droit ,, chemin où il lui plaît ,,.

Les interprêtes de ce passage disent que cette façon de parler, *tenir quelqu'un par les cheveux du devant de sa tête*, signifie que l'on est maître absolu de sa personne, en sorte qu'il ne puisse rien faire que ce qu'il plaît à celui qui le tient par cet endroit.

Dans le même chapitre, il est dit de ceux qui seront présentés au jugement de dieu, qu'il y a parmi eux des heureux ou des malheureux, c'est-à-dire, selon le langage des musulmans, des élus & des réprouvés.

Abousaïd-Karras, autre commentateur de l'alcoran, dit que ce chapitre nous déclare deux grandes choses; la première est la punition de tous les pécheurs qui étoient sur la terre au temps du déluge ; la seconde est le secret de la prédestination des hommes ; c'est-à-dire, de ce décret éternel, qui destine les uns au bonheur, & les autres au malheur éternel, sans que rien puisse en empêcher l'exécution, ce qui a fait dire à

Mahomet même ces paroles : « Le chapitre de Houd „ m'a fait venir les cheveux gris avant le temps „.

Un auteur persan dit à ce sujet : « De toute éternité „ il y a une planche préparée à celui-ci pour le sauver „ du naufrage & le conduire au port, & cet autre a „ le front marqué d'un bouton de feu pour l'éternité. „ La justice divine pousse l'un à gauche du côté des „ réprouvés, & sa bonté appelle l'autre à sa droite „ avec ses élus „.

Le cheih Aleslam dit : « Que tout dépend du „ souffle du vent des décrets divins : si ce vent souf- „ fle du côté des grâces, il fait de la ceinture de „ Baharam le mage, une lisière d'enfant, avec laquelle „ il le conduit dans le chemin de la foi ; s'il souffle du „ côté de la justice, il ôte au prophête Balaam la foi „ du vrai dieu, & le rend aussi méprisable qu'un chien. „ Comment est-ce qu'un esprit aussi foible que le nô- „ tre pourra comprendre la cause de ceci ? C'est „ qu'étant de vous-même le souverain maître & l'in- „ dépendant, vous déterminez toutes choses comme „ il vous plaît „.

Dans le même chapitre de Houd, Noé dit de la part de dieu aux peuples qu'il instruisoit : « Dieu m'a fait „ part de sa miséricorde par le don de prophétie dont „ il m'a favorisé ; mais elle vous est cachée, & je ne „ veux pas vous contraindre de la connoître, puisque „ vous ne voulez pas la recevoir „ Cotadah dit sur ce passage : « Noé auroit pu contraindre ces peuples in- „ crédules d'ajouter foi à ses paroles, & d'embrasser „ la loi de dieu : il l'auroit fait sans doute ; mais les „ rênes du franc arbitre de l'homme sont entre les „ mains de dieu, qui les gouverne selon sa volonté. „ L'huissier de sa justice chasse & repousse de sa porte „ celui qu'il veut, & l'introducteur de sa miséricorde „ fait entrer qui bon lui semble. Vous dites, seigneur,

„ appelez un de ceux-ci, parce que je veux le rece-„ voir; chaſſez-moi celui-là, parce que je l'aban-„ donne. Le méchant & le bon ſont également dé-„ pendans de vos ordres, & tous deux doivent être „ pareillement ſoumis aux ordres de votre ſageſſe „ éternelle „.

On lit dans le chapitre de l'alcoran, intitulé; *Anfal*, que dieu accomplit ſon ouvrage tel qu'il l'a deſtiné & ordonné, en ſorte que celui qui doit périr, périſſe, & que celui qui doit vivre, vive, & cela par des ſignes manifeſtes. On lit dans le verſet ſuivant: Dieu laiſſe errer pluſieurs hors de la voie, & adreſſe pluſieurs dans le bon chemin.

Abdoulrahman, auteur du roman de Joſeph & de Zélikha en langue turque, s'exprime ſur la prédeſtination d'une manière fort dure; car il dit: " Que c'eſt le „ décret de dieu qui prédeſtine les hommes poſitive-„ ment, ou à la gloire de dieu, ou à la peine „. Le cheih Sadi s'exprime à-peu-près de la même façon: " Celui à qui on a donné une oreille ſourde (dit ce „ poëte), comment fera-t-il pour entendre? Et celui „ qui eſt tiré par de forts liens, pourra-t-il ne pas „ ſuivre celui qui le tire? „ *D'Herbelot, Bibliot. Orient. au mot Cadha, pag. 216, Maraccio prodom. ad refut. Alcor. pars tert. p. 8.*

FIN.

FABLES ET CONTES,

Par feu messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE-FÉNÉLON, *précepteur de messeigneurs les enfans de France, & depuis archevêque-duc de Cambrai, prince du S. Empire, &c.*

FABLES ET CONTES,

COMPOSÉS

Pour l'éducation de feu Monſeigneur le duc de BOURGOGNE.

FABLE PREMIÈRE.

Les Aventures d'Ariſtonoüs.

SOPHRONYME ayant perdu ſes biens de ſes ancêtres par des naufrages, & par d'autres malheurs, s'en conſoloit par ſa vertu dans l'île de Délos. Là, il chantoit ſur une lyre d'or les merveilles du dieu qu'on y adore. Il cultivoit les muſes, dont il étoit aimé : il cherchoit curieuſement tous les ſecrets de la nature, le cours des aſtres & des cieux ; l'ordre des élémens, la ſtruc-

ture de l'univers, qu'il mefuroit de fon compas, la vertu des plantes, la conformation des animaux : mais, fur-tout, il s'étudioit lui-même & s'appliquoit à orner fon ame par la vertu. Ainfi la fortune en voulant l'abattre l'avoit élevé à la véritable gloire, qui eft celle de la fageffe.

Pendant qu'il vivoit heureux fans biens dans cette retraite, il apperçut un jour fur le rivage de la mer un vieillard vénérable, qui lui étoit inconnu : c'étoit un étranger qui venoit d'aborder dans l'île. Ce vieillard admiroit les bords de la mer, où il favoit que cette île avoit été autrefois flottante : il confidéroit cette côte, où s'élevoient, au-deffus des fables & des rochers, de petites collines toujours couvertes d'un gazon naiffant & fleuri. Il ne pouvoit affez regarder les fontaines pures, & les ruiffeaux rapides qui arrofoient cette délicieufe campagne : il s'avançoit vers les bocages facrés qui environnoient le temple du dieu : il étoit étonné de voir cette verdure que les aquilons n'ofent jamais ternir ; & il confidéroit déjà le temple, d'un marbre de Paros plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de jafpe. Sophronyme n'étoit pas moins attentif à confidérer ce vieillard. Sa

barbe blanche tomboit ſur ſa poitrine ; ſon viſage ridé n'avoit rien de difforme : il étoit encore exempt des injures d'une vieilleſſe caduque : ſes yeux montroient une douce vivacité : ſa taille étoit haute & majeſtueuſe, mais un peu courbée ; & un bâton d'ivoire le ſoutenoit. O étranger ! lui dit Sophronyme, que cherchez-vous dans cette île, qui paroît vous être inconnue ? Si c'eſt le temple du dieu, vous le voyez de loin, & je m'offre de vous y conduire : car je crains les dieux, & j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on faſſe pour ſecourir les étrangers.

J'accepte, répondit le vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté. Je prie les dieux de récompenſer votre amour pour les étrangers. Allons vers le temple. Dans le chemin il raconta à Sophronyme le ſujet de ſon voyage : Je m'appelle, dit-il, Ariſtonoüs, natif de Clazomène, ville d'Ionie, ſituée ſur cette côte agréable qui s'avance dans la mer, & ſemble s'aller joindre à l'île de Chio, fortunée patrie d'Homère. Je naquis de parens pauvres, quoique nobles. Mon père, nommé Polyſtrate, qui étoit déjà chargé d'une nombreuſe famille, ne voulut point m'élever : il me fit expoſer par un de ſes amis

de Teos. Une vieille femme d'Erythrée, qui avoit du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chevre dans sa maison : mais comme elle avoit à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge de servir, elle me vendit à un marchand d'esclaves, qui me mena dans la Lycie. Ce marchand me revendit à Patare, à un homme sage & vertueux, nommé Alcine. Cet Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse. Je lui parus docile, moderé, sincère, affectionné, & appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire. Il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise : il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, & surtout l'art de guérir les plaies des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art, qui est si nécessaire ; & Apollon, qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine, qui m'aimoit de plus en plus, & qui étoit ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit, & m'envoya à Damoclès, roi de Lycaonie, qui, vivant dans les délices, aimoit la vie, & craignoit de la perdre. Ce roi, pour me retenir, me donna de grandes richesses. Quelques années après, Damoclès mourut. Son fils, irrité contre moi

par des flatteurs, servit à me dégoûter de toutes les choses qui ont de l'éclat. Je sentis enfin un violent désir de revoir la Lycie, où j'avois passé si doucement mon enfance. J'espérois y retrouver Alcine, qui m'avoit nourri, & qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine étoit mort après avoir perdu ses biens, & souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs & des larmes sur ses cendres; je mis une inscription honorable sur son tombeau, & je demandai ce qu'étoient devenus ses enfans. On me dit que le seul qui étoit resté, nommé Orciloque, ne pouvant se résoudre à paroître sans biens dans sa patrie, où son père avoit eu tant d'éclat, s'étoit embarqué dans un vaisseau étranger, pour aller mener une vie obscure dans quelqu'île écartée de la mer. On m'ajouta que cet Orciloque avoit fait naufrage, peu de temps après, vers l'île de Carpathie; & qu'ainsi il ne restoit plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussitôt je songeai à acheter la maison où il avoit demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédoit autour. J'étois bien-aise de revoir ces lieux, qui me rappeloient

le doux ſouvenir d'un âge ſi agréable, & d'un ſi bon maître. Il me ſembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premières années, où j'avois ſervi Alcine. A peine eus-je acheté des créanciers les biens de ſa ſucceſſion, que je fus obligé d'aller à Clazomène. Mon père Polyſtrate & ma mère Phidile étoient morts: j'avois pluſieurs frères qui vivoient mal enſemble. Auſſitôt que je fus arrivé à Clazomène, je me préſentai à eux avec un habit ſimple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec leſquelles vous ſavez qu'on a ſoin d'expoſer les enfans. Ils furent étonnés de voir ainſi augmenter le nombre des héritiers de Polyſtrate, qui doivent partager ſa petite ſucceſſion : ils voulurent même me conteſter ma naiſſance, & ils refusèrent devant les juges de me reconnoître. Pour punir leur inhumanité, je déclarai que je conſentois à être comme un étranger pour eux : je demandai qu'ils fuſſent exclus pour jamais d'être mes héritiers. Les juges l'ordonnèrent; & alors je montrai les richeſſes que j'avois apportées dans mon vaiſſeau; je leur découvris que j'étois cet Ariſtonoüs qui avoit acquis tant de tré-
ſors

ſors auprès de Damoclès, roi de Lycaonie, & que je ne m'étois jamais marié.

Mes frères ſe repentirent de m'avoir traité ſi injuſtement; & dans le déſir de pouvoir être un jour mes héritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'inſinuer dans mon amitié. Leur diviſion fut cauſe que les biens de notre père furent vendus. Je les achetai; & ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre père paſſer dans les mains de celui à qui ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie. Ainſi, ils tombèrent tous dans une affreuſe pauvreté : mais, après qu'ils eurent aſſez ſenti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel : je leur pardonnai, je les reçus dans ma maiſon, je leur donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer, je les réunis tous : eux & leurs enfans demeurèrent enſemble paiſiblement chez moi; je devins le père commun de toutes ces différentes familles. Par leur union, & par leur application au travail, ils amaſsèrent bientôt des richeſſes conſidérables. Cependant, la vieilleſſe comme vous le voyez, eſt venue frapper à ma porte; elle a blanchi mes cheveux, & ridé mon viſage : elle m'avertit que je ne

jouïrai pas longtemps d'une ſi parfaite proſpérité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'eſt ſi chère, & qui me touche plus que ma patrie même; cette Lycie où j'ai appris à être bon & ſage, ſous la conduite du vertueux Alcine. En y repaſſant par mer, j'ai trouvé un marchand d'une des îles Cyclades, qui m'a aſſuré qu'il reſtoit encore à Delos un fils d'Orciloque, qui imitoit la ſageſſe & la vertu de ſon grand-père Alcine. Auſſitôt j'ai quitté la route de Lycie, & je me ſuis hâté de venir chercher, ſous les auſpices d'Apollon, dans ſon île, ce précieux reſte d'une famille à qui je dois tout. Il me reſte peu de temps à vivre: la parque ennemie de ce doux repos que les dieux accordent ſi rarement aux mortels, ſe hâtera de trancher mes jours; mais, je ſerai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de ſe fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette île, le connoiſſez-vous? Pouvez-vous me dire où je le trouverai? Si vous me le faites voir, puiſſent les dieux en récompenſe vous faire voir ſur vos genoux les enfans de vos enfans juſ-



Je Suis, Ô mon Pere, celui que vous cherchez. vous voyez Sophronime petit Fils de votre ami Alcine.

qu'à la cinquième génération? Puiſſent les dieux conſerver toute votre maiſon dans la paix & dans l'abondance, pour fruit de votre vertu ! Pendant qu'Ariſtonoüs parloit ainſi, Sophronyme verſoit des larmes mêlées de joie & de douleur. Enfin il ſe jette ſans pouvoir parler au cou du vieillard, il l'embraſſe, il le ſerre, & il pouſſe avec peine ces paroles entrecoupées de ſoupirs : Je ſuis, ô mon père, celui que vous cherchez : vous voyez Sophronyme, petit-fils de votre ami Alcine, c'eſt moi; & je ne puis douter en vous écoutant, que les dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnoiſſance qui ſembloit perdue ſur la terre ſe retrouve en vous ſeul. J'avois ouï dire dans mon enfance, qu'un homme célèbre & riche, établi en Lycaonie, avoit été nourri chez mon grand-père : mais comme Orciloque mon père, qui eſt mort jeune, me laiſſa au berceau, je n'ai ſu ces choſes que confuſément. Je n'ai oſé aller en Lycaonie dans l'incertitude; & j'ai mieux aimé demeurer dans cette île, me conſolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richeſſes, & par le doux emploi de cultiver les muſes dans la maiſon ſacrée d'Apol-

lon. La ſageſſe, qui accoutume les hommes à ſe paſſer de peu, & à être tranquilles, m'a tenu lieu juſqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sophronyme ſe voyant arrivé au temple, propoſa à Ariſtonoüs d'y faire ſa prière & ſes offrandes. Ils firent au dieu un ſacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, & d'un taureau qui avoit un croiſſant ſur le front, entre les deux cornes: enſuite ils chantèrent des vers en l'honneur du dieu qui éclaire l'univers, qui règle les ſaiſons, qui préſide aux ſciences, & qui anime le chœur des neuf muſes. Au ſortir du temple, Sophronyme & Ariſtonoüs paſsèrent le reſte du jour à ſe raconter leurs aventures. Sophronyme reçut chez lui le vieillard avec la tendreſſe & le reſpect qu'il auroit témoigné à Alcine même, s'il eût été encore vivant. Le lendemain ils partirent enſemble, & firent voile vers la Lycie. Ariſtonoüs mena Sophronyme dans une fertile campagne ſur le bord du fleuve Xante, dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chaſſe, couvert de pouſſière, a tant de fois plongé ſon corps, & lavé ſes beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent le long de ce fleuve des peupliers & des ſau-

les, dont la verdure tendre & naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantoient nuit & jour. Le fleuve, tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit & d'écume, brisoit ses flots dans un canal plein de petits cailloux : toute la plaine étoit couverte de moissons dorées : les collines, qui s'élevoient en amphitéâtre, étoient chargées de ceps de vignes & d'arbres fruitiers. Là, toute la nature étoit riante & gracieuse, le ciel étoit doux & serein, & la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur. En s'avançant le long du fleuve, Sophronyme apperçut une maison simple & médiocre, mais d'une architecture agréable, avec de justes proportions. Il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre : tout y étoit propre & plein d'agrémens & de commodités, sans magnificence. Une fontaine couloit au milieu de la cour, & formoit un petit canal le long d'un tapis verd : les jardins n'étoient point vastes : on y voyoit des fruits & des plantes utiles pour nourrir les hommes : aux deux côtés du jardin paroissoient deux bocages, dont les arbres étoient presqu'aussi anciens que

la terre leur mère, & dont les rameaux épais faisoient une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Ils entrèrent dans un sallon, où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissoit dans les jardins; & on n'y voyoit rien de ce que la délicatesse des hommes va chercher si loin & si chèrement dans les villes. C'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit le soin de traire pendant qu'il étoit berger chez le roi Admète : c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla en Sicile, ou du mont Hymette dans l'Attique : il y avoit des légumes du jardin, & des fruits qu'on venoit de cueillir. Un vin plus délicieux que le nectar, couloit des grands vases dans des coupes ciselées. Pendant ce repas frugal, mais doux & tranquille, Aristonoüs ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher sa modestie; mais enfin, comme Sophronyme voulut le presser, il déclara qu'il ne se résoudroit jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avoit si longtemps servi dans la même salle. Voilà, lui disoit-il, où ce sage vieillard avoit accoutumé de manger : voilà où il conversoit avec ses amis : voilà où il jouoit à divers

jeux : voici où il se promenoit en lisant Hésiode & Homère : voici où il se reposoit la nuit. En rappelant ces circonstances, son cœur s'attendrissoit, & les larmes couloient de ses yeux. Après le repas, il mena Sophronyme voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux, mugissans sur le bord du fleuve. Puis ils apperçurent les troupeaux de moutons, qui revenoient des gras pâturages : les mères bêlantes, & pleines de lait, y étoient suivies de leurs petits agneaux bondissans. On voyoit par-tout les ouvriers empressés, qui aimoient le travail pour l'intérêt de leur maître doux & humain, qui se faisoit aimer d'eux, & leur adoucissoit les peines de l'esclavage.

Aristonoüs ayant montré à Sophronyme cette maison, ces esclaves, ces troupeaux, & ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : Je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres : me voilà content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si longtemps Alcine. Jouissez en paix de ce qui étoit à lui : vivez heureux, & préparez-vous de loin par votre vigilance une fin plus douce que la sienne.

En même-temps il lui fait une donation de ce bien, avec toutes les formalités prescrites par les loix ; & il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine son bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs. Avant que de donner sa maison, il l'orne toute entière de meubles neufs, simples & modestes, à la vérité, mais propres & agréables : il remplit les greniers des riches présens de Cérès, & le cellier d'un vin de Chio, digne d'être servi par la main d'Hebé ou de Ganymède à la table du grand Jupiter : il y met aussi du vin parménien, avec une abondante provision du miel d'Hymette & d'Hybla, & d'huile d'Attique, presqu'aussi douce que le miel même. Enfin, il y ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine & blanche comme la neige, riches dépouilles des tendres brebis qui paissent sur les montagnes d'Arcadie, & dans les gras pâturages de Sicile. C'est dans cet état qu'il donne sa maison à Sophronyme : il lui donne encore cinquante talens euboïques, & réserve à ses parens les biens qu'il possède dans la peninsule de Clazomène,

aux environs de Smyrne, de Lebède & de Colophon, qui étoient d'un grand prix. La donation étant faite, Ariſtonoüs ſe rembarque dans ſon vaiſſeau pour retourner dans l'Ionie. Sophronyme, étonné, & attendri par des bienfaits ſi magnifiques, l'accompagne juſqu'au vaiſſeau les larmes aux yeux, le nommant toujours ſon père, & le ſerrant entre ſes bras. Ariſtonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuſe navigation. Aucun de ſes parens n'oſa ſe plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronyme. J'ai laiſſé, leur diſoit-il, pour dernière volonté dans mon teſtament cet ordre, que tous mes biens ſeront vendus & diſtribués aux pauvres de l'Ionie, ſi jamais aucun de vous s'oppoſe au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine. Le ſage vieillard vivoit en paix, & jouiſſoit des biens que les dieux avoient accordés à ſa vertu. Chaque année, malgré ſa vieilleſſe, il faiſoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronyme, & pour aller faire un ſacrifice ſur le tombeau d'Alcine, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'architecture & de la ſculpture. Il avoit ordonné que ſes propres cendres, après ſa mort, ſeroient portées dans le même tombeau, afin qu'elles

reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année, au printemps, Sophronyme, impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivoit dans cette saison. Chaque année il avoit le plaisir de voir venir de loin au travers des ondes amères, ce vaisseau qui lui étoit si cher : & la venue de ce vaisseau lui étoit infiniment plus douce que toutes les grâces de la nature renaissante au printemps, après les rigueurs de l'affreux hiver.

Une année, il ne voyoit point venir, comme les autres, ce vaisseau tant désiré. Il soupiroit amèrement : la tristesse & la crainte étoient peintes sur son visage : le doux sommeil fuyoit loin de ses yeux ; nul mets exquis ne lui sembloit doux : il étoit inquiet, alarmé du moindre bruit, toujours tourné vers le port : il demandoit à tous momens si on n'avoit point vu quelque vaisseau venu d'Ionie. Il en vit un : mais hélas! Aristonoüs n'y étoit pas : il ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent. Amphiclès, ancien ami du mort, & à-peu-près du même âge, fidèle exécuteur de ses dernières volontés, apportoit tristement cette

urne. Quand il aborda Sophronyme, la parole leur manqua à tous deux, & ils ne s'exprimèrent que par leurs ſanglots. Sophronyme ayant baiſé l'urne, & l'ayant arroſée de ſes larmes, parla ainſi : O vieillard ! vous avez fait le bonheur de ma vie, & vous me cauſez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs : je ne vous verrai plus : la mort me feroit douce, pour vous voir & pour vous ſuivre dans les champs éliſées, où votre ombre jouit de la bienheureuſe paix que les dieux juſtes réſervent à la vertu. Vous avez ramené en nos jours la juſtice, la piété & la reconnoiſſance ſur la terre : vous avez montré dans un ſiècle de fer la bonté & l'innocence de l'âge d'or. Les dieux, avant de vous couronner dans le ſéjour des juſtes, vous ont accordé ici-bas une vieilleſſe heureuſe, agréable & longue : mais hélas ! ce qui devroit toujours durer n'eſt jamais aſſez long. Je ne ſens plus aucun plaiſir à jouir de vos dons, puiſque je ſuis réduit à en jouir ſans vous. O chère ombre ! quand eſt-ce que je vous ſuivrai ? Précieuſes cendres, ſi vous pouvez ſentir encore quelque choſe, vous reſſentirez ſans doute le plaiſir d'être mêlées à celles d'Alcine : les miennes s'y mêleront

aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs! ô Aristonoüs! non, vous ne mourrez point, & vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur. Plutôt m'oublier moi-même que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimoit tant la vertu, à qui je devois tout!

Après ces paroles entrecoupées de profonds soupirs, Sophronyme mit l'urne dans le tombeau d'Alcine: il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnoient le tombeau; il répandit les libations abondantes de vin & de lait; il brûla des parfums venus du fond de l'orient; & il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronyme établit à jamais pour toutes les années, dans la même saison, des jeux funèbres en l'honneur d'Alcine & d'Aristonoüs. On y venoit de la Carie, heureuse & fertile contrée; des bords enchantés du Méandre, qui se joue par tant de détours, & qui semble quitter à regret le pays qu'il arrose; des rives toujours vertes du Caystre; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré; de la Pamphilie, que Cérès,

Pomone & Flore ornent à l'envi ; enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin par les torrens qui tombent du mont Taurus toujours couvert de neige. Pendant cette fête si solemnelle, les jeunes garçons & les jeunes filles, vêtues de robes traînantes de lin, plus blanches que les lys, chantoient des hymnes à la louange d'Alcine & d'Aristonoüs : car on ne pouvoit louer l'un sans louer aussi l'autre, ni séparer deux hommes si étroitement unis, même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que, dès le premier jour, pendant que Sophronyme faisoit les libations de vin & de lait, un myrthe d'une verdure & d'une odeur exquise naquit au milieu du tombeau, & éleva tout-à-coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux & de son ombre. Chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avoit été changé par les dieux en un arbre si beau. Sophronyme prit soin de l'arroser lui-même, & de l'honorer comme une divinité. Cet arbre, loin de vieillir, se renouvelle de dix ans en dix ans ; & les dieux ont voulu faire voir par cette merveille,

que la vertu, qui jette un ſi doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

FABLE II.

Les Aventures de Méléſichthon.

MÉLÉSICHTHON, né à Mégare, d'une race illuſtre parmi les grecs, ne ſongea dans ſa jeuneſſe qu'à imiter dans la guerre les exemples de ſes ancêtres : il ſignala ſa valeur & ſes talens dans pluſieurs expéditions ; & comme toutes ſes inclinations étoient magnifiques, il y fit une dépenſe éclatante qui le ruina bientôt. Il fut contraint de ſe retirer dans une maiſon de campagne ſur le bord de la mer, où il vivoit dans une profonde ſolitude avec ſa femme Proxinoë. Elle avoit de l'eſprit, du courage, de la fierté. Sa beauté & ſa naiſſance l'avoient fait rechercher par des partis beaucoup plus riches que Méléſichthon ; mais elle l'avoit préféré à tous les autres, pour ſon ſeul mérite. Ces deux perſonnes, qui, par leur vertu & leur amitié, s'étoient rendues na-

turellement heureuſes pendant pluſieurs années, commencèrent alors à ſe rendre mutuellement malheureuſes par la compaſſion qu'elles avoient l'une pour l'autre. Méléſichthon auroit ſupporté plus facilement ſes malheurs, s'il eût pu les ſouffrir tout ſeul, & ſans une perſonne qu'il lui étoit ſi chère. Proxinoë ſentoit qu'elle augmentoit les peines de Méléſichthon. Ils cherchoient à ſe conſoler par deux enfans qui ſembloient avoir été formés par les grâces: le fils ſe nommoit Mélibée, & la fille Poëménis. Mélibée dans un âge tendre commençoit déjà à montrer de la force, de l'adreſſe & du courage: il ſurmontoit à la lutte, à la courſe, & aux autres exercices, les enfans de ſon voiſinage. Il s'enfonçoit dans les forêts; & ſes flèches ne portoient pas des coups moins aſſurés que ceux d'Apollon. Il ſuivoit encore plus ce dieu dans les ſciences & dans les beaux arts, que dans les exercices du corps. Méléſichthon dans ſa ſolitude lui enſeignoit tout ce qui peut cultiver & orner l'eſprit, tout ce qui peut faire aimer la vertu & régler les mœurs. Mélibée avoit un air ſimple, doux & ingénu, mais noble, ferme & hardi. Son père jetoit les yeux ſur lui, & ſes

yeux ſe noyoient de larmes. Poëménis étoit inſtruite par ſa mère dans tous les beaux arts que Minerve a donnés aux hommes : elle ajoutoit aux ouvrages les plus exquis les charmes d'une voix qu'elle joignoit avec une lyre plus touchante que celle d'Orphée. A la voir, on eut cru que c'étoit la jeune Diane, ſortie de l'île flottante où elle naquit. Ses cheveux blonds étoient noués négligemment derrière ſa tête : quelques-uns échappés flottoient ſur ſon cou au gré des vents : elle n'avoit qu'une robe légère, avec une ceinture qui la relevoit un peu pour être plus en état d'agir. Sans parure, elle effaçoit tout ce qu'on peut voir de plus beau, & elle ne le ſavoit pas : elle n'avoit même jamais ſongé à ſe regarder ſur le bord des fontaines : elle ne voyoit que ſa famille & ne ſongeoit qu'à travailler. Mais le père accablé d'ennuis, & ne voyant plus aucune reſſource dans ſes affaires, ne cherchoit que la ſolitude. Sa femme & ſes enfans faiſoient ſon ſupplice : il alloit ſouvent ſur le rivage de la mer, au pied d'un grand rocher, plein d'antres ſauvages : là, il déploroit ſes malheurs : puis il entroit dans une profonde vallée qu'un bois épais déroboit aux rayons du ſoleil au milieu du jour. Il

s'asseyoit sur le gazon qui bordoit une claire fontaine ; & toutes les plus tristes pensées revenoient en foule dans son cœur. Le doux sommeil étoit loin de ses yeux : il ne parloit plus qu'en gémissant : la vieillesse venoit avant le temps flétrir & rider son visage : il oublioit même tous les besoins de la vie, & succomboit à sa douleur.

Un jour, comme il étoit dans cette vallée si profonde, il s'endormit de lassitude & d'épuisement : alors il vit en songe la déesse Cérès, couronnée d'épis dorés, qui se présenta à lui avec un visage doux & majestueux : Pourquoi, lui dit-elle en l'appelant par son nom, vous laissez-vous abattre aux rigueurs de la fortune ? Hélas ! répondit-il, mes amis m'ont abandonné ; je n'ai plus de bien : il ne me reste que des procès & des créanciers : ma naissance fait le comble de mon malheur ; & je ne puis me résoudre à travailler comme un esclave pour gagner ma vie.

Alors Cérès lui répondit : La noblesse consiste-t-elle dans les biens ? Ne consiste-t-elle pas plutôt à imiter la vertu de ses ancêtres ? Il n'y a de nobles que ceux qui sont justes. Vivez de peu ; gagnez ce peu par votre travail : ne soyez à charge à personne ; vous serez

le plus noble de tous les hommes. Le genre humain se rend lui-même misérable par sa mollesse & par sa fausse gloire. Si les choses nécessaires vous manquent, pourquoi les voulez-vous devoir à d'autres qu'à vous-même ? Manquez-vous de courage pour vous les donner par une vie laborieuse ?

Elle dit ; & aussitôt elle lui présenta une charrue d'or avec une corne d'abondance. Alors Bacchus parut, couronné de lierre, & tenant un thyrse dans sa main : il étoit suivi de Pan, qui jouoit de la flûte, & qui faisoit danser les faunes & les satyres. Pomone se montra chargée de fruits, & Flore ornée des fleurs les plus vives & les plus odoriférantes. Toutes les divinités champêtres jetèrent un regard favorable sur Méléfichthon.

Il s'éveilla, comprenant la force & le sens de ce songe divin : il se sentit consolé, & plein de goût pour tous les travaux de la vie champêtre : il parle de ce songe à Proxinoë, qui entra dans tous ses sentimens. Le lendemain ils congédient leurs domestiques inutiles : on ne vit plus chez eux de gens dont le seul emploi fut le service de leurs personnes. Ils n'eurent plus ni char ni conducteur. Proxinoë avec Poëménis filoient

en menant paître leurs moutons : enſuite elles faiſoient leurs toiles & leurs étoffes : puis elles tailloient & couſoient elles-mêmes leurs habits, & ceux du reſte de la famille. Au lieu des ouvrages de ſoie, d'or & d'argent qu'elles avoient accoutumé de faire avec l'art exquis de Minerve, elles n'exerçoient plus leurs doigts qu'au fuſeau, ou à d'autres travaux ſemblables. Elles préparoient de leurs propres mains les légumes qu'elles cueilloient dans leur jardin, pour nourrir toute la maiſon. Le lait de leurs troupeaux qu'elles alloient traire, achevoit de mettre l'abondance. On n'achetoit rien : tout étoit préparé promptement & ſans peine. Tout étoit bon, ſimple, naturel, aſſaiſonné par l'appetit, inſéparable de la ſobriété & du travail.

Dans une vie ſi champêtre, tout étoit chez eux net & propre. Toutes les tapiſſeries étoient vendues; mais les murailles de la maiſon étoient blanches, & on ne voyoit nulle part rien de ſâle ni de dérangé; les meubles n'étoient jamais couverts de pouſſière : les lits étoient d'étoffes groſſières, mais propres. La cuiſine même avoit une propreté qui n'eſt point dans les grandes maiſons : tout y étoit bien rangé &

luisant. Pour régaler la famille, dans les jours de fête, Proxinoë faisoit des gâteaux excellens. Elle avoit des abeilles dont le miel étoit plus doux que celui qui couloit du tronc des arbres creux, pendant l'âge d'or. Les vaches venoient d'elles-mêmes offrir des ruisseaux de lait. Cette femme laborieuse avoit dans son jardin toutes les plantes qui peuvent aider à nourrir l'homme en chaque saison, & elle étoit toujours la première à avoir les fruits & les légumes de chaque temps : elle avoit même beaucoup de fleurs, dont elle vendoit une partie, après avoir employé l'autre à orner sa maison. La fille sécondoit sa mère, & ne goûtoit d'autre plaisir que celui de chanter en travaillant, ou en conduisant ses moutons dans les paturages Nul autre troupeau n'égaloit le sien : la contagion, & les loups mêmes n'osoient en approcher. A mesure qu'elle chantoit, ses tendres agneaux dansoient sur l'herbe, & tous les échos d'alentour sembloient prendre plaisir à répéter ses chansons.

Méléfichthon labouroit lui-même son champ; lui-même il conduisoit sa charrue, semoit & moissonnoit. Il trouvoit les travaux de l'agriculture moins durs, plus innocens & plus utiles que ceux de la guerre.

A peine avoit-il fauché l'herbe tendre de ses prairies, qu'il se hâtoit d'enlever les dons de Cérès, qui le payoient au centuple du grain semé. Bientôt Bacchus faisoit couler pour lui un nectar digne de la table des dieux. Minerve lui donnoit aussi le fruit de son arbre, qui est si utile à l'homme. L'hiver étoit la saison du repos, où toute la famille assemblée goutoit une joie innocente, & remercioit les dieux d'être si désabusée des faux plaisirs. Ils ne mangeoient de viande que dans les sacrifices, & leurs troupeaux n'étoient destinés qu'aux autels.

Mélibée ne montroit presqu'aucune des passions, de la jeunesse; il conduisoit les grands troupeaux ; il coupoit de grands chênes dans les forêts ; il creusoit des petits canaux pour arroser les prairies; il étoit infatigable pour soulager son père ; ses plaisirs, quand le travail n'étoit pas de saison, étoit la chasse, les courses avec les jeunes gens de son âge, & la lecture, dont son père lui avoit donné le goût.

Bientôt Méléfichthon, en s'accoutumant à une vie si simple, se vit plus riche qu'il ne l'avoit été auparavant. Il n'avoit chez lui que les choses nécessaires à la vie; mais

il les avoit toutes en abondance. Il n'avoit presque de société que dans sa famille : ils s'aimoient tous : ils se rendoient mutuellement heureux : ils vivoient loin des palais des rois, & des plaisirs qu'on achète si cher : les leurs étoient doux, innocens, simples, faciles à trouver, & sans aucune suite dangereuse. Mélibée & Poëménis furent ainsi élevés dans le goût des travaux champêtres. Ils ne se souvinrent de leur naissance que pour avoir plus de courage, en supportant la pauvreté. L'abondance revenue dans toute cette maison n'y ramena point le faste. La famille entière fut toujours simple & laborieuse. Tout le monde disoit à Méléfichthon : Les richesses rentrent chez vous ; il est temps de reprendre votre ancien éclat. Alors il répondit ces paroles : A qui voulez-vous que je m'attache, ou au faste qui m'avoit perdu, ou à une vie simple & laborieuse qui m'a rendu riche & heureux ? Enfin, se trouvant un jour dans ce bois sombre où Cérès l'avoit instruit par un songe si utile, il s'y reposa sur l'herbe, avec autant de joie, qu'il y avoit eu d'amertume dans le temps passé. Il s'endormit ; & la déesse se montrant à lui, comme dans son premier songe, lui dit ces paroles : La vraie noblesse

consiste à ne recevoir rien de personne, & à faire du bien aux autres. Ne recevez donc rien que du sein fécond de la terre, & de votre propre travail. Gardez-vous bien de quitter jamais, par mollesse, ou par fausse gloire, ce qui est la source naturelle & inépuisable de tous les biens.

FABLE III.

Aristée & Virgile.

VIRGILE étant descendu aux enfers, entra dans les campagnes fortunées où les héros, & les hommes inspirés des dieux, passoient une vie bienheureuse sur des gazons toujours émaillés de fleurs, & entrecoupés de mille ruisseaux. D'abord le berger Aristée, qui étoit-là au nombre des demi-dieux, s'avança vers lui, ayant appris son nom. Que j'ai de joie, lui dit-il, de voir un si grand poëte! vos vers coulent plus doucement que la rosée sur l'herbe tendre: ils ont une harmonie si douce, qu'ils attendrissent le cœur & qu'ils tirent les larmes des yeux. Vous en avez fait pour moi & pour mes

abeilles, dont Homère même pourroit être jaloux. Je vous dois, autant qu'au Soleil & à Cyrène, la gloire dont je jouis. Il n'y a pas encore long-temps que je les récitai, ces vers si tendres & si gracieux, à Linus, à Hésiode & à Homère. Après les avoir entendus, ils allèrent tous trois boire de l'eau du fleuve Léthé pour les oublier, tant ils étoient affligés de repasser dans leur mémoire des vers si dignes d'eux, qu'ils n'avoient pas faits. Vous savez que la nation des poëtes est jalouse. Venez donc parmi eux prendre votre place. Elle sera bien mauvaise, cette place, répondit Virgile, puisqu'ils sont si jaloux. J'aurai de mauvaises heures à passer dans leur compagnie: je vois bien que les abeilles n'étoient pas plus faciles à irriter que le cœur des poëtes. Il est vrai, répondit Aristée: ils bourdonnent comme les abeilles: comme elles ils ont un aiguillon perçant pour piquer tout ce qui enflamme leur colère. J'aurai encore, dit Virgile, un autre grand homme à ménager: c'est le divin Orphée. Comment vivez-vous ensemble? Assez mal, répondit Aristée. Il est encore jaloux de sa femme, comme les trois autres de la gloire des vers. Mais pour vous, il vous recevra bien, car vous l'avez

l'avez traité honorablement, & vous avez parlé beaucoup plus ſagement qu'Ovide de ſa querelle avec les femmes de Thrace, qui le maſſacrèrent. Mais ne tardons pas davantage : entrons dans ce petit bois ſacré arroſé de tant de fontaines plus claires que le cryſtal : vous verrez que toute la troupe ſacrée ſe lèvera pour vous faire honneur. N'entendez-vous pas déjà la lyre d'Orphée ? Ecoutez Linus qui chante le combat des dieux contre les géans. Homère ſe prépare à chanter Achille qui venge la mort de Patrocle par celle d'Hector. Mais Héſiode eſt celui que vous avez le plus à craindre : car de l'humeur dont il eſt, il ſera bien fâché que vous ayez oſé traiter avec tant d'élégance toutes les choſes ruſtiques qui ont été ſon partage. A peine Ariſtée eut achevé ces mots, qu'ils arrivèrent dans cet ombrage frais où règne un éternel enthouſiaſme, qui poſsède ces hommes divins. Tous ſe levèrent : on fit aſſeoir Virgile ; on le pria de chanter ſes vers. Il les chanta d'abord avec modeſtie, & puis avec tranſport. Les plus jaloux ſentirent malgré eux une douceur qui les raviſſoit. La lyre d'Orphée, qui avoit enchanté les rochers & les bois, échappa de ſes mains, & les larmes amères

coulèrent de ſes yeux. Homère oublia pour un moment la magnificence rapide de l'Iliade, & la variété agréable de l'Odiſſée : Linus crut que ces beaux vers avoient été faits par ſon père Apollon, & il étoit immobile, ſaiſi & ſuſpendu par un chant ſi doux : Héſiode, tout ému, ne pouvoit réſiſter à ce charme. Enfin, revenant un peu à lui, il prononça ces paroles pleines de jalouſie & d'indignation : O Virgile, tu as fait des vers plus durables que l'airain & que le bronze ! mais je te prédis qu'un jour on verra un enfant qui les traduira en ſa langue, & qui partagera avec toi la gloire d'avoir chanté les abeilles.

FABLE IV.

Hiſtoire d'Alibée, Perſan.

CHA-ABBAS, roi de Perſe, faiſant un voyage, s'écarta de toute ſa cour, pour paſſer dans la campagne ſans y être connu, & pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle : il prit ſeulement avec lui un de ſes courtiſans. Je ne connois point, lui

dit le roi, les véritables mœurs des hommes : tout ce qui nous aborde est déguisé. C'est l'art, & non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, & voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis lassé de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre en me flatant. Il faut que j'aille voir des laboureurs & des bergers qui ne me connoissent pas. Il passa avec son confident au milieu de plusieurs villages où l'on faisoit des danses ; & il étoit ravi de trouver loin des cours des plaisirs tranquilles & sans dépense. Il fit un repas dans une cabane ; & comme il avoit grand'faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il prit lui parurent plus agréables que tous les mêts exquis de sa table. En passant dans une prairie semée de fleurs, qui bordoit un clair ruisseau, il apperçut un jeune berger qui jouoit de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissans. Il l'aborde, il l'examine, il lui trouve une physionomie agréable, un air simple & ingénu, mais noble & gracieux. Les haillons dont le berger étoit couvert ne diminuoient point l'éclat de sa beauté.

Le roi crut d'abord que c'étoit quelque personne de naiſſance illuſtre qui s'étoit déguiſée; mais il apprit du berger que ſon père & ſa mère étoient dans un village voiſin, & que ſon nom étoit Alibée. A meſure que le roi le queſtionnoit, il admiroit en lui un eſprit ferme & raiſonnable. Ses yeux étoient vifs, & n'avoient rien d'ardent & de farouche: ſa voix étoit douce, inſinuante, & propre à toucher. Son viſage n'avoit rien de groſſier; mais ce n'étoit pas une beauté molle & efféminée. Le berger, d'environ ſeize ans, ne ſavoit point qu'il fût tel qu'il paroiſſoit aux autres. Il croyoit penſer, parler, être fait comme tous les autres bergers de ſon village. Mais, ſans éducation, il avoit appris tout ce que la raiſon fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le roi l'ayant entretenu familièrement en fut charmé. Il ſut de lui, ſur l'état des peuples, tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flateurs qui les environnent. De temps en temps il rioit de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageoit rien dans ſes réponſes. C'étoit une grande nouveauté pour le roi que d'entendre parler ſi naturellement. Il fit ſigne au courtiſan qui l'accompagnoit, de ne point découvrir qu'il étoit le roi; car il craignoit

qu'Alibée ne ſperdît en un moment toute ſa liberté & toutes ſes grâces, s'il venoit à ſavoir devant qui il parloit. Je vois bien, diſoit le prince au courtiſan, que la nature n'eſt pas moins belle dans les plus baſſes conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né que celui-ci, qui garde les moutons. Je me trouverois trop heureux d'avoir un fils auſſi beau, auſſi ſenſé, & auſſi aimable. Il me paroît propre à tout; & ſi on a ſoin de l'inſtruire, ce ſera aſſurément un jour un grand homme. Je veux le faire élever auprès de moi. Le roi emmena Alibée, qui fut bien ſurpris d'apprendre à qui il s'étoit rendu ſi agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, & enſuite on lui donna des maîtres pour les arts & pour les ſciences qui ornent l'eſprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour; & ſon grand changement de fortune changea un peu ſon cœur. Son âge & ſa faveur joints enſemble altérèrent un peu ſa ſageſſe & ſa modération. Au lieu de ſa houlette, de ſa flûte, & de ſon habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avoit de plus agréable: il ſe rendit capable des affai-

rajeunir ? Volontiers, répondit la reine. Je donnerois tous mes joyaux pour n'avoir que vingt ans. Il faut donc, continua la fée, donner votre vieilleſſe à quelqu'autre, dont vous prendrez la jeuneſſe & la ſanté. A qui donnerons-nous vos ans ? La reine fit chercher par-tout quelqu'un qui voulut être vieux pour la rajeunir. Il vint beaucoup de gueux, qui vouloient vieillir pour être riches; mais quand ils avoient vu la reine touſſer, cracher, râler, vivre de bouillie, être ſâle, hideuſe, puante, ſouffrante, & radoter un peu, ils ne vouloient plus ſe charger de ſes années, ils aimoient mieux mandier, & porter des haillons. Il venoit auſſi des ambitieux, à qui elle promettoit de grands rangs & de grands honneurs. Mais que faire de ces rangs, diſoient-ils après l'avoir vue ? nous n'oſerions nous montrer, étant ſi dégoutans & ſi horribles. Enfin, il ſe préſenta une jeune fille du village, belle comme le jour, qui demanda la couronne pour prix de ſa jeuneſſe : elle ſe nommoit Péronnelle. La reine s'en fâcha d'abord; mais que faire ? à quoi ſert-il de ſe fâcher ? Elle vouloit rajeunir. Partageons, dit-elle à Péronnelle, mon royaume : vous en aurez une moitié, & moi l'autre. C'eſt

bien aſſez pour vous, qui êtes une petite payſane. Non, répondit la fille, ce n'eſt pas aſſez pour moi : je veux tout. Laiſſez-moi ma condition de payſane avec mon teint fleuri, je vous laiſſerai vos cent ans avec vos rides, & la mort qui vous talonne. Mais auſſi, répondit la reine, que ferois-je ſi je n'avois point de royaume ? Vous ririez, vous danſeriez, vous chanteriez comme moi, lui dit cette fille. En parlant ainſi, elle ſe mit à rire, à danſer & à chanter. La reine, qui étoit bien loin d'en faire autant, lui dit : Que feriez-vous en ma place ? Vous n'êtes point accoutumée à la vieilleſſe. Je ne ſais pas, dit la payſane, ce que je ferois; mais je voudrois bien l'eſſayer : car j'ai toujours ouï dire qu'il eſt beau d'être reine. Pendant qu'elles étoient en marché, la fée ſurvint, qui dit à la payſane : Voulez-vous faire votre apprentiſſage de vieille reine, pour ſavoir ſi ce métier vous accommodera ? Pourquoi non, dit la fille ? A l'inſtant les rides couvrent ſon front; ſes cheveux blanchiſſent; elle devint grondeuſe & rechignée; ſa tête branle, & toutes ſes dents auſſi; elle a déjà cent ans. La fée ouvre une petite boëte, & en tire une foule d'officiers & de courtiſans richement vêtus,

cieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, & lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit : tout étoit propre, bien rangé, & conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver par-tout tant d'ordre & d'exactitude, étoit presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il apperçut au bout d'une grande galerie pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer, qui avoit trois grandes serrures. C'est-là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colère s'écria : Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? Montrez-le-moi. A ces mots, Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant au nom de dieu de ne lui ôter pas ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disoit-il, que je perde en un moment ce qui me reste, & qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi si vous voulez tout le reste ; mais laissez-moi ceci. Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibée avoit amassé. Il prit un ton plus haut, &

voulut abſolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte & l'habit de berger, qu'Alibée avoit porté autrefois, & qu'il revoyoit ſouvent avec joie, de peur d'oublier ſa première condition. Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux reſtes de mon ancien bonheur. Ni la fortune, ni votre puiſſance, n'ont pu me les ôter. Voilà mon tréſor que je garde pour m'enrichir, quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reſte : laiſſez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà, mes vrais biens, qui ne manqueront jamais. Les voilà, ces biens ſimples, innocens, toujours doux à ceux qui ſavent ſe contenter du néceſſaire, & ne ſe tourmentent point pour le ſuperflu. Les voilà, ces biens dont la liberté & la ſûreté ſont les fruits. Les voilà, ces biens, qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers inſtrumens d'une vie ſimple & heureuſe ! je n'aime que vous ; c'eſt avec vous que je veux vivre & mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs ſoient venus me tromper, & troubler le repos de ma vie ? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richeſſes qui me vien-

nent de votre libéralité. Je ne garde que ce que j'avois quand le roi votre père vint par ſes grâces me rendre malheureux. Le roi entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée, & étant indigné contre les courtiſans qui l'avoient voulu perdre, il les chaſſa d'auprès de lui. Alibée devint ſon principal officier, & fut chargé des affaires les plus ſecrètes; mais il revoyoit tous les jours ſa houlette, ſa flûte & ſon ancien habit, qu'il tenoit toujours prêts dans ſon tréſor, pour les reprendre dès que la fortune inconſtante troubleroit ſa faveur. Il mourut dans une extrême vieilleſſe, ſans avoir jamais voulu ni faire punir ſes ennemis, ni amaſſer aucun bien, & ne laiſſant à ſes parens que de quoi vivre dans la condition de berger, qu'il crut toujours la plus sûre & la plus heureuſe.



FABLE V.

Hiſtoire de Roſimond & de Braminte.

IL étoit une fois un jeune homme plus beau que le jour, nommé Roſimond, & qui avoit autant d'eſprit & de vertu que ſon frère aîné Braminte étoit mal-fait, déſagréable, brutal & méchant. Leur mère, qui avoit horreur de ſon fils aîné, n'avoit des yeux que pour le cadet. L'aîné, jaloux, inventa une calomnie horrible pour perdre ſon frère. Il dit à ſon père que Roſimond alloit ſouvent chez un voiſin qui étoit ſon ennemi, pour lui rapporter tout ce qui ſe paſſoit au logis, & pour lui donner les moyens d'empoiſonner ſon père. Le père, fort emporté, battit cruellement ſon fils, le mit tout en ſang, puis le tint trois jours en priſon ſans nourriture, & enfin le chaſſa de ſa maiſon, en le menaçant de le tuer s'il revenoit jamais. La mère, épouvantée, n'oſa rien dire : elle ne fit que gémir. L'enfant s'en alla pleurant, & ne ſachant où ſe retirer, il traverſa ſur le ſoir

un grand bois. La nuit le ſurprit au pied d'un rocher : il ſe mit à l'entrée d'une caverne, ſur un tapis de mouſſe, où couloit un clair ruiſſeau, & il s'y endormit de laſſitude. Au point du jour, en s'éveillant, il vit une belle femme montée ſur un cheval gris, avec une houſſe en broderie d'or, qui paroiſſoit aller à la chaſſe. N'avez-vous pas vu paſſer un cerf & des chiens ? lui dit-elle. Il répondit que non. Puis elle lui dit : Il me ſemble que vous êtes affligé. Qu'avez-vous ? lui dit-elle. Tenez, voilà une bague qui vous rendra le plus heureux & le plus puiſſant des hommes, pourvu que vous n'en abuſiez jamais. Quand vous tournerez le diamant en dedans, vous ſerez d'abord inviſible. Dès que vous le troutnerez en dehors, vous paroîtrez à découvert. Quand vous mettrez l'anneau à votre petit doigt, vous paroîtrez le fils du roi, ſuivi de toute une cour magnifique. Quand vous le mettrez au quatrième doigt, vous paroîtrez dans votre figure naturelle. Auſſitôt le jeune homme comprit que c'étoit une fée qui lui parloit. Après ces paroles, elle s'enfonça dans les bois ; pour lui, il s'en retourna auſſitôt chez ſon père, avec impatience de faire l'eſſai de ſa bague. Il vit & entendit tout ce qu'il voulut ſans

être découvert. Il ne tint qu'à lui de se venger de son frère, sans s'exposer à aucun danger. Il se montra seulement à sa mère, l'embrassa, & lui dit toute sa merveilleuse aventure. Ensuite mettant l'anneau enchanté à son petit doigt, il parut tout-à-coup comme le prince fils du roi, avec cent beaux chevaux, & un grand nombre d'officiers richement vêtus. Son père fut bien étonné de voir le fils du roi dans sa petite maison. Il étoit embarrassé, ne sachant quels respects il devoit lui rendre. Alors Rosimond lui demanda combien il avoit de fils? Deux, répondit le père. Je les veux voir. Faites-les venir tout-à-l'heure, lui dit Rosimond. Je veux les emmener tous deux à la cour, pour faire leur fortune. Le père timide répondit en hésitant: Voilà l'aîné que je vous présente. Où est donc le cadet? je veux le voir aussi, dit encore Rosimond. Il n'est pas ici, dit le père: je l'avois châtié pour une faute, & il m'a quitté. Alors Rosimond lui dit: Il falloit l'instruire, mais non pas le chasser: donnez-moi toujours l'aîné, qu'il me suive; & vous, dit-il parlant au père, suivez deux gardes, qui vous conduiront au lieu que je leur marquerai. Aussitôt deux gardes emmenèrent le père; & la fée dont

nous avons parlé, l'ayant trouvé dans une forêt, elle le frappa d'une verge d'or, & le fit entrer dans une caverne sombre & profonde, où il demeura enchanté. Demeurez-y, dit elle, jusqu'à-ce que votre fils vienne vous en tirer. Cependant le fils alla à la cour du roi, dans un temps où le jeune prince s'étoit embarqué pour aller faire la guerre dans une isle éloignée. Il avoit été emporté par les vents sur des côtes inconnues, où, après un naufrage, il étoit captif chez un peuple sauvage. Rosimond parut à la cour comme s'il eût été le prince qu'on croyoit perdu. Il dit qu'il étoit revenu par le secours de quelques marchands, sans lesquels il seroit péri: il fit la joie publique. Le roi parut si transporté, qu'il ne pouvoit parler; & il ne se lassoit point d'embrasser ce fils qu'il avoit cru mort. La reine fut encore plus attendrie. On fit de grandes réjouissances dans tout le royaume. Un jour, celui qui passoit pour le prince, dit à son véritable frère: Braminte, vous voyez que je vous ai tiré de votre village pour faire votre fortune: mais je sais que vous êtes un menteur, & que vous avez par vos impostures causé le malheur de votre frère Rosimond: il est ici caché. Je veux que vous

lui parliez, & qu'il vous reproche vos impoſtures. Braminte, tremblant, ſe jeta à ſes pieds, & lui avoua ſa faute. N'importe, dit Roſimond, je veux que vous parliez à votre frère & que vous lui demandiez pardon. Il ſera bien généreux s'il vous pardonne: vous ne le méritez pas. Il eſt dans mon cabinet, où je vous le ferai voir tout-à-l'heure. Cependant, je vais dans une chambre voiſine, pour vous laiſſer librement avec lui. Braminte entra pour obéir dans le cabinet. Auſſitôt Roſimond changea ſon anneau, paſſa dans cette chambre, & puis il entra par une autre porte de derrière avec ſa figure naturelle, où Braminte fut bien honteux de le voir. Il lui demanda pardon, & lui promit de réparer toutes ſes fautes. Roſimond l'embraſſa en pleurant, lui pardonna, & lui dit: Je ſuis en pleine faveur auprès du prince. Il ne tient qu'à moi de vous faire périr, ou de vous tenir toute votre vie dans une priſon; mais je veux être auſſi bon pour vous que vous avez été méchant pour moi. Braminte, honteux & confondu, lui repondit avec ſoumiſſion, n'oſant lever les yeux, ni le nommer ſon frère. Enſuite Roſimond fit ſemblant de faire un voyage en ſecret, pour aller épouſer une

princeſſe d'un royaume voiſin ; mais ſous ce prétexte il alla voir ſa mère, à laquelle il raconta tout ce qu'il avoit fait à la cour, & lui donna dans le beſoin quelque petit ſecours d'argent. Car le roi lui laiſſoit prendre tout ce qu'il vouloit ; mais il n'en prenoit jamais beaucoup. Cependant, il s'éleva une furieuſe guerre entre le roi & un autre roi voiſin, qui étoit injuſte & de mauvaiſe foi. Roſimond alla à la cour du roi ennemi, entra par le moyen de ſon anneau dans tous les conſeils ſecrets de ce prince, demeurant toujours inviſible. Il profita de tout ce qu'il apprit des meſures des ennemis. Il les prévint & les déconcerta en tout : il commanda l'armée contr'eux ; il les défit entièrement dans une grande bataille, & conclut bientôt avec eux une paix glorieuſe, à des conditions équitables. Le roi ne ſongeoit qu'à le marier avec une princeſſe héritière d'un royaume voiſin, & plus belle que les grâces ; mais un jour, pendant que Roſimond étoit à la chaſſe dans la même forêt où il avoit autrefois trouvé la fée, elle ſe préſenta à lui. Gardez-vous bien, lui dit-elle d'une voix ſévère, de vous marier, comme ſi vous étiez le prince. Il ne faut tromper perſonne : il eſt juſte que

le prince, pour qui l'on vous prend, revienne ſuccéder à ſon père : allez le chercher dans une iſle, où les vents que j'enverrai enfler les voiles de votre vaiſſeau vous mèneront ſans peine : hâtez-vous de rendre ce ſervice à votre maître, contre ce qui pourroit flatter votre ambition ; & ſongez à rentrer en homme de bien dans votre condition naturelle. Si vous ne le faites, vous ſerez injuſte & malheureux ; je vous abandonnerai à vos anciens malheurs. Roſimond profita ſans peine d'un ſi ſage conſeil. Sous prétexte d'une négociation ſecrète dans un état voiſin, il s'embarqua ſur un vaiſſeau, & les vents le menèrent d'abord dans l'iſle où la fée lui avoit dit qu'étoit le vrai fils du roi. Ce prince étoit captif chez un peuple ſauvage, où l'on lui faiſoit garder des troupeaux. Roſimond inviſible l'alla enlever dans les pâturages où il conduiſoit ſon troupeau, & le couvrant de ſon propre manteau, qui étoit inviſible comme lui, il le délivra des mains de ces peuples cruels : ils s'embarquèrent enſemble. D'autres vents, obéiſſans à la fée, les ramenèrent. Ils arrivèrent enſemble dans la chambre du roi. Roſimond ſe préſenta à lui, & lui dit : Vous m'avez cru votre fils ; je ne le ſuis

pas, mais je vous le rends : tenez, le voilà lui-même. Le roi, bien étonné, s'adreſſa à ſon fils, & lui dit: N'eſt-ce pas vous, mon fils, qui avez vaincu mes ennemis, & qui avez fait glorieuſement la paix ? ou bien eſt-il vrai que vous avez fait un naufrage ? que vous avez été captif, & que Roſimond vous a délivré ? Oui, mon père, répondit-il. C'eſt lui qui eſt venu dans le pays où j'étois captif. Il m'a enlevé : je lui dois la liberté, & le plaiſir de vous revoir. C'eſt à lui & non pas à moi à qui vous devez la victoire. Le roi ne pouvoit croire ce qu'on lui diſoit; mais Roſimond changea ſa bague, ſe montra au roi ſous la figure du prince; & le roi, épouvanté, vit à la fois deux hommes, qui parurent tous deux enſemble ſon même fils. Alors il offrit pour tant de ſervices des ſommes immenſes à Roſimond, qui les refuſa. Il demanda ſeulement au roi la grâce de conſerver à ſon frère Braminte une charge qu'il avoit à la cour. Pour lui, il craignit l'inconſtance de la fortune, l'envie des hommes, & ſa propre fragilité. Il voulut ſe retirer dans ſon village avec ſa mère, où il ſe mit à cultiver la terre. La fée, qu'il revit encore dans les bois, lui montra la

caverne où ſon père étoit, & lui dit les paroles qu'il falloit prononcer pour le délivrer. Il prononça avec une très-ſenſible joie ces paroles. Il délivra ſon père, qu'il avoit depuis long-temps impatience de délivrer, & lui donna de quoi paſſer doucement ſa vieilleſſe. Roſimond fut ainſi le bienfaiteur de toute ſa famille, & il eut le plaiſir de faire du bien à tous ceux qui avoient voulu lui faire du mal. Après avoir fait les plus grandes choſes pour la cour, il ne voulut d'elle que la liberté de vivre loin de ſa corruption. Pour comble de ſageſſe, il craignit que ſon anneau ne le tentât de ſortir de ſa ſolitude, & ne le rengageât dans les grandes affaires. Il retourna dans le bois où la fée lui avoit apparu ſi favorablement : il alloit tous les jours auprès de la caverne où il avoit eu le bonheur de la voir autrefois ; & c'étoit dans l'eſpérance de l'y revoir. Enfin elle s'y préſenta encore à lui, & il lui rendit l'anneau enchanté. Je vous rends, lui dit-il, un don d'un ſi grand prix, mais ſi dangereux & duquel il eſt ſi facile d'abuſer. Je ne me croirai en ſûreté que quand je n'aurai plus de quoi ſortir de ma ſolitude, avec tant de moyens de contenter toutes mes paſſions.

Pendant que Rosimond rendoit cette bague, Braminte, dont le méchant naturel n'étoit point corrigé, s'abandonna à toutes ses passions, & voulut engager le jeune prince, qui étoit devenu roi, à traiter indignement Rosimond. La fée dit à Rosimond : Votre frère, toujours imposteur, a voulu vous rendre suspect au nouveau roi, & vous perdre : il mérite d'être puni, & il faut qu'il périsse. Je m'en vais lui donner cette bague que vous me rendez. Rosimond pleura le malheur de son frère : puis il dit à la fée : Comment prétendez-vous le punir par un si merveilleux présent ? Il en abusera pour persécuter tous les gens de bien, & pour avoir une puissance sans bornes. Les mêmes choses, répondit la fée, sont un remède salutaire aux uns, & un poison mortel aux autres. La prospérité est la source de tous les maux pour les méchans. Quand on veut punir un scélérat, il n'y a qu'à le rendre bien puissant pour le faire périr bientôt. Elle alla ensuite au palais : elle se montra à Braminte sous la figure d'une vieille femme couverte de haillons ; elle lui dit : J'ai retiré des mains de votre frère la bague que je lui avois prêtée, & avec laquelle il s'étoit acquis tant de gloire : re-

cevez-la de moi, & penſez bien à l'uſage que vous en ferez. Braminte répondit en riant : Je ne ferai pas comme mon frère, qui fut aſſez inſenſé pour aller chercher le prince au lieu de régner en ſa place. Braminte, avec cette bague, ne ſongea qu'à découvrir le ſecret de toutes les familles, qu'à commettre des trahiſons, des meurtres & des infamies, qu'à écouter les conſeils du roi, qu'à enlever les richeſſes des particuliers. Ses crimes inviſibles étonnoient tout le monde. Le roi voyant tant de ſecrets découverts, ne ſavoit à quoi attribuer cet inconvénient; mais la proſpérité ſans bornes & l'inſolence de Braminte lui firent ſoupçonner qu'il avoit l'anneau enchanté de ſon frère. Pour le découvrir, il ſe ſervit d'un étranger d'une nation ennemie, à qui il donna une grande ſomme. Cet homme vint la nuit offrir à Braminte, de la part du roi ennemi, des biens & des honneurs immenſes, s'il vouloit lui faire ſavoir par des eſpions tout ce qu'il pourroit apprendre des ſecrets de ſon roi.

Braminte promit tout, alla même dans un lieu où on lui donna une ſomme très-grande, pour commencer ſa récompenſe. Il ſe vanta d'avoir un anneau qui le ren-

doit invifible. Le lendemain, le roi l'envoya chercher, & le fit d'abord faifir : on lui ôta l'anneau, & on trouva fur lui plufieurs papiers qui prouvoient fes crimes. Rofimond revint à la cour pour demander la grâce de fon frère, qui lui fut refufée. On fit mourir Braminte ; & l'anneau lui fut plus funefte qu'il n'avoit été utile à fon frère.

Le roi, pour confoler Rofimond de la punition de Braminte, lui rendit l'anneau comme un tréfor d'un prix infini. Rofimond, affligé, n'en jugea pas de même : il retourna chercher la fée dans les bois : Tenez, lui dit-il, votre anneau. L'expérience de mon frère m'a fait comprendre ce que je n'avois pas bien compris d'abord quand vous me le dîtes. Gardez cet inftrument fatal de la perte de mon frère. Hélas ! il feroit encore vivant ; il n'auroit pas accablé de douleur & de honte la vieilleffe de mon père & de ma mère ; il feroit peut-être fage & heureux, s'il n'avoit jamais eu de quoi contenter fes défirs. O qu'il eft dangereux de pouvoir plus que les autres hommes ! Reprenez votre anneau. Malheur à ceux à qui vous le donnerez ! L'unique grâce que je vous demande, c'eft de ne le donner jamais à aucune des perfonnes pour qui je m'intéreffe.

FABLE VI.

Histoire de Florise.

UNE payſane connoiſſoit dans ſon voiſinage une fée. Elle la pria de venir à une de ſes couches, où elle eut une fille. La fée prit d'abord l'enfant entre ſes bras : & dit à la mère : Choiſiſſez, elle ſera, ſi vous voulez, belle comme le jour; d'un eſprit encore plus charmant que ſa beauté, & reine d'un royaume, mais malheureuſe ; ou bien elle ſera laide & payſane comme vous; mais contente dans ſa condition. La payſane choiſit d'abord pour cet enfant la beauté & l'eſprit avec une couronne, au haſard de quelque malheur. Voilà la petite fille, dont la beauté commence déjà à effacer toutes celles qu'on avoit jamais vues. Son eſprit étoit doux, poli, inſinuant : elle apprenoit tout ce qu'on vouloit lui apprendre, & le ſavoit bientôt mieux que ceux qui le lui avoient appris. Elle danſoit ſur l'herbe les jours de fête avec plus de grâces que toutes ſes compagnes. Sa voix étoit plus touchante

qu'aucun inſtrument de muſique, & elle faiſoit elle-même les chanſons qu'elle chantoit. D'abord, elle ne ſavoit point qu'elle étoit belle; mais en jouant avec ſes compagnes ſur le bord d'une claire fontaine, elle ſe vit, elle remarqua combien elle étoit différente des autres, elle s'admira. Tout le pays, qui accouroit en foule pour la voir, lui fit encore plus connoître ſes charmes. Sa mère, qui comptoit ſur les prédictions de la fée, la regardoit déjà comme une reine, & la gâtoit par ſes complaiſances. La jeune fille ne vouloit ni filer, ni coudre, ni garder les moutons: elle s'amuſoit à cueillir des fleurs, à en parer ſa tête, à chanter & à danſer à l'ombre des bois. Le roi de ce pays-là étoit fort puiſſant; & il n'avoit qu'un fils, nommé Roſimond, qu'il vouloit marier. Il ne put jamais ſe réſoudre à entendre parler d'aucune princeſſe des états voiſins, parce qu'une fée lui avoit aſſuré qu'il trouveroit une payſane plus belle & plus parfaite que toutes les princeſſes du monde. Il prit la réſolution de faire aſſembler toutes les jeunes villageoiſes de ſon royaume au-deſſous de dix-huit ans, pour choiſir celle qui ſeroit la plus digne d'être choiſie. On exclut d'abord une quantité innombrable de filles, qui

qui n'avoient qu'une médiocre beauté, & on en sépara trente qui surpassoient infiniment toutes les autres. Florise (c'est le nom de notre jeune fille) n'eut pas de peine à être mise dans ce nombre. On rangea ces trente filles au milieu d'une grande salle, dans une espèce d'amphitéâtre, où le roi & son fils pouvoient les regarder toutes à-la-fois. Florise parut d'abord, au milieu de toutes les autres, ce qu'une belle anémone paroîtroit parmi des soucis, ou ce qu'un oranger fleuri paroîtroit au milieu des buissons sauvages : le roi s'écria qu'elle méritoit sa couronne. Rosimond se crut heureux de posséder Florise. On lui ôta ses habits de village ; on lui en donna qui étoient tout brodés d'or. En un instant, elle se vit couverte de perles & de diamans. Un grand nombre de dames étoient occupées à la servir. On ne songeoit qu'à deviner ce qui pouvoit lui plaire, pour le lui donner avant qu'elle eût la peine de le demander. Elle étoit logée dans un magnifique appartement du palais, qui n'avoit, au lieu de tapisseries, que de grandes glaces de miroir de toute la hauteur des chambres & des cabinets, afin qu'elle eût le plaisir de voir sa beauté multipliée de tous côtés, & que le

prince pût l'admirer en quelqu'endroit qu'il jetât les yeux. Rosimond avoit quitté la chasse, le jeu, tous les exercices du corps, pour être sans cesse auprès d'elle ; & comme le roi son père étoit mort bientôt après le mariage, c'étoit la sage Florise, devenue reine, dont les conseils décidoient de toutes les affaires de l'état. La reine, mère du nouveau roi, nommée Gronipote, fut jalouse de sa belle-fille. Elle étoit artificieuse, maligne, cruelle. La vieillesse avoit ajouté une affreuse difformité à sa laideur naturelle, & elle ressembloit à une furie. La beauté de Florise la faisoit paroître encore plus hideuse, & l'irritoit à tout moment : elle ne pouvoit souffrir qu'une si belle personne la défigurât : elle craignoit aussi son esprit, & elle s'abandonna à toutes les fureurs de l'envie. Vous n'avez point de cœur, disoit-elle souvent à son fils, d'avoir voulu épouser cette petite paysane, & vous avez la bassesse d'en faire votre idole : elle est fière, comme si elle étoit née dans la place où elle est. Quand le roi votre père voulut se marier, il me préféra à toute autre, parce que j'étois la fille d'un roi égal à lui. C'est ainsi que vous deviez faire. Renvoyez cette petite bergère dans son village, & songez à quelque jeune

princeſſe dont la naiſſance vous convienne. Roſimond réſiſtoit à ſa mère ; mais Gronipote enleva un jour un billet que Floriſe écrivoit au roi, & le donna à un jeune homme de la cour, qu'elle obligea d'aller porter ce billet au roi, comme ſi Floriſe lui avoit témoigné toute l'amitié qu'elle ne devoit avoir que pour le roi ſeul. Roſimond, aveuglé par la jalouſie, & par les conſeils malins que lui donna ſa mère, fit enfermer Floriſe pour toute ſa vie dans une haute tour, bâtie ſur la pointe d'un rocher, qui s'élevoit dans la mer. Là, elle pleuroit nuit & jour, ne ſachant par quelle injuſtice le roi, qui l'avoit tant aimée, la traitoit ſi indignement. Il ne lui étoit permis de voir qu'une vieille femme, à qui Gronipote l'avoit confiée, & qui lui inſultoit à tout moment dans cette priſon. Alors Floriſe ſe reſſouvint de ſon village, de ſa cabane, & de tous ſes plaiſirs champêtres. Un jour, pendant qu'elle étoit accablée de douleur, & qu'elle déploroit l'aveuglement de ſa mère, qui avoit mieux aimé qu'elle fût belle & reine malheureuſe, que bergère laide & contente dans ſon état, la vieille qui la traitoit ſi mal vint lui dire, que le roi envoyoit un bourreau pour lui couper la tête, & qu'elle n'a-

voit plus qu'à se résoudre à la mort. Florise répondit qu'elle étoit prête à recevoir le coup. En effet, le bourreau, envoyé par les ordres du roi sur les conseils de Gronipote, tenoit un grand coutelas pour l'exécution, quand il parut une femme, qui dit qu'elle venoit dire deux mots en secret à Florise avant sa mort. La vieille la laissa parler avec elle, parce que cette personne lui parut une des dames du palais ; mais c'étoit la fée qui avoit prédit les malheurs de Florise à sa naissance, & qui avoit pris la figure de cette dame de la reine-mère. Elle parla à Florise en particulier, en faisant retirer tout le monde. Voulez-vous, lui dit-elle, renoncer à la beauté qui vous a été si funeste ? voulez-vous quitter le titre de reine, reprendre vos anciens habits & retourner dans votre village ? Florise fut ravie d'accepter cette offre. La fée lui appliqua sur le visage un masque enchanté : aussitôt les traits de son visage devinrent grossiers & perdirent toute leur proportion : elle devint aussi laide qu'elle avoit été belle & agréable. En cet état, elle n'étoit plus reconnoissable, & elle passa sans peine au travers de tous ceux qui étoient venus là pour être témoins de son supplice : elle suivit la fée, & repassa avec

elle dans ſon pays. On eut beau chercher Floriſe, on ne put la trouver en aucun endroit de la tour. On alla en porter la nouvelle au roi & à Gronipote, qui la firent encore chercher, mais inutilement, par tout le royaume. La fée l'avoit rendue à ſa mère, qui ne l'eût pas connue dans un ſi grand changement ſi elle n'en eût été avertie. Floriſe fut contente de vivre laide, pauvre & inconnue dans ſon village, où elle gardoit des moutons. Elle entendoit tous les jours raconter ſes aventures & déplorer ſes malheurs. On en avoit fait des chanſons qui faiſoient pleurer tout le monde : elle prenoit plaiſir à les chanter ſouvent avec ſes compagnes, & elle en pleuroit comme les autres; mais elle ſe croyoit heureuſe en gardant ſon troupeau, & ne voulut jamais découvrir à perſonne qui elle étoit.



FABLE VII.

Histoire du roi Alfaroute & de Clariphile.

Il y avoit un roi nommé Alfaroute, qui étoit craint de tous ses voisins & aimé de tous ses sujets. Il étoit sage, bon, juste, vaillant, habile : rien ne lui manquoit. Une fée vint le trouver, & lui dire qu'il lui arriveroit bientôt de grands malheurs, s'il ne se servoit pas de la bague qu'elle lui mit au doigt. Quand il tournoit le diamant de la bague en-dedans de sa main, il devenoit d'abord invisible ; & dès qu'il le retournoit en-dehors, il étoit visible comme auparavant. Cette bague lui fut très-commode, & lui fit grand plaisir. Quand il se défioit de quelqu'un de ses sujets, il alloit dans le cabinet de cet homme, avec son diamant tourné en dedans : il entendoit, & voyoit tous les secrets domestiques sans être apperçu. S'il craignoit les desseins de quelque roi voisin de son royaume, il s'en alloit jusques dans ses conseils les plus secrets, où il apprenoit tout, sans être jamais découvert. Ainsi

il prévenoit ſans peine tout ce qu'on vouloit faire contre lui : il détourna pluſieurs conjurations formées contre ſa perſonne, & déconcerta ſes ennemis, qui vouloient l'accabler. Il ne fut pourtant pas content de ſa bague, & il demanda à la fée un moyen de ſe tranſporter en un moment d'un pays dans un autre, pour pouvoir faire un uſage plus prompt & plus commode de l'anneau qui le rendoit inviſible. La fée lui répondit en ſoupirant : Vous en demandez trop. Craignez que ce dernier don ne vous ſoit nuiſible. Il n'écouta rien, & la preſſa toujours de le lui accorder. Hé bien, dit-elle, il faut donc malgré moi vous donner ce que vous vous repentirez d'avoir. Alors, elle lui frotta les épaules d'une liqueur odoriférante. Auſſitôt il ſentit deux petites aîles qui naiſſoient ſur ſon dos. Ces petites aîles ne paroiſſoient point ſous ſes habits ; mais quand il avoit réſolu de voler, il n'avoit qu'à les toucher avec la main ; auſſitôt elles devenoient ſi longues, qu'il étoit en état de ſurpaſſer infiniment le vol rapide d'un aigle. Dès qu'il ne vouloit plus voler, il n'avoit qu'à retoucher ſes aîles ; d'abord elles ſe rapetiſſoient, en ſorte qu'on ne pouvoit les appercevoir ſous ſes habits. Par ce moyen le roi

alloit par-tout en peu de momens : il ſavoit tout, & l'on ne pouvoit concevoir par où il devinoit tant de choſes ; car il ſe renfermoit, & paroiſſoit demeurer preſque toute la journée dans ſon cabinet, ſans que perſonne osât y entrer. Dès qu'il y étoit, il ſe rendoit inviſible par ſa bague, étendoit ſes aîles en les touchant, & parcouroit des pays immenſes. Par-là il s'engagea dans de grandes guerres, où il remporta toutes les victoires qu'il voulut ; mais comme il voyoit ſans ceſſe les ſecrets des hommes, il les connut ſi méchans & ſi diſſimulés, qu'il n'oſoit plus ſe fier à perſonne. Plus il devenoit puiſſant & redoutable, moins il étoit aimé ; & il voyoit qu'il n'étoit aimé d'aucun de ceux mêmes à qui il avoit fait de plus grands biens. Pour ſe conſoler, il réſolut d'aller dans tous les pays du monde, chercher une femme parfaite qu'il pût épouſer, dont il pût être aimé, & par laquelle il pût ſe rendre heureux. Il la chercha long-temps ; & comme il voyoit tout ſans être vu, il connoiſſoit les ſecrets les plus impénétrables. Il alla dans toutes les cours : il trouva par-tout des femmes diſſimulées, qui vouloient être aimées, & qui s'aimoient trop elles-mêmes pour aimer de bonne foi un

mari. Il paſſa dans toutes les maiſons particulières. L'une avoit l'eſprit léger & inconſtant; l'autre étoit artificieuſe, l'autre hautaine, l'autre bizarre; preſque toutes fauſſes, vaines & idolâtres de leurs perſonnes. Il deſcendit juſqu'aux plus baſſes conditions, & il trouva enfin la fille d'un pauvre laboureur, belle comme le jour, mais ſimple & ingénue dans ſa beauté qu'elle comptoit pour rien, & qui étoit en effet ſa moindre qualité; car elle avoit un eſprit & une vertu qui ſurpaſſoit toutes les grâces de ſa perſonne. Toute la jeuneſſe de ſon voiſinage s'empreſſoit pour la voir: & chaque jeune homme eût cru aſſurer le bonheur de ſa vie en l'épouſant. Le roi Alfaroute ne put la voir ſans en être paſſionné. Il la demanda à ſon père, qui fut transporté de joie de voir que ſa fille ſeroit une grande reine. Clariphile (c'étoit ſon nom) paſſa de la cabane de ſon père dans un riche palais, où une cour nombreuſe la reçut. Elle n'en fut point éblouïe: elle conſerva ſa ſimplicité, ſa modeſtie, ſa vertu, & elle n'oublia point d'où elle étoit venue, lorſqu'elle fut au comble des honneurs. Le roi redoubla ſa tendreſſe pour elle, & crut, enfin, qu'il parviendroit à être heureux. Peu s'en falloit qu'il ne le fût

déjà, tant il commençoit à se fier au bon cœur de la reine. Il se rendoit à toute heure invisible pour l'observer, & pour la surprendre; mais il ne découvroit rien en elle qu'il ne trouvât digne d'être admiré. Il n'y avoit plus qu'un reste de jalousie & de défiance, qui le troubloit encore un peu dans son amitié. La fée qui lui avoit prédit les suites funestes de son dernier don, l'avertissoit souvent, & il en fut importuné. Il donna ordre qu'on ne la laissât plus entrer dans le palais, & dit à la reine qu'il lui défendoit de la recevoir. La reine promit, avec beaucoup de peine, d'obéir, parce qu'elle aimoit fort cette bonne fée. Un jour la fée voulant instruire la reine sur l'avenir, entra chez elle sous la figure d'un officier, & déclara à la reine qui elle étoit. Aussitôt la reine l'embrassa tendrement. Le roi, qui étoit alors invisible, l'apperçut, & fut transporté de jalousie jusqu'à la fureur. Il tira son épée, & en perça la reine qui tomba mourante entre ses bras. Dans ce moment, la fée reprit sa véritable figure. Le roi la reconnut, & comprit l'innocence de la reine. Alors il voulut se tuer. La fée arrêta le coup, & tâcha de le consoler, La reine en expirant, lui dit: Quoique je meure de votre

main, je meurs toute à vous. Alfaroute déplora ſon malheur d'avoir voulu malgré la fée un don qui lui étoit ſi funeſte. Il lui rendit la bague, & la pria de lui ôter ſes aîles. Le reſte de ſes jours ſe paſſa dans l'amertume & dans la douleur. Il n'avoit point d'autre conſolation que d'aller pleurer ſur le tombeau de Clariphile.

FABLE VIII.

Hiſtoire d'une vieille Reine & d'une jeune Payſane.

IL étoit une fois une reine ſi vieille, ſi vieille, qu'elle n'avoit plus ni dents ni cheveux : ſa tête branloit comme les feuilles que le vent remue : elle ne voyoit plus même avec ſes lunettes : le bout de ſon nez & celui de ſon menton ſe touchoient. Elle étoit rapetiſſée de la moitié, & toute en un peloton, avec le dos ſi courbé, qu'on auroit cru qu'elle avoit toujours été contrefaite. Une fée, qui avoit aſſiſté à ſa naiſſance, l'aborda, & lui dit : Voulez vous

rajeunir? Volontiers, répondit la reine. Je donnerois tous mes joyaux pour n'avoir que vingt ans. Il faut donc, continua la fée, donner votre vieilleſſe à quelqu'autre, dont vous prendrez la jeuneſſe & la ſanté. A qui donnerons-nous vos ans? La reine fit chercher par-tout quelqu'un qui voulut être vieux pour la rajeunir. Il vint beaucoup de gueux, qui vouloient vieillir pour être riches; mais quand ils avoient vu la reine touſſer, cracher, râler, vivre de bouillie, être ſâle, hideuſe, puante, ſouffrante, & radoter un peu, ils ne vouloient plus ſe charger de ſes années, ils aimoient mieux mandier, & porter des haillons. Il venoit auſſi des ambitieux, à qui elle promettoit de grands rangs & de grands honneurs. Mais que faire de ces rangs, diſoient-ils après l'avoir vue? nous n'oſerions nous montrer, étant ſi dégoutans & ſi horribles. Enfin, il ſe préſenta une jeune fille du village, belle comme le jour, qui demanda la couronne pour prix de ſa jeuneſſe: elle ſe nommoit Péronnelle. La reine s'en fâcha d'abord; mais que faire? à quoi ſert-il de ſe fâcher? Elle vouloit rajeunir. Partageons, dit-elle à Péronnelle, mon royaume: vous en aurez une moitié, & moi l'autre. C'eſt

bien aſſez pour vous, qui êtes une petite payſane. Non, répondit la fille, ce n'eſt pas aſſez pour moi : je veux tout. Laiſſez-moi ma condition de payſane avec mon teint fleuri, je vous laiſſerai vos cent ans avec vos rides, & la mort qui vous talonne. Mais auſſi, répondit la reine, que ferois-je ſi je n'avois point de royaume ? Vous ririez, vous danſeriez, vous chanteriez comme moi, lui dit cette fille. En parlant ainſi, elle ſe mit à rire, à danſer & à chanter. La reine, qui étoit bien loin d'en faire autant, lui dit : Que feriez-vous en ma place ? Vous n'êtes point accoutumée à la vieilleſſe. Je ne ſais pas, dit la payſane, ce que je ferois; mais je voudrois bien l'eſſayer : car j'ai toujours ouï dire qu'il eſt beau d'être reine. Pendant qu'elles étoient en marché, la fée ſurvint, qui dit à la payſane : Voulez-vous faire votre apprentiſſage de vieille reine, pour ſavoir ſi ce métier vous accommodera ? Pourquoi non, dit la fille ? A l'inſtant les rides couvrent ſon front; ſes cheveux blanchiſſent; elle devint grondeuſe & rechignée; ſa tête branle, & toutes ſes dents auſſi; elle a déjà cent ans. La fée ouvre une petite boëte, & en tire une foule d'officiers & de courtiſans richement vêtus,

qui croiſſent à meſure qu'ils en ſortent, & qui rendent mille reſpects à la nouvelle reine. On lui ſert un grand feſtin ; mais elle eſt dégoûtée, & ne ſauroit mâcher; elle eſt honteuſe & étonnée; elle ne ſait que dire, ni que faire ; elle touſſe à crever ; elle crache ſur ſon menton; elle a au nez une roupie gluante qu'elle eſſuie avec ſa manche ; elle ſe regarde au miroir, & elle ſe trouve plus laide qu'une guenuche. Cependant, la véritable reine étoit dans un coin, qui rioit, & qui commençoit à devenir jolie : ſes cheveux revenoient, & ſes dents auſſi : elle reprenoit un bon teint, frais & vermeil : elle ſe redreſſoit avec mille petites façons ; mais elle étoit craſſeuſe, court vêtue, avec ſes habits ſâles, qui ſembloient avoir été traînés dans les cendres. Elle n'étoit pas accoutumée à cet équipage; & les gardes la prenant pour quelque ſervante de cuiſine, vouloient la chaſſer du palais. Alors Péronnelle lui dit : Vous voilà bien embarraſſée de n'être plus reine, & moi encore davantage de l'être : tenez, voilà votre couronne, rendez-moi ma cotte griſe. L'échange fut auſſitôt fait ; & la reine de revieillir, & la payſane de rajeunir. A peine le changement fut fait, que toutes deux s'en

repentirent; mais il n'étoit plus temps. La fée les condamna à demeurer chacune dans sa condition. La reine pleuroit tous les jours dès qu'elle avoit mal au bout du doigt: elle disoit : Hélas! si j'étois Péronnelle, à l'heure que je parle, je serois logée dans une chaumière, & je vivrois de châtaignes: mais je danserois sous l'orme avec les bergers au son de la flûte. Que me sert d'avoir un beau lit, où je ne fais que souffrir, & tant de gens qui ne peuvent me soulager? Ce chagrin augmenta ses maux: les médecins, qui étoient sans-cesse douze autour d'elle, les augmentèrent aussi. Enfin elle mourut au bout de deux mois. Péronnelle faisoit une danse ronde le long d'un clair ruisseau avec ses compagnes, quand elle apprit la mort de la reine : alors elle reconnut qu'elle avoit été plus heureuse que sage, d'avoir perdu la royauté. La fée revint la voir, & lui donna à choisir de trois maris, l'un vieux, chagrin, désagréable, jaloux & cruel, mais riche, puissant & très-grand seigneur, qui ne pourroit ni jour ni nuit se passer de l'avoir auprès de lui: l'autre bien fait, doux, commode, aimable & d'une grande naissance; mais pauvre & malheureux en tout : le dernier,

payſan comme elle, qui ne ſeroit ni beau ni laid, qui ne l'aimeroit ni trop ni trop peu; qui ne ſeroit ni riche ni pauvre. Elle ne ſavoit lequel prendre; car naturellement elle aimoit fort les beaux habits, les équipages & les grands honneurs: mais la fée lui dit: Allez, vous êtes une ſote. Voyez-vous ce payſan? voilà le mari qu'il vous faut. Vous aimeriez trop le ſecond; vous ſeriez trop aimée du premier; tous deux vous rendroient malheureuſe: c'eſt bien aſſez que le troiſième ne vous batte point. Il vaut mieux danſer ſur l'herbe ou ſur la fougère que dans un palais, & être Péronnelle dans le village, qu'une dame malheureuſe dans le beau monde. Pourvu que vous n'ayez aucun regret aux grandeurs, vous ſerez heureuſe avec votre laboureur toute votre vie.



FABLE IX.

Fable de Lycon.

QUAND la renommée par le ſon éclatant de ſa trompette eut annoncé aux divinités ruſtiques, & aux bergers de Lipithe le départ de Lycon, tous ces bois ſi ſombres retentirent de plaintes amères. Echo les répétoit triſtement, & tous les vallons d'alentour. On n'entendoit plus le doux ſon de la flute, ni celui du hautbois. Les bergers même dans leur douleur briſoient leurs chalumeaux : tout languiſſoit : la tendre verdure des arbres commençoit à s'effacer. Le ciel juſqu'alors ſi ſerein ſe chargeoit de noires tempêtes. Les cruels aquilons faiſoient déjà frémir les bocages comme en hiver. Les divinités même les plus champêtres ne furent pas inſenſibles à cette perte. Les dryades ſortirent des troncs creux des vieux chênes pour regretter Lycon. Il ſe fit une aſſemblée de ces triſtes divinités, autour d'un grand arbre, qui élevoit ſes branches vers les cieux, & qui couvroit de ſon om-

bre épaisse la terre sa mère, depuis plusieurs siècles : autour de ce vieux tronc noueux, & d'une grosseur prodigieuse, les nymphes de ces bois, accoutumées à faire leurs danses & leurs jeux folâtres, vinrent raconter leur malheur. Hélas! c'en est fait, disoient-elles, nous ne reverrons plus Lycon : il nous quitte : la fortune ennemie nous l'enlève : il va être l'ornement & les délices d'un autre bocage plus heureux que le nôtre. Non, il n'est plus permis d'espérer d'entendre sa voix, ni de le voir tirant de l'arc, & perçant de ses flêches les rapides oiseaux. Pan lui-même accourut ayant oublié sa flûte : les faunes & les satyres suspendirent leurs danses : les oiseaux mêmes ne chantoient plus. On n'entendoit que les cris affreux des hiboux & des autres oiseaux de mauvais présage. Philomèle & ses compagnes gardoient un morne silence. Alors Flore & Pomone parurent tout-à-coup d'un air riant au milieu du bocage, se tenant par la main : l'une étoit couronnée de fleurs, & en faisoit naître sous ses pas empreints sur le gazon : l'autre portoit dans une corne d'abondance tous les fruits que l'automne répand sur la terre, pour payer l'homme de ses peines. Consolez-vous, dirent-elles à

cette aſſemblée de dieux conſternés. Lycon part, il eſt vrai; mais il n'abandonne pas cette montagne conſacrée à Apollon. Bientôt vous le verrez ici cultivant lui-même nos jardins fortunés. Sa main y plantera les verds arbuſtes, les plantes qui nourriſſent l'homme, & les fleurs qui font ſes délices. O aquilons, gardez-vous de flétrir jamais par vos ſouffles empeſtés ces jardins où Lycon prendra des plaiſirs innocens; il préférera la ſimple nature au faſte & aux divertiſſemens déſordonnés; il aimera ces lieux; il les abandonne à regret. A ces mots, la triſteſſe ſe change en joie: on chante les louanges de Lycon: on dit qu'il ſera amateur des jardins, comme Apollon a été berger conduiſant les troupeaux d'Admète: mille chanſons divines rempliſſent le bocage, & le nom de Lycon paſſe de l'antique forêt juſqu'aux campagnes les plus reculées. Les bergers le répètent ſur leurs chalumeaux: les oiſeaux mêmes, dans leurs doux ramages, font entendre je ne ſais quoi qui reſſemble au nom de Lycon. La terre ſe pare de fleurs, & s'enrichit de fruits. Les jardins, qui attendent ſon retour, lui préparent les grâces du printemps, & les magnifiques dons de l'automne. Les ſeuls re-

gards de Lycon, qu'il jette encore de loin ſur cette agréable montagne, la fertiliſent. Là, après avoir arraché les plantes ſauvages & ſtériles, il cueillera l'olive & le myrthe, en attendant que Mars lui faſſe cueillir ailleurs des lauriers.

FABLE X.

Fable d'un jeune Prince.

LE ſoleil ayant laiſſé le vaſte tour du ciel en paix, avoit fini ſa courſe, & plongé ſes chevaux fougueux dans le ſein des ondes de l'Heſpérie. Le bord de l'horiſon étoit encore rouge comme la pourpre, & enflammé des rayons ardens qu'il y avoit répandus ſur ſon paſſage. La brûlante canicule deſſéchoit la terre; toutes les plantes altérées languiſſoient; les fleurs ternies panchoient leurs têtes, & leurs tiges malades ne pouvoient plus les ſoutenir : les zéphirs mêmes retenoient leurs douces haleines. L'air que les animaux reſpiroient étoit ſemblable à de l'eau tiède : la nuit, qui répand avec ſes ombres une douce fraîcheur, ne

pouvoit tempérer la chaleur dévorante que le jour avoit caufée : elle ne pouvoit verfer fur les hommes abattus & défaillans, ni la rofée qu'elle fait diftiller quand Vefper brille à la queue des autres étoiles, ni cette moiffon de pavots qui font fentir les charmes du fommeil à toute la nature fatiguée. Le foleil feul dans le fein de Téthys jouiffoit d'un profond repos : mais enfuite, quand il fut obligé de remonter fur fon char attelé par les heures, & devancé par l'aurore qui sème fon chemin de rofes, il apperçut tout l'olympe couvert de nuages; il vit les reftes d'une tempête qui avoit effrayé les mortels pendant toute la nuit. Les nuages étoient encore empeftés de l'odeur des vapeurs foufrées qui avoient allumé les éclairs, & fait gronder le menaçant tonnerre. Les vents féditieux ayant rompu leurs chaînes, & forcé leurs cachots profonds, mugiffoient encore dans les vaftes plaines de l'air. Des torrens tomboient des montagnes dans tous les vallons. Celui dont l'œil plein de rayons anime toute la nature, voyoit de toutes parts en fe levant le refte d'un cruel orage; mais (ce qui l'émut davantage) il vit un jeune nourriffon des mufes, qui lui étoit fort cher, à qui la tem-

pête avoit dérobé le ſommeil, lorſqu'il commençoit déjà à étendre ſes ſombres aîles ſur ſes paupières. Il fut ſur le point de ramener ſes chevaux en arrière, & de retarder le jour, pour rendre le repos à celui qui l'avoit perdu. Je veux, dit-il, qu'il dorme. Le ſommeil rafraîchira ſon ſang, appaiſera ſa bile, lui donnera la ſanté & la force dont il aura beſoin pour imiter les travaux d'Hercule, lui inſpirera je ne ſais quelle douceur tendre, qui pourroit ſeule lui manquer. Pourvu qu'il dorme, qu'il rie, qu'il adouciſſe ſon tempérament, qu'il aime les jeux de la ſociété, qu'il prenne plaiſir à aimer les hommes & à ſe faire aimer d'eux, toutes les grâces de l'eſprit & du corps viendront en foule pour l'orner.



FABLE XI.

Le jeune Bacchus & le Faune.

UN jour le jeune Bacchus, que Silène instruisoit, cherchoit les muses dans un bocage dont le silence n'étoit troublé que par le bruit des fontaines & par le chant des oiseaux. Le soleil ne pouvoit avec ses rayons en percer la sombre verdure. L'enfant de Semelé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étoient nés. Il avoit même autrefois rendu des oracles, & le temps n'avoit osé l'abattre de sa tranchante faulx. Auprès de ce chêne sacré & antique se cachoit un jeune faune, qui prêtoit l'oreille aux vers que chantoit l'enfant, & qui marquoit à Silène par un ris moqueur toutes les fautes que faisoit son disciple. Aussitôt les nayades & les autres nymphes du bois sourioient aussi. Le critique étoit jeune, gracieux & folâtre : sa tête étoit couronnée de

lierre & de pampre. Ses tempes étoient ornées de grappes de raiſin. De ſon épaule gauche pendoit ſur ſon côté droit en écharpe un feſton de lierre, & le jeune Bacchus ſe plaiſoit à voir ces feuilles conſacrées à ſa divinité. Le faune étoit enveloppé au-deſſous de la ceinture par la dépouille affreuſe & hériſſée d'une jeune lionne qu'il avoit tuée dans les forêts. Il tenoit dans ſa main une houlette courbée & noueuſe. Sa queue paroiſſoit derrière comme ſe jouant ſur ſon dos. Mais comme Bacchus ne pouvoit ſouffrir un rieur malin, toujours prêt à ſe moquer de ſes expreſſions, ſi elles n'étoient pures & élégantes, il lui dit d'un ton fier & impatient : Comment oſes-tu te moquer du fils de Jupiter ? Le faune répondit ſans s'émouvoir : Hé, comment le fils de Jupiter oſe-t-il faire quelque faute ?



FABLE

FABLE XII.

Le Rossignol & la Fauvette.

SUR les bords toujours verds du fleuve Alphée, il y a un bocage sacré, où trois nayades répandent à grand bruit leurs eaux claires, & arrosent les fleurs naissantes. Les grâces s'y vont souvent baigner : les arbres de ce bocage ne sont jamais agités par les vents, qui les respectent : ils sont seulement caressés par le souffle des doux zéphyrs. Les nymphes & les faunes y font la nuit des danses au son de la flûte de Pan. Le soleil ne sauroit percer de ses rayons l'ombre épaisse que forment les rameaux entrelacés de ce bocage. Le silence, l'obscurité, & la délicieuse fraîcheur y règnent le jour comme la nuit. Sous ce feuillage, on entend Philomèle qui chante d'une voix plaintive & mélodieuse ses anciens malheurs, dont elle n'est pas encore consolée. Une jeune fauvette au contraire y chante ses plaisirs, & elle annonce le printemps

à tous les bergers d'alentour. Philomèle même eſt jalouſe des chanſons tendres de ſa compagne. Un jour elles apperçurent un jeune berger, qu'elles n'avoient point encore vu dans ces bois; il leur parut gracieux, noble, aimant les muſes & l'harmonie. Elles crurent que c'étoit Apollon, tel qu'il fut autrefois chez le roi Admète, ou du moins quelque jeune héros du ſang de ce dieu. Les doux oiſeaux, inſpirés par les muſes commencèrent auſſitôt à chanter ainſi :

Quel eſt donc ce berger, ou ce dieu inconnu qui vient orner notre bocage? Il eſt ſenſible à nos chanſons : il aime la poëſie : elle adoucira ſon cœur, & le rendra auſſi aimable qu'il eſt fier.

Alors Philomèle continua ſeule :

Que ce jeune héros croiſſe en vertu, comme une fleur que le printemps fait éclore : qu'il aime les doux jeux de l'eſprit : que les grâces ſoient ſur ſes lévres : que la ſageſſe de Minerve règne dans ſon cœur.

La fauvette lui répondit :

Qu'il égale Orphée par les charmes de ſa voix, & Hercule par ſes hauts faits. Qu'il porte dans ſon cœur l'audace d'Achille, ſans en avoir la férocité : qu'il ſoit bon, qu'il ſoit ſage, bienfaiſant, tendre pour les hom-

mes, & aimé d'eux : que les muses fassent naître en lui toutes les vertus.

Puis les deux oiseaux inspirés reprirent ensemble :

Il aime nos douces chansons : elles entrent dans son cœur, comme la rosée tombe sur nos gazons brûlés par le soleil. Que les dieux le modèrent, & le rendent toujours fortuné : qu'il tienne en sa main la corne d'abondance : que la sagesse se répande de son cœur sur tous les mortels, & que les fleurs naissent sous ses pas.

Pendant qu'elles chantoient, les zéphyrs retinrent leurs haleines ; toutes les fleurs du bocage s'épanouïrent ; les ruisseaux formés par les trois fontaines suspendirent leur cours. Les satyres & les faunes, pour mieux écouter, dressoient leurs oreilles aiguës. Echo redisoit ces belles paroles à tous les rochers d'alentour ; & toutes les dryades sortirent du sein des arbres verds, pour admirer celui que Philomèle & sa compagne venoient de chanter.

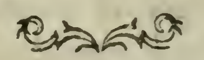


FABLE XIII.

Fable du Dragon & des Renards.

UN dragon gardoit un tréſor dans une profonde caverne : il veilloit jour & nuit pour le conſerver. Deux renards, grands fourbes & grands voleurs de leur métier, s'inſinuèrent auprès de lui par leurs flatteries. Ils devinrent ſes confidens. Les gens les plus complaiſans & les plus empreſſés ne ſont pas les plus ſûrs. Ils le traitoient de grand perſonage, admiroient toutes ſes fantaiſies, étoient toujours de ſon avis, & ſe moquoient entr'eux de leur dupe. Enfin, il s'endormit un jour entr'eux. Ils l'étranglèrent, & s'emparèrent du tréſor. Il fallut le partager entr'eux : c'étoit une affaire bien difficile; car deux ſcélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux ſe mit à moraliſer : A quoi, diſoit-il, nous ſervira tout cet argent? un peu de chaſſe nous vaudroit mieux : on ne mange point de métal; les piſtoles ſont de mauvaiſe digeſtion.

Les hommes ſont des fous d'aimer tant de fauſſes richeſſes. Ne ſoyons pas auſſi inſenſés qu'eux. L'autre fit ſemblant d'être touché de ces réflexions, & aſſura qu'il vouloit vivre en philoſophe comme Bias, portant tout ſon bien ſur lui. Chacun fit ſemblant de quitter le tréſor; mais ils ſe dreſsèrent des embûches, & s'entre-déchirèrent. L'un d'eux en mourant dit à l'autre, qui étoit auſſi bleſſé que lui : Que voulois-tu faire de cet argent? La même choſe que tu voulois en faire, répondit l'autre. Un homme paſſant apprit leur aventure, & les trouva bien fous. Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des renards. Vous ne ſauriez, non plus que nous, vous nourrir d'argent, & vous vous tuez pour en avoir. Du moins notre race juſqu'ici a été aſſez ſage pour ne mettre en uſage aucune monnoie. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité fait vôtre malheur. Vous perdez les vrais biens, pour chercher les biens imaginaires.



FABLE XIV.

Les deux Renards.

DEUX renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler. Ils étranglèrent le coq, les poules & les poulets; après ce carnage ils appaisèrent leur faim. L'un, qui étoit jeune & ardent, vouloit tout dévorer; l'autre, qui étoit vieux & avare, vouloit garder quelque provision pour l'avenir. Le vieux disoit; Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage. J'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour: nous avons fait fortune: c'est un trésor que nous avons trouvé; il faut le ménager. Le jeune répondit: Je veux tout manger pendant que j'y suis, & me rassasier pour huit jours: car pour ce qui est de revenir ici, chansons; il n'y fera pas bon demain: le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommeroit. Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant qu'il se crève, & peut à peine

aller mourir dans ſon terrier. Le vieux qui ſe croit bien plus ſage de modérer ſes appétits & de vivre d'économie, va le lendemain retourner à ſa proie, & eſt aſſommé par le maître. Ainſi chaque âge à ſes défauts. Les jeunes gens ſont fougueux & inſatiables dans leurs plaiſirs. Les vieux ſont incorrigibles dans leur avarice.

FABLE XV.

Le Loup & le jeune Mouton.

DEs moutons étoient en ſûreté dans leur parc : les chiens dormoient ; & le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouoit de la flûte avec d'autres bergers voiſins. Un loup affamé vint par les fentes de l'enceinte reconnoître l'état du troupeau. Un jeune mouton ſans expérience, & qui n'avoit jamais rien vu, entra en converſation avec lui. Que venez-vous chercher ici, dit-il au glouton ? L'herbe tendre & fleurie, lui répondit le loup. Vous ſavez que rien n'eſt plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour appaiſer ſa faim, & d'al-

ler éteindre ſa ſoif dans un clair ruiſſeau: j'ai trouvé ici l'un & l'autre. Que faut-il davantage? J'aime la philoſophie qui enſeigne à ſe contenter de peu. Il eſt donc vrai, repartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, & qu'un peu d'herbe vous ſuffit? Si cela eſt, vivons comme frères, & paiſſons enſemble. Auſſitôt le mouton ſort du parc dans la prairie, où le ſobre philoſophe le mit en pièces & l'avala. Défiez-vous des belles paroles des gens qui ſe vantent d'être vertueux. Jugez par leurs actions, & non par leurs diſcours.

FABLE XVI.

Le Chat & les Lapins.

UN chat, qui faiſoit le modeſte, étoit entré dans une garenne peuplée de lapins. Auſſitôt toute la république alarmée ne ſongea qu'à s'enfoncer dans ſes trous. Comme le nouveau venu étoit au guet auprès d'un terrier, les députés de la nation lapine, qui avoient vu ſes terribles griffes, comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier, pour lui de-

mander ce qu'il prétendoit. Il protesta d'une voix douce, qu'il vouloit seulement étudier les mœurs de la nation : qu'en qualité de philosophe, il alloit dans tous les pays pour s'informer des coutumes de chaque espèce d'animaux. Les députés simples & crédules retournèrent dire à leurs frères, que cet étranger, si vénérable par son maintien modeste & par sa majestueuse fourrure, étoit un philosophe, sobre, désintéressé, pacifique, qui vouloit seulement rechercher la sagesse de pays en pays : qu'il venoit de beaucoup d'autres lieux, où il avoit vu de grandes merveilles : qu'il y auroit bien du plaisir à l'entendre, & qu'il n'avoit garde de croquer les lapins, puisqu'il croyoit en bon bramin la métempsycose, & ne mangeoit aucun aliment qui eût eu vie. Ce beau discours toucha l'assemblée. En vain un vieux lapin rusé, qui étoit le docteur de la troupe, représenta combien ce grave philosophe lui étoit suspect : malgré lui on va saluer le bramin, qui étrangla du premier salut sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnent leurs trous, bien effrayés & bien honteux de leur faute. Alors dom Mitis revient à l'entrée du terrier, protestant d'un ton plein

de cordialité, qu'il n'avoit fait ce meurtre que malgré lui, pour ſon preſſant beſoin : que déſormais il vivroit d'autres animaux, & feroit avec eux une alliance éternelle. Auſſitôt les lapins entrèrent en négociation avec lui, ſans ſe mettre néanmoins à la portée de ſes griffes. La négociation dure, on l'amuſe. Cependant, un lapin des plus agiles ſort par les derrières du terrier, & va avertir un berger voiſin, qui aimoit à prendre dans les lacs de ces lapins nourris de genièvre. Le berger, irrité contre ce chat exterminateur d'un peuple ſi utile, accourt au terrier avec un arc & des flêches : il apperçoit le chat qui n'étoit attentif qu'à ſa proie : il le perce d'une de ſes flêches, & le chat expirant, dit ces dernières paroles : Quand on a une fois trompé, on ne peut plus être cru de perſonne : on eſt haï, craint ; & on eſt enfin attrapé par ſes propres fineſſes.



FABLE XVII.

Les deux Souris.

UNE ſouris, ennuyée de vivre dans les périls & dans les allarmes, à cauſe de Mitis & de Rodilardus, qui faiſoient grand carnage de la nation ſouriquoiſe, appela ſa commère, qui étoit dans un trou de ſon voiſinage. Il m'eſt venu, lui dit-elle, une bonne penſée. J'ai lu dans certains livres que je rongeois ces jours paſſés, qu'il y a un beau pays nommé les Indes, où notre peuple eſt mieux traité & plus en sûreté qu'ici. En ce pays-là les ſages croient que l'ame d'une ſouris a été autrefois l'ame d'un grand capitaine, d'un roi, d'un merveilleux fakir, & qu'elle pourra, après la mort de la ſouris, entrer dans le corps de quelque belle dame, ou de quelque grand pendiar. Si je m'en ſouviens bien, cela s'appelle métempſycoſe. Dans cette opinion, ils traitent tous les animaux avec une charité fraternelle, on voit des hôpitaux de ſouris, qu'on met en penſion, & qu'on

nourrit comme perſonnes importantes. Allons, ma ſœur, partons pour un ſi beau pays, où la police eſt ſi bonne, & où l'on fait juſtice à notre mérite. La commère lui répondit : Mais, ma ſœur, n'y a-t-il pas de chats qui entrent dans ces hôpitaux? Si cela étoit, ils feroient en peu de temps bien des métempſycoſes : un coup de dent ou de griffe feroit un roi, ou un fakir; merveille dont nous nous paſſerions très-bien. Ne craignez point cela, dit la première : l'ordre eſt parfait dans ce pays-là : les chats ont leurs maiſons, comme nous les nôtres, & ils ont auſſi leurs hôpitaux d'invalides qui ſont à part. Sur cette converſation nos deux ſouris partent enſemble : elles s'embarquent dans un vaiſſeau qui alloit faire un voyage de long cours, en ſe coulant le long des cordages le ſoir de la veille de l'embarquement. On part : elles ſont ravies de ſe voir ſur la mer, loin des terres maudites, où les chats exerçoient leur tyrannie. La navigation fut heureuſe : elles arrivèrent à Surate, non pour amaſſer des richeſſes, comme les marchands, mais pour ſe faire bien traiter par les indois. A peine furent-elles entrées dans une maiſon deſtinée aux ſouris, qu'elles y prétendoient les

premières places. L'une prétendoit se souvenir d'avoir été autrefois un fameux bramin sur la côte de Malabar : l'autre protestoit qu'elle avoit été une belle dame du même pays, avec de longues oreilles. Elles firent tant les insolentes, que les souris indiennes ne purent les souffrir. Voilà une guerre civile. On donna sans quartier sur ces deux franguis, qui vouloient faire la loi aux autres. Au lieu d'être mangées par les chats, elles furent étranglées par leurs propres sœurs. On a beau aller loin pour éviter le péril : si on n'est modeste & sensé, on va chercher le malheur bien loin : autant vaudroit-il le trouver chez soi.

FABLE XVIII.

L'Assemblée des Animaux, pour choisir un Roi.

LE lion étant mort, tous les animaux accoururent dans son antre, pour consoler la lionne sa veuve, qui faisoit retentir de ses cris les montagnes & les forêts. Après lui avoir fait leurs complimens, ils com-

mencèrent l'élection d'un roi : la couronne du défunt étoit au milieu de l'assemblée. Le lionceau étoit trop jeune & trop foible pour obtenir la royauté sur tant de fiers animaux. Laissez-moi croître, disoit-il, je saurai bien régner & me faire craindre à mon tour. En attendant, je veux étudier l'histoire des belles actions de mon père, pour égaler un jour sa gloire. Pour moi, dit le léopard, je prétends être couronné; car je ressemble plus au lion que tous les autres prétendans : & moi, dit l'ours, je soutiens qu'on m'avoit fait une injustice, quand on me préféra le lion; je suis fort, courageux, carnassier tout autant que lui; & j'ai un avantage singulier, qui est de grimper sur les arbres. Je vous laisse à juger, messieurs, dit l'éléphant, si quelqu'un peut me disputer la gloire d'être le plus grand, le plus fort, & le plus grave de tous les animaux. Je suis le plus noble & le plus beau, dit le cheval. Et moi le plus fin, dit le renard : & moi le plus léger à la course, dit le cerf. Où trouverez-vous, dit le singe, un roi plus agréable & plus ingénieux que moi? Je divertirai chaque jour mes sujets. Je ressemble même à l'homme, qui est le véritable roi de toute la nature. Le perroquet

alors harangua ainſi : Puiſque tu te vantes de reſſembler à l'homme, je puis m'en vanter auſſi. Tu ne lui reſſembles que par ton laid viſage, & par quelques grimaces ridicules. Pour moi, je lui reſſemble par la voix, qui eſt la marque de la raiſon, & le plus bel ornement de l'homme. Tais-toi, maudit cauſeur, lui répondit le ſinge : tu parles, mais non pas comme l'homme : tu dis toujours la même choſe, ſans entendre ce que tu dis. L'aſſemblée ſe moqua de ces deux mauvais copiſtes de l'homme; & l'on donna la couronne à l'éléphant, parce qu'il a la force & la ſageſſe, ſans avoir ni la cruauté des bêtes furieuſes, ni la ſotte vanité de tant d'autres, qui veulent toujours paroître ce qu'elles ne ſont pas.

FABLE XIX.

Le Singe.

UN vieux ſinge malin étant mort, ſon ombre deſcendit dans la ſombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivans. Pluton vouloit la ren-

voyer dans le corps d'un âne pesant & stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité & sa malice. Mais elle fit tant de tours plaisans & badins, que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire, & lui laissa le choix d'une condition : elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. Au moins, disoit-elle, je conserverai par-là quelque ressemblance avec les hommes, que j'ai long-temps imités. Etant singe, je faisois des gestes comme eux; & étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. A peine l'ame du singe fut elle introduite dans ce nouveau métier, qu'une vieille femme causeuse l'accepta. Il fit ses délices; elle le mit dans une belle cage. Il faisoit bonne chère, & discouroit toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parloit pas plus sensément que lui. Il joignoit à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sais quoi de son ancienne profession. Il remuoit sa tête ridiculement; il faisoit craquer son bec; il agitoit ses aîles de cent façons, & faisoit de ses pattes plusieurs tours, qui sentoient encore les grimaces de fagotin. La vieille prenoit à toute heure ses lunettes pour l'admirer. Elle étoit bien fâ-

chée d'être un peu ſourde, & de perdre quelquefois des paroles de ſon perroquet, à qui elle trouvoit plus d'eſprit qu'à perſonne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun & fou. Il ſe tourmenta ſi fort dans ſa cage, & but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut. Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire paſſer dans le corps d'un poiſſon, pour le rendre muet. Mais il fit encore une farce devant le roi des ombres; les princes ne réſiſtent guère aux demandes des mauvais plaiſans qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il iroit dans le corps d'un homme. Mais comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme ſage & vertueux, il le deſtina au corps d'un harangueur ennuyeux & importun, qui mentoit, qui ſe vantoit ſans ceſſe, qui faiſoit des geſtes ridicules, qui ſe moquoit de tout le monde, qui interrompoit toutes les converſations les plus polies & les plus ſolides pour dire rien, ou les ſottiſes les plus groſſières. Mercure, qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant: Ho, ho, je te reconnois, tu n'es qu'un compoſé du ſinge & du perroquet, que j'ai vu autrefois. Qui t'ôteroit tes geſtes

& tes paroles apprises par cœur sans jugement, ne laisseroit rien de toi. D'un joli singe & d'un bon perroquet, on n'en fait qu'un sot homme. O ! combien d'hommes dans le monde, avec des gestes façonnés, un petit caquet, & un air capable, n'ont ni sens ni conduite.

FABLE XX.

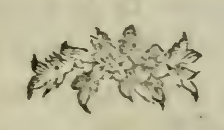
Les deux Lionceaux.

DEUX lionceaux avoient été nourris ensemble dans la même forêt; ils étoient de même âge, de même taille, de même force. L'un fut pris dans de grands filets à une chasse du grand mogol : l'autre demeura dans des montagnes escarpées. Celui qu'on avoit pris fut mené à la cour, où il vivoit dans les délices. On lui donnoit chaque jour une gazelle à manger; il n'avoit qu'à dormir dans une loge, où on avoit soin de le faire coucher mollement. Un eunuque blanc avoit soin de peigner deux fois le jour sa longue crinière dorée. Comme il étoit apprivoisé, le roi même

le careſſoit ſouvent. Il étoit gras, poli, de bonne mine, & magnifique; car il portoit un collier d'or, & on lui mettoit aux oreilles des pendans garnis de perles & de diamans. Il mépriſoit tous les autres lions qui étoient dans les loges voiſines, moins belles que la ſienne, & qui n'étoient pas en faveur comme lui. Ces proſpérités lui enflèrent le cœur; il crut être un grand perſonage, puiſqu'on le traitoit ſi honorablement. La cour où il brilloit lui donna le goût de l'ambition; il s'imaginoit qu'il auroit été un héros, s'il eût habité les forêts. Un jour, comme on ne l'attachoit plus à ſa chaîne, il s'enfuit du palais, & retourna dans le pays où il avoit été nourri. Alors, le roi de toute la nation lionne venoit de mourir, & on avoit aſſemblé les états pour lui choiſir un ſucceſſeur. Parmi beaucoup de prétendans, il y en avoit un qui effaçoit tous les autres par ſa fierté & par ſon audace; c'étoit cet autre lionceau, qui n'avoit point quitté les déſerts. Pendant que ſon compagnon avoit fait fortune à la cour, le ſolitaire avoit ſouvent aiguiſé ſon courage par une cruelle faim; il étoit accoutumé à ne ſe nourrir qu'au travers des plus grands périls, & par des carnages. Il dé-

chiroit & troupeaux & bergers : il étoit maigre, hériſſé, hideux : le feu & le ſang ſortoient de ſes yeux. Il étoit léger, nerveux, accoutumé à grimper & à s'élancer, intrépide contre les épieux & les dards. Les deux anciens compagnons demandèrent le combat, pour décider qui régneroit : mais une vieille lionne, ſage & expérimentée, dont toute la république reſpectoit les conſeils, fut d'avis de mettre d'abord ſur le trône celui qui avoit étudié la politique à la cour. Bien des gens murmuroient, diſant qu'elle vouloit qu'on préférât un perſonage vain & voluptueux, à un guerrier qui avoit appris dans la fatigue & dans les périls à ſoutenir les grandes affaires. Cependant, l'autorité de la vieille lionne prévalut : on mit ſur le trône le lion de la cour. D'abord il s'amolit dans les plaiſirs ; il n'aima que le faſte ; il uſoit de ſoupleſſe & de ruſe pour cacher ſa cruauté & ſa tyrannie. Bientôt il fut haï, mépriſé, déteſté. Alors la vieille lionne dit : Il eſt temps de le détrôner. Je ſavois bien qu'il étoit indigne d'être roi ; mais je voulois que vous en euſſiez un gâté par la molleſſe & par la politique, pour vous mieux faire ſentir enſuite le prix d'un autre, qui a mérité la royauté par ſa pa-

tience & par ſa valeur. C'eſt maintenant qu'il faut les faire combattre l'un contre l'autre. Auſſi-tôt on les mit dans un champ clos, où les deux champions ſervirent de ſpectacle à l'aſſemblée : mais le ſpectacle ne fut pas long. Le lion amolli trembloit, & n'oſoit ſe préſenter à l'autre : il fuit honteuſement & ſe cache ; l'autre le pourſuit, & lui inſulte. Tout s'écrièrent. Il faut l'égorger, & le mettre en pièces. Non, non, répondit-il, quand on a un ennemi ſi lâche, il y auroit de là lâcheté à le craindre. Je veux qu'il vive : il ne mérite pas de mourir. Je ſaurai bien régner ſans m'embarraſſer de le tenir ſoumis. En effet, le vigoureux lion régna avec ſageſſe & autorité. L'autre fut très-content de lui faire baſſement ſa cour, d'obtenir de lui quelques morceaux de chair, & de paſſer ſa vie dans une oiſiveté honteuſe.



FABLE

FABLE XXI.

Les Abeilles.

UN jeune prince, au retour des zéphirs, lorſque toute la nature ſe ranime, ſe promenoit dans un jardin délicieux. Il entendit un grand bruit, & apperçut une ruche d'abeilles. Il s'approche de ce ſpectacle, qui étoit nouveau pour lui; il vit avec étonnement l'ordre, le ſoin & le travail de cette petite république. Les cellules commençoient à ſe former, & à prendre une figure régulière. Une partie des abeilles les rempliſſoient de leur doux nectar; les autres apportoient des fleurs, qu'elles avoient choiſies entre toutes les richeſſes du printemps. L'oiſiveté & la pareſſe étoient bannies de ce petit état; tout y étoit en mouvement; mais ſans confuſion & ſans trouble. Les plus conſidérables d'entre les abeilles conduiſoient les autres, qui obéiſſoient ſans murmure & ſans jalouſie contre celles qui étoient au-deſſus d'elles. Pendant que le

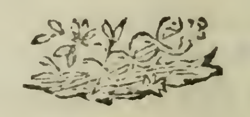
jeune prince admiroit cet objet, qu'il ne connoiſſoit pas encore, une abeille, que toutes les autres reconnoiſſoient pour leur reine, s'approcha de lui, & lui dit : La vue de notre ouvrage & de notre conduite vous réjouït ; mais elle doit encore plus vous inſtruire. Nous ne ſouffrons point parmi nous le déſordre ni la licence ; on n'eſt conſidérable parmi nous que par ſon travail, & par les talens qui peuvent être utiles à notre république. Le mérite eſt la ſeule voie qui élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit & jour qu'à des choſes dont les hommes retirent toute l'utilité. Puiſſiez-vous être un jour comme nous ; mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous.

FABLE XXII.

L'Abeille & la Mouche.

UN jour une abeille apperçut une mouche auprès de ſa ruche. Que viens-tu faire ici? lui dit-elle d'un ton furieux : vraiment, c'eſt bien à toi, vil animal, à te mêler avec

les reines de l'air. Tu as raiſon, répondit froidement la mouche : on a toujours tort de s'approcher d'une nation auſſi fougueuſe que la vôtre. Rien n'eſt plus ſage que nous, dit l'abeille : nous ſeules avons des loix & une république bien policée : nous ne cueillons que des fleurs odoriférantes ; nous ne faiſons que du miel délicieux, qui égale le nectar. Ote-toi de ma préſence, vilaine mouche importune, qui ne fais que bourdonner, & chercher ta vie ſur les ordures. Nous vivons comme nous pouvons, répondit la mouche : la pauvreté n'eſt pas un vice ; mais la colère en eſt un grand. Vous faites du miel qui eſt doux, mais votre cœur eſt toujours amer : vous êtes ſages dans vos loix, mais emportées dans votre conduite. Votre colère, qui pique vos ennemis, vous donne la mort, & votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à perſonne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération.



FABLE

FABLE XXIII.

Les Abeilles & les Vers à ſoie.

UN jour les abeilles montèrent juſque dans l'olympe au pied du trône de Jupiter, pour le prier d'avoir égard au ſoin qu'elles avoient pris de ſon enfance, quand elles le nourrirent de leur miel ſur le mont Ida. Jupiter voulut leur accorder les premièrs honneurs entre tous les petits animaux. Minerve, qui préſide aux arts, lui repréſenta qu'il y avoit une autre eſpèce, qui diſputoit aux abeilles la gloire des inventions utiles. Jupiter voulut en ſavoir le nom. Ce ſont les vers à ſoie, répondit-elle. Auſſi-tôt le père des dieux ordonna à Mercure de faire venir ſur les aîles des doux zéphirs des députés de ce petit peuple, afin qu'on pût entendre les raiſons des deux partis. L'abeille ambaſſadrice de ſa nation repréſenta la douceur du miel, qui eſt le nectar des hommes, ſon utilité, l'artifice avec lequel il eſt composé : puis elle vanta la ſageſſe des loix qui police la ré-

publique volante des abeilles. Nulle autre eſpèce d'animaux, diſoit l'orateur, n'a cette gloire ; & c'eſt une récompenſe d'avoir nourri dans un antre le père des dieux. De plus nous avons en partage la valeur guerrière, quand notre roi anime nos troupes dans les combats. Comment eſt-ce que ces vers, ces inſectes vils & mépriſables, oſeroient nous diſputer le premier rang ? Ils ne ſavent que ramper, pendant que nous prenons un noble eſſor, & que de nos aîles dorées nous montons juſque vers les aſtres. Le harangueur des vers à ſoie répondit: Nous ne ſommes que de petits vers, & nous n'avons ni ce grand courage pour la guerre, ni ces ſages loix; mais chacun de nous montre les merveilles de la nature, & ſe conſume dans un travail utile. Sans loix nous vivons en paix, & on ne voit jamais de guerres civiles chez nous, pendant que les abeilles s'entre-tuent à chaque changement de roi. Nous avons la vertu de Protée pour changer de forme. Tantôt nous ſommes de petits vers, compoſés d'onze petits anneaux entrelacés avec la variété des plus vives couleurs qu'on admire dans les fleurs d'un parterre. Enſuite nous filons de quoi vêtir les hommes les plus magni-

ſiques, juſque ſur le trône, & de quoi orner les temples des dieux. Cette parure ſi belle & ſi durable vaut bien du miel, qui ſe corrompt bientôt. Enfin nous nous transformons en fève, mais en fève qui ſent, qui ſe meut, & qui montre toujours de la vie. Après ces prodiges, nous devenons tout-à-coup des papillons, avec l'éclat des plus riches couleurs. C'eſt alors que nous ne cédons plus aux abeilles pour nous élever d'un vol hardi juſque vers l'olympe. Jugez maintenant, ô père des dieux. Jupiter, embarraſſé pour la déciſion, déclara enfin que les abeilles tiendroient le premier rang, à cauſe des droits qu'elles avoient acquis depuis les anciens temps. Quel moyen, dit-il, de les dégrader? Je leur ai trop d'obligation; mais je crois que les hommes doivent encore plus aux vers à ſoie.



FABLE XXIV.

Du Hibou.

UN jeune hibou, qui s'étoit vu dans une fontaine, & qui se trouvoit plus beau, je ne dirai pas que le jour, car il le trouvoit fort désagréable, mais que la nuit, qui avoit, de grands charmes pour lui, disoit en lui-même : J'ai sacrifié aux grâces : Vénus a mis sur moi sa ceinture dans ma naissance; les tendres amours accompagnés des jeux & des ris voltigent autour de moi pour me caresser. Il est temps que le blond hyménée me donne des enfans gracieux comme moi: ils seront l'ornement des bocages, & les délices de la nuit. Quel dommage que la race des plus parfaits oiseaux se perdît! Heureuse l'épouse qui passera sa vie à me voir! Dans cette pensée il envoie la corneille demander de sa part une petite aiglonne, fille de l'aigle, roi des airs. La corneille avoit peine à se charger de cette ambassade : Je serai mal reçue, disoit-elle, de proposer un mariage si mal assorti. Quoi! l'aigle qui ose

regarder fixement le ſoleil, ſe marieroit avec vous qui ne ſauriez ſeulement ouvrir les yeux tandis qu'il eſt jour ! c'eſt le moyen que les deux époux ne ſoient jamais enſemble : l'un ſortira le jour, & l'autre la nuit. Le hibou, vain & amoureux de lui-même, n'écouta rien. La corneille, pour le contenter, alla enfin demander l'aiglonne. On ſe moqua de ſa folle demande. L'aigle lui répondit : Si le hibou veut être mon gendre, qu'il vienne après le lever du ſoleil me ſaluer au milieu de l'air. Le hibou préſomptueux voulut y aller. Ses yeux furent d'abord éblouis. Il fut aveuglé par les rayons du ſoleil, & tomba du haut de l'air ſur un rocher. Tous les oiſeaux ſe jetèrent ſur lui, & lui arrachèrent ſes plumes. Il fut trop heureux de ſe cacher dans ſon trou, & d'épouſer la chouette, qui fut une digne dame du lieu. Leur hymen fut célébré la nuit, & ils ſe trouvèrent l'un & l'autre très-beaux & très-agréables. Il ne faut rien chercher au-deſſus de ſoi, ni ſe flatter ſur ſes avantages.



FABLE XXV.

Du berger Cléobule & de la bergère Phidile.

UN berger rêveur menoit ſon troupeau ſur les rives fleuries du fleuve Acheloüs. Les faunes & les ſatyres, cachés dans les bocages voiſins, danſoient ſur l'herbe au doux ſon de ſa flûte. Les nayades cachées dans les ondes du fleuve levèrent leurs têtes au-deſſus des roſeaux pour écouter ſes chanſons. Achéloüs lui-même, appuyé ſur une urne panchée, montra ſon front où il ne reſtoit plus qu'une corne depuis ſon combat avec le grand Hercule : & cette mélodie ſuſpendit pour un peu de temps les peines de ce dieu vaincu. Le berger étoit peu touché de voir ces nayades qui l'admiroient : il ne penſoit qu'à la bergère Phidile, ſimple, naïve, ſans aucune parure, à qui la fortune ne donna jamais d'éclat emprunté, & que les grâces ſeules avoient ornée & embellie de leurs propres mains. Elle ſortoit de ſon

village, ne ſongeant qu'à faire paître ſes moutons. Elle ſeule ignoroit ſa beauté. Toutes les autres bergères en étoient jalouſes. Le berger l'aimoit, & n'oſoit le lui dire. Ce qu'il aimoit le plus en elle, c'étoit cette vertu ſimple & ſévère qui écartoit les amans, & qui fait le vrai charme de la beauté. Mais la paſſion ingénieuſe fait trouver l'art de repréſenter ce qu'on n'oſeroit dire ouvertement. Il finit donc toutes ſes chanſons les plus agréables, pour en commencer une qui pût toucher le cœur de cette bergère. Il ſavoit qu'elle aimoit la vertu des héros qui ont acquis de la gloire dans les combats. Il chanta ſous un nom ſuppoſé ſes propres aventures: car en ce temps, les héros mêmes étoient bergers, & ne mépriſoient point la houlette. Il chanta donc ainſi: Quand Polynice alla aſſiéger la ville de Thèbes, pour renverſer du trône ſon frère Ethéoclès, tous les rois de la Grèce parurent ſous les armes, & pouſſoient leurs chariots contre les aſſiégés. Adraſte, beau-père de Polynice, abattoit les troupes de ſoldats & les capitaines, comme un moiſſonneur de ſa faulx tranchante coupe les moiſſons. D'un autre côté le devin Amphiaraüs, qui avoit prévu ſon malheur, s'avançoit dans la mê-

lée, & fut tout-à-coup englouti par la terre, qui ouvrit ſes abîmes pour le précipiter dans les ſombres rives du Styx. En tombant, il pleuroit ſon infortune d'avoir eu une femme infidèle. Aſſez près de-là on voyoit les deux frères fils d'Œdipe, qui s'attaquoient avec fureur. Comme un léopard & un tigre qui s'entre-déchirent dans les rochers du Caucaſe, ils ſe rouloient tous deux dans le ſable ; chacun paroiſſoit altéré du ſang de ſon frère. Pendant cet horrible ſpectacle, Cléobule, qui avoit ſuivi Polynice, combattit contre un vaillant thébain, que le dieu Mars rendoit preſqu'invincible. La flèche du thébain, conduite par le dieu, auroit percé le cou de Cléobule qui ſe détourna promptement : auſſitôt Cléobule lui enfonça ſon dard juſqu'au fond des entrailles. Le ſang du thébain ruiſſelle, ſes yeux s'éteignent, ſa bonne mine & ſa fierté le quittent, la mort efface ſes beaux traits ; ſa jeune épouſe du haut d'une tour le vit mourant, & eut le cœur percé d'une douleur inconſolable. Dans ſon malheur, je le trouve heureux d'avoir été aimé & plaint : je mourrois comme lui avec plaiſir, pourvu que je puſſe être aimé de même. A quoi ſervent la valeur & la gloire des plus fameux combats ;

à quoi servent la jeunesse & la beauté, quand on ne peut ni plaire, ni toucher ce qu'on aime ? La bergère, qui avoit prêté l'oreille à une si tendre chanson, comprit que ce berger étoit Cléobule, vainqueur du thébain. Elle devint sensible à la gloire qu'il avoit acquise, aux grâces qui brilloient en lui, & aux maux qu'il souffroit pour elle. Elle lui donna sa main & sa foi. Un heureux hymen les joignit : bientôt leur bonheur fut envié des bergers d'alentour & des divinités champêtres. Ils égalèrent par leur union, par leur vie innocente, par leurs plaisirs rustiques, jusque dans une extrême vieillesse, la douce destinée de Philémon & de Baucis.

FABLE XXVI.

Chromis & Mnasyle.

CHR. CE bocage a une fraîcheur délicieuse : les arbres en sont grands, le feuillage épais, les allées sombres : on n'y entend d'autre bruit que celui des rossignols qui chantent leurs amours.

MNAS. Il y a ici des beautés encore plus touchantes.

CHR. Quoi donc ! veux-tu parler de ces ſtatues ! je ne les trouve guère jolies. En voilà une qui a l'air bien groſſier.

MNAS. Elle repréſente un faune : mais n'en parlons pas : car tu connois un de nos bergers qui en a déjà dit tout ce que l'on en peut dire.

CHR. Quoi donc ! eſt-ce cet autre qui eſt panché au-deſſus de la fontaine ?

MNAS. Non, je n'en parle point : le berger Lycidas l'a chanté ſur ſa flûte ; & je n'ai garde d'entreprendre de le louer après lui.

CHR. Quoi donc ! cette ſtatue qui repréſente une jeune femme ?

MNAS. Oui. Elle n'a point cet air ruſtique des deux autres : auſſi eſt-ce une plus grande divinité. C'eſt Pomone, ou du moins une nymphe. Elle tient d'une main une corne d'abondance pleine de tous les doux fruits de l'automne : de l'autre elle porte un vaſe d'où tombent en confuſion des pièces de monnoie. Ainſi elle tient en même-temps les fruits de la terre, qui ſont les richeſſes de la ſimple nature, & les tréſors auxquels l'art des hommes donne un ſi haut prix.

CHR. Elle a la tête un peu panchée, pourquoi cela ?

MNAS. Il eſt vrai. C'eſt que toutes figures faites pour être poſées en des lieux élevés, & pour être vues d'en-bas, ſont mieux au point de vue quand elles ſont un peu panchées vers les ſpectateurs.

CHR. Mais quelle eſt donc cette coëffure ? Elle eſt inconnue à nos bergères.

MNAS. Elle eſt pourtant très-négligée; & elle n'en eſt pas moins gracieuſe. Ce ſont des cheveux bien partagés ſur le front, qui pendent un peu ſur les côtés avec une friſure naturelle, & qui ſe nouent par derrière.

CHR. Et cet habit, pourquoi tant de plis ?

MNAS. C'eſt un habit qui a le même air de négligence : il eſt attaché par une ceinture, afin que la nymphe puiſſe aller plus commodément dans ces bois : ces plis flottans font une draperie plus agréable que des habits étroits & façonnés. La main de l'ouvrier ſemble avoir amolli le marbre pour faire des plis ſi délicats ; vous voyez même le nud ſous cette draperie. Ainſi vous trouvez tout enſemble la tendreſſe de la chair, avec la variété des plis de la draperie.

CHR. Ho, ho ! te voilà bien ſavant ! Mais, puiſque tu ſais tout, dis-moi : Cette corne

d'abondance, eſt-ce celle du fleuve Achéloüs arrachée par Hercule, ou bien celle de la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter ſur le mont Ida?

MNAS. Cette queſtion eſt encore à décider: cependant, je cours à mon troupeau. Bon-jour.

LE FANTASQUE.

QU'EST-IL donc arrivé de funeſte à Mélanthe? Rien au-dehors, tout au-dedans. Ses affaires vont à ſouhait. Tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? C'eſt que ſa rate fume. Il ſe coucha hier les délices du genre-humain: ce matin on eſt honteux pour lui; il faut le cacher.

En ſe levant, le pli d'un chauſſon lui a déplu: toute la journée ſera orageuſe, & tout le monde en ſouffrira. Il fait peur, il fait pitié: il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne & farouche trouble & noircit ſon imagination, comme l'encre de ſon écritoire barbouille ſes doigts.

N'allez pas lui parler des chofes qu'il aimoit le mieux il n'y a qu'un moment. Par la raifon qu'il les a aimées, il ne fauroit plus les fouffrir. Les parties de divertiffement qu'il a tant défirées lui deviennent ennuyeufes : il faut les rompre.

Il cherche à contredire, à fe plaindre, à piquer les autres. Il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point fe fâcher. Souvent il porte fes coups en l'air comme un taureau furieux qui, de fes cornes aiguifées, va fe battre contre les vents.

Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il fe tourne contre lui-même. Il fe blâme, il ne fe trouve bon à rien, il fe décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le confoler. Il veut être feul, & ne peut fupporter la folitude. Il revient à la compagnie, & s'aigrit contr'elle. On fe tait : ce filence affecté le choque. On parle tout bas : il s'imagine que c'eft contre lui. On parle tout haut : il trouve qu'on parle trop, & qu'on eft trop gai, pendant qu'il eft trifte. On eft trifte : cette trifteffe lui paroît un reproche de fes fautes. On rit : il foupçonne qu'on fe moque de lui. Que faire ? Être auffi ferme & auffi patient qu'il eft infupportable, & attendre en paix qu'il re-

vienne demain auſſi ſage qu'il étoit hier.

Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand elle le prend, on diroit que c'eſt un reſſort de machine qui ſe démonte tout-à-coup. Il eſt comme on dépeint les poſſédés : ſa raiſon eſt comme à l'envers : c'eſt la déraiſon elle-même en perſonne. Pouſſez-le, vous lui ferez dire en plein jour qu'il eſt nuit : car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par ſon caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ſes excès & de ſes fougues. Malgré ſon chagrin, il ſourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé.

Mais quel moyen de prévoir ces orages, & de conjurer la tempête ? Il n'y en a aucun ; point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps.

Gardez-vous bien de dire : demain nous irons nous divertir dans un tel jardin. L'homme d'aujourd'hui ne ſera point celui de demain : celui qui vous promet maintenant diſparoîtra tantôt : vous ne ſaurez plus le prendre, pour le faire ſouvenir de ſa parole. En ſa place vous trouverez un je ne ſais quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, & que vous ne ſauriez définir deux inſtans de ſuite de la même manière. Etu-

diez-le bien ; puis dites-en tout ce qu'il vous plaira : il ne ſera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit. Ce je ne ſais quoi veut & ne veut pas : il menace, il tremble : il mêle des hauteurs ridicules avec des baſſeſſes indignes. Il pleure, il rit, il badine, il eſt furieux. Dans ſa fureur la plus bizarre & la plus inſenſée, il eſt plaiſant & éloquent, ſubtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reſte pas ſeulement une ombre de raiſon.

Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne ſoit juſte, précis, & exactement raiſonnable : il ſauroit bien en prendre avantage, & vous donner adroitement le change. Il paſſeroit d'abord de ſon tort au vôtre, & deviendroit raiſonnable pour le ſeul plaiſir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'eſt un rien qui l'a fait monter juſqu'aux nues ; mais ce rien qu'eſt-il devenu ? Il eſt perdu dans la mêlée ; il n'en eſt plus queſtion : il ne ſait plus ce qui l'a fâché : il ſait ſeulement qu'il ſe fâche, & qu'il veut ſe fâcher ; encore même ne le ſait-il pas toujours. Il s'imagine ſouvent que tous ceux qui lui parlent ſont emportés, & que c'eſt lui qui ſe modère, comme un homme qui a la jauniſſe croit que tous ceux qu'il voit ſont

jaunes, quoique le jaune ne ſoit que dans ſes yeux.

Mais peut-être qu'il épargnera certaines perſonnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paroît aimer davantage ? Non : ſa bizarrerie ne connoît perſonne : elle ſe rend ſans choix à tout ce qu'elle trouve : le premier venu lui eſt bon pour ſe décharger : tout lui eſt égal, pourvu qu'il ſe fâche : il diroit des injures à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en eſt point aimé : on le perſécute, on le trahit ; il ne doit rien à qui que ce ſoit.

Mais attendez un moment ; voici une autre ſcène. Il a beſoin de tout le monde, il aime, on l'aime auſſi, il flatte, il s'inſinue, il enſorcèle tous ceux qui ne pouvoient plus le ſouffrir. Il avoue ſon tort, il rit de ſes bizarreries, il ſe contrefait ; & vous croiriez que c'eſt lui-même dans ſes accès d'emportement, tant il ſe contrefait bien.

Après cette comédie jouée à ſes propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas ! vous vous trompez : il le fera encore ce ſoir pour s'en moquer demain, ſans ſe corriger.



LA MÉDAILLE.

JE crois, monſieur, que je ne dois point perdre de temps pour vous informer d'une choſe très-curieuſe, & ſur laquelle vous ne manquerez pas de faire bien des réflexions. Nous avons en ce pays un ſavant nommé M. Wanden, qui a de grandes correſpondances avec les antiquaires d'Italie : il prétend avoir reçu par eux une médaille antique, que je n'ai pu voir juſqu'ici, mais dont il a fait frapper des copies qui ſont très-bien faites, & qui ſe répandront bientôt, ſelon les apparences, dans tous les pays où il y a des curieux. J'eſpère que dans peu de jours je vous en enverrai une. En attendant, je vais vous en faire la plus exacte deſcription que je pourrai.

D'un côté, cette médaille, qui eſt fort grande, repréſente un enfant d'une figure très-belle & très-noble : on voit Pallas qui le couvre de ſon égide : en même-temps les trois grâces ſèment ſon chemin de fleurs : Apollon, ſuivi des muſes, lui offre ſa lyre :

Vénus paroît en l'air dans ſon char attelé de colombes, qui laiſſe tomber ſur lui ſa ceinture : la victoire lui montre d'une main un char de triomphe, & de l'autre lui préſente une couronne, les paroles ſont priſes d'Horace : *Non ſine diis animoſus infans.*

Le revers eſt bien différent. Il eſt manifeſte que c'eſt le même enfant ; car on reconnoît d'abord le même air de tête : mais il n'a autour de lui que des maſques groteſques & hideux, des reptiles venimeux, comme des vipères & des ſerpens, des inſectes, des hiboux, enfin des harpies ſales, qui répandent de tous côtés de l'ordure, qui déchirent tout avec leurs ongles crochus. Il y a une troupe de ſatyres impudens & moqueurs qui font les poſtures les plus bizarres, qui rient, & qui montrent du doigt la queue d'un poiſſon monſtrueux, par où finit le corps de ce bel enfant.

Au bas, on lit ces paroles, qui, comme vous ſavez, ſont auſſi d'Horace : *Turpiter atrum deſinit in piſcem.*

Les ſavans ſe donnent beaucoup de peine pour découvrir en quelle occaſion cette médaille a pu être frappée dans l'antiquité. Quelques-uns ſoutiennent qu'elle repréſente

Caligula, qui étant fils de Germanicus, avoit donné dans son enfance de hautes espérances pour le bonheur de l'empire, mais qui dans la suite devint un monstre. D'autres veulent que tout ceci ait été fait pour Néron, dont les commencemens furent si heureux, & la fin horrible. Les uns & les autres conviennent qu'il s'agit d'un jeune prince éblouïssant, qui promettoit beaucoup, & dont toutes les espérances ont été trompeuses. Mais il y en a d'autres plus défians, qui ne croient point que cette médaille soit antique.

Le mystère que fait M. Wenden, pour cacher l'original, donne de grands soupçons. On s'imagine voir quelque chose de notre temps, figuré dans cette médaille. Peut-être signifie-t-elle de grandes espérances qui se tourneront en de grands malheurs. Il semble qu'on affecte de faire entrevoir malignement quelque jeune prince dont on tâche de rabaisser toutes les bonnes qualités par des défauts qu'on lui impute. D'ailleurs, M. Wanden n'est pas seulement curieux; il est encore politique, fort attaché au prince d'Orange : & l'on soupçonne que c'est d'intelligence avec lui qu'il veut répandre cette médaille dans tou-

tes les cours de l'Europe.

Vous jugerez bien mieux que moi, monsieur, ce qu'il en faut croire. Il me suffit de vous avoir fait part de cette nouvelle, qui fait raisonner ici avec beaucoup de chaleur tous nos gens de lettres, & de vous assurer que je suis toujours votre très-humble & très-obéissant serviteur.

BAYLE.

D'Amsterdam, le 4 mai 1691.

FIN.

BOCA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE;

Par Madame LE MARCHAND.

BOCA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

Il y avoit à Lima, capitale du Pérou, un homme en qui l'eſprit & la bonne mine étoient un préſent de la ſimple nature. Son éducation avoit été proportionnée à la médiocrité de ſon état. Il étoit fils d'un ſculpteur; ſon père avoit joui d'une fortune aſſez conſidérable pour un homme de ſa profeſſion : mais des malheurs l'avoient preſque réduit à la misère, & le jeune Boca ſon fils étoit né dans le temps de ſon infortune. Sa mère, qui mourut en accouchant de lui, ne laiſſa à ſon mari pour toute conſolation que ce fruit de leur mariage. Il fut élevé à manier le ciſeau; & comme il falloit quelques petits fonds pour avoir les matériaux de marbre, ou de pierre choiſie, qui lui étoient néceſſaires, il ſe vit contraint

de dégénérer en se réduisant au travail de la menuiserie; il s'y rendit assez habile, pour espérer que quelque jour ce travail le feroit subsister honnêtement. Son père finit aussi sa vie, satisfait de laisser dans son fils un homme, qui malgré sa jeunesse ne paroissoit avoir d'inclination à aucun vice, & qui par des sentimens plus délicats & plus relevés que ceux qu'ont ordinairement ses pareils, faisoit croire qu'il aimeroit la vertu.

Le jeune Boca, après avoir donné quelque temps à sa douleur, se trouvant du talent pour polir & perfectionner ce qui devoit sortir de ses mains, s'appliqua particulièrement à tourner l'ivoire. Il y réussit parfaitement; mais comme ces sortes d'ouvrages sont de ceux qui n'entrent pas dans l'utilité de la vie, il étoit rare qu'il en débitât; aussi son travail ordinaire n'étoit pas celui-là: il y donnoit seulement, par jour, deux heures qu'il déroboit le plus souvent à son sommeil.

Un jour qu'il étoit dans sa boutique, un homme vint lui demander s'il avoit quelques boëtes. Boca lui en montra une qu'il avoit finie la veille: cet homme la trouva assez bien; & sans marchander lui en donna six

ſix piaſtres. A la vue de cette ſomme, Boca crut que l'on tentoit ſa probité, & dit à l'inconnu : Si je prenois ce que vous me préſentez, penſez-vous que je fuſſe honnête homme ? Ceci eſt le travail de ſix heures, & je ne dois pas en recevoir un ſi grand prix ; ſi vous l'ignorez, c'eſt à moi à vous l'apprendre ; & ſi vous le ſavez, apprenez vous-même qui je ſuis.

L'inconnu lui ſourit, & après avoir ajouté encore ſix autres piaſtres à celles qui étoient comptées : Mon ami, dit-il, n'eſt-il pas libre & louable de faire des dons ? Prends dans cette ſomme ce qui t'eſt dû, & reçois le reſte comme un préſent. Auſſitôt il ſe retira.

Boca reſta ſurpris ; & charmé de poſſéder ſans reproche une ſomme ſi grande en comparaiſon de ce que lui produiſoient ordinairement de pareils ouvrages : Hélas ! diſoit-il en lui-même, que mon pauvre père ne vit-il encore ! Quelle joie n'auroit-il pas de me voir ſi bien payé de peu de peine ! Quel plaiſir ce ſeroit pour moi de partager cette bonne fortune avec lui ! Puis prenant ſon argent, il alla le mettre dans un petit coffre, & rendant grâces aux dieux, il revint à ſon travail plus gaî que de coutume.

A quelques jours de-là, les marchands qui

lui fourniſſoient de l'ivoire paſſant devant ſa porte, lui demandèrent s'il en vouloit acheter. Très-volontiers, dit-il. Après en avoir fait le choix, il les pria d'attendre; qu'il alloit querir de l'argent pour les payer: il courut à ſa caſſette; mais après l'avoir ouverte, quelle fut ſa ſurpriſe, de n'y voir plus ſon argent, & d'y trouver ſeulement quantité de fourmis! Conſterné, il deſcendit, & pour s'accommoder avec les marchands, il leur fit entendre qu'il croyoit avoir aſſez pour les ſatisfaire, mais qu'il s'étoit trompé: il prit terme & les remit à un mois.

Quand ils furent partis, ſon premier ſoin fut de ſonger comment il étoit poſſible qu'on l'eût volé: n'y voyant nulle apparence, puiſque le coffre s'étoit trouvé bien fermé, & qu'il n'avoit conté ſon aventure à perſonne. Comme il rêvoit triſtement, il s'entendit appeler, & relevant la tête, il vit un homme richement vêtu qui le ſaluoit. Boca, lui dit cet homme, n'as-tu pas quelque boëte d'ivoire? Hélas, ſeigneur, reprit-il, plût aux dieux que je n'en euſſe jamais fait! je n'éprouverois pas à préſent de mortels chagrins. Je fus il y a quelques jours bien payé d'une que je vendis; & par une gé-

nérosité sans pareille, celui qui l'acheta m'en donna douze piastres : mais soit qu'on me les ait volées, soit que les dieux veuillent m'affliger, je ne les ai plus retrouvées dans l'endroit où je les avois mises ; & bien mieux eût valu pour moi que je n'eusse jamais ressenti le plaisir de les avoir possédées.

Cette perte n'est pas irréparable, reprit cet homme, va me chercher une boëte, & tu retrouveras ton argent. Il y courut, & après en avoir montré une, il lui en fut compté sur le champ vingt-quatre piastres. Boca croyoit rêver ; immobile, & les yeux attachés sur les piastres, il ne pouvoit revenir de son étonnement : sa reconnoissance l'alloit faire tomber aux genoux de son bienfaiteur, mais il s'apperçut qu'il s'étoit retiré. O ! s'écria-t-il, qui que tu sois, généreux inconnu, que la fortune puisse te rendre mille fois plus que tu ne m'as donné. Transporté de joie, il prend son argent, l'examine, le compte, le recompte, & s'étonne toujours; cependant, il le serra dans un autre coffre, plus solidement & plus exactement fermé que le premier.

Il disposoit déjà de ce petit trésor, & se croyant en état d'acheter tout ce qui

lui étoit néceſſaire, il ſongeoit à payer ſes dettes, à s'habiller plus proprement, à régaler ſes amis, & à leur faire même de petits préſens; ſans s'appercevoir que vingt fois autant n'auroit pas ſuffi pour remplir ſes projets. Cependant, revenant à lui, & voyant qu'une partie de la journée s'étoit écoulée ſans avoir mis la main à l'œuvre; Allons, dit-il, Boca, que la bonne fortune ne te faſſe pas tomber dans l'oiſiveté. Ton père s'eſt vu plus riche que toi: que l'exemple de ſes malheurs t'apprenne que la fortune eſt inconſtante; cherche à la ſoutenir par ton travail.

Le reſte de cette journée fut employé à tourner des boëtes pareilles aux premières: il y prit tant de plaiſir, que ce furent des chef-d'œuvres dans leur eſpèce. Avant que de ſe mettre au lit, il lui prit envie de revoir ſon nouveau tréſor; il alla au coffre, & l'ayant ouvert, il fut offuſqué d'un nuage de mouches qui en ſortirent en grand nombre. Mais, ô déſeſpoir affreux! plus de piaſtres, ces ſeuls inſectes en occupoient la place.

Il n'eſt pas poſſible de peindre l'état où ſe trouva Boca à cette vue; à peine lui reſtoit-il aſſez de force pour ſentir ſon malheur. Ah! déteſtable magicien, s'écria-t-il

(car ce qu'il avoit entendu dire des fées, des génies & des magiciens lui revint tout-à-coup dans la mémoire, & il attribua ſon infortune à quelque charme) cruel! que t'avois-je fait pour éprouver ta malice? Pourquoi me faire goûter tant de plaiſirs; ſi je dois toujours être malheureux? T'avois-je prié de me faire des dons? Je ne connoiſſois pas la douleur que je reſſens. Quelques larmes lui échappèrent en proférant ces dernières paroles, & après avoir rêvé encore un peu de temps à ſon malheur: Mon père, pourſuivit-il, vous étiez homme d'honneur, & vous avez été plus à plaindre que moi; je vous ai vu ſupporter avec courage des revers encore plus affreux, pourquoi en aurois-je moins que vous? Cette réflexion le calma; & reprenant en main le rabot, il ſe mit au travail, & y paſſa une partie de la nuit.

Les jours ſuivans il s'occupa plus aſſidûment qu'à l'ordinaire, & à peine prenoit-il chaque nuit deux heures de repos. Le chagrin, la fatigue, & l'inquiétude que lui cauſoit la dette qu'il avoit contractée avec les marchands d'ivoire, qui devoient revenir inceſſamment, le firent tomber dans une maladie aſſez dangereuſe. Il fut aſſiſté par

ſes voiſins, qui l'aimoient, & leurs ſoins généreux réuſſirent. Il n'avoit confié ſes peines à perſonne, mais bientôt il ſe trouva engagé à les faire connoître.

Le ſixième jour de ſa maladie, ſe trouvant beaucoup mieux, il pria ceux qui prenoient ſoin de lui de l'aider à deſcendre dans ſa boutique, pour arranger, diſoit-il, quelqu'ouvrage de commande qu'il falloit rendre, & dont il avoit beſoin de recevoir le prix. Quand il y fut, un homme fort âgé, mais d'une figure reſpectable, entra tenant à la main la boëte dont Boca avoit reçu vingt-quatre piaſtres, & s'adreſſant à lui : As-tu une boëte comme celle-ci, lui dit-il? Boca ſentit renaître à cette vue toute ſa colère; & malgré ſa foibleſſe, ſaiſiſſant le vieillard par le bras : Mes amis, dit-il à ceux qui étoient avec lui, aidez-moi à punir un impoſteur & un fourbe; il m'a trompé méchamment, en m'éblouïſſant par des tréſors imaginaires, & me retint le petit ſalaire qui m'eſt dû, des boëtes que je lui ai livrées.

On écoutoit ſans pouvoir bien comprendre ce qu'il vouloit dire; mais le vieillard ſans s'émouvoir : Je vous fais juges, leur dit-il, de cette affaire : cet homme, je crois,

a perdu le ſens, il ne m'a jamais vu, & me demande ſans raiſon je ne ſais quel argent que je ne lui dois point. Je ne l'ai jamais vu, dit Boca, il eſt vrai; mais cette boëte n'eſt-elle pas faite par moi? Je l'ignore reprit le vieillard, & tout ce que j'en ſais, c'eſt qu'elle m'appartient : ſi l'on te l'a volée, eſt-ce à moi d'en répondre? Je veux bien, cependant, t'en rendre la valeur, pour réparer le tort qu'un mal-honnête homme a pu te faire.

Boca ſe trouva confondu à ce diſcours, & ſes amis ayant applaudi & donné des louanges au vieillard, celui-ci demanda une boëte pareille à celle qu'il montroit. Il en fut apporté ſix des dernières faites : il en choiſit une, dont il parut fort content; puis tirant une longue bourſe qu'il avoit à ſa ceinture, il étala ſur l'établi cinquante piaſtres. A la vue de cette ſomme, les ſpectateurs ouvroient de grands yeux ſans proférer un mot; mais Boca s'écria : Non, non, gardez votre argent, je n'en veux point, on ne m'y ratrappera pas davantage, je ne ſuis pas ſi dupe que vous le penſez : vraiment, il vous eſt bien aiſé de donner de pareille monnoie; ma boëte ſera toujours

boëte ; mais votre argent me produira peut-être des papillons.

A ce diſcours, on ne douta pas que le pauvre homme n'eût perdu l'eſprit, & ce fut à qui le querelleroit, & lui feroit entendre raiſon ; mais n'en voulant point démordre : Il me faut ſix réaux, s'écrioit-il, je n'en veux pas davantage : les piaſtres me portent malheur. On s'empreſſe à l'interroger ; il ne veut rien entendre : on parle haut, & tous à la fois le traitent d'inſenſé.

Pendant cette diſpute, le vieillard laiſſa les cinquante piaſtres, & ſe retira. Boca, qui le vit ſortir avec précipitation, ſe mit à crier au voleur, & voulut courir après lui ; mais on ferma la porte, & malgré ſa réſiſtance, il fut porté dans ſa chambre, & mis au lit ; on délibéra même de lui faire quelques remèdes pour le ramener à ſon bon ſens.

A ces diſcours, ſe tranquilliſant en apparence, il fit ſigne qu'il vouloit parler ; on prêta ſilence. Mes amis, dit-il, j'avoue que je me ſuis laiſſé trop vivement emporter à mon reſſentiment, & qu'il falloit vous expliquer mieux ce que je croyois avoir à démêler avec ce vieillard ; mais, puiſqu'il s'eſt ſauvé, écoutez ce qui m'eſt arrivé. Il leur fit enſuite le récit de ſes aventures. Quelques-

uns avoient peine à le croire, d'autres croyoient encore au-delà : il fut conclu que l'on porteroit l'argent chez un changeur, pour vérifier s'il étoit de bon aloi. Le changeur assura qu'il ne se pouvoit pas trouver de meilleures piastres; & Boca, un peu rassuré, les enferma dans un troisième coffre, en présence de ces témoins, qui lui jurèrent tous les avoir bien vues; après quoi ils se retirèrent, & lui souhaitèrent une bonne nuit.

Le pauvre Boca réfléchit longtemps sur sa dernière aventure; il n'osoit se livrer à la joie de posséder tant de biens : un mouvement d'inquiètude le fit lever de son lit, & marchant vers le coffre : Voyons-les encore une fois, disoit-il en lui-même; puis s'arrêtant tout-à-coup & se remettant au lit : Non, continua-t-il, dormons riche encore cette fois : peu après il s'endormit.

Le lendemain de grand matin il entendit frapper à sa boutique, c'étoient les marchands : il les pria d'attendre un moment, & s'approcha en tremblant du coffre qui renfermoit son trésor : & l'ayant ouvert avec un noir pressentiment, qui n'étoit que trop fondé : Justes dieux, s'écria-t-il, ne voyant plus les piastres, que vais-je devenir ? Puis

ſe laiſſant tomber ſur un ſiège près du coffre, il demeura longtemps interdit & ſans mouvement.

Les marchands, qui s'impatientoient de l'attendre, montèrent à ſa chambre, & le trouvèrent dans cette contenance. L'un d'eux le pouſſant par le bras : Allons donc, Boca, à quoi rêves-tu ? Nous ſommes preſſés : nous partons demain pour la Guinée, ne nous arrête pas davantage. Boca tournant ſes triſtes yeux ſur eux : Mes amis, dit-il, faites de moi tout ce qu'il vous plaira ; je me ſoumets à tout, diſpoſez de ma vie, je la perdrois ſans regrêt. On ne ſavoit ce qu'il vouloit dire ; mais montrant le coffre : Il y avoit hier, pourſuivit-il, dans cette caſſette, cinquante piaſtres, & je ne les y trouve plus : ne croyez pas que ce ſoit une défaite que je vous donne pour ne pas vous payer, il me reſte encore quelque monnoie, mes meubles, mes outils, une bonne partie de l'yvoire que vous m'avez vendue ; faites de tout cela ce que vous jugerez à propos.

Il paroiſſoit ſi pénétré en prononçant ces paroles, que les ſoupirs qui les accompagnoient touchèrent le plus conſidérable d'entr'eux il avoit compris que Boca avoit été

volé, & ſans s'en éclaircir davantage: Eh bien, Boca, dit-il, où eſt le reſte de l'yvoire? va le chercher. Il lui fut repréſenté ſur le champ; & ayant ſupputé ce qu'il y en avoit d'employé: Il faut, reprit cet homme, que ceux à qui la fortune eſt favorable s'acquittent envers elle, en reparant le tort qu'elle fait aux malheureux. Ce que tu as employé fait à-peu-près la ſomme que nous gagnons avec toi, il eſt juſte de te la remettre, je m'offre à indemniſer ceux de nous qui n'y voudront pas conſentir; quand au reſte de cet yvoire qui nous revient, je t'en donne ma part pour te laiſſer en état de continuer ton travail. Les autres ſuivirent un exemple ſi généreux, & Boca ſe jetant à leurs pieds, verſoit des larmes d'attendriſſement & de reconnoiſſance, en leur rendant mille actions de grâces.

Les marchands ſe retirèrent, & Boca ſe crut le plus heureux homme du monde; jamais ſa joie n'avoit été plus vive, il comptoit pour rien le paſſé. Le coffre, qui étoit reſté ouvert, fut mis avec les deux autres dans un coin de ſa boutique pour s'en défaire au plutôt, afin de ne plus revoir des objets qui lui avoient cauſé tant de cha-

grin; mais comme il le rangeoit, il entendit quelque chose qui remuoit dedans : regardant aussitôt ce que ce pouvoit être, il y trouve un petit bâton d'ébène d'un pied de long, dont les deux bouts étoient armés d'un métal fort poli, d'une couleur brillante, & semblable à de l'or. Il le prit, & voulut en posant le coffre le refermer, mais ce fut inutilement, il se r'ouvroit toujours de lui-même. Aussitôt il courut aux deux autres, & levant le dessus du premier, il vit dedans une grosse coque semblable à celle d'un ver à soie; à mesure que le couvercle du coffre se haussoit, la coque s'épanouissoit, & quand elle le fut tout-à-fait, il en vit sortir un oiseau d'une beauté merveilleuse. Sa tête étoit couleur de feu, son col blanc, ses aîles jaunes, le dessus & le dessous de son corps gris, sa queue violette, & ses pattes noires. L'oiseau le regardoit comme s'il eût voulu lui parler; mais Boca ne s'attachoit qu'à considérer son plumage : il le vit bientôt voler, & s'abaisser dans un coin de sa chambre. Comme il le suivoit des yeux, il apperçut une monstrueuse araignée qui l'atteignit dans l'instant; l'oiseau fit un cri, & ils disparurent tous deux.

Quel nouveau prodige! que penſer de tout ceci? diſoit-il en lui-même; appellerai-je mes voiſins pour leur conter ces merveilles? Non, ils me croiront inſenſé, il vaut mieux voir ce que tout cela deviendra; je me porte bien, j'ai de quoi travailler, vivons à l'ordinaire. Si le métal qui eſt au bout de mon bâton eſt d'or, cela me vaudra encore quelque choſe. Alors, le tirant de ſa poche pour l'examiner mieux, il y ſentit au fond des pièces d'argent, c'étoit quatre réaux. Bon, continua-t-il, cela ne va pas mal; ſi j'en trouvois tous les jours autant, je n'en demanderois pas davantage: mais de crainte qu'il n'arrive de ceci comme des piaſtres, mettons-les à profit. Il alla acheter des vivres, & revint très-content tourner ſon yvoire.

Le lendemain, fouillant dans ſa poche, il y trouva encore quatre réaux: réſolu d'éprouver ſi c'étoit ſon petit bâton qui lui prodiguoit ce merveilleux revenu, il le mit en ſe couchant dans le dernier coffre où il l'avoit trouvé: à ſon réveil, au lieu de réaux, il n'y trouva, avec ſon petit bâton, qu'un papier ſur lequel étoient écrits ces mots:

Sans t'embarraſſer du voyage ;
Va, marche à l'orient, arme-toi de courage ;
Ne t'arrête point en chemin,
Quoique tu trouves des obſtacles,
Boca, pour faire des miracles,
Il te ſuffira d'être humain.
Si tu ſais obéir à cet ordre ſuprême,
D'un peuple tout entier tu feras le bonheur ;
Tu deviendras heureux toi-même :
Pars ou crains d'arriver au comble du malheur.

Il balança quelque temps à prendre ſa réſolution, mais enfin ſe flattant que toutes les merveilles qu'il avoit vues avoient un but avantageux pour ſa fortune, il ferma ſa boutique, & courut s'informer de la route qu'il falloit prendre pour aller à l'orient : il s'y prit de façon que perſonne ne ſoupçonnât ſon deſſein. Il apprit qu'un vaiſſeau étoit prêt à faire voile pour l'île de Java.

Comme il vouloit exactement obſerver l'ordre qu'il lui étoit preſcrit, de ne point s'arrêter en chemin, il alla voir le capitaine de vaiſſeau, pour s'informer s'il feroit ſéjour dans cette île. Il ſut que la plupart de ceux qui s'embarquoient y alloient pour acheter du riz : mais qu'il y avoit quelques paſſagers qui comptoient repartir

ſur le champ pour le Japon. Boca dit au capitaine qu'il ſuivroit ces derniers, que cette route étoit celle qu'il devoit tenir : enſuite ils s'accommodèrent enſemble, & il fut averti de ſe trouver au port dans trois jours.

Revenu chez lui, il ſe preſſa de vendre une bonne partie de ce qui lui pouvoit produire quelqu'argent. Il reliſoit tous les jours pluſieurs fois ſon papier; & ſon fidèle petit bâton, quand il étoit dans ſa poche, lui produiſoit toujours quatre réaux : auſſi étoit-il fort ſoigneux de l'y laiſſer.

Les trois jours expirés, il ſe rendit au port, & s'embarqua. La navigation fut heureuſe, & peu de temps après ils arrivèrent à Java, à la pointe du jour. Auſſitôt Boca, ſongeant à l'ordre qui lui étoit preſcrit de ne ſe point arrêter, s'informa ſi le vaiſſeau qui devoit le conduire au Japon étoit prêt à partir : il apprit avec chagrin que de quinze jours il ne ſeroit prêt à mettre à la voile, & que tous ceux qui ſortiroient du port avant ce temps devoient prendre une route oppoſée.

Cette nouvelle fit en lui un effet qui l'étonna : Pourquoi, diſoit-il en marchant toujours ſur le rivage, me ſuis-je ſenti

frappé de crainte & de déplaîsir par ce retardement? Pourquoi me trouvai-je asservi à un commandement chimérique? Où vais-je? & d'où me vient la volonté de suivre une route qui m'est inconnue, sans autre but que d'obéir à un billet trouvé par hasard dans un coffre; billet, qui peut-être ne signifie rien, & que la malice de quelques-uns de mes ennemis y a fait trouver pour éprouver ma crédulité & se moquer de ma folie? Cependant, continuoit-il, les prodiges que je suis bien sûr d'avoir vus, & celui qu'opère mon petit bâton, marquent quelque chose de surnaturel dans mes aventures; je sens même qu'il me seroit bien difficile d'y résister: ma destinée l'ordonne, il faut la suivre.

Il fut tiré de cette rêverie, par le cri d'un oiseau qui s'abattit à ses pieds: il étoït semblable à celui qu'il avoit vu dans sa chambre sortir du coffre. Piqué de curiosité, & espérant, s'il le pouvoit prendre, de posséder quelque chose de rare & de merveilleux, il voulut s'en saisir; mais l'oiseau volant légérement s'arrêta à vingt pas de lui: Boca y courut, & croyoit le tenir, quand d'un autre vol il s'éloigna davantage. Boca, piqué de cette aventure,

le pourſuivit, & ne le perdant pas de vue, couroit toujours après lui.

Une bonne partie de la journée ſe paſſa à cet exercice : enfin, las & fatigué, il étoit prêt d'abandonner ſon entrepriſe, lorſqu'il remarqua que l'oiſeau l'étoit lui-même, au point de ne pouvoir preſque plus voler; en effet, pour dernier effort il s'élança dans un petit bâtiment, qui étoit arrêté au bord de la mer, & parut y tomber comme mort. Boca, ſans faire nulle réflexion, ſauta dans le bâtiment, & cherchant des yeux l'endroit où il étoit tombé, il le vit voler ſur le tillac : en même temps le petit navire partit & s'éloigna du port avec une viteſſe extrême.

Saiſi de frayeur, il levoit les yeux vers le ciel, quand il apperçut le mât du navire couvert d'oiſeaux pareils à celui qu'il venoit de pourſuivre, & qui, faiſant des cris perçans, battoient des aîles comme pour témoigner leur joie. Sa ſurpriſe ne peut ſe concevoir : elle s'augmenta bien encore quand il ſe vit ſeul, n'ayant pour toute compagnie que des inſectes de pluſieurs eſpèces.

Il remarqua entr'eux une intelligence qui ne les rendoit pas inutiles : s'appliquant à conſidérer plus exactement ce qui ſe paſ-

ſoit entr'eux, il reconnut que les oiſeaux faiſoient la manœuvre, & qu'un d'eux ſervoit de pilote; ce n'eſt pas tout, les voiles étoient de toiles d'araignées, & les cordages d'une délicateſſe qui lui fit juger qu'ils étoient de la même fabrique : le bâtiment étoit ſi petit, que jamais on n'en avoit conſtruit un pareil; tout en étoit proportionné avec une juſteſſe admirable.

Etant entré dans la chambre de pouppe, il la trouva tapiſſée d'une natte de jonc ſi délicatement travaillée, qu'à quelques pas de diſtance, on eût pu la prendre pour le plus beau ſatin de Gênes; au milieu de chaque pièce on liſoit ce mot écrit en relief de cire colorée, (ORIENT). En parcourant toutes ces lettres, il s'apperçut qu'un de ces mots n'étoit pas achevé d'être colorié; mais qu'une grande quantité de mouches s'y étoient poſées, & qu'elles travailloient avec une admirable induſtrie à perfectionner leur ouvrage : les unes dégorgeoient ſur cette cire une liqueur verte, les autres traînant à leurs jambes des aîles de papillon, en peignoient les caractères ſi diſtinctement & avec tant d'art, que le pinceau n'eût pas mieux fait.

Boca conſidéroit toutes ces choſes avec

admiration, quand un autre ſpectacle s'offrit à ſes yeux. Dans un des coins de la chambre, une grande quantité de fourmis étendoient par terre une natte de trois pieds en quarré, & d'autres portoient un pain de cire rempli de miel, qu'elles placèrent au milieu. Les fourmis ſortirent enſuite de la chambre, mais bientôt après elles y rentrèrent, en pouſſant devant-elles de petits ananas, qu'elles rangèrent ſur la natte avec ordre; pluſieurs s'approchant de Boca, ſemblèrent l'inviter à prendre ce repas. Il y conſentit, & après avoir goûté de ce miel, qui lui parut exquis, il ouvrit un de ces fruits, & s'y déſaltéra d'une liqueur délicieuſe.

Après ce frugal repas, voulant contenter ſa curioſité, il ſuivit les fourmis, qui reportèrent hors de la chambre ce qui étoit reſté. Il entra par une porte extrêmement baſſe, dans un petit lieu où il vit un bien plus grand nombre de ces animaux occupés à pluſieurs choſes. Six petits barils étoient ouverts; les deux premiers étoient pleins d'eau douce, les autres remplis de grains, de moucherons, d'ananas & de pains de cire. Son plaiſir ne fut pas mé-

diocre de voir ſon petit vaiſſeau ſi bien approviſionné.

Le ſoleil étoit prêt à ſe coucher, & le petit bâtiment, qui, à l'aide d'un léger zéphir, ſembloit voler ſur les ondes, avoit déjà bien fait du chemin, quand il remonta à la chambre de pouppe. Il y trouva un lit dreſſé d'une forme aſſez pareille aux branles dont on ſe ſert ordinairement dans les navires; c'étoit une natte ſuſpendue par des cordes travaillées par les araignées, & un lit de duvet dont le coutil reſſembloit à la plus fine mouſſeline; il n'étoit élevé que de trois pieds : mais c'en étoit aſſez pour ne vouloir pas haſarder, d'en tomber; auſſi Boca le tirant avec une rude ſecouſſe, voulut l'étendre à terre; mais la quantité prodigieuſe de ces petites cordes réſiſta à ſes efforts. O dieu! s'écria-t-il, que les foibles doivent être peu mépriſés, & qu'au contraire ils ſont puiſſans, quand ils ſe trouvent réunis par l'ordre & l'induſtrie! Il eſſaya encore pluſieurs fois de l'abattre, mais inutilement; ce qui l'engagea à s'y coucher avec confiance, non ſans avoir lu ſon papier, & revu ſon petit bâton toujours accompagné de quatre réaux.

Il dormit peu cette nuit, & ne réfléchit

qu'à ſon entrepriſe, & à tout ce qu'il voyoit d'admirable. Ce qui l'inquiétoit, c'étoit d'ignorer le temps qu'il paſſeroit en cet état, privé du commerce des hommes, & expoſé aux dangers de la mer: ces penſées affligeantes ſe diſſipèrent avec les ombres de la nuit, & le commencement d'un beau jour ramena le calme dans ſon ame.

Cette journée ſe paſſa comme la première, & la nuit venue, il ſe recompenſa par un doux ſommeil des agitations de la dernière.

Le quatrième jour de la navigation, il fut éveillé avant l'aurore par les cris perçans des oiſeaux, & le bourdonnement des mouches. Ce bruit l'alarma; il ſe tranſporta ſur le tillac, & y trouva raſſemblée une bonne partie des habitans de ce petit navire: il jugea à leurs mouvemens qu'il ſe paſſoit quelque choſe d'extraordinaire. Cependant, l'air ſerein, & les flots tranquilles le raſſuroient déjà de ſa frayeur, quand des cris plus aigus & plus triſtes ſuccédèrent aux premiers: le déſordre parut dans ceux qui faiſoient la manœuvre, le gouvernail fut abandonné, & tous ces animaux ſe précipitèrent en foule à fond de cale.

L'objet de cette frayeur lui parut être un petit nuage qui se formoit ; & les yeux attachés dessus il le vit en très-peu d'instans s'augmenter, s'ouvrir, & lancer des foudres, qui sembloient n'avoir pour objet que la destruction de sa foible retraite. Courageux & soumis, il prioit les dieux de le secourir ; mais une protection puissante avoit prévenu ses vœux : les foudres lancées n'arrivoient point à leur but ; une force invisible les repoussant avec violence, les envoyoit plus loin se perdre inutilement dans les flots.

La tempête se dissipa ; mais bientôt il se vit exposé à un autre danger, que le commencement des ténèbres de la nuit rendoit plus affreux : cent globes de feu lui parurent rouler sur les ondes & venir avec impétuosité pour embrâser le vaisseau ; mais ils étoient tous arrêtés par des montagnes d'eau, qui s'élevant des abîmes de la mer, retomboient sur ces flammes & les engloutissoient sous les vagues.

Ces deux élémens combattirent assez longtemps, mais enfin tous ces feux disparurent, & il n'en resta qu'une noire & épaisse fumée, dont l'odeur empestée l'auroit infailliblement fait périr, si un tourbillon de vent ne l'eût

promptement diſſipée, & n'eût rendu à l'air ſa première ſérénité.

Il voguoit toujours d'une vîteſſe prodigieuſe ; tous les animaux reprirent leurs poſtes ordinaires, & Boca ſe retira dans ſa chambre, remettant ſa vie aux ſoins de la puiſſance, qui, par des prodiges inouïs l'avoit ſauvé d'une mort preſqu'inévitable. Il trouva ſon repas ſervi, & après avoir mangé, il dormit quelques heures.

Le ſoleil étoit déjà ſur l'horizon, quand des cris, à peu près pareils à ceux du jour précédent, vinrent frapper encore ſes oreilles ; il en frémit, & n'oſoit en aller reconnoître la cauſe. Il étoit dans cette irréſolution, lorſqu'il vit entrer dans ſa chambre quelques-uns de ces différens animaux, qui s'approchant de lui avec précipitation, puis retournant à la porte, & revenant encore à lui, ſembloient vouloir l'engager à les ſuivre ; ce qu'il fit. A peine fut-il ſorti, que le vaiſſeau prit terre, & s'arrêta.

Sa joie fut extrême, & la vue du plus beau pays du monde le flatta de parvenir bientôt à l'heureuſe fin de ſes aventures. Ses petits compagnons de voyage s'empreſsèrent tous de quitter le vaiſſeau : les oiſeaux & les mouches s'envolèrent

dans les prairies voiſines, les fourmis & les araignées ſe diſpersèrent çà & là; & dans peu d'inſtans il perdit ſa petite compagnie, non ſans regret, car il étoit homme d'habitude, il en avoit reçu des ſervices, & n'en avoit jamais été contredit.

Deſcendu ſur le rivage, il prit la route qui ſe préſenta: quand il eut fait quelques pas, un bruit aſſez conſidérable, qu'il entendit derrière lui, l'obligea de ſe retourner, ce fut pour voir ſon petit navire s'abîmer dans la mer. Cette perte jointe à celle de ſes compagnons de voyage lui arrachant un ſoupir: Hélas! diſoit-il, cette petite retraite étoit douce, & je brûlois d'envie de la quitter; je la quitte & je la regrette: qu'eſt-ce donc que l'eſpérance a de ſi doux? Flatés par ſes promeſſes, elle nous amuſe, & ſouvent nous conduit à notre perte en multipliant nos déſirs. Il marchoit dans une prairie délicieuſe, émaillée de fleurs: à ſes réflexions ſuccéda l'admiration de ce beau lieu.

Cette prairie étoit coupée par pluſieurs ruiſſeaux, où une onde claire & pure rouloit ſur des cailloux de diverſes couleurs. Une chaîne de montagnes la bornoit au ſeptentrion; des payſages charmans s'éten-

doient

doient à perte de vue vers l'occident, & une épaiſſe forêt la terminoit à l'orient. Il y entra par une belle & grande route, qui, à cinquante toiſes de diſtance, étoit coupée par d'autres moins larges.

Boca, exact à ce qui lui avoit été preſcrit par ſon oracle, marchoit toujours, bien réſolu de ne ſe point arrêter, quand il s'entendit appeler, & vit auprès de lui un homme âgé, qui lui tendant la main: Ami, dit-il, arrête un moment, j'ai beſoin de toi. Comme Boca marchoit toujours, le vieillard le ſuivant: C'eſt ta bonne fortune, diſoit-il, qui te fait rencontrer ici; veux-tu la perdre en me refuſant le ſecours que je te demande? Le lieu d'où tu t'éloignes renferme un riche tréſor, dont nous pouvons tous deux être poſſeſſeurs; je n'ai confié mon ſecret à perſonne, & j'eſpérois tout ſeul, après avoir fouillé ſix pieds en terre, pouvoir lever une pierre qui ferme un petit caveau où des ſommes immenſes en or & en pierreries ſont enfermées. J'ai fait ce que j'ai pu pour en venir à bout; mais mon grand âge ayant épuiſé mes forces, mes peines ont été inutiles, & le haſard qui te conduit ici, me fait croire

que les dieux veulent t'affocier à mon bonheur.

Le vieillard ayant ceffé de parler, Boca, qui l'examinoit attentivement, admiroit en lui une figure refpectable ; mais l'envie de céder à fes difcours étoit violemment combattue par la crainte de défobéir. Enfin, prenant généreufement fon parti : Qui que tu fois, lui répondit-il, n'efpère de moi aucun fecours ; je t'ai peu d'obligation de l'offre que tu me fais, je ne la dois qu'à ta foibleffe : d'ailleurs, je ne puis approuver le défir que tu as conçu de pofféder des biens immenfes dont tu ne peux jouir long-temps. J'ai appris par expérience que la fortune nous trompe, en nous donnant plus que nous ne méritons, & que fes faveurs outrées font quelquefois des effets de fa haine ; pour moi, je ne veux rien au-delà de ce que je pofsède.

Le vieillard, après ce difcours, ne fe rebutant point, lui fit encore beaucoup d'inftances ; mais voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de le perfuader, il s'échappa en reproches & en imprécations : Va, méchant, difoit-il, que les dieux puiffent te confondre, & te faire trouver la mort où tu précipites tes pas. Auffitôt il s'enfonça

dans le plus épais de la forêt, & Boca le perdit de vue.

A quelques pas de là il apperçut une vieille femme, courbée contre terre, qui sembloit chercher quelque chose dans les bruyères. Quand il fut assez près pour en être entendu : Ma bonne, lui dit-il, apprenez-moi, je vous prie, dans quel pays je suis. La vieille levant la tête, & le regardant fixement, lui fit une inclination sans lui répondre, & se remit à chercher. Boca se figurant qu'elle ne l'avoit point entendu, & se trouvant assez près d'elle : Bonne femme, s'écria-t-il, en ralentissant un peu son pas, dites-moi, je vous prie, en quel pays je suis, & si je trouverai près d'ici quelque retraite. Hen ? dit la vieille, baissant la tête & le regardant de côté ; ne dites-vous pas que vous avez trouvé mes lunettes ? je les ai perdues dans ce chemin, rendez-les moi. Boca, fronçant le sourcil, haussant les épaules & la voix : Je vous demande si je trouverai près d'ici une retraite, soit ville ou village ; & dans quel pays je suis? Puisque vous n'avez pas mes lunettes, dit-elle froidement, laissez moi chercher : je n'ai pas le temps de vous dire tout cela ; quand je les aurai, à la

bonne heure : ſi vous êtes ſi curieux, aidez-moi à les trouver, & puis après je vous répondrai.

Il y conſentit, non ſans quelques mouvemens d'impatience, & marchant doucement tous deux baiſſés, ils cherchoient avec beaucoup de ſoin : quelquefois la vieille s'arrêtoit, mais Boca alloit toujours ſon petit pas. Enfin ces miſérables lunettes furent apperçues par la vieille, qui cria à Boca : Je les tiens ; puis s'aſſeyant ſur l'herbe, elle lui fit ſigne d'en faire autant : Repoſons-nous, dit-elle, & cauſons à préſent, je vais vous conter de belles choſes.

Boca, qui n'en vouloit rien faire ; Quoi ! reprit-il, vous ne voulez pas aller tout doucement encore un peu de chemin ? Pour un royaume, dit la vieille, je ne me lèverois pas d'ici ; je n'en puis plus, tant je ſuis laſſe. Boca levant les yeux au ciel, & lui lançant un regard d'indignation, s'éloigna d'elle en précipitant ſes pas, dans la crainte de ſuccomber à la curioſité dont il étoit vivement preſſé.

Quoi ! diſoit-il en lui-même (en tirant ſon papier de ſa poche & le reliſant avec attention), ſe peut-il qu'on exige de moi à la lettre, de pourſuivre mon chemin ſans

m'arrêter un moment ? A quelle fatigue vais-je m'expofer, fi je fuis cet ordre avec une fi fcrupuleufe exactitude? Jamais les dieux demandent-ils aux hommes plus qu'ils ne font capables d'exécuter ? Cependant, il m'eft dit de furmonter des obftacles; & que fais-je, fi je ne touche pas au terme de mes efpérances ? Un moment de foibleffe peut me faire perdre le fruit de tout ce que j'ai fait jufqu'ici; allons, n'ayons rien à nous reprocher.

Il avoit marché l'efpace d'un quart-d'heure, l'efprit occupé de ces penfées, quand il apperçut devant lui, quoique d'un peu loin, quelque chofe de blanc étendu fur la terre. A mefure qu'il approchoit, il diftingua une petite figure, dont il ne pouvoit encore démêler les traits; mais ayant doublé le pas, il vit une nappe étendue fur l'herbe. Un jeune enfant beau comme le jour la couvroit de mets, bien capables de lui faire envie: c'étoit tout ce qu'à Lima un homme riche auroit pu fe faire fervir. Cette vue réveilla fon appétit, & cet aimable enfant allant quelques pas au-devant de lui: Venez, lui dit-il, prendre un peu de rafraîchiffement ? des gens qui s'intéreffent à vous m'envoïent vous offrir ce foulagement pour réparer vos

forces ; venez-donc vous aſſeoir & manger. M'aſſeoir, répartit Boca ? Sans doute, reprit l'enfant, vous en ſerez plus à votre aiſe. Je n'en ferai rien, répliqua-t-il ; puis, prenant d'une main un pain, & ſaiſiſſant de l'autre une bouteille & une pièce de viande, il continuoit de marcher ; mais cet enfant ſe mit au-devant de ſon paſſage : Il n'en ſera pas ainſi que tu le penſes, dit-il, viens t'aſſeoir avec moi ſur ce gazon pour manger, ou ce que tu viens de prendre te ſera inutile : puis, ſoufflant ſur ce que Boca croyoit réellement tenir, tout s'évanouït dans ſes mains. Ce prodige l'affligea, mais ne l'ébranla point : au contraire, s'applaudiſſant de n'avoir pas donné dans ce piège, il continua ſon chemin, en réfléchiſſant ſur les chimères ſéduiſantes où ſe laiſſent entraîner preſque tous les hommes.

Il y avoit environ quatre heures qu'il marchoit ſans ſe détourner de la grande route, quand des cris douloureux, qui pénétroient juſqu'au cœur, lui causèrent une émotion extraordinaire : plus il avançoit, plus les cris redoubloient. Quelle fut ſa frayeur ! quand il vit une femme que deux hommes achevoient de lier à un arbre. Alors, un mouvement de pitié plus fort que la crainte lui

faiſant oublier qu'il étoit ſans armes & ſans défenſe, il courut à elle avec ardeur; & voyant que les cruels tiroient tous deux leurs ſabres pour frapper cette infortunée: Arrêtez, leur cria-t-il, arrêtez, barbares, inhumains.

A ces mots, ces hommes lançant des regards terribles; Sois notre première victime, dirent-ils, meurs, malheureux. Auſſitôt, levant le bras ſur lui pour l'immoler à leur fureur, ils reſtèrent tous deux immobiles, & peu s'en falloit que Boca ne leur reſſemblât, attendant le coup prêt à tomber ſur ſa tête: cependant, raſſuré par le prodige qui venoit de garantir ſes jours, il ſentit ſuccéder à ſa frayeur un mortel déplaiſir: il venoit de s'arrêter.

Je ſuis perdu! s'écria-t-il, qu'ai-je fait, malheureux? Puis, tournant ſes yeux ſur l'objet de ſa déſobéiſſance, il vit une jeune & charmante perſonne qui lui ſourioit. S'en étant approché davantage; Boca, lui dit-elle, raſſure-toi, ne crains pas que l'action que tu viens de faire te ſoit imputée à crime; ne t'eſt-il pas preſcrit d'être humain? Délie-moi, & me ſuis: tu vas paſſer par ta dernière épreuve, mais je te conduirai, & déſormais tu peux t'arrêter ſans crainte.

Boca ſentit à ces paroles un ſecret mouvement de joie & de confiance ; cette belle perſonne lui parut être une déeſſe ſecourable, de qui dépendoit ſa deſtinée : il lui obéit, & cette aimable inconnue l'ayant pris par la main, lui fit traverſer pluſieurs routes, d'où ils entrèrent dans une autre aſſez ſpacieuſe, mais qui ſe retréciſſoit à meſure qu'ils avançoient.

Les arbres qui en étoient preſſés & touffus formoient un berceau, non-ſeulement impénétrable aux rayons du ſoleil, mais preſqu'inacceſſible à la clarté du jour. Peu-à-peu cette foible lumière diminuoit, & les arbres s'abaiſſant de plus en plus, formoient une voûte ſi obſcure, qu'à peine voyoit-on à ſe conduire.

Boca, que ſa conductrice tenoit toujours par la main, marchoit ſans oſer parler : l'inquiétude, la crainte, & l'horreur de cette ſolitude, lui cauſoient une agitation & une frayeur qui glaçoit tous ſes ſens. Elle redoubla bien davantage par la ſuppreſſion totale de ce reſte de lumière, & par des hurlemens & des mugiſſemens affreux qu'il entendit au moment qu'il ceſſa de diſtinguer les objets. Il s'imaginoit ſans doute devoir être bientôt la proie des bêtes féroces : ſer-

rant fortement la main de celle qui le guidoit, il se laissoit entraîner comme un criminel, qui ne pouvant éviter la mort, attend impatiemment le coup qui doit le délivrer des horreurs qui la précèdent.

Ils marchèrent assez long-temps dans ces ténèbres affreuses; & le pauvre Boca, dont les forces étoient épuisées, ne pouvant plus résister à une situation si violente, tomba évanoui. Mais quelle fut sa surprise! quand revenant à lui, il trouva ses forces rétablies, & ce lieu d'horreur changé en un jardin magnifique, paré des plus belles fleurs, qui, exhalant dans l'air leurs parfums délicieux, achevoient d'en faire un séjour enchanté.

Un bruit confus d'oiseaux qui voltigeoient sur des arbustes à quelques pas de lui, l'engagea à tourner la tête de ce côté: il vit avec un extrême plaisir qu'ils étoient pareils à ceux qui l'avoient guidé dans la navigation; ce fut pour lui un bon augure, & l'espoir se ranimant en son cœur, il se leva, curieux de détailler toutes les beautés qui s'offroient à ses yeux.

Ne voyant plus avec lui l'aimable inconnue qui l'avoit conduit dans la forêt, il ne douta point que ce ne fût elle qui l'eût fait

transſporter dans ce lieu. Réſolu de la chercher, il traverſa un parterre où tout l'art des hommes paroiſſoit épuiſé, & la nature ſe ſurpaſſer elle-même. Au bout de ce parterre, s'élevoit un palais ſingulièrement conſtruit, & orné de toutes les richeſſes de la plus ſuperbe architecture : trois ſortes de marbres formoient le corps de ce bâtiment ; le faîte étoit blanc, le milieu noir, & le bas étoit d'une eſpèce particulière veiné de pluſieurs couleurs. Les portes & les fenêtres en étoient fermées, & le ſilence qui régnoit par-tout, lui fit penſer que ce palais n'étoit pas habité : cependant, tout étoit cultivé dans le jardin.

Deux grands boſquets s'étendoient à droite & à gauche : l'un étoit de mirthes d'une hauteur extraordinaire, & l'autre d'orangers de pareille grandeur. Boca entra dans le premier, & vit au milieu un grand ovale de gazon, ſur lequel une prodigieuſe quantité de ruches peintes de diverſes couleurs, & arrangées avec ſymétrie, formoit un aſpect très-agréable. Douze allées de mirthes fleuris conduiſoient à cette ſalle : pluſieurs paliſſades de jaſmins & de roſiers entrelacés la fermoient tout autour, & n'étoient interrompues que par l'ouverture des allées. Au

milieu de chaque paliſſade s'élevoit une grotte de rocaille & de coquillage, du fond de laquelle ſortoit une nappe d'eau, qui tombant avec rapidité dans un baſſin de marbre de trois couleurs, alloit enſuite ſe perdre en différens canaux pour arroſer ce beau lieu.

Boca, après avoir admiré cette charmante retraite, alla ſe déſaltérer à une de ces fontaines, & pourſuivit ſon chemin.

En ſortant du boſquet, il ſe trouva dans un petit bois de cyprès. Ces triſtes arbres y formoient un ombrage mélancolique, la terre sèche & aride n'y produiſoit que des ronces, & le ſoleil ſemblant n'éclairer ce bois qu'à regret, ne lui prêtoit qu'une foible lumière.

Boca voulut fuir, mais s'étant déjà trop avancé, les routes détournées qu'il prit pour ſortir, l'engagèrent encore plus avant; enfin il apperçut un petit bâtiment en dôme, auſſi de marbre de trois couleurs, d'où ſortoit une légère fumée: Comment, diſoit-il en lui-même, ſeroit-il poſſible que cette triſte ſolitude fût habitée, & que les lieux charmans que je viens de voir fuſſent déſerts?

Comme il s'avançoit de ce côté, il vit une ſtatue de marbre poſée ſur un piédeſtal,

elle repréſentoit une femme aſſiſe ſur un petit trône, les genoux croiſés & la tête appuyée ſur une de ſes mains, dans la poſture d'une perſonne qui rêve profondément. Elle avoit la tête blanche, le corps noir, d'un marbre veiné : elle étoit d'une beauté ſi extraordinaire, que Boca tranſporté d'admiration, & frappé de l'excellence du ciſeau ; Qui peut avoir produit ce chef-d'œuvre de l'art, s'écria-t-il ? quelle main divine a formé cette merveille ? Puis, s'adreſſant à la ſtatue, comme ſi elle eût pu l'entendre : Tu devois faire l'ornement du plus beau palais du monde ; qui t'a placée dans cette affreuſe ſolitude ? La haine & la jalouſie, répondit la ſtatue.

Boca recula trois pas en arrière, ſaiſi de frayeur & d'étonnement : il avoit peine à croire ce qu'il venoit d'entendre, & ſe remettant un peu de ſon trouble, il voulut, pour s'en éclaircir, interroger encore la ſtatue ; O dieux ! dit-il, eſt-il poſſible que ce ſoit toi, qui m'ayes parlé ? Et..... oui, répondit-elle en l'interrompant ; mais raſſure-toi, Boca, tu peux, ſi tu le veux, en détruiſant le charme qui me rend la plus malheureuſe des princeſſes, devenir le plus heureux homme du monde. Ce corps que tu

vois, renferme une ame raiſonnable, à qui toutes les facultés ſont reſtées telles que les dieux les lui avoient données; & la métamorphoſe de mon corps, par un prodige inouï, n'a point altéré mes ſens, & me laiſſe la liberté de mes organes. Mon ſort en eſt d'autant plus affreux, que transformée en une matière froide & inanimée, je porte un cœur déchiré de douleur: cependant, ta vue me rend l'eſpérance, & ta préſence m'annonce un bonheur prochain. Tu as ſurmonté des obſtacles pour parvenir juſqu'ici, c'eſt à préſent que tu dois faire des miracles; il te ſuffira d'être humain. Tu as déjà ſauvé une femme d'un danger terrible, achève ce que ton courage a commencé.

Ces dernières paroles confondoient Boca: Comment eſt-il poſſible, dit-il, que vous ſachiez ce qui m'eſt arrivé, & ce qui m'a engagé à entreprendre un long voyage? Tu le ſauras bientôt, repartit la ſtatue; mais auparavant obſerve exactement ce que je vais te preſcrire: les momens ſont chers, ne les perdons pas. Tu vois ce ſallon en dôme à vingt pas d'ici, il faut que tu me portes promptement dans ce lieu, & là, je te dirai ce qu'il faudra faire. Eh! comment vous porter, reprit-il? quand les forces de trois

hommes comme moi feroient réunies enfemble, il leur feroit encore impoffible d'en venir à bout. Tu te trompes, répliqua-t-elle, effaye, & tu verras. Ce deffein lui paroiffoit ridicule; mais ayant embraffé la ftatue, il fentit qu'elle fe détachoit facilement du trône & du piédeftal, & la pofant fur fon épaule, il ne la trouva pas plus pefante que le feroit une perfonne d'une taille médiocre. En entrant dans le fallon il y vit une grande cuve d'eau bouillante: Jette-moi dans cette cuve, lui dit-elle; il n'ofa balancer, & obéit.

Peu à peu le vifage de cette belle figure s'animoit, & les couleurs de fon corps s'effaçoient. Comme il la confidéroit attentivement, tout-à coup le fallon s'ébranla, une pluie de feu tomba fur la cuve, & la ftatue s'écria, Je me meurs. Un moment produifit & diffipa ce charme, & tout revenant dans fon premier état, Boca vit la tête de la ftatue penchée fur le bord de la cuve, les yeux fermés comme une perfonne évanouïe. Il fit un pas pour s'en approcher; mais il fut arrêté par la venue d'un homme d'une figure extraordinaire, mais impofante. Cet homme foulevant d'une de fes mains la tête de la ftatue, & de l'autre approchant de fes lèvres une boëte d'ivoire, qu'il

tenoit ouverte, il y reçut une petite boule d'ambre, qui ſortit de ſa bouche, après quoi refermant la boëte, il diſparut ; & la ſtatue ſe réveilla comme d'un profond ſommeil, & parut à Boca la plus belle perſonne du monde. Vas, lui dit-elle, cours au palais de marbre, touche la porte de ton petit bâton, entre, traverſe les douze chambres qui précèdent celle du trône, & quand tu ſeras arrivé dans cette dernière, frappe trois fois le trône de ton bâton & m'attends, mais ſurtout prends bien garde de ne fermer aucune des portes ſur toi. Il te ſera doux, Boca, de m'avoir obéï : va promptement, les inſtans ſont précieux.

Il étoit fort en peine du chemin qu'il devoit prendre pour retourner au palais, les routes du bois étoient confuſément percées, & il falloit paſſer par le boſquet de mirthes pour regagner le parterre. Enfin, ſe laiſſant conduire au haſard, il prit le premier chemin qui ſe préſenta ; & après avoir marché l'eſpace d'un demi quart-d'heure, il ſortit du bois, & ſe trouva dans une belle allée d'orangers, qui le conduiſit à un ovale à-peu-près ſemblable à celui qu'il avoit vu.

Il reconnut que c'étoit le boſquet parallèle à celui des mirthes, & ſans le conſi-

dérer davantage, il s'apperçut seulement en le traverſant, qu'au lieu des ruches, une grande quantité d'ananas en occupoient l'ovale; que les paliſſades étoient de grenadiers & de citroniers, & que les grottes étoient remplacées par de groſſes gerbes d'eau vive, qui ſemblant s'élever juſqu'aux nues, retomboient dans des baſſins de formes différentes. Il ſuivit une grande allée qui le mena droit au palais. Auſſitôt, curieux de voir les merveilles qu'alloit produire ſon petit bâton, il en frappa la porte du palais, qui s'ouvrit au même inſtant.

Une légère frayeur le ſaiſit; mais prenant courage, il traverſa les douze chambres, & en laiſſoit avec grand ſoin toutes les portes ouvertes: arrivé à la dernière, il vit un trône de marbre pareil à celui dont la ſtatue étoit compoſée; il le frappa trois fois de ſon bâton, & dans le moment, changeant de figure, ce ne fut qu'or & pierreries. Un bruit confus de chevaux, de tambours, de trompettes & de divers inſtrumens de muſique ſe fit entendre, & mille cris de joie pouſſés dans les airs, faiſoient retentir ces lieux du nom d'*Abdelazis*, & de *Sedy Aſſan*: bientôt l'intérieur du palais fut rempli de perſonnes des deux ſexes,

plusieurs gardes se placèrent derrière le trône, & une foule de courtisans richement & galamment vêtus, étant entrés dans cette chambre, firent un cercle des deux côtés.

Trois dames d'une beauté extraordinaire s'avancèrent d'un pas lent & majestueux; la plus âgée s'appuyoit sur l'épaule de l'une d'elles, & tenoit la plus jeune par la main. Boca crut reconnoître dans celle sur qui cette dame étoit appuyée, les traits de la personne qu'il avoit secourue dans la forêt, & dans l'autre qu'elle tenoit par la main ceux de la belle statue; mais doutant de ce qu'il voyoit, il se croyoit plongé dans un profond sommeil.

Cependant, ces trois dames s'approchèrent de lui, & le saluèrent avec grâce: la plus âgée lui adressant la parole : Venez, lui dit-elle, Boca, jouïr du bonheur que vous avez procuré à ce royaume : par vous il est affranchi de la tyrannie où ses ennemis le tenoient depuis longtemps, & cette belle princesse se voit par vous délivrée des plus affreux tourmens. Alors se retournant vers la plus jeune : Abdelazis, lui dit-elle, votre libérateur prend tout ce qu'il voit pour une illusion; je suis touchée de son trouble, rendons le calme à son ame;

vous lui devez l'éclairciſſement de tout ceci, & la récompenſe de ſes travaux. Que votre reconnoiſſance commence d'agir, en ne lui diſſimulant rien des obligations que vous lui avez : un cœur né vraiment généreux ſe plaît à publier les bienfaits qu'il a reçus, & il n'eſt permis qu'aux ingrats d'en rougir. J'exige de vous que vous lui faſſiez un aveu ſincère des foibleſſes qui ont cauſé vos malheurs ; prête à les voir terminer, il vous ſera moins cruel de vous les rappeler. Le cœur du généreux Boca s'intéreſſant pour ce que vous avez de plus cher, il en ſera mieux diſpoſé à faire ce que nous attendons de ſon courage. Vous n'avez pas beſoin de moi pour ce récit, & vous ſavez que ce qui me reſte à faire ne demande point de retardement. Elle embraſſa Abdelazis & ſortit.

Tant que cette dame avoit parlé, tout le monde s'étoit tenu dans le reſpect, en gardant un profond ſilence ; mais quand elle eut achevé, tous ceux qui étoient préſens ſe jetèrent aux pieds de la princeſſe, & lui témoignèrent avec tranſport l'excès de leur joie. Elle les reçut avec bonté ; mais ſe démêlant bientôt de leurs embraſſemens, elle tendit la main à Boca, & regardant

l'aimable perſonne qui l'accompagnoit : Allons, Zineby, lui dit-elle, emmenons Boca dans l'appartement d'Aſtrée, & que l'on nous y ſerve à ſouper, nous n'y ſerons point interrompus, & je commencerai de m'acquitter d'une petite partie de ce que je lui dois. La princeſſe ayant fait ſigne qu'on ne la ſuivît pas, ils entrèrent tous trois dans une grande galerie qui conduiſoit à cet appartement. Ce lieu eut donné bien de l'admiration à Boca, s'il eût été capable alors d'en avoir pour toute autre choſe que pour la beauté & les grâces de la princeſſe.

Il eſt vrai qu'Abdelazis pouvoit paſſer pour un chef-d'œuvre de la nature ; elle paroiſſoit tout au plus dans ſa dix-ſeptième année : ſon port majeſtueux imprimoit un reſpect qui auroit pu faire naître la crainte, ſi ſes yeux vifs & touchans, un ſourire doux & gracieux, n'euſſent balancé cette noble fierté. Zineby, plus âgée de quatre ans que la princeſſe, & douée d'une beauté moins régulière, raſſembloit tous les agrémens que donne une vivacité brillante, mêlée de délicateſſe & d'enjouement.

Ils arrivèrent à la porte de l'appartement, qui leur fut ouverte par de jeunes filles vêtues de blanc, & couronnées de fleurs.

Ils traversèrent plusieurs salles, simplement, mais galamment ornées, où étoient peints à fresque les principaux événemens qui ont immortalisé les rives du Lignon.

La princesse s'arrêta dans une autre plus spacieuse, dont les peintures représentoient une histoire plus moderne. Boca y reconnut les portraits de la princesse, de Zineby, de la dame qu'il venoit de voir, & d'une autre personne qu'il ne connoissoit point, & qui étoit peinte en quelques endroits en habits de femme, & en d'autres en habits d'homme. Sa beauté attira l'attention de Boca, & la princesse fixant ses yeux sur cet aimable objet; Zineby, dit-elle en soupirant, qu'il manque encore à mon bonheur! Ensuite s'étant mise à une table qu'on lui avoit préparée, elle contraignit Boca de s'y placer. Ils furent servis par douze jeunes filles vêtues comme celles qui leur avoient ouvert l'appartement.

Pendant le repas, six jeunes hommes, galamment vêtus en bergers, firent un concert de hautbois & de musettes, qui tour-à-tour répétoient des airs tendres & champêtres. En sortant de table, la princesse ordonna que l'on se retirât; & prenant Boca par la main, elle le fit asseoir sur un

ſofa, entr'elle & Zineby. Il eſt temps, lui dit-elle, de vous parler de mes infortunes, & j'obéis avec plaiſir au commandement que j'en ai reçu. Plus tranquille par l'eſpoir qui renaît dans mon cœur, je vais vous apprendre tout ce que je vous dois, & combien votre ſecours m'eſt encore néceſſaire.

HISTOIRE

De la princeſſe Abdelazis.

MON père eſt roi de l'île d'Ebêne. Le roi & la reine mes aïeux moururent à deux mois l'un de l'autre, & laiſſèrent mon père, leur unique ſucceſſeur. Agé de douze ans, il fut proclamé roi d'un conſentement unanime, & les excellentes qualités que l'on remarquoit en lui, donnèrent des eſpérances à ſes ſujets, qui furent remplies audelà de leur attente. L'on ne vit jamais de prince gouverner avec plus de ſageſſe, de juſtice & de bonté. Il épouſa à quatorze ans la princeſſe de l'île d'Yvoire. Ce choix

plut infiniment à ſes ſujets ; & ſes états en eſpéroient de grands avantages. La princeſſe avoit tant d'eſprit & de grâces, qu'il étoit impoſſible de la connoître ſans l'aimer. La fée Bienfaiſante la protégeoit particulièrement ; c'eſt cette dame que vous venez de voir avec nous. Ils ne déſirèrent pas long-temps des fruits de leur hymen, la reine devint groſſe, & quand le terme fut expiré, elle accoucha heureuſement. Ce fut moi, à qui l'on donna le nom d'Abdelazis.

Je naquis ſous d'heureux auſpices, qu'une triſte deſtinée a bien démenti depuis. La cour & les peuples firent éclater leur joie par des fêtes magnifiques, & la reine, ſuivant la coutume de celle qui ont quelque fée pour amie, pria Bienfaiſante d'aſſembler pluſieurs de ſes ſœurs, pour aſſiſter à un ſuperbe banquet qu'elle leur avoit fait préparer.

Vous ignorez peut-être, Boca, ce qui ſe paſſe dans ces ſortes de cérémonies ; le voici. Les fées invitées, après avoir été régalées magnifiquement, paſſent ordinairement dans l'appartement de la reine, où l'enfant eſt apporté en la préſence du roi & des grands de la cour. Une d'elles eſt

élue protectrice; c'eſt ordinairement l'amie de la reine qui eſt choiſie pour cet emploi: les autres font chacune un don au prince ou à la princeſſe, ſuivant leur inclination ou leur pouvoir, & qui ſe trouve toujours borné, dès ce moment, à la ſeule exécution de ce qu'elles ont ordonné; la protectrice ne fait point de dons, pour ſe réſerver une puiſſance plus étendue, & pour balancer & remédier aux malignités des fées mécontentes ou mal-intentionnées.

Bienfaiſante fut nommée ma protectrice; & comme elle étoit ſûre de la bonne intention des fées qu'elle avoit amenées, elle ſe retira auſſitôt, pour s'oppoſer à celles qu'elle ſoupçonneroit y venir avec de mauvais deſſeins.

La plus âgée, à qui fut déféré l'honneur de parler la première, me doua de ſageſſe; pluſieurs autres enſuite joignirent à ce don ceux d'un cœur tendre, généreux, bienfaiſant; d'un eſprit ſolide & pénétrant, d'une mémoire fidèle, & d'un diſcernement juſte. Il reſtoit encore trois fées, qui n'avoient point parlé; l'une voulut que j'euſſe une facilité particulière pour acquérir pluſieurs talens; l'autre me doua des grâces naturelles; & la dernière s'adreſſant à la reine:

Je ſuis fâchée, lui dit-elle, d'avoir été prévenue par mes ſœurs, puiſqu'il ne me reſte plus que peu de choſe à donner à la princeſſe, je ſuis honteuſe de n'avoir à lui offrir que de la beauté. La reine ne trouva pas ce don ſi médiocre qu'elle diſoit, & auroit été bien fâchée qu'il eût été oublié. Elle & le roi remercièrent les fées avec de grandes démonſtrations de reconnoiſſance.

Comme elles étoient prêtes à ſe retirer, on vit entrer la fée protectrice, ſuivie d'une grande femme ſèche, les joues creuſes, le teint livide, & les yeux enfoncés; elle fut reconnue pour la fée Envieuſe. A ſon abord elles demeurèrent toutes conſternées : ma protectrice paroiſſoit avoir eu quelque démêlé avec elle, & j'ai ſu depuis que Bienfaiſante avoit diſputé longtemps pour l'empêcher d'entrer; mais que craignant de l'irriter, elle avoit été forcée de céder. Envieuſe s'approchant de moi : Eh bien, dit-elle, mes ſœurs, continuez donc, je vous prie, je ne viens point déranger vos projets : ne me ſera-t-il pas permis au contraire d'ajouter mes bienfaits aux vôtres? Dites-moi les dons qui viennent d'être faits à la princeſſe, que je tâche, s'il m'eſt poſſible, de les ſurpaſſer.

Ces

Ces paroles raſſurèrent tout le monde, mais perſonne ne s'empreſſoit de ſatisfaire ſa curioſité; cependant, il lui fallut tout avouer, car elle commençoit à ſe fâcher de ce retardement. Chacun de ces dons précieux, que leur amitié venoit de m'accorder, me furent autant de crimes pour la fée Envieuſe; mais diſſimulant ce qui ſe paſſoit en ſon cœur, & applaudiſſant avec un ſourire forcé, à ce que les autres avoient fait : Vous venez de former une perſonne accomplie, leur dit-elle, je vais ſonger à faire ſon bonheur. Après avoir gardé un moment le ſilence : Je veux, reprit-elle, qu'elle poſſède entièrement le cœur du prince Kiribanou, mon neveu, & qu'ils reſſentent tous deux le pouvoir de l'amour. Après ces paroles elle ſe retira.

Les fées, qui ne virent rien de funeſte à ce préſent, en félicitèrent le roi & la reine, leur faiſant eſpèrer, que de ces amours pourroit ſe former une grande alliance, le neveu de la fée étant fils d'un roi génie, riche & puiſſant; mais la protectrice en penſoit différemment. Je connois, leur dit-elle, le neveu d'Envieuſe, il doit avoir à préſent ſix ans, il ſera bien fait, il aura du courage; mais ſon eſprit

fort avancé pour ſon âge, déjà plein d'artifices & de ſoupçons, l'a fait ſurnommer le prince Jaloux; cette paſſion ſe développe en lui tous les jours : quel malheur n'annonce-t-elle pas à notre chère princeſſe! Envieuſe eſt mal avec le roi ſon frère; elle n'a pu le voir qu'avec chagrin poſſeſſeur d'un riche & puiſſant royaume. Souvent, dans la guerre que nous avons eue avec les génies, & qui ſe renouvelle de temps en temps, elle a voulu, ſous divers prétextes, nous le rendre ſuſpect, & nous forcer de tourner nos armes contre lui ſeul. Je crains bien qu'en voulant unir ces deux cœurs, elle n'ait envie d'en faire deux malheureux : j'emploierai tout mon art pour ſecourir la princeſſe, & j'eſpère, mes ſœurs, qu'alors vous m'aiderez de vos conſeils. Toutes le lui promirent, & elles ſe ſéparèrent.

Je fus élevée avec grand ſoin dans le palais : ſouvent ma protectrice venoit me voir, & Envieuſe me viſitoit auſſi quelquefois, amenant evec elle le prince Jaloux.

Un jour la fée protéctrice, entrant dans la chambre de la reine : Je ſuis fâchée, lui dit-elle, d'avoir de mauvaiſes nouvelles à vous annoncer; j'ai découvert les deſſeins

d'Envieuſe : elle doit vous prier d'accorder que le prince Jaloux demeure quelque temps avec la princeſſe dans le palais ; gardez-vous de la refuſer, elle ne demande pas mieux que cette réſiſtance, pour avoir un prétexte d'enlever la princeſſe : ſi une fois elle étoit en ſon pouvoir, vous la perdriez pour jamais. Son but, en la faiſant épouſer au prince, eſt d'exercer ſur eux ſa tyrannie, & de les rendre l'un par l'autre les plus malheureux des mortels. Comme elle eſt très-puiſſante, je vois peu de remède à ces malheurs : cependant les deſtinées m'ont découvert, que ſi la princeſſe peut ne point voir d'autre homme que le prince Jaloux, juſqu'à ce qu'elle ait atteint ſa quinzième année, nous la pourrons ſouſtraire aux infortunes qu'on lui prépare. Pour l'en garantir, il faut néceſſairement faire conſtruire dans un lieu écarté, un palais où la princeſſe ſera élevée ; que l'entrée en ſoit interdite à tout autre homme qu'au prince Jaloux, ſous peine de mort ; que des gardes ſoient à une lieue des avenues, pour en defendre l'approche ; enfin, que toutes les femmes qui ſeront auprès d'elle, ne lui parlent jamais que de ce prince, & lui laiſſent ignorer qu'il eſt d'au-

tres hommes au monde. Avec ces prudentes précautions, je pourrai peut-être détourner les coups dont elle eſt menacée. Mais ſi par un pouvoir ſupérieur au mien, la malice d'Envieuſe l'emporte ſur moi, du moins la princeſſe ne connoiſſant que le prince Jaloux, & n'ayant jamais fait de comparaiſon de lui à un autre, pourra regarder ſes défauts comme les attributs d'un ſexe différent du ſien. Sa raiſon, ſa douceur, ſa reconnoiſſance, & l'habitude, pourront faire naître dans ſon cœur des ſentimens, qui l'aideront à ſurmonter l'antipathie que l'oppoſition de leurs caractères doit naturellement produire.

La reine approuva ce deſſein, & l'ayant communiqué au roi, on travailla à ma retraite : la fée ſe chargea de l'embellir, & la rendit charmante. Ce palais fut bâti ſur le bord de la mer, à dix lieues du ſéjour de la cour. Dès qu'il fut achevé, j'y fus conduite par la reine ma mère, & par la fée protectrice. On me choiſit une gouvernante, des femmes, & pluſieurs jeunes filles pour me tenir compagnie, & ſervir à mes amuſemens : les plus célèbres par leur ſcience & par leurs talens, furent employées à mon inſtruction. J'étois à peine

ſur ma troiſième année, quand je fus renfermée dans cette retraite. La reine m'y laiſſa à regret, ſe promettant bien de me venir voir ſouvent, & ſe repoſant ſur les ſoins de la fée, qu'elle pria de ne me point abandonner.

Le roi fit publier par tout ſon royaume la défenſe expreſſe d'approcher de ma demeure ſous peine de mort; & pour donner l'exemple, il prit la réſolution de ne plus me voir que je n'euſſe atteint ma quinzième année, & ſe borna à la ſeule conſolation d'apprendre de mes nouvelles par la reine.

Six années s'écoulèrent ſans aucun événement remarquable; la reine venoit de temps en temps paſſer quelques jours avec moi. Bienfaiſante me quittoit le moins qu'elle pouvoit, & Envieuſe & le prince Jaloux me rendoient d'aſſez fréquentes viſites. On s'apperçut dès-lors que le prince me voyoit avec plaiſir, & qu'il ne ſe ſéparoit jamais de moi ſans chagrin. Envieuſe profitant de ces diſpoſitions, demanda la grâce que le prince demeurât quelques mois dans ma retraite, ce qui lui fut accordé, à condition qu'il n'y feroit ſervi que par mes femmes, & que, ſuivant la loi ordonnée &

publiée, aucun des hommes de ſa cour ne l'y ſuivroit.

Le prince avoit alors quatorze ans, & j'en avois huit. Le premier mois nous vécûmes en bonne intelligence; il s'empreſſoit de me ſervir, me cédoit tout ſans héſiter, & ſe privoit de ce qu'on lui donnoit pour m'en venir faire des ſacrifices: mais à ſon tour il vint à en exiger de moi de proportionnés à mon âge, qui devenant très-fréquents, commencèrent à m'importuner. Il avoit peine à ſouffrir que ces jeunes filles, qui compoſoient ma petite cour, reçuſſent de moi des careſſes. Si elles me préſentoient des fruits, des fleurs, ou quelques bijoux, il les arrachoit de leurs mains, & s'oppoſoit à ce que je les acceptaſſe d'une autre.

Zineby que vous voyez ici, eſt fille d'une dame du palais, que la reine aime beaucoup. Quoiqu'un peu plus âgée que moi, elle ſut mieux qu'un autre gagner mon amitié; & la préférence que je lui donnai ſur ſes compagnes, paroiſſoit juſte à tout autre qu'au prince. Il prit une averſion pour elle, qui depuis nous a bien fait ſouffrir l'une & l'autre, & qui n'a pas peu contribué dans la ſuite à me la faire aimer davan-

tage. Alors, s'interrompant & tournant tendrement ses yeux sur elle : Ha ! ma chère Zineby, lui dit-elle, qu'il m'est doux de me rappeler ces momens que nous avons passés ensemble ! Combien de fois votre tendre amitié a-t-elle soulagé mes peines, en me faisant voir que vous y étiez sensible ! Quelquefois votre vivacité & votre gaîeté charmoient mon inquiétude ; vous avez plus fait, vos conseils m'ont souvent été d'un grand secours, & vous venez de me donner une preuve d'attachement, qui achève de nous rendre inséparables. Zineby, pour toute réponse, baisa tendrement la main de la princesse, qui continua de parler à Boca.

Le prince me suivoit par-tout, & si quelquefois, ennuyée de sa présence, je refusois de l'admettre dans nos jeux, il m'en faisoit d'aigres reproches, troubloit nos divertissemens, querelloit avec emportement mes amies, & les menaçoit de les faire sortir d'avec moi. Mes gouvernantes avoient beau lui représenter, qu'il falloit pour me plaire, plus de douceur & de complaisance ; il leur répondoit avec un fier mépris, que puisque je lui étois destinée, il falloit bien que je m'accoutumasse à sa façon d'agir.

Pour satisfaire sa jalousie, & trouver moyen de ne point me perdre de vue, il voulut apprendre les mêmes choses que l'on m'enseignoit, & en recevoir les leçons avec moi. Il se chagrina bientôt de mes progrès, & son unique occupation ne fut plus que de me tourmenter. Tout ce qui étoit dans le palais le haïssoit, & il me devint insupportable. Je m'en plaignois souvent à la reine, & à ma protectrice; mais elles l'excusoient toujours, & m'engageoient à la douceur.

Nous avions déjà passé six mois ensemble, quand la guerre des génies contre les fées se ralluma. Le roi, père du prince Jaloux, redemanda son fils à la fée sa sœur; il vouloit, en le menant avec lui dans cette guerre, le former par son exemple, & seconder l'ardeur où son caractère fougueux sembloit le porter. Envieuse ne put lui refuser ce qu'il désiroit. Elle vint un jour annoncer au prince qu'il falloit s'éloigner de moi pour quelque temps. Il en parut affligé; mais on le remarqua, dans sa douleur, plus occupé du déplaisir de me laisser en liberté, que du chagrin de me perdre: son dépit lui fit faire de brusques adieux; je les reçus avec joie.

Malgré la politique qui engageoit mes femmes à me dire du bien de lui, & à me porter autant qu'elles le pouvoient à l'aimer, je crus m'appercevoir que pas une d'elles n'étoit fâchée de ſon départ; cependant, quand je me plaignois quelquefois de ſon humeur à ma gouvernante, elle me repréſentoit que mon devoir vouloit que je fuſſe ſenſible à l'amitié du prince, qu'il devoit un jour être mon roi, mon maître & mon époux. Ces diſcours me furent répétés tant de fois par ceux qui avoient du pouvoir ſur moi, & l'on m'exagéra ſi fort ſes bonnes qualités, que je me perſuadai moi-même avoir eu tort de le haïr: ſon abſence aidoit encore à ſa juſtification.

La vie que je menois depuis ſon départ me paroiſſoit bien douce, chacun s'empreſſoit à me plaire, & à me procurer de nouveaux divertiſſemens. J'apprenois tout avec aſſez de facilité, & l'on me laiſſoit la liberté d'être avec Zineby autant que je le déſirois. Nous avions toujours quelques petits ſecrets à nous dire: tantôt nous méditions enſemble un nouveau jeu pour le lendemain; une autre fois Zineby, quoiqu'inſtruite de la façon dont elle devoit me par-

ler du prince, plus complaiſante que les autres, m'aidoit à en dire du mal.

Un jour que nous en parlions : Zineby, lui dis-je, je voudrois bien que le prince Jaloux vous reſſemblât, je n'aurois pas tant de peine à obéir; mais ne ſauriez-vous me dire pourquoi toutes les filles qui ſont ici n'ont pas comme moi un prince Jaloux qui les aime? Parce que je ſuis princeſſe, pourquoi faut-il que je ſois plus malheureuſe qu'une autre? Zineby me répondit avec ingénuité : C'eſt pour vous punir, ma princeſſe, d'être plus belle que nous, d'avoir plus d'eſprit, & d'apprendre plus vîte; j'en ai été quelquefois bien en colère, & il faut que je vous aime bien pour vous le pardonner.

Cette converſation fut interrompue par quelques leçons de danſe & de muſique. Mon éducation étoit fort ſingulière : l'unique but de ma retraite étoit, comme je vous l'ai déjà dit, de me laiſſer ignorer qu'il y eut dans le monde d'autres hommes que le prince Jaloux : on ſe trouvoit obligé de me cacher une infinité de choſes qui m'auroient tirée de mon ignorance; les livres que l'on me donnoit à lire, les tableaux qu'on voyoit dans le palais, les

hiſtoires que l'on me racontoit, tout enfin étoit fait exprès pour l'exécution de ce projet : parmi tant de femmes, il étoit aſſez difficile qu'il ne leur échappât quelqu'indiſcrétion ; mais ma gouvernante, qui avoit un mérite ſupérieur, y veilloit avec tant de ſoin, que je ne ſoupçonnois rien de ce qu'on nous cachoit ; cependant, je faiſois aſſez ſouvent des queſtions embarraſſantes.

Il y avoit huit mois que le prince étoit abſent ; je demandai un jour à ma gouvernante où il étoit ; elle me répondit qu'il avoit ſuivi Envieuſe dans ſon royaume. Mais qu'eſt-ce que ce royaume, lui repartis-je ? C'eſt un palais, me dit-elle, dont elle eſt la princeſſe comme vous l'êtes ici : votre protectrice en a un de même, & comme elles ſont fées toutes deux, elles ont le pouvoir d'en ſortir & de venir dans le vôtre. Mais la reine ma mère n'eſt pas fée, pourſuivis-je en l'interrompant, elle quitte, cependant, ſon palais pour me venir voir ; ſi je puis aller chez les fées, ne pourrois-je pas au moins aller avec elle ? Il faut, me repondit elle, que vous ayez épouſé le prince Jaloux, avant que de pouvoir ſortir d'ici ; alors vous ſerez libre d'aller où vous déſirerez, & il vous mènera dans le

royaume de la reine, & même dans celui des fées, mais il peut ſeul vous donner cette permiſſion. J'entends bien, lui dis-je en ſoupirant, mais vous ne me dites pas pourquoi la reine a la liberté de venir ici: a-t-il fallu qu'elle épouſe un prince Jaloux qui le lui ait permis? Ma gouvernante, voyant que cette converſation alloit un peu trop loin, ſe retrancha ſur l'âge de la reine, & me dit que quand j'aurois autant d'années qu'elle, je pourrois faire ces mêmes choſes.

Je fus peu ſatisfaite de cette raiſon, & cherchant Zineby à l'inſtant, je l'emmenai au palais des plaiſirs : c'étoit un petit appartement, bâti au bout d'une grande allée du parc; il étoit rempli de tout ce qui pouvoit flatter & amuſer notre tendre jeuneſſe. Une fois la ſemaine j'y régalois ma petite cour : on nous y laiſſoit en pleine liberté, une ou deux de mes femmes m'y accompagnoient, encore me laiſſoit-on nommer celles que je déſirois avoir. J'en avois une clef, & ma gouvernante une autre; là, point d'études, point de remontrances, nulle contrariété, je décidois ſeule des jeux, on m'obéiſſoit, & je croyois n'être princeſſe que dans ce lieu. J'avois exigé que

l'on n'y parlât jamais du prince Jaloux, & l'on avoit pour moi cette complaisance. Cette raison, plus que toutes les autres, m'avoit engagée à le nommer le palais des plaisirs; on étoit accoutumé de nous voir, Zineby & moi, aller souvent toutes deux passer quelques heures dans ce lieu.

Ce jour-là, sortant de la conversation que je venois d'avoir avec ma gouvernante, nous y entrâmes, & après avoir fermé la porte sur nous: Zineby, lui dis-je, j'ai un chagrin; il faut dit-on, que j'aie l'âge de la reine pour sortir d'ici, & que le prince Jaloux veuille bien me le permettre; il est donc mon maître? Consolez-vous, ma princesse, dit Zineby, le prince vous aime, il vous accordera tout ce que vous désirerez. Mais, interrompis-je, je ne l'aime point, & je ne pourrai jamais me résoudre à lui rien demander: non, non, continuai-je avec dépit, je me garderai bien de lui avoir obligation, je serois dans la nécessité d'avoir de la reconnoissance; j'aime mieux qu'il me tourmente toujours pour avoir raison de le haïr. Ah! Zineby, que vous êtes heureuse de n'être pas née princesse! Mais je n'ai point d'amans, répliqua-t-elle: & sans l'a-

mitié que j'ai pour vous, je ſens bien que je mourrois d'ennui. Si l'on nous ſéparoit, vous auriez toujours, ma princeſſe, de quoi vous occuper, vous choiſiriez bientôt quelqu'une de mes compagnes pour lui conter vos chagrins, vous l'aimeriez peut-être autant que moi, parce qu'il vous faudroit quelqu'un pour vous écouter; enfin, vous oublieriez la triſte Zineby, qui vous ayant perdue, n'auroit plus rien à dire ni à penſer. Ne le croyez pas, ma chère amie, lui dis-je en l'embraſſant, je n'aimerai jamais que vous. Zineby me tint encore d'autres diſcours dont j'aurois démêlé la ſource dans un âge plus avancé: ils partoient d'un cœur vide, que ſon penchant naturel portoit à la tendreſſe, & qui, par reconnoiſſance, & manquant d'objet, me prenoit pour celui qui devoit le remplir.

Notre amitié vint au point que nous ne pouvions nous paſſer l'une de l'autre: nous jouîmes deux ans de ce plaiſir ſans que perſonne y mit d'obſtacle; mais une trève, qui ſuſpendit la guerre des génies & des fées, me ramena le prince Jaloux. Envieuſe ne manqua pas de venir avec lui auſſitôt qu'il fut libre, & de me le préſenter comme

un jeune héros dont elle me vanta le courage avec exagération.

Je le revis avec chagrin, & cependant je sus dissimuler autant que pouvoit le faire une personne de douze ans. Le prince parut voir avec admiration le changement qu'il trouva en ma personne, & comme s'il n'eût commencé de m'aimer que de ce jour, il redoubla pour moi ses soins jaloux & tyranniques. Il ne lui étoit plus permis de demeurer avec moi, le roi son père s'en étoit expliqué avant que de le laisser partir : sa politique lui faisoit approuver son amour ; mais ne voulant pas que son fils perdit auprès d'une enfant un temps précieux pour son éducation, il lui avoit seulement permis de me venir voir quelquefois.

Envieuse favorisoit son neveu en rendant ses visites assez fréquentes, & nourrissoit en secret une passion aussi malheureuse pour celui qui la ressentoit, que pour celle qui en étoit l'objet. Zineby devint bientôt celui de sa haine ; il pria Envieuse de nous séparer : nous l'apprîmes, & notre douleur en fut extrême.

Je me jetai aux pieds de la fée protectrice & de la reine ma mère, & fondant en larmes, je les conjurai de s'opposer à

ce deſſein. Elles me le promirent, & eurent bien de la peine à l'obtenir ; ce fut toutefois à condition que je ne verrois Zineby que comme les autres filles qui étoient avec moi, & que nous ne ſerions jamais ſeules enſemble. Cet ordre nous parut doux en comparaiſon du malheur dont nous avions été menacées ; mais que l'exécution en fut cruelle !

Cependant, mon averſion pour le prince faiſoit d'auſſi grands progrès que ſon amour ; il le remarquoit avec un dépit furieux, & n'oublioit pas de m'en faire ſentir les effets. Quelquefois, eſſayant d'emprunter un caractère de douceur pour me perſuader, il me peignoit l'amour ſous mille formes différentes ; mais, quelque pénétration que j'euſſe, je ne pouvois comprendre ce que mon cœur refuſoit de ſentir ; je lui répondois avec un air embarraſſé : Ah ! ſeigneur, pourquoi vos vœux ne ſe ſont-ils pas adreſſés à quelqu'autre ? ſuis-je la ſeule perſonne au monde que vous puiſſiez aimer ? Oui, répondoit le prince, la ſeule Abdelazis & le prince Jaloux ſont faits pour vivre ſous l'empire de l'amour & jouïr de ſes douceurs. Le prince n'avoit garde de me parler autrement, il ſe prêtoit volontiers à l'ignorance de mon

éducation ; elle flattoit trop ses sentimens pour vouloir me détromper.

Insensiblement je m'accoutumai à mon esclavage ; je vins à l'écouter plus patiemment, & à tâcher de faire naître en mon cœur quelques sentimens de tendresse pour lui : mais, que je connoissois peu l'amour nous ne pouvons que le fuir, ou lui obéir. Mes projets furent inutiles : pour tout fruit de mes soins, j'acquis seulement un peu plus de pouvoir sur mon esprit, mais rien sur mon cœur : je me forçai à quelques complaisances, mais ce n'étoit pas sans une violence extrême ; mes yeux découvroient souvent le secret de mon ame à ma chère Zineby, je les fixois quelquefois sur les siens, avec une langueur qui la pénétroit de douleur.

Je vécus deux ans dans cette triste situation, j'en avois alors quatorze ; & le prince, de qui la passion augmentoit tous les jours, engagea la fée Envieuse à me demander en mariage au roi mon père. La trève étoit prête à finir : il vouloit s'unir à moi avant que la guerre l'obligeât à me quitter.

Cette nouvelle fut pour moi un coup de foudre ; il ne me fut pas possible de dissimuler ma douleur ; je m'y livrai toute en-

tière. Ma protectrice eut beau me flatter que si elle ne pouvoit rompre ce mariage, au moins elle en retarderoit l'exécution pendant quelque temps, je reçus peu de consolation de ces espérances. Comme je craignois Envieuse, je me faisois une idée de son pouvoir fort supérieur à celui de ma protectrice : cependant, il fut balancé de façon qu'elle obtint de ne rien conclure que dans six mois. Elle espéroit pendant ce temps trouver quelques moyens de le prolonger encore, & comme je touchois à ma quinzième année, & que ce terme expiré je n'avois plus rien à craindre d'Envieuse, elle se flattoit de pouvoir me dérober à sa malice.

Elle vint m'apporter cette nouvelle avec une joie, qui me pénétra de reconnoissance. Le prince, chagrin & mécontent, en fut d'une humeur plus fâcheuse; il m'accabloit sans cesse de plaintes & de reproches; mais bientôt il eut un déplaisir bien plus sensible. La trève se rompit avant le temps prescrit, & la guerre, qui recommença, l'obligea de se rendre auprès du roi son père, pour y commander sous ses ordres. Envieuse fut aussi dans la nécessité de s'éloigner.

J'en reçus la nouvelle un jour que j'é-

tois seule avec le prince & ma gourvernante. Elle fit en nous une impression également vive, quoique les motifs en fussent différens : ma joie ne peut se comparer qu'à la douleur du prince : j'eus peine à la contenir ; mais lui, plus emporté, cédant aux mouvemens qui l'agitoient : Ah ! cruelle, me dit-il, vous triomphez de mon malheureux sort ! la maligne joie que vous ressentez ne peut échapper à la pénétration d'un amant haï : faites-la donc éclater cette joie, afin que ma haine s'en augmente ; puisse-t-elle égaler la vôtre, & me forcer enfin à vous punir. Si je n'ai pas pour vous, lui répondis-je, tout l'amour que vous désirez, à qui, seigneur, devez-vous vous en prendre ? je fais ce que je puis pour le faire naître en mon cœur, peut-être aurois-je réussi sans vos injustes persécutions.

Ce reproche l'enflamma de colère, & me lançant un regard plein de fureur : J'ai trop souffert, dit-il, d'une ingrate qui ose encore m'outrager ; puisque mon amour & mes soins n'ont pu la toucher, qu'elle me redoute au moins. Tremble, malheureuse princesse, je reviendrai bientôt victorieux de nos ennemis ; si tu ne m'accordes alors & ton cœur & ta main, tremble, la mort

eſt moins cruelle que le ſort que je te prépare. Il ſortit auſſitôt qu'il eut prononcé ces terribles paroles, & ma gouvernante, ſaiſie comme moi de frayeur, me blâma de l'avoir irrité par un reproche juſte en effet, mais dont je devois enviſager les ſuites.

Son abſence diſſipa ma crainte, & mon premier ſoin fut de redemander Zineby à ma protectrice : elle me l'accorda, & nous eûmes la liberté de nous voir autant que nous le déſirions. J'avois tant de choſes à dire à mon amie, que j'aurois ſouhaité ajouter aux heures du jour encore celles de la nuit. Pour être plus libres, nous allions tous les jours toutes deux ſeules au palais des plaiſirs, paſſer quelques heures avant le ſouper.

Peu de temps après le départ du prince, Bienfaiſante vint me dire adieu : Vos ennemis ſont occupés, princeſſe, me dit-elle, je n'ai rien à craindre d'eux en vous laiſſant ici : vos intérêts m'appellent ailleurs, il faut que je trouve encore des armes pour oppoſer à la maligne Envieuſe ; je dois profiter de ce temps pour prévenir ſes deſſeins. Adieu, ma chère Abdelazis, j'eſpère vous arracher au malheureux deſtin qui vous menace ; & ſi je n'ai que le pouvoir d'En-

vieuſe à combattre, tout réuſſira au gré de mes déſirs. Je ne compris pas ces dernières paroles de la fée ; & me repoſant ſur ſa tendreſſe, je m'abandonnai à l'eſpérance qu'elle me donnoit.

Trois jours après qu'elle fut partie, je donnai une fête au palais des plaiſirs. Elle fut magnifique : nous y paſſâmes toute la journée. Le lendemain, j'y retournai ſeule avec Zineby, & comme la chaleur du jour avoit été grande, je lui propoſai d'aller nous promener vers le bord de la mer, eſpérant y trouver de la fraîcheur. Inſenſiblement nous fîmes beaucoup de chemin, & nous nous approchâmes de ſes bords. Les flots blanchis d'écume étoient dans une agitation aſſez violente, ce qui nous fit arrêter pour conſidérer ce ſpectacle.

Mais quel fut notre étonnement, quand nous apperçûmes une jeune & belle perſonne couchée ſur le ſable ! elle y paroiſſoit profondément endormie ; ſon habillement différoit peu du nôtre, une robe blanche, brodée d'or, enrichie de perles & de pierres de différentes couleurs, lui deſcendoit ſur les pieds. Quoiqu'elle fût imbibée d'eau, ſon éclat & ſa richeſſe attirèrent l'admiration de Zineby. Mais ne

m'occupant que des charmes de sa personne : A quoi t'amuses-tu , lui dis-je ? regarde quels traits , quel air de douceur , que de grâces sont répandues sur cet aimable visage ! Ces cheveux , malgré l'humidité des flots, n'ont rien perdu de leur beauté ; non , Zineby , je n'ai jamais rien vu de pareil. Sachons qui est cette fille. Eveillons-la , je meurs d'impatience d'apprendre ce qui l'a conduite en ces lieux. Je me baissai ensuite , & prenant la main de l'inconnue , je l'éveillai.

Ses premiers regards tombèrent sur moi , & j'y vis briller un feu qui acheva de me la faire paroître charmante. Ma vue parut la surprendre , & se relevant avec précipitation ; O dieux ! s'écria-t-elle , toutes les beautés de la terre réunies ensemble s'offrent à mes regards. Aussitôt se jetant à mes pieds : Je croyois , continua-t-elle , que ma mort alloit satisfaire le courroux des dieux : mais quelle que soit désormais ma destinée , je ne dois plus m'en plaindre , puisqu'ils me permettent d'adorer en vous leur plus parfait ouvrage.

Cette louange me parut outrée ; mais comme je me sentois portée à aimer celle qui me la donnoit , je lui pardonnai aisément. Pourquoi vouloir mourir , lui dis-je

en lui tendant la main pour la relever ? Non, ma chère fille, vous vivrez, je veux prendre ſoin de vos jours. Zineby ſeconda les careſſes que je lui fis ; elle les reçut avec une eſpèce de confuſion, & beaucoup de grâces.

Le beſoin qu'elle avoit de changer d'habit, nous fit prendre le chemin du palais des plaiſirs. Je l'interrogeai ſur ſa naiſſance, & lui demandai quelle fée l'avoit conduite en ce lieu. Elle me parut embarraſſée de répondre, & me pria d'attendre qu'elle eût pris un peu de repos pour me ſatisfaire. L'ayant preſſée de me dire au moins ſon nom ; après un moment de ſilence : Je m'appelle Zobéïde, me dit-elle : mais vous, charmante perſonne, ne m'apprendrez-vous point qui vous êtes, & dans quel pays je ſuis ? Vous êtes dans mon royaume, lui dis-je, & je m'appelle Abdelazis. A ces mots, elle me parut tomber dans une profonde rêverie.

Cependant, nous arrivâmes au palais ; & Zineby ayant apporté l'habit d'une de mes femmes, nous voulûmes toutes deux aider Zobéïde à s'habiller : mais, par reſpect pour mon rang, elle ne voulut pas le ſouffrir.

Nous la laiſſâmes en liberté, & Zineby & moi nous étant retirées dans la chambre prochaine : Ma chère amie, lui dis-je, je ſuis dans une étrange inquiétude, qu'allons nous faire de Zobéïde ? Nous l'emmènerons au palais, répondit-elle, & je ne doute pas que toutes mes compagnes ne la voyent avec plaiſir augmenter votre cour : elle leur ſera chère, puiſqu'elle a ſu plaire à leur prince. Non, non, tu te trompes Zineby, elle feroit des jaloux & je la perdrois ; que ſais-je ſi ma gouvernante voudroit permettre qu'elle reſtât avec nous ? Je crains même que l'on ne nous ſurprenne. Si tu m'aimes, aide-moi à la cacher, au moins pour quelques jours : mais comment faire ? Le ſoleil eſt prêt à ſe coucher ; il faut que nous nous retirions. Dis-moi donc, que veux-tu que je faſſe ? Tu ne trouves rien ? Ah Zineby, tu n'as pas aujourd'hui tant d'eſprit qu'à l'ordinaire. Mais, ma princeſſe, vous ne m'avez pas, dit-elle, encore donné le temps d'y ſonger. C'eſt, lui repartis-je, que ta tendre amitié a toujours prévenu mes vœux ; pardonne à mon agitation, je ne ſais que réſoudre. Voici ce que je penſe, reprit-elle. Laiſſons Zobéïde ici, elle y trouvera une partie des choſes qui lui ſeront néceſſaires,

&

& je me charge du reste. Vous y venez tou les jours, vous la verrez, & pour me venger de la querelle que vous venez de me faire, je partagerai ce plaisir avec vous. J'approuvai son idée, & l'ayant tendrement embrassée, nous allâmes retrouver Zobéïde.

Nous lui dîmes que des raisons importantes nous forçoient de la laisser dans cette solitude, qu'elle n'y manqueroit de rien, & que le lendemain nous lui en apprendrions davantage. Ah! dit Zobéïde en soupirant, tout me manquera, puisque je vais vous perdre; vous m'allez quitter. Il le faut, ma chère fille, lui répondis-je, mais ce ne sera pas pour longtemps; je vous conjure, cependant, de ne pas sortir de ce palais que nous ne vous le permettions. Nous l'embrassâmes, & nous nous rendîmes au palais plus tard que de coutume: on m'en fit des reproches, mais mes caresses eurent bientôt appaisé les plus sévères.

Zineby s'apperçut de l'inquiétude qui m'agitoit; elle me sourioit quelquefois, mais je ne lui répondois que par un soupir. Elle s'échappa de nous, après le souper, & je fus deux heures sans la revoir; je la vis rentrer ensuite, & s'approchant de moi: Je viens, me dit elle tout bas, de vous ren-

dre un ſervice. Je lui ſerrai la main ſans lui répondre, & moins inquiète, j'eſſayai de reprendre ma gaîeté ordinaire.

Le lendemain, l'heure où j'avois coutume d'aller au palais des plaiſirs me parut venir avec une lenteur qui me déſeſpéroit : elle arriva, nous partîmes Zineby & moi. Zobéïde me revit avec une joie qui augmenta la mienne; je la trouvai plus belle que le jour précédent, mais à la vivacité de ſes yeux ſe joignoit une langueur qui m'affligea : je craignis qu'elle ne fût cauſée par l'ennui de ſe voir ſeule dans ce palais. Je fis ce que je pus pour l'engager à reſter encore quelques jours dans cette ſolitude; & lui ayant dit que la crainte de la perdre me faiſoit prendre ces précautions, que je dépendois de la reine ma mère, de deux fées & du prince Jaloux, qui ne pouvoit ſouffrir que j'euſſe des amis, j'avois ſujet d'appréhender qu'on ne me permît pas de la garder auprès de moi : ces paroles la troublèrent, & fixant ſes yeux ſur les miens : Ah ! belle Abdelazis, me dit-elle, vous avez donc un amant, un amant favoriſé des fées, & ſans doute aimé de vous, ajouta-t-elle avec un ſoupir. Plût aux dieux, répondis-je, que j'euſſe pour lui de l'amour,

je ne ferois pas tant à plaindre; mais, Zobéïde, ne parlons que de vous, je laiffe à Zineby de vous dire le fecret de mon cœur: apprenez-moi qui vous êtes, & qui vous a conduite dans ce lieu.

Je fuis, me répondit-elle, une infortunée perfécutée de fes parens. Il n'y a pas longtemps que j'ai perdu ceux de qui je tenois la vie, ils poffédoient des biens affez confidérables dans un royaume éloigné du vôtre. Ils confièrent ma jeuneffe à des perfonnes à qui je devois être chère, mais qui, non contentes d'avoir ufurpé les biens qui m'appartenoient, conçurent le deffein de s'en affurer par ma perte. Ils attentèrent plufieurs fois à ma vie, & me contraignirent à fuir mon pays pour me dérober à leur cruauté.

Un petit nombre de gens attachés à moi, fe font chargés de me conduire dans des lieux où je n'aurois rien à craindre pour mes jours. Ils fe font embarqués, & leur amitié leur a fait partager avec moi les dangers de la mer : mais les dieux me réfervant au bonheur de tomber entre vos mains, excitèrent hier une fi furieufe tempête, que notre vaiffeau, après avoir été quelque temps agité des vents, fut à la fin

brisé par la foudre, & dispersé en mille éclats.

Je ne vous peindrai point le désordre & l'horreur que cet accident jeta parmi nous; il fut si prompt, que nous n'eûmes pas le temps de regretter la vie. Un reste d'espoir me fit saisir une planche, qui, poussée par les flots, me porta jusques sur le rivage.

C'est-là, ma belle princesse, qu'épuisée de fatigue, je cédai au sommeil, ou plutôt à ma foiblesse : je vous vis, & oubliant tous mes malheurs, je sentis naître en mon cœur, la joie, l'espérance & . . . elle baissa les yeux sans achever : mais Zineby prenant la parole, & voyant que je laissois échapper quelques larmes : Qu'avez-vous donc, ma princesse, me dit-elle, vous pleurez? Tu devrois être bien honteuse de ne pas faire comme moi, lui dis-je, Zobéïde s'est vue prête à perdre le jour, & tu ne pleures pas! Quoi! ce triste récit ne t'a point émue? Je jouïs, répondit-elle, du plaisir de l'en voir délivrée; & son bonheur présent efface en moi les impressions de ses peines passées.

Zobéïde alloit parler, mais nous entendîmes du bruit dans la chambre prochaine; j'en fus saisie de crainte, & je l'enfermai

promptement dans un cabinet dont je pris la clef : c'étoit ma gouvernante & quelques-unes de mes femmes. Elles me cherchoient pour m'apprendre que la reine devoit arriver dans trois jours, & qu'elle devoit demeurer avec moi jusqu'au retour de la fée Bienfaisante. Je reçus cette nouvelle avec un trouble qui pensa me perdre; mais Zineby, qui s'en apperçut, écarta leurs soupçons, en leur faisant le récit d'une prétendue conversation que nous venions d'avoir ensemble, au sujet du prince Jaloux : nous fûmes obligées de nous retirer avec tout le monde.

Le lendemain nous retournâmes voir Zobéïde, & nous fûmes surprises de trouver la porte du palais entr'ouverte. J'y entrai avec précipitation, & ne la voyant point, je l'appelai plusieurs fois inutilement. Elle n'est point ici ! m'écriai-je, nous sommes découverts ; ah je suis perdue ! Eh quoi, ma chère princesse, me dit Zineby... Abdelazis ? Est-ce vous qui parlez ? Quel excès de douleur ! Sans doute Zobéïde, cherchant à dissiper son ennui, aura voulu se promener en attendant l'heure que nous devions arriver ; & comme votre impatience vous l'a fait dévancer, nous la verrons

revenir inceſſamment. Ces paroles me calmèrent ; mais me voyant plongée dans une profonde triſteſſe : Ah ! continua-t-elle, ſi Zineby étoit perdue pour vous, ſeriez-vous autant affligée ? Non, une étrangère en trois jours l'emporte ſur moi ; hélas ! je l'ai toujours bien penſé, vous êtes trop aimable pour n'avoir pas mon cœur tout entier, & je ne le ſuis pas aſſez pour empêcher que vous partagiez le vôtre.

Ce reproche ſuſpendit pour un moment ma première douleur, & prenant la main de Zineby ; que tu es cruelle, lui dis-je, d'ajouter encore à ma peine un tort que je ne veux point avoir ! Non, je ne me pardonnerois pas d'aimer Zobéïde comme toi ; auſſi n'eſt-ce pas comme toi que je l'aime : notre amitié, formée par une longue habitude, s'eſt inſenſiblement augmentée ; les charmes de ton eſprit, ta douceur, ta complaiſance, les marques de ta tendreſſe, ont ſu m'attacher à toi par des liens doux & tranquilles. Mais ce que je ſens pour Zobéïde eſt mêlé d'un trouble & d'une agitation qui bannit la paix de mon cœur : je crois même haïr le jour qui me la fit voir pour la première fois. Voudrois-tu, Zineby, que je t'aimaſſe ainſi ? Cependant,

toute funeſte qu'eſt pour moi la vue de Zobéïde, je ſens bien que ſi je la perds il n'eſt plus de plaiſirs pour moi. Que ta généreuſe amitié ne m'abandonne pas, aide-moi au contraire à la chercher partout; & ſi tu me la rends, compte que je ne l'aimerai qu'autant que tu le voudras, tu n'auras plus à te plaindre de moi.

Zineby à ces mots ſe levant : Je crois, me dit elle, qu'il eſt à propos que vous reſtiez ici, pendant que j'irai dans le parc chercher Zobéïde; ſi vos femmes l'ont vue, il eſt, je crois, prudent que vous ne paroiſſiez pas y prendre tant d'intérêt. Je cédai à ce diſcours, & la laiſſai partir : elle le fut à peine, que je trouvai qu'elle tardoit trop à revenir.

Cependant, Zineby couroit d'allées en allées, & donnoit tous ſes ſoins à ſa recherche : ayant apperçu deux de mes femmes qui ſortoient d'un cabinet de verdure, qui en terminoit une aſſez longue, elle ſe gliſſa derrière une paliſſade & les laiſſa paſſer. Quand elle les eut perdues de vue, elle entra dans ce cabinet, & fut bien ſurpriſe d'y trouver Zobéïde, aſſiſe ſur un banc, plongée dans une profonde rêverie. Ah! Zobéïde, lui dit-elle, pourquoi êtes-vous

ici ? que vous ont dit ces femmes qui ſortent d'avec vous ? Elles ne m'ont point vue, repartit Zobéïde, j'étois cachée derrière cette paliſſade ; mais où eſt la princeſſe ? ajouta-t-elle avec précipitation. Zineby lui ayant dit la crainte & l'inquiétude où elle m'avoit laiſſée au palais des plaiſirs, je les vis revenir toutes deux avec une joie qui ne ſe peut exprimer. Je reprochai à Zobéïde les craintes qu'elle m'avoit cauſées, & j'eus le plaiſir de l'en voir ſi touchée, que je ne pus lui ſavoir mauvais gré de l'avoir fait naître : je la conjurai de nouveau de ne me plus expoſer à de pareilles peines.

Elle me demanda le nom de ma protectrice, & ayant appris que c'étoit Bienfaiſante, elle en parut tranſportée de joie. Elle nous dit que cette fée avoit été amie de ſa mère, & qu'elle eſpéroit d'en être protégée : cependant, elle nous pria de ne la point prévenir & de lui laiſſer le ſoin de ſe faire connoître. Nous le lui promîmes, & je me flattai qu'un jour je pourrois la voir avec la même liberté, & auſſi ſouvent que Zineby.

Quelques jours après, la reine ma mère arriva ; je l'aimois avec tendreſſe, mais je ne pus voir ſans une peine extrême l'obſta-

cle qu'elle apportoit par ſa préſence aux douceurs que je goûtois, de paſſer tous les jours quelques heures avec ma chère Zobéide. Il fallut me réſoudre à m'en priver, & je devins bientôt jalouſe de la liberté que Zineby avoit de la voir : je tombai dans une triſteſſe qui inquiéta tout le monde. Souvent la reine m'en demandoit le ſujet, mais je m'obſtinai à le lui cacher ; & je feignis un jour d'être malade, pour avoir la liberté de parler plus long-temps à Zineby : je m'enfermai dans ma chambre, & je fis dire que je voulois prendre du repos.

Quand nous fûmes ſeules : Eh bien, Zineby, lui dis-je, avec un air aſſez froid, vous voyez donc Zobéide tous les jours ; vous croyez-vous à préſent moins heureuſe que moi, & le ſort d'une princeſſe eſt-il auſſi beau que vous l'avez quelquefois imaginé ? Voyez la contrainte où je ſuis ; depuis quatre jours je n'ai pu m'échapper un moment, & vous avez la liberté. Vous ne me la reprocheriez pas, princeſſe, me dit Zineby, ſi je n'en avois pas uſé pour viſiter votre nouvelle amie ; & comme j'ai toujours été auprès de vous, elle a tout l'honneur de ſe faire regretter. Cet honneur la touche peu, lui répondis-je, & le plaiſir de

vous voir, la dédommage bien de mon abſence. Ah! pour la première fois je vous trouve injuſte, reprit-elle, avec vivacité; quoi! vous ne ſentez pas que ma tendre amitié doit être alarmée de celle que vous avez pour une autre? Vous ne voyez pas que mes ſoins pour elle n'ont pour objet que l'envie de vous plaire? Et ſans être touchée de la triſteſſe que Zobéide reſſent d'une cruelle abſence, vous nous accuſez toutes deux de vous oublier?

Hélas! pardonne, chère Zineby, lui dis-je, au trouble de mon cœur, je ne ſais à préſent ſi je dois aimer ou haïr Zobéide; aide-moi à démêler quels ſont mes ſentimens, ou plutôt, confirme-moi dans la réſolution que je prends en ce moment de ne la plus voir. Oui, elle eſt fatale à mon repos, j'ai ceſſé d'en jouïr dès l'inſtant qu'elle s'eſt offerte à ma vue; je ne connoiſſois pas le trouble & l'agitation que je ſens; & pour t'avouer tout, le croirois-tu? je ne puis te le dire ſans rougir, la préſence de la reine m'importune, ſes ſoins m'embarraſſent, & je ne me retrouve plus pour elle auſſi tendre que je l'ai été juſqu'à ce jour. Ce qui achève de me confondre, & de me prouver mon injuſtice, c'eſt, Zineby, que je

ſens bien qu'il s'en faut peu que je n'aime Zobéide autant que toi; mais je puis t'aſſurer en même-temps, que jamais tu ne m'as été plus chère; oui, continuai-je en l'embraſſant, & laiſſant couler de mes yeux des larmes que j'avois èu peine à retenir, je t'aime autant que j'en ſuis capable, & tu connois mon cœur; je ſens même que je te dois cette tendreſſe: mais j'ignore ce qui m'entraîne vers Zobéide. Pardonne, chère amie, une injure involontaire, je veux m'en punir. Puiſque cette étrangère eſt cauſe que je manque aux devoirs du ſang & à ceux de l'amitié, ne la voyons plus; découvre tout à ma gouvernante, je te charge de ce ſoin: dis-lui ce qui s'eſt paſſé, & quoiqu'il en puiſſe arriver, je me ſoumets à tout, plutôt que de reſter dans l'état où je ſuis.

Mais ſi l'on vous accorde ce que vous demandez, reprit Zineby, & que l'on faſſe ſortir Zobéide du palais, ſongez-vous bien que peut-être vous ne la reverrez jamais. Ah! que tu es cruelle, répliquai-je; pourquoi ne pas eſpérer, au contraire, que la voyant ſi aimable, on ſe fera un plaiſir de la retenir ici? Peut-être m'approuvera-t-on de l'aimer, & je n'aurai plus beſoin du ſecret ni du myſtère que je me reproche.

La reine entra dans ce moment & nous interrompit : il ne me fut pas poſſible de révoquer l'ordre que je venois de donner à Zineby, dont je commençois à me repentir ; & quand je la vis ſortir de ma chambre, je frémis qu'elle ne l'allât exécuter. Mon air inquiet & embarraſſé fit croire à la reine que je faiſois trop d'attention à mon mal, & voulant me diſſiper, elle fit venir auprès de moi des femmes qui jouoient parfaitement de pluſieurs inſtrumens. Elle leur ordonna de former un concert, eſpérant que cela pourroit me réjouïr dans l'état où j'étois. Cette ſorte de diſſipation me convenoit mieux que toute autre ; elle m'exemptoit de parler, & excuſoit ma rêverie.

Zineby s'étoit retirée ſeule après m'avoir quittée ; & repaſſant dans ſon eſprit toutes les idées que notre dernière converſation lui avoit fait naître, ſes ſentimens pour moi, ceux que j'avois pour elle, la comparaiſon qu'elle fit des nouveaux mouvemens de mon cœur avec ceux qu'elle y avoit toujours connus ; ſon eſprit & ſa pénétration lui firent ſoupçonner qu'une puiſſance abſolue décidoit de mon cœur : mais l'ignorance de ſon éducation, qui avoit été pareille à la mienne, l'empêchoit d'en deviner l'auteur. Cher-

chant à s'éclaircir, au lieu d'aller chez ma gouvernante, comme je le craignois, elle prit le chemin du palais des plaisirs.

Elle apperçut Zobéide qui venoit à elle d'un pas précipité. C'est trop souffrir, lui dit-elle en l'abordant, il faut que je voie la princesse, ou que je perde la vie. Vous ne mourrez point, dit Zineby, & vous retournerez avec moi à l'instant dans un lieu qu'il vous est défendu de quitter, & où Abdelazis veut que vous restiez. Elle eut peine à l'y faire consentir, & ce ne fut qu'après l'avoir assurée qu'elle encourroit ma disgrace, si elle n'obéissoit.

Quand elles furent en sûreté, Zineby, qui avoit des desseins, fit naître tour-à-tour dans son cœur, la crainte, l'espérance, la jalousie: & remarquant son effroi, ses transports & sa haine pour le prince Jaloux, elle se confirma dans ses soupçons. Cependant, Zobéide s'obstinoit à vouloir me voir, & l'assuroit qu'il y alloit de ses jours. Zineby lui promit de lui en faciliter les moyens, & la pria d'attendre au lendemain.

J'ignorois ce qui s'étoit passé, & le jour suivant la voyant entrer dans ma chambre avec un air riant & enjoué: Tu prends bien peu de part, lui dis-je, à l'ennui qui me

tourmente ; & si tu as exécuté l'ordre que je te donnai hier, c'est m'annoncer mon malheur avec un front bien serein. Je me suis bien gardée de vous obéir, reprit Zineby, & j'ai bien vu que vous vous trompiez, en croyant vouloir ce que vous me disiez : je vous connois mieux, ma princesse, & je saurai par la suite vous refuser & vous prévenir. Par exemple, vous me voulez cacher l'extrême envie que vous avez de voir Zobéide, & je prétends que ce soit dès aujourd'hui. Ah ! tu me rends la vie, lui dis-je en l'embrassant, mais comment pourras-tu faire ? Laissez-vous conduire, me dit-elle, proposez ce soir à la reine de passer quelques heures dans le parc, & laissez-moi le soin du reste.

Je fis ce qu'elle voulut. On accepta la promenade. Tout le monde y suivit la reine. Le temps étoit admirable : on respiroit une fraîcheur délicieuse, & les étoiles brilloient de tant de feux, que sans le secours de la lune on voyoit assez à se conduire. Nous y restâmes long-temps ; & voyant qu'on ne me tenoit point parole, je dis à Zineby d'un air piqué & assez haut, pour que tout le monde m'entendît, que je voulois me retirer, & que l'on me laissât seule, quand je serois

rentrée. Zineby se mit à rire sans me répondre, & je ne puis vous exprimer en ce moment ce que je sentis contr'elle.

J'arrivai dans ma chambre dans le dessein de m'y enfermer. La reine, en rentrant au palais, avoit appris qu'une femme la demandoit de la part de la fée protectrice : elle se rendit à son appartement pour lui parler, & je défendis à qui que ce fût d'entrer dans le mien avant l'heure du coucher. Alors mes larmes coulèrent en abondance, & je m'abandonnai à mon dépit & à ma douleur : mais bientôt un petit cabinet s'ouvrit, & j'en vis sortir Zineby avec Zobéide. Elle se jeta à mes genoux avec un transport qui me troubla ; nous fûmes quelques momens sans rien dire, & toutes deux rompant en même-temps le silence, nos discours confus, notre joie & nos larmes en apprirent bien à Zineby. Il fallut, cependant, nous séparer : que ce moment fut cruel ! Zineby remena Zobéide au palais des plaisirs.

Elles étoient à peine sorties, que la reine entra dans ma chambre ; elle venoit m'annoncer que Bienfaisante arrivoit le lendemain. Je craignois & souhaitois le retour de la fée. J'assurai la reine que cette nouvelle me faisoit un extrême plaisir, Zobéide en

fut informée; & prenant sa résolution, elle écrivit une lettre qu'elle donna à Zineby pour rendre à la fée, sans lui dire ce qu'elle contenoit: elle la pria seulement de faire en sorte que Bienfaisante fût seule avec elle, quand elle la lui remettroit. Je sus ces circonstances de Zineby, & j'eus mille fois envie de lire cette lettre, & de l'empêcher de la donner; mais la crainte de fâcher Zobéide me retint.

La fée à son tour me combla de caresses, & après plusieurs discours, m'ayant demandé comment j'avois passé le temps, cette question m'embarrassa si fort, qu'ayant baissé les yeux, il me fut impossible de trouver un mot pour lui répondre. Pour la première fois, elle vit mon visage se couvrir d'une rougeur, qui lui fit connoître qu'il se passoit quelque chose d'étrange dans mon cœur: elle fit ce qu'elle put pour me rassurer; & voyant que je m'embarrassois de plus en plus en voulant lui parler, par pitié pour moi, elle fit appeler Zineby, pour savoir d'elle le sujet de mon trouble. Il augmenta violemment, quand je vis approcher le moment fatal où la fée alloit savoir mon secret: ne pouvant soutenir sa présence, je me retirai & la laissai seule avec Zineby.

Il ne m'eſt pas poſſible de vous peindre les mouvemens qui m'agitèrent alors ; de toutes les peines, l'incertitude eſt la plus cruelle. Je retrouvai Zineby comme elle ſortoit de chez la fée ; & courant à elle : Eh bien, lui dis-je, cette lettre, l'as-tu donnée ? la fée l'a-t-elle lue ? qu'a-t-elle dit ? va-t-on m'arracher Zobéide ? La lettre eſt lue, me répondit-elle, mais j'ignore ce que penſe Bienfaiſante, elle ne m'en a rien dit. Ah ! Zineby, interrompis-je, ſi j'y avois été, je l'aurois bien deviné. Vous le ſaurez dans peu, reprit-elle, car elle m'a chargée de vous dire qu'elle vouloit vous parler. Je frémis à ce diſcours, & Zineby eut bien de la peine à me déterminer à aller chez la fée.

Elle me reçut les bras ouverts, & auſſitôt qu'elle me vit : Venez, me dit-elle, Abdelazis, recevoir un pardon que vous ne m'avez pas encore demandé : je ſais le myſtère que vous m'avez fait ; mais je ne veux m'en offenſer que comme votre amie ; ainſi, n'attendez de moi que des reproches tendres. Pourquoi avez-vous craint que je m'oppoſaſſe à vos déſirs ? Vous ſavez combien je vous aime : ne me diſſimulez donc rien de ce que vous avez dans le cœur. Vous ai-je empêchée de voir & d'aimer Zineby ?

croyez-vous que je ſois plus ſévère pour Zobéide ?

Ces paroles me raſſurèrent, & me jetant à ſes pieds : Ah ! madame, lui dis-je, que vos bontés augmentent les reproches que je me fais ! Je ne vois rien, reprit-elle, qui doive vous troubler, hors le ſecret que vous m'avez gardé, dont je ne veux plus me ſouvenir : le reſte eſt tout ſimple ; je ne puis qu'approuver votre pitié pour une perſonne aimable, que le haſard vous a fait rencontrer. Il eſt d'une grande ame, Abdelazis, de ſecourir les malheureux. Mais, ma chère fille, quelque choſe de plus important doit vous occuper ; la guerre eſt terminée, nous avons vaincu les génies rebelles, & le prince Jaloux va bientôt vous demander votre main, & conclure votre mariage ; tout mon art ne peut vous en garantir. Vous frémiſſez ! quoi ! cette vertu, que nous avons cultivée en vous avec tant de ſoin, ne peut-elle ſurmonter votre averſion ? Le prince vous adore, n'êtes-vous pas au moins ſuſceptible de reconnoiſſance ?

Ah madame, m'écriai-je, mon cœur en eſt pénétré pour tout autre que pour lui ; mais dois-je en avoir pour des ſentimens qui reſſemblent mieux à la haine qu'à l'a-

mour ? J'ai cru pouvoir m'accoutumer à cette façon d'être aimée ; mais, madame, vos bontés, la tendresse de Zineby, enfin tout ce que j'éprouve de l'amitié, me paroît préférable à la passion tyrannique du prince, & ne laisse pour lui aucune place dans mon cœur ; je sens même qu'il pourra m'en coûter la vie, si je ne puis éviter d'être à lui pour toujours.

Hé bien, dit la fée, il est encore un moyen qui peut vous sauver de cet hymen. Zobéide vous a caché sa naissance, je la connois ; elle est née princesse comme vous, qu'elle épouse le prince Jaloux : peut-être pourrons-nous le faire consentir à changer en sa faveur ; elle est belle, & sera dans peu maîtresse d'un grand royaume. Qu'en pensez-vous, Abdelazis ? Quoi, madame, répondis-je, vous pourriez la livrer au sort le plus affreux ? Mais, poursuivit-elle, Zobéide ne pensera peut-être pas comme vous, & se trouvera flattée de la conquête du prince. Non, non, repris-je avec précipitation, elle n'est point faite pour l'aimer, je puis même vous assurer qu'elle le hait déjà autant que moi ; mais ce n'est pas tout, le prince me refuseroit bientôt le plaisir de la voir, il ne pourra souffrir l'amitié qui est

entre nous, & je ne puis m'en ſéparer. Vous ne pouvez vous en ſéparer, Abdelazis ! Quels ſont donc les charmes puiſſans qui en ſi peu de temps ont fait naître une amitié ſi forte ? Vous le connoiſſez, lui répondis-je, pouvez-vous me le demander ? Je ſais, continua la fée, qu'elle eſt belle; mais ſi par mon pouvoir cette perſonne qui vous paroît charmante, étoit métamorphoſée en une figure hideuſe, alors que ſentiriez vous pour elle ? Tout ce que je ſens à préſent, répondis-je, ſon malheur me la rendroit encore plus chère, je retrouverois en elle ſon cœur, ſon eſprit, ſa douceur, elle m'en aimeroit davantage, parce que je ſerois peut-être la ſeule amie qui lui reſteroit. Mais, madame, quel que ſoit votre pouvoir, Zobéide ne peut jamais ceſſer d'être aimable.

C'en eſt aſſez, dit Bienfaiſante, je prendrai ſoin de Zobéide; mais, princeſſe, il ne vous eſt plus permis de la voir ſans mon ordre. Que les clefs du palais des plaiſirs me ſoient à l'inſtant apportées; je vais défendre d'en approcher, & je veux que l'on en ignore la cauſe. Gardez-vous bien, Abdelazis, & vous, Zineby, de découvrir un ſecret qu'il eſt important de cacher; les jours

de Zobéide & les vôtres, princeſſe, ſeroient dans un danger dont il ne me ſeroit peut-être pas poſſible de vous tirer. C'en eſt aſſez, je crois, pour vous engager à m'obéir. Auſſitôt la fée me quitta pour aller vers Zobéide.

Je ne ſus point comment s'étoit paſſée cette entrevue, mon inquiétude en fut extrême ; j'accuſois Bienfaiſante d'être encore plus cruelle que la fée Envieuſe. Zineby, vous vîtes mon affliction, & vous ſavez ce que je ſouffris pendant huit jours d'abſence. J'ignorois ſi Zobéide étoit encore au palais des plaiſirs ; la fée m'en aſſuroit, mais je la craignois trop pour la croire. Enfin, mes pleurs & mes ſoupirs la fléchirent : à quelle condition, grands dieux! me fut-il permis de la revoir? il fallut lui promettre d'épouſer le prince Jaloux ; je balançai long-temps, mais, enfin, l'attrait d'un bonheur préſent l'emporta ſur l'idée d'un affreux avenir : nous partîmes avec Zineby.

A meſure que j'approchois, le mouvement de joie qui m'avoit ſaiſie diminuoit, & faiſoit place à la crainte d'être trompée dans mon eſpérance. Hélas! diſois-je en moi-même, peut-être la fée a-t-elle banni pour toujours Zobéide de ces lieux : elle ne

me conduit dans ce trifte palais que pour cacher à tout le monde mon extrême douleur ; elle veut qu'on en ignore la caufe, & c'eft dans cette folitude que je vais apprendre mon infortune. Ah ! palais des plaifirs, vous ne ferez plus pour moi qu'un lieu d'horreur !

Nous arrivâmes : en entrant, je tournai mes yeux de tous côtés, & ne voyant point Zobéide, je me jetai fur un fopha, & m'abandonnai à ma douleur. La fée prenant la parole : Ceffez, me dit-elle, de vous affliger, vous allez bientôt voir Zobéide ; mais, princeffe, prêtez-moi toute votre attention, je vais vous révéler un fecret important.

Alors elle me dévoila le myftère de mon éducation, & m'apprit que ne pouvant empêcher que je fuffe au prince Jaloux, elle avoit efpéré que l'ignorance, l'habitude & la reconnoiffance feroient en moi ce que ne pouvoit faire l'amour : enfuite, me repréfentant ce que le devoir exigeoit de moi : Je me flate, pourfuivit-elle, qu'il fera plus fort que mes foins ; vous avez reçu de nous bien des dons, Abdelazis ; le plus précieux de tous, la vertu, vous fera-t-elle inutile ? Non, madame, lui répondis-je, & puif-

qu'il faut céder à ma destinée, j'attends de cette vertu un puissant secours; je sens ce que je dois aux soins de votre amitié, il est temps de m'en rendre digne.

Pardonnez, ma chère princesse, dit Bienfaisante, pardonnez une prison qui vous a sauvée de grands dangers : hélas! votre tendre jeunesse auroit été exposée à la cour au funeste poison de l'amour; peut-être en auriez-vous rougi trop tard, & des sentimens innocens en apparence vous auroient trompée, & peut-être auroient fait, malgré vous, de dangereux progrès. En vain une noble fierté vous ramèneroit à votre devoir; qu'il vous en coûteroit pour combattre & pour vaincre un penchant flateur & séduisant! peut-être seriez-vous à présent au comble du malheur : l'amour, Abdelazis, prend toutes sortes de formes; mais la vertu sait bien le démasquer. Elle se leva ensuite, & nous dit de l'attendre. Je tombai dans une rêverie, qui donna à Zineby le temps de faire aussi bien des réflexions sur tout ce que nous venions d'apprendre.

Nous vîmes rentrer la fée avec Zobéide; mais quelle fut ma surprise, de la voir habillée comme le prince Jaloux! Bienfaisante, en me la présentant: Princesse, me

dit-elle, revenez de votre erreur : ce n'eſt plus Zobéide que vous voyez, c'eſt le prince Sedy Aſſan, que la fortune vous a fait rencontrer ſur le rivage, & à qui je dois bientôt rendre un trône que ſes ennemis lui ont enlevé. Je demeurai ſaiſie d'un trouble & d'une honte qui m'ôta l'uſage de la parole : en un moment, tout ce que je venois d'apprendre, ſe retraçant dans mon eſprit, me fit condamner ce qui ſe paſſoit en mon cœur. Sedy Aſſan ſe tenoit à mes pieds, preſqu'auſſi confus que moi; Zineby par ſes regards nous montroit à tous deux ſon attendriſſement; & la fée nous examinant, interprêtoit notre ſilence; enfin, le prince prit la parole : Ah! madame, me dit-il, comment voyez-vous Sedy Aſſan? Puis-je me flater que vous vous ſouviendrez de Zobéide? Oublions Zobéide, lui dis-je en rougiſſant; pourquoi, prince, m'avez-vous trompée? Je priai enſuite la fée de me permettre de me retirer un moment avec Zineby, ne pouvant ſoutenir en leur préſence les divers mouvemens dont j'étois agitée.

Quand nous fûmes ſeules : Ma chére Zineby, lui dis-je, que viens-je d'apprendre? hélas! que ne me laiſſoit-on dans mon ignorance? il m'auroit toujours été permis d'aimer

mer Zobéide; mais le prince Sedy Aſſan.... Ah! qu'il m'eſt difficile de les ſéparer! Je tremble pour ſes jours, je n'eſpère rien, & je l'aime, je l'aime.... Non, non, je ne le crois pas, Zineby, je me fais un monſtre de cette innocente amitié que tu as vu naître; mais me ſeroit-il défendu d'aimer dans le prince tout ce que j'y vois de grand, de noble & de vertueux? Je ne me ſens pas capable de cette injuſtice, & je me la reprocherois à moi-même. Oui, laiſſons à mon cœur lui rendre l'hommage qui lui eſt dû: toi-même ne l'aimerois-tu pas comme moi: trouves-tu que ce ſoit un crime?

Je l'aimois comme vous, me dit-elle en m'embraſſant: ah! princeſſe, quelle différence! Il n'eſt plus temps, ma chère Abdelazis, d'avoir pour vous une foible complaiſance; je me reproche celle qui m'a portée juſqu'ici à ſervir un amour qui va vous coûter trop de peines. Je m'y ſuis engagée par ignorance, mais depuis quelques jours, cherchant à démêler vos ſentimens, & voyant que la vivacité de leurs progrès alloit cauſer votre malheur, je me ſuis réſolue, par pitié, d'attendre un plus puiſſant ſecours pour les combattre. N'en doutez

plus, Abdelazis, vous aimez Sedy Aſſan comme vous devriez aimer le prince Jaloux. Bienfaiſante vous diſoit, il n'y a qu'un moment, que l'amour prend toutes ſortes de formes pour nous tromper; elle vous peignoit alors l'état préſent de votre cœur, & oppoſoit à ſes ſentimens ceux que la vertu doit vous inſpirer. Je vous plains, je reſſens vos douleurs, j'excuſe votre foibleſſe, mais je vous aime trop pour vous aider dans votre erreur. Oui, ma chère amie, lui répondis-je, vous m'ouvrez les yeux, & vous allez voir ſi je ſuis digne de l'amitié que vous avez pour moi: retournons vers la fée.

Je me levai à l'inſtant. Je trouvai le prince à ſes genoux, la douleur peinte ſur le viſage; il s'en fallut peu, dans ce moment, que je n'oubliaſſe mes réſolutions. Cependant, m'adreſſant à Bienfaiſante: Madame, lui dis-je, ſi vous m'aimez, éloignez au plutôt ce prince de ces lieux, je ne veux plus le voir; mais, madame, je vous demande en même-temps une grâce, ſoit que je ſois forcée d'épouſer le prince Jaloux, ſoit que j'évite ce malheur, ne ſouffrez pas que je quitte jamais cette ſolitude; je ſuis réſolue d'y paſſer le reſte de mes jours. Renouvellez les ordres ſévè-

res qui défendent d'en approcher ; que mes femmes & ces jeunes filles, qui ont été élevées avec moi, retournent à la cour ; quelques esclaves me suffisent pour me servir. Puis me tournant vers Zineby ; Je n'ordonne point de ton sort, lui dis-je, quel que soit le parti que tu prennes, je ne cesserai jamais de t'aimer. Zineby, pressant tendrement mes mains dans les siennes, & les mouillant de ses larmes, put à peine prononcer ces mots : Je ne vous quitterai qu'au tombeau. Je la serrai dans mes bras sans pouvoir lui répondre.

Le prince se jeta aux pieds de Bienfaisante, & ce spectacle lui fit mêler des larmes à celles que nous versions tous : puis prenant la parole : Ma fille, me dit-elle, je ne puis condamner un penchant que la vertu surmonte, mais il faut obéir au destin, & montrer ce que peut sur vous le devoir : le prince va partir, un vaisseau l'attend au rivage, je vais l'y conduire, restez ici ; si vous m'en croyez, épargnez-vous des adieux où vous pourriez montrer de la foiblesse. Ah ! madame, m'écriai-je, pourquoi vous défier de moi, puisque je vous demande moi-même son éloignement ? Je dois fuir Sedy Assan, mais ne puis-je rendre à

Zobéide un dernier devoir d'amitié ?

Nous prîmes le chemin de la mer; je crus voir le déſeſpoir dans les yeux de Sedy Aſſan, mais je l'accuſois en ſecret de ne s'être pas aſſez oppoſé à notre ſéparation. J'ignorois alors quelles raiſons l'engageoient au ſilence ; le moment fatal arriva. Nous étions près du vaiſſeau ; il alloit partir, quand un froid mortel me ſaiſit ; mes forces m'abandonnèrent, la pâleur couvrit mon viſage, enfin je m'évanouïs. En eſt-ce aſſez madame, s'écria Sedy Aſſan ? faut-il qu'elle meure pour vous toucher ? Ah ! ma princeſſe, toutes les puiſſances du monde réunies enſemble ne pourront jamais nous ſéparer, je périrai mille fois plutôt que de vous abandonner. C'en eſt fait, je me rends, prince, interrompit la fée. Alors elle commanda aux génies de me tranſporter ſur le vaiſſeau; elle y fit entrer Zineby, & s'y étant embarquée avec le prince, il partit à l'inſtant, & nous fîmes en un moment un trajet immenſe.

La fée me tira de mon évanouïſſement, & voyant le prince à mes pieds : Eh quoi! lui dis-je, en détournant mes yeux pour ne le point voir, la douleur n'a pu me priver du jour ! Croyez-vous que je ſurvive à la

honte de ma foibleſſe? Vivez, vivez, s'écria-t-il, ma princeſſe, & vivez pour Sedy Aſſan, je ſuis au comble de mes vœux. Il ne vous eſt plus défendu de laiſſer voir vos ſentimens; s'ils me ſont favorables, n'en rougiſſez point, charmante Abdelazis, j'aſpire au bonheur d'être votre époux.

Ce que j'entendois, les objets nouveaux qui ſe préſentoient à mes yeux, tout me faiſoit croire que ce n'étoit qu'un ſonge; mais bientôt la fée me détrompa, & m'apprit que voulant éprouver ſi je reſſentois véritablement de l'amour, elle avoit agité tous les reſſorts de mon ame; qu'elle n'avoit plus douté que la prédiction d'Envieuſe, & ce qu'elle avoit lu dans les deſtinées, ne fût accompli; que le haſard avoit conduit le prince Sedy Aſſan fuyant un cruel uſurpateur; qu'il avoit fait naufrage près des lieux où je l'avois trouvé; que craignant de tomber dans un pays ennemi & allié de ſon tyran, il avoit vu avec plaiſir que ſes habits le faiſoient prendre pour une fille; qu'il avoit ſaiſi cette occaſion de ſe cacher, & s'étoit prêté à notre erreur; qu'enſuite l'amour & la crainte l'avoient porté à nous y confirmer; qu'il avoit entendu, deux jours après ſon arrivée, une converſation de deux

femmes dans le cabinet de verdure, où Zineby l'avoit trouvé ; que ſans être vu il avoit appris par leurs diſcours le ſecret de mon éducation, & le péril de mort qui le menaçoit, s'il étoit découvert; enfin que trouvant dans ma protectrice une amie, il lui avoit par ſa lettre avoué tout ce qu'il ſentoit pour moi : que depuis ce temps, elle avoit fait tout ſon poſſible pour m'arracher au malheur dans lequel elle appréhendoit que cette paſſion ne nous entraînât tous deux; qu'elle avoit défendu au prince de faire paroître la ſienne, & que voyant qu'il nous étoit impoſſible de la ſurmonter, elle avoit à la fin conſenti à notre bonheur. Je l'aſſurai de ma reconnoiſſance, & ne lui diſſimulai point ma joie : le prince ne pouvoit contenir la ſienne, & Zineby me rappeloit tout ce qui n'avoit pas échappé à ſa pénétration.

La fée nous interrompit pour nous dire que nous allions arriver dans les états du prince, & s'adreſſant à Sedy Aſſan : Vous croyez peut-être, lui dit-elle, que je vais vous engager dans une guerre cruelle, dont vous eſpérez un heureux ſuccès par mon ſecours : prince, ce n'eſt point ainſi que Bienfaiſante fait ſervir ceux qu'elle aime.

L'uſurpateur de l'île de marbre, en vous arrachant le ſceptre de vos pères, s'eſt attiré ma haine; le même motif qui me porte à ſecourir les malheureux, me fait auſſi punir les coupables. Les huit jours qui vous ont paru à tous deux ſi cruels, ont été employés à ſervir ma vengeance, & à chercher les moyens de vous garantir du funeſte ſort qui vous menacoit. Sedi Aſſan, vous allez voir vos ſujets rentrés ſous votre obéiſſance; le tyran eſt mort, & vos peuples vous attendent avec impatience. Les génies eſclaves, qui ſont ſoumis à mes ordres, ont exécuté ceux que je leur ai donnés. Vous n'avez à craindre qu'Envieuſe & le prince Jaloux : ils vont bientôt faire éclater leur rage, ils ſont puiſſans; mais le préſent que je vais vous faire pourra vous ſouſtraire à leur fureur.

Alors elle donna au prince le petit bâton que vous avez, Boca, & qui a tant opéré de merveilles : Il faut, continua-t-elle, que vous le conſerviez avec ſoin; portez-le toujours ſur vous, & je vous réponds que tous leurs efforts ſeront vains: mais s'il vous échappe, votre perte eſt certaine.

Pour vous, Abdelazis, écoutez bien ce que je vais vous dire. Voici une boëte d'y-

voire, où tout l'art de féerie eſt employé; elle vous paroît ſimple, ce doit être pour vous un grand tréſor. Dans cette boëte eſt renfermée une petite boule d'ambre : ſi vous la portez toujours avec vous, non-ſeulement elle vous garantira de tout ce que l'on pourroit entreprendre contre vos jours, mais un an de ſa poſſeſſion vous donnera le don de féerie. A la boëte ſont attachées les facultés du corps, & à la boule d'ambre celles de l'ame. Si vous perdez la boule ſéparément de la boëte, ceux qui la poſſéderont auront tout pouvoir ſur votre ame, ſans cependant pouvoir vous faire mourir, puiſqu'ils n'auront que la moitié du charme : il en eſt de même de la boëte, ſi vous la perdez : conſervez donc ce précieux tréſor que mon amitié vous laiſſe.

Je vais bientôt vous quitter, il faut que nous paroiſſions au palais, Zineby & moi, dès aujourd'hui, pour ne donner aucun ſoupçon de votre fuite. Je dirai à vos femmes que je vous ai permis de paſſer avec votre amie quelques jours ſeules au palais des plaiſirs. Dans peu de temps nous viendrons vous retrouver : mais ne m'attendez pas pour conclure votre hymen ; il faut qu'il ſe faſſe dès demain, pour ôter toute

eſpérance au prince Jaloux. S'il veut alors rompre des nœuds reſpectés par les dieux, ſon crime le rendant plus foible, nous donnera des armes contre lui.

Nous entrâmes dans le port, comme elle achevoit de parler. Les génies eſclaves de la fée y avoient amené, pour nous recevoir, les principaux ſeigneurs de la cour, les chefs de l'armée, ceux du peuple, qui étoient ſuivis d'une foule innombrable d'habitans. Ils rendirent hommage à leur prince, & firent éclater, par mille cris de joie, le plaiſir qu'ils reſſentoient de le revoir, & de retrouver en lui leur légitime roi. Nous fumes conduits au palais : là, en préſence de la fée, Sedy Aſſan leur expliqua ſes volontés, & ordonna que tout fût prêt le lendemain pour célébrer nos nôces. Bienfaiſante nous ayant tous embraſſés, aſſura les chefs du royaume de ſa protection.

Prête à la voir s'éloigner de moi, un noir preſſentiment me troubla ; je me livrai à l'affliction, & mes adieux n'auroient point laiſſé partir la fée, ſi l'on ne m'eût arrachée de ſes bras. Le prince, pénétré de ma douleur, tâchoit de la calmer, par l'eſpérance de la revoir bientôt. On me conduiſit dans mon appartement, & les femmes qui me

ſervoient, me regardoient dès ce moment comme leur reine. La fée avoit laiſſé auprès de nous pluſieurs génies : il y en avoit deux particulièrement deſtinés à veiller à notre conſervation ; celui qui fut donné au prince ſe nommoit Nourghean, & le mien Kalem.

Le lendemain, quand tout fut prêt pour la cérémonie, je me rendis avec le prince dans la chambre du trône, qui eſt précédée des douze que vous avez traverſées : elle étoit ſuperbement ornée ; tous les grands du royaume nous y accompagnèrent magnifiquement parés.

Sedy Aſſan voyoit avec tranſport arriver l'heureux moment qui alloit joindre ma deſtinée à la ſienne, & jouiſſoit des louanges que l'on donnoit à ma foible beauté ; on commençoit les cérémonies ordinaires, quand tout-à-coup le jour s'obſcurcit, le tonnerre gronda, les éclairs, pénétrant dans la chambre, nous la firent paroître toute en feu ; & l'on vit entrer un homme, qui, s'approchant de nous avec précipitation, cria : Arrêtez, arrêtez, perfides, la mort ſeule doit vous unir. Dieux ! quel fut mon effroi, quand je reconnus le jaloux prince Kiribanou ! Je voulus fuir ; mais les forces me manquè-

rent : mes femmes, qui me virent pâle & tremblante, s'empreſsèrent pour me ſoulager : hélas ! que leurs ſoins me devinrent funeſtes ! Ma boëte d'yvoire tomba de mon ſein, & s'ouvrit par ſa chûte. Kiribanou la ſaiſit ; & moi, malgré ma foibleſſe, appercevant à terre la boule d'ambre qui en étoit ſortie, je la ramaſſai, & mon premier mouvement fut de l'avaler. Cependant, le cruel prince me jetant au viſage je ne ſais quelle liqueur, prononça ces paroles : *Change de forme, & deviens marbre.* Auſſitôt mon corps fut métamorphoſé, comme vous l'avez vu, en marbre de trois couleurs. Je me ſentis tranſportée par un tourbillon de flamme & de fumée, & je me trouvai placée ſur un piédeſtal, dans un lieu qui m'étoit inconnu : c'étoit ce triſte bois de cyprès où vous m'adreſsâtes la parole.

Je ne m'arrêterai point à vous peindre mes inquiétudes & ma douleur ; apprenez ce que devint Sedy Aſſan. Il avoit vu Kiribanou ſe ſaiſir de ma boëte ; & le déſeſpoir qui s'étoit emparé de lui, l'avoit empêché de remarquer que la boule d'ambre n'étoit pas en ſon pouvoir. Quand il me vit métamorphoſée, il compta pour rien la vie, & jeta ſon petit bâton aux pieds de ſon rival ;

puis, fondant ſur lui l'épée à la main : Faut-il t'exciter à m'ôter le jour, lui dit-il ? Le prince Jaloux, qui étoit invulnérable, ſans lui répondre, lui toucha le front d'un anneau qu'il avoit au doigt ; & dans l'inſtant la terre s'ouvrit, & l'engloutit.

A ces mots, Abdelazis interrompant ſon diſcours pour donner des larmes au malheureux Sedy Aſſan : Quels maux, mon cher prince, s'écria-t-elle, n'avez-vous pas ſoufferts depuis ce temps ! Votre mort auroit paru trop douce alors au cruel Kiribanou : quelqu'eſpérance que j'aie de vous revoir, hélas ! vous ſouffrez encore. Puis, eſſuyant ſes larmes : Il faut, pourſuivit-elle, vous dire juſqu'où le barbare pouſſa ſa rage : il toucha le trône de ſon anneau, en proférant encore des paroles : & au même inſtant ce palais changea, & les habitans de ce royaume furent tous métamorphoſés en diverſes ſortes d'inſectes & d'animaux.

Je n'avois point vu la fin de cette tragique aventure, je ne connoiſſois point le lieu où j'étois : & je m'imaginai avoir été tranſportée en un autre pays. Concevez-vous, Boca, l'horreur de ma ſituation ? Moins occupée de mon ſort déplorable que de celui de mon cher prince, je ne ſavois ſi,

plus heureux que moi, il avoit conſervé le préſent de Bienfaiſante: comme il avoit été témoin de mon malheur, & que je connoiſſois ſon amour, je ne pouvois douter de ſon déſeſpoir.

Je n'eſpérois plus de revoir ma protectrice, je perdois Zineby pour toujours, & pour comble de diſgrace, il n'étoit pas en ma puiſſance de me donner la mort: envain je l'appelois à mon ſecours, la cruelle étoit ſourde à ma voix.

Cependant, Bienfaiſante, de retour dans l'iſle d'Ebène, avoit appris qu'Envieuſe & Kiribanou étant arrivés un moment après notre fuite, nous avoient fait chercher inutilement par-tout, & s'étoient retirés tous deux avec précipitation d'un air furieux & menaçant. Bientôt les génies Nourghean & Kalem s'étant préſentés devant elle, ils lui apprirent notre malheur, & comment le deſtin l'avoit emporté ſur leurs ſoins. La fée protectrice alla ſur le champ raſſembler pluſieurs fées de ſes amies, & toutes lui promirent, pour la ſeconder, d'oppoſer leur puiſſance à la fureur de mes ennemis. On conſulta le livre des deſtinées, & Bienfaiſante, inſtruite des reſſources qui lui reſtoient encore, laiſſa Zineby près d'une des

fées, & vint me voir pour me consoler.

Elle s'affligea avec moi, & m'instruisit de ce que je viens de vous dire; ajoutant que le prince Jaloux, pour rendre le sort de Sedy Assan plus affreux, l'avoit fait enfermer dans un souterrain pratiqué sous le piédestal où j'étois posée; qu'il l'avoit attaché par une force invisible sur un bûcher; & qu'insultant à son malheur, il s'étoit approché de lui, tenant en main un flambeau ardent, en lui parlant ainsi: Cette torche funèbre te tiendra lieu du flambeau de l'hymen: elle seule peut mettre le feu à ton bûcher, elle ne s'éteindra point; & quand tu seras las de souffrir, si tu as assez de force pour te donner la mort, mets-y le feu, je te laisse cette ressource: qu'ensuite il posa ce flambeau fatal dans un coin du souterrain, & disparut. L'infortuné Sedy Assan, poursuivit-elle, fait depuis ce temps d'inutiles efforts pour sortir de sa place, & se servir du seul moyen qui peut terminer sa malheureuse destinée; mais des liens surnaturels rendent ses forces impuissantes, & ses désirs superflus. Il entend vos plaintes, continua la fée Bienfaisante, & ne sachant pas que vous conservez encore un reste de vie, il les prend pour celles de votre ombre.

gémiſſante, qui lui reproche dès jours qui ſont prolongés malgré lui. Retenez donc, princeſſe, des ſoupirs qui augmentent ſon déſeſpoir : je vous l'ai déjà dit, il me reſte encore de l'eſpérance. Sedy Aſſan n'a point perdu la vie, Zineby eſt en sûreté, je l'ai ſauvée de Kiribanou ; & ce que j'ai lu dans l'avenir m'a appris qu'Envieuſe, preſſée par ſon neveu, lui a remis ſon pouvoir ; que ce prince, ſe livrant à ſa rage, en a uſé comme un furieux, qui ſe laiſſant emporter à la paſſion qui le guide, ne ménage rien pour ſatisfaire ſa vengeance, & ne voit pas que l'aveuglement & l'erreur lui font prendre des routes peu ſures pour l'exécution de ſes projets. Je vais tout employer pour profiter de ſon imprudente fureur : j'y prévois des difficultés ; mais, ma chère Abdelazis, l'innocence opprimée a de puiſſantes reſſources contre le crime. Je ne vous reproche pas la foibleſſe qui vous a attiré de ſi grands malheurs ; rendez-vous digne par votre courage des ſoins que je vais prendre pour les terminer. Elle me quitta enſuite ; & je fus un mois ſans la revoir.

Au bout de ce temps, je la vis arriver avec ma chère Zineby : Je vous amène, me dit la fée, une vertueuſe & tendre amie,

qui veut abſolument partager votre infortune, & s'expoſer pour vous à des périls affreux. Ah ! madame, dit Zineby, puis-je voir ma princeſſe dans ce funeſte état, ſans lui offrir mon ſecours aux dépens de ma vie !

Je voulus ſavoir ce que ſignifioit ce diſcours, & Bienfaiſante prenant la parole : Je ne me ſuis pas trompée, me dit-elle, quand j'ai penſé que le charme du cruel Kiribanou ſeroit difficile à détruire ; mais auſſi j'ai eu raiſon de croire que ſon aveuglement pourroit nous ſervir. Il ne peut plus rien au delà de ce qu'il a fait ; ſa précipitation à punir ſon rival lui a fait négliger de ſe ſaiſir du petit bâton que Sedy Aſſan jeta à ſes pieds, par un généreux déſeſpoir ; Nourghean attentif le ramaſſa, & vint me le remettre : cette faute pourra coûter cher à Kiribanou. Mais ce n'eſt pas tout, il faut recouvrer la boëte qui eſt en ſa puiſſance : Kalem eſt chargé de ce ſoin ; j'en eſpère tout : il eſt adroit, & d'une ſubtilité parfaite. Ce qui me paroît d'une exécution très-difficile, c'eſt que le deſtin bizarre veut que cette aventure ne puiſſe être terminée que par un étranger d'une naiſſance obſcure, mais né naturellement vertueux, ſimple, diſcret, courageux, ſoumis & compatiſſant. Il faut encore

que ce même homme puiſſe travailler une boëte ſemblable à celle que Kiribanou vous a enlevée; qu'elle y reſſemble ſi parfaitement, que Kalem puiſſe en faire l'échange, ſans que ce prince s'en apperçoive. Il faut que le petit bâton ſoit remis entre ſes mains, pour pouvoir déſenchanter Sedy Aſſan & tout ſon royaume; qu'il entreprenne volontairement le voyage, quelque long qu'il puiſſe être: il m'eſt ſeulement permis de lui en faire naître l'envie, & de l'aider de quelques ſecours, aſſez bornés. Le prince Jaloux n'a pas un pouvoir plus étendu que le mien pour l'empêcher de réuſſir; il peut ſeulement l'effrayer, & tenter ſa vertu: mais s'il eſt ferme, exact & courageux, rien ne ſera capable de lui réſiſter.

Kiribanou, qui ſait qu'un étranger peut détruire ſes enchantemens, a changé la plus grande ville de ce royaume en une forêt, & y a laiſſé pluſieurs génies pour la garder, & s'oppoſer par leurs malins artifices à tous ceux qui voudront vous ſecourir. Suppoſé qu'il s'en trouve d'aſſez courageux pour ſurmonter tous ces obſtacles, il faut encore qu'il puiſſe être conduit juſqu'ici: le chemin qui y mène eſt affreux; je ne puis en détruire l'horreur, ni le guider moi-même

dans cette route : il faut qu'il se trouve dans le monde une personne qui vous aime assez, pour attendre près de ce lieu terrible votre libérateur, pour le conduire, & s'exposer à la mort dont elle est menacée.

Toute votre cour sait ce que je viens de vous dire : l'on vous plaint, mais peu veulent exposer leurs jours. Le roi & la reine ont été les seuls qui l'ayent disputé à Zineby ; mais ses prières & mes conseils lui ont fait céder l'honneur de cette action héroïque : je la protégerai dans cette entreprise, autant qu'il me sera possible ; laissons faire le reste aux dieux.

Quand la fée eut cessé de parler, je m'opposai au dessein de Zineby, je conjurai Bienfaisante de m'épargner la douleur de sa perte, préférant l'état où j'étois au désespoir qui la devroit suivre : mais cette tendre amie écoutoit impatiemment mes discours, & brûloit d'envie d'être conduite au lieu marqué pour son sacrifice. Je fus deux jours agitée d'une cruelle inquiétude : Bienfaisante vint me calmer, & m'apprendre que Zineby vivoit encore ; qu'elle avoit employé un charme puissant pour la garantir des efforts que faisoient les génies de Kiribanou pour la perdre ; que si son zèle ne lui faisoit

point franchir les bornes d'un chemin qu'elle lui avoit prescrit, elle n'en pouvoit rien craindre ; mais qu'un pas au-delà, c'étoit fait de ses jours. Deux hommes, ajouta-t-elle, attirés par mes promesses, sont en chemin pour arriver ici ; espérez, princesse, & faites trève à vos soupirs. Hélas! ils ne furent suspendus que pour peu de temps : je sus que l'un d'eux, après avoir essuyé quelques jours de fatigue, avoit renoncé à son entreprise ; que l'autre avoit succombé à la première épreuve, & qu'il avoit été métamorphosé dans la forêt en bête féroce. Beaucoup d'autres ont eu le même sort ; & pendant deux ans, Boca, j'apprenois presque tous les jours avec douleur, que tous ceux à qui Bienfaisante avoit inspiré le désir de venir ici, n'avoient pas la force de surmonter de légers obstacles, & qu'en y succombant ils donnoient pouvoir aux génies séducteurs de les métamorphoser en vils animaux. Ce sont ces malheureux qui, par leurs cris vous ont tant effrayé dans le passage obscur où Zineby vous conduisoit : vous comptiez sans doute devenir bientôt leur proie ; mais ces hurlemens affreux n'étoient que des plaintes & des regrets qu'ils donnoient au malheur prochain qui vous menaçoit.

Sur la fin de la ſeconde année, ma protectrice vint me dire qu'elle avoit trouvé en vous, Boca, un homme capable de remplir ſes deſſeins; que la candeur de vos mœurs & l'habileté de votre travail ſecondoient ſes eſpérances : Jamais, dit-elle, on n'a mieux tourné l'yvoire que le fait cet homme; toutes les boëtes que j'ai eues juſqu'ici ſont défectueuſes en comparaiſon de celles que fait Boca; j'ai chargé le génie Nourghean d'en avoir de ſa façon. Il vient de m'apporter la dernière, elle eſt ſi ſemblable à celle que Kiribanou nous retient, que je pourrois m'y méprendre moi-même.

Alors Boca, interrompant pour la première fois la princeſſe, en pouſſant un profond ſoupir : Hélas! madame, lui dit-il, ſi j'avois ſu alors l'utilité de cette boëte, & à quoi j'étois deſtiné, je n'aurois pas éprouvé le déplaiſir ſenſible que j'ai reſſenti, & je me ſerois plutôt porté de bon cœur à vous ſervir. Je n'en doute point, reprit Abdelazis; mais, Boca, il n'étoit pas permis à la fée Bienfaiſante de vous inſtruire; votre conſentement & le haſard devoient agir avec ſes ſoins. Nourghean, pour vous engager à perfectionner vos ouvrages, vous en paya un prix exceſſif....

Bon, dit Boca, vous ne ſavez donc pas, princeſſe, que tout cet argent s'eſt évanoui; & qu'au lieu de trouver les piaſtres où je les avois précieuſement ſerrées, il ne ſortit de mes coffres que des mouches, des fourmis, & autres animaux ? Je le ſais bien, reprit-elle en ſouriant : mais, Boca, quand on veut connoître un homme, il faut le voir dans l'adverſité. Cette première épreuve fit croire que vous ſeriez capable de ſoutenir les autres. Avouez que le tréſor, que le vieillard vous offrit de partager avec vous dans la forêt, vous auroit tenté, ſi vous n'aviez pas déjà réfléchi ſur la fragilité des biens périſſables.

Les inſectes que vous trouvâtes à la place de votre argent, étoient des habitans de ce royaume, qui, ſachant qu'ils pourroient contribuer à ma délivrance, voulurent me prouver leur zèle. Si le haſard vous les eut fait interroger, ils auroient répondu comme j'ai fait, & engagé à entreprendre ce voyage; c'étoit la ſeule façon de parler qui leur fût permiſe : vous ne le fîtes pas, & leurs ſoins furent inutiles. Quoi! madame, dit Boca, ce bel oiſeau, & cette affreuſe araignée m'auroient parlé? Oui, reprit-elle, l'oiſeau vous auroit parlé : mais je ne ſais ſi

l'araignée l'eût fait; elle étoit occupée d'un autre ſoin. Inſenſiblement, Boca, vous m'engagez dans un grand détail; vous voulez tout ſavoir. Il faut donc vous dire que Kiribanou, en métamorphoſant les ſujets de cet empire, ajouta à leur ſupplice celui d'être forcés de ſuivre l'inſtinct naturel à l'eſpèce dans laquelle il les avoit transformés; inſtinct qu'il avoit choiſi directement oppoſé à leur caractère.

Les philoſophes devinrent papillons. Les gens de lettres, les politiques & les magiſtrats ſe virent changés en hannetons. L'aſſidu courtiſan, mieux traité que les autres, conſerva par la beauté de ſon plumage d'anciennes marques de ſa parure; mais fuyant l'eſclavage, il devint habitant de l'air, & volant de branche en branche, il chantoit une liberté forcée dont il ignoroit tout le prix. Les femmes prodigues devinrent fourmis, les nonchalantes & les avares furent contraintes de travailler pour autrui, ſous la forme de mouches à miel. Les vieilles prudes en apparence & coquettes en effet, dont tout le ſoin étoit de réparer avec art & en ſecret les outrages que le temps fait à la beauté, ſe virent avec douleur, ſous la forme d'araignées monſtrueuſes, étaler au

jour un indigne travail, & n'exciter par leur préfence que l'horreur & l'effroi.

Celle qui pourfuivit l'oifeau dans votre chambre, l'avoit autrefois aimé; c'étoit un homme d'un mérite diftingué, qui n'avoit eu pour elle que du mépris: cherchant depuis longtemps une occafion de s'en venger, elle s'avifa de vouloir comme les autres fe placer dans un de vos coffres, fous prétexte de me fervir. Vous vîtes comment elle pourfuivit & piqua ce pauvre oifeau: Nourghean, indigné de cette action, l'en a punie; mais fa mort n'a pas empêché que ce malheureux feigneur n'ait cruellement fouffert; & il en auroit perdu la vie fans le fecours de Bienfaifante: car, Boca, les traits empoifonnés d'une prude & vieille coquette font bien dangereux.

La fée voyant que vous vous accoutumiez à ces prodiges, vous fit trouver le petit bâton; &, pour vous engager à le garder précieufement, elle y attacha le don de produire tous les jours quatre réaux, quand il feroit dans votre poche. Elle dicta l'oracle, vous partîtes, & je favois tous les jours par ma protectrice ce qui vous arrivoit en chemin.

J'appris, quand vous fûtes à Java, com-

ment elle vous avoit engagé à monter ſur le petit vaiſſeau qui vous a conduit ici ; que guidé & ſervi par les plus zélés ſujets de Sedy Aſſan, ſon génie Nourghean vous avoit garanti de pluſieurs dangers, en combattant ceux du prince Jaloux : & qu'enfin, courageux, ferme & vertueux, vous aviez ſurmonté les trois obſtacles de la forêt ; mais je ne puis ſonger au quatrième ſans en frémir encore.

Vous alliez donc périr, ma chère Zineby, lui dit-elle en l'embraſſant, quand, à la vue de Boca, tranſportée de joie & pleine de confiance, vous courûtes au-devant de lui, franchiſſant les limites preſcrites & oubliant le danger ! Hélas ! généreux étranger, continua-t-elle, ſi votre courage & votre compaſſion ne vous euſſent fait précipiter vos pas, elle alloit perdre la vie : la vertu du petit bâton que vous portiez fit demeurer immobiles les génies malfaiſans du prince Jaloux.

Elle vous conduiſit ; & au moment que vous tombâtes évanoui, Nourghean vous tranſporta dans le jardin où vous reſtâtes endormi toute la nuit. Bienfaiſante & Zineby la paſsèrent avec moi, & nous nous flatâmes d'un prochain ſuccès ; Kalem confirma

ma notre eſpoir, & porta à la fée la boëte d'yvoire qu'il venoit de dérober à Kiribanou, après l'avoir remplacée par la vôtre. Ce génie fut chargé de vous tirer de votre aſſoupiſſement au lever du ſoleil, & Bienfaiſante m'inſtruiſit de ce que je devois vous ordonner, ſi par haſard vos queſtions me permettoient de parler; & ſurtout de vous bien recommander de ne point fermer les portes du palais, certaine qu'elles ne s'ouvriroient plus, que vous y péririez, & qu'alors le petit bâton ſeroit en la puiſſance de notre ennemi.

Vous ſavez tout le reſte juſqu'au moment que vous me quittâtes pour aller au palais; vous avez vu la ſituation violente où j'ai été, & comment Kalem a reçu dans la boëte la petite boule d'ambre qui ſortit de ma bouche : le génie l'a remiſe à l'inſtant entre les mains de la fée, qui étoit reſtée inviſible auprès de moi, & Nourghean nous a ramené Zineby.

Abdelazis parloit encore, quand Nourghean & Kalem entrèrent; & s'adreſſant à Boca : Venez à l'inſtant, lui dirent-ils, tout eſt perdu, ſi vous différez. Kiribanou s'eſt apperçu de la tromperie qui lui a été faite, & le malheureux Sedy Aſſan va périr, ſi

vous ne le ſecourez. Le barbare a ordonné à un de ſes génies d'aller mettre le feu à ſon bûcher ; venez trouver la fée, qui vous attend près du piédeſtal. Ne nous ſuivez point, princeſſe, Bienfaiſante veut que vous reſtiez ici avec Zineby.

Boca les ſuivit, & dès qu'il eut joint la fée, elle l'aſſura qu'il ne lui arriveroit rien de funeſte : Mais, ajouta-t-elle, auſſitôt que mes génies vous auront deſcendu dans le ſouterrain qui eſt ſous ce piédeſtal, que rien ne vous effraie ; allez ſur le champ prendre le flambeau ardent que vous y verrez. N'écoutez point les diſcours du prince Sedy Aſſan, & ſans lui répondre, ſecouez deux fois le flambeau, il en tombera deux gros charbons enflammés ; marchez hardiment deſſus, & les écraſez. Enſuite vous jetterez le flambeau ſur le bûcher. Après cette inſtruction, elle lui commanda de frapper le piédeſtal de ſon bâton ; il ſe briſa, la terre s'ouvrit, & Boca fut tranſporté au fond du ſouterrain. A la lueur du flambeau funeſte, il vit l'infortuné prince le conjurer avec inſtance de le lui apporter ; mais ſans l'écouter il fit exactement ce qui lui étoit preſcrit. A peine eut-il écraſé les charbons, & jeté le flambeau ſur le bûcher de Sedy

Aſſan, que la terre trembla, des cris affreux ſe firent entendre, & le bûcher en un moment s'embraſa & fut conſumé.

Boca déploroit le ſort du prince, & croyant qu'il venoit de périr, il ſe reprochoit d'en être la cauſe; quand il ſe vit dans le jardin, où Sedi Aſſan l'avoit déjà devancé par le ſecours de Nourghean. Le prince étoit aux pieds de la fée; le charme avoit été détruit au moment que Boca avoit marché ſur les charbons.

Ils furent retrouver la princeſſe; leur joie ne ſe peut exprimer: Vous n'avez plus rien à craindre, leur dit la fée, vivez en ſûreté, heureux amans; vos ennemis viennent de périr: toute leur malice réſidoit en ce flambeau, & leur vie étoit attachée à ces charbons ardens que Boca vient d'écraſer. Ainſi périſſent à la fin les fées injuſtes à qui le grand nombre de crimes fait perdre l'immortalité.

Tout va reprendre ici ſa forme ordinaire. Recevez tous deux de moi l'art de féerie. Je vous connois aſſez pour ne pas craindre que vous en abuſiez. Vous allez être au comble de vos ſouhaits; qu'une juſte modération les conduiſe, & que le ſouvenir de vos malheurs paſſés vous défende de l'aveu-

glement où fait souvent tomber l'excès du bonheur. Que Zineby choisisse dans cette cour un époux digne de son cœur; je ne lui fais point de dons, pour ne pas vous priver, Abdelazis, du plaisir que vous aurez à la rendre heureuse.

Boca, dit-elle, en se tournant vers lui, voyez ce que je puis faire pour vous. Il est juste de prodiguer les plus grands bienfaits à qui nous a rendu de si importans services : ne mettez point de bornes à notre reconnoissance; parlez, vous n'avez qu'à demander.

Madame, répondit Boca, j'ai ouï dire à la princesse, que les animaux qui m'ont effrayé par leurs cris, dans la forêt, étoient des malheureux qui comme moi avoient entrepris de la secourir; hélas! de grâce, désenchantez ces pauvres gens, & les renvoyez dans leurs pays. Peut-être ont-ils une famille, des parens, qui ne peuvent subsister que par eux, & qui ne sont point complices de leurs fautes : d'ailleurs, madame, je vous avoue que je ne sais point pourquoi je n'ai point succombé comme eux; sans doute vous m'avez aidé d'un plus grand secours.

J'aime à voir, Boca, reprit la fée, que

votre vertu ſoit aſſez pure pour ſe méconnoître elle-même. Ma juſtice a prévenu vos vœux. Ces hommes ont déjà repris leur première forme ; mais c'eſt peu de les rendre à leur patrie, mes tréſors vous ſont ouverts, faites-leur des préſens à tous, qui ſatisfaſſent votre cœur généreux : & vous, choiſiſſez en quel pays vous voulez jouïr de la fortune que je vous prépare.

Alors Boca ſe tournant vers Abdelazis & Sedy Aſſan : Si le roi veut bien, dit-il, me permettre de reſter dans cette ville, j'y paſſerai le reſte de mes jours ; j'ai peu de parens, quelques amis, je partagerai avec eux vos bienfaits, & ce royaume me tiendra lieu de patrie. Mais de grâce, madame, ne me donnez pas tant de biens, il me ſemble que j'en ſerois moins heureux : qu'il me ſoit permis de m'occuper à tourner encore l'yvoire ; je dois trop à ce petit talent, pour n'en pas faire mon plus grand plaiſir.

On admira la modération de Boca ; tout ce qu'il demanda lui fut accordé.

Abdelazis & Sedy Aſſan furent mariés avec pompe & magnificence. Le roi & la reine de l'île d'Ebène aſſiſtèrent aux nôces de la princeſſe leur fille, & Zineby com-

blée de biens & d'honneurs, reçut peu de temps après un époux des mains d'Abdelazis.

On donna à Boca un petit appartement dans le palais. La candeur de ſes mœurs, ſon déſintéreſſement, ſon humanité, ſa franchiſe, le firent aimer & honorer de tout le monde. Ce qui prouve bien que la vertu, pour ſe faire reſpecter, n'a pas beſoin d'emprunter l'éclat des richeſſes, ni des grandeurs.

Fin du dix-huitième Volume.

TABLE

DES CONTES,

TOME DIX-HUITIÈME.

SUITE DES CONTES DE BIDPAI.

FABLES ET CONTES DE FÉNÉLON.

PAR MADAME LE MARCHAND.

Fin de la Table.



